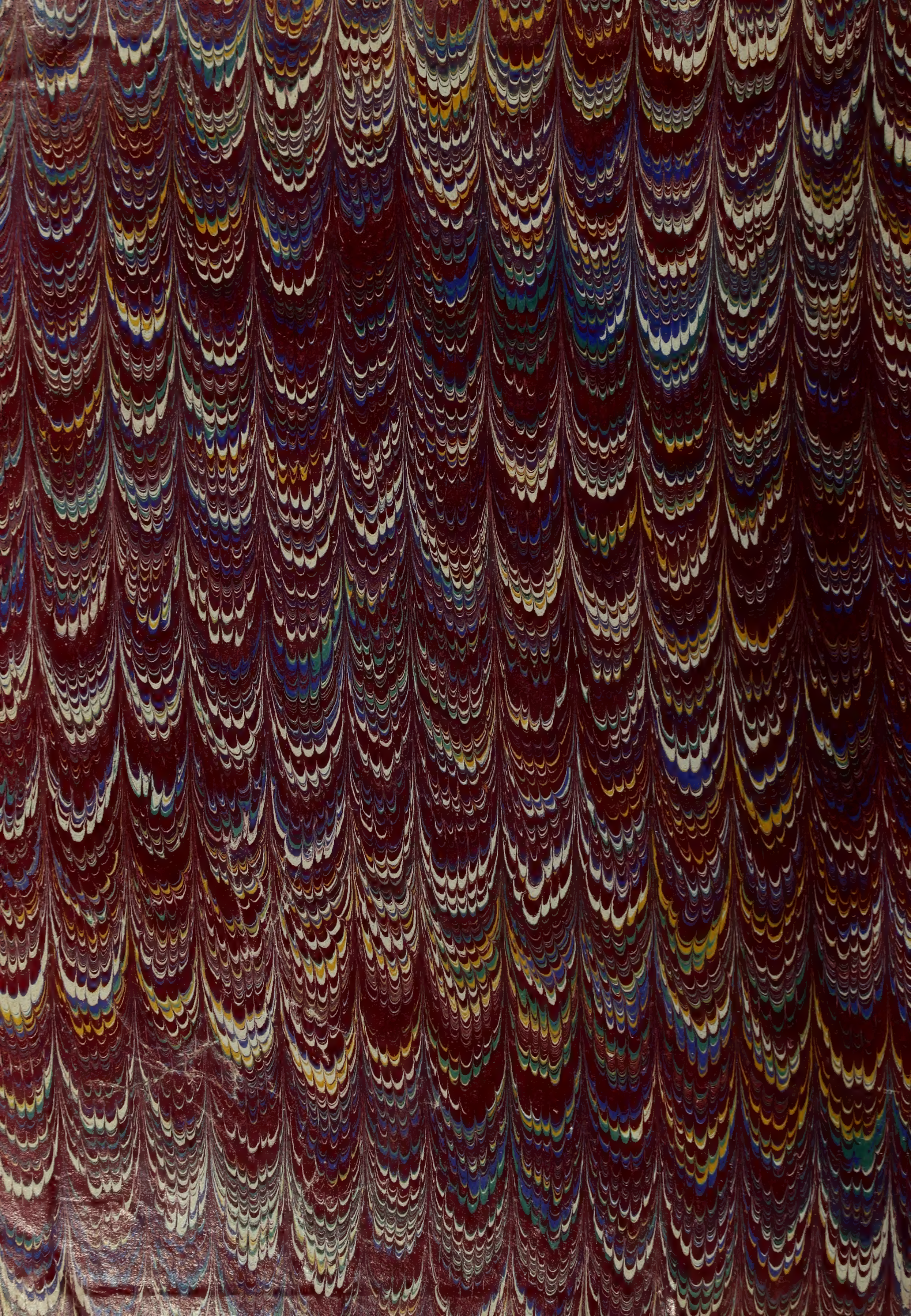
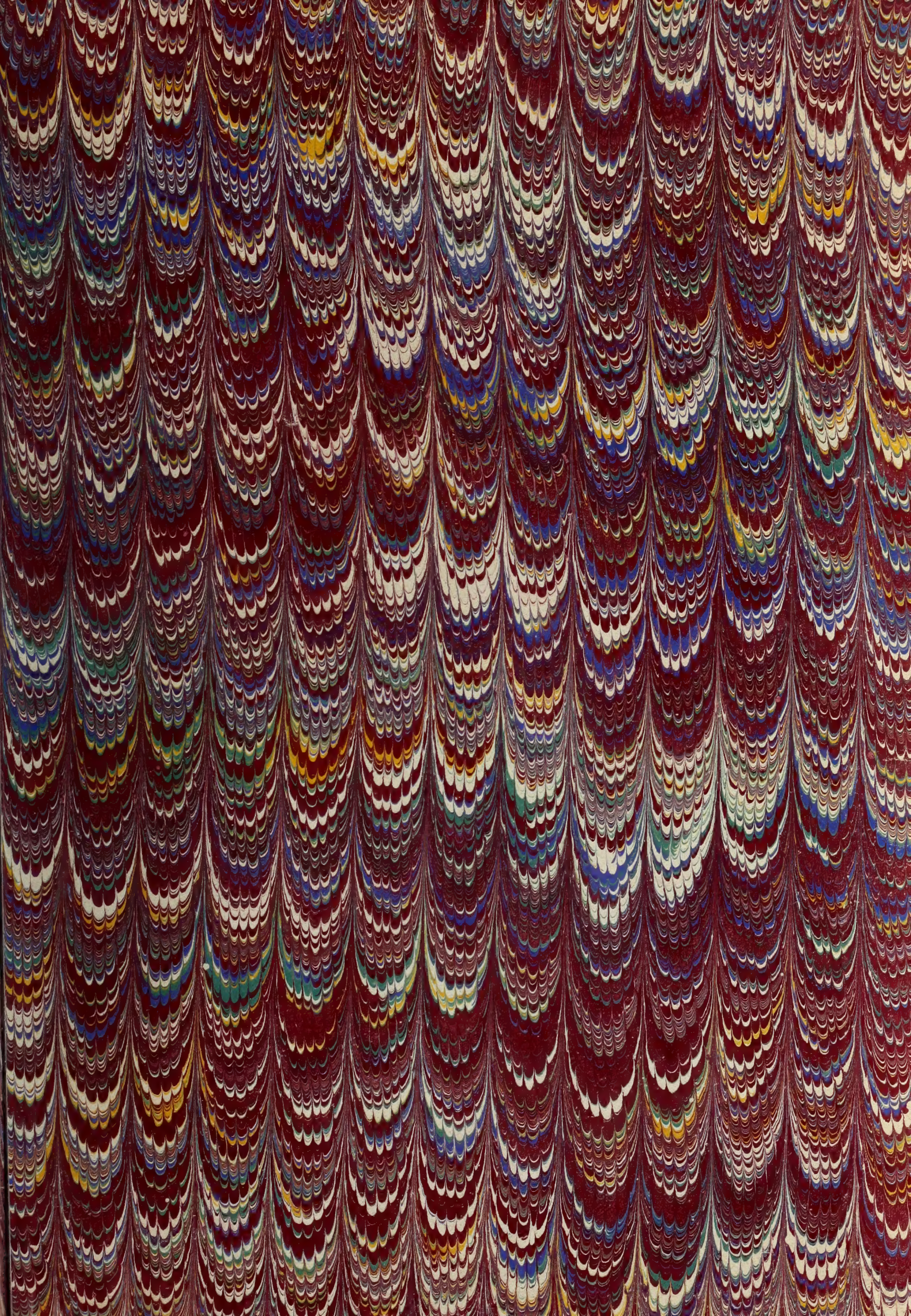
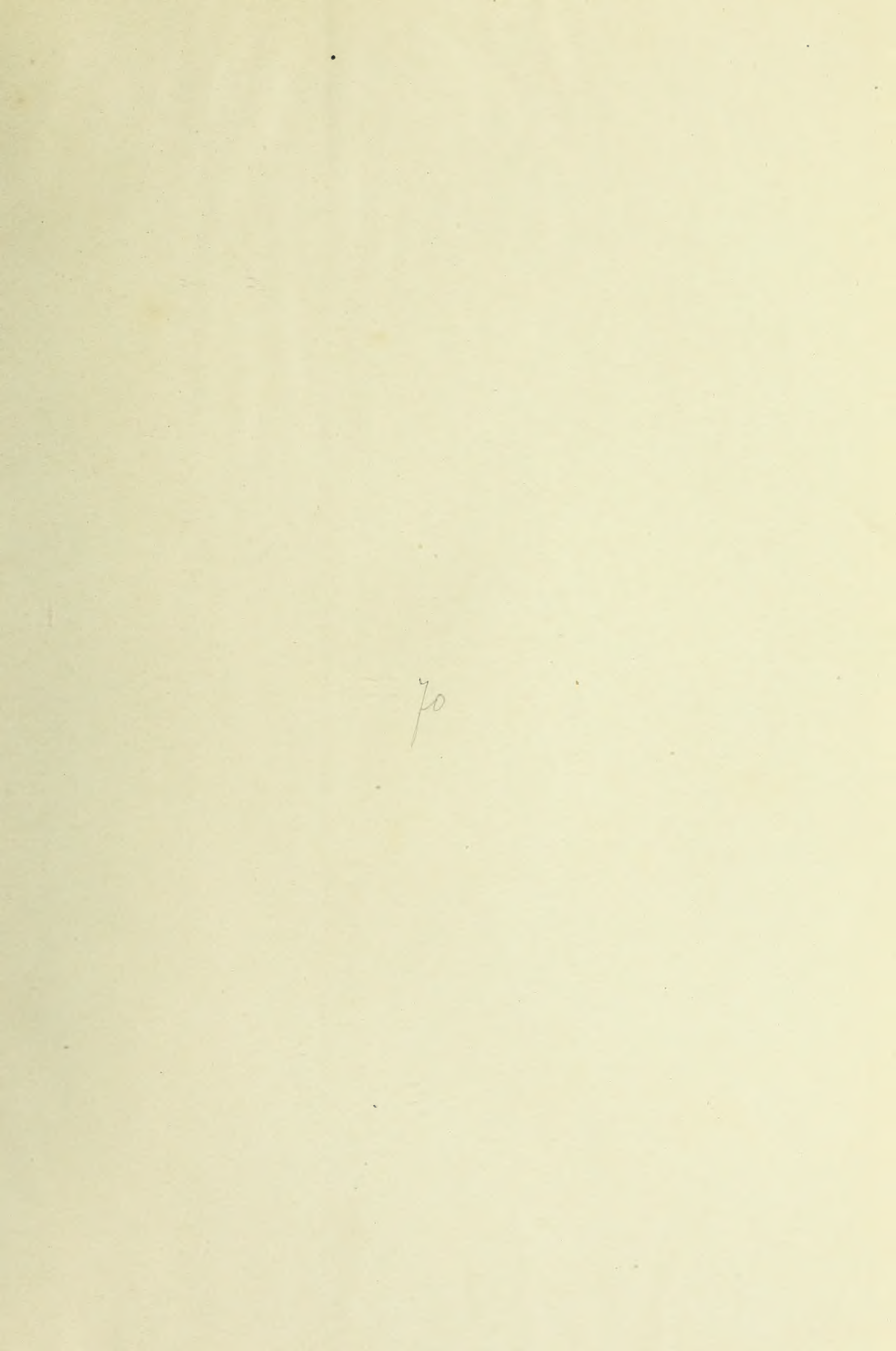







70

VOYAGES AU MAROC 1899-1901, par le Mis DE SEGONZAC



Librairie Armand Colin



VOYAGES AU MAROC

(1899-1901)



Mis DE SEGONZAC

VOYAGES AU MAROC

(1899-1901)

AVEC 178 PHOTOGRAPHIES

Dont 20 GRANDES PLANCHES HORS TEXTE. (Panoramas en dépliants.)

UNE CARTE EN COULEURS HORS TEXTE

et des Appendices
politique, astronomique, météorologique, botanique, entomologique,
numismatique, géographique.

PAR

MM. DE VANSSAY, HASSE ET DE VILLEDEUIL, MM. LE Dr BONNET ET BEDEL,

E. FICHEUR, R. DE FLOTTE ROQUEVAIRE



PARIS

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1903


LIBRARY
MAY 30 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

J'ai sous les yeux une vingtaine de petits carnets jaunis par le soleil ; des cahiers quadrillés couverts d'itinéraires, d'observations astronomiques, de visées ; des collections soigneusement étiquetées, minéraux, roches, plantes, insectes, monnaies anciennes ; un millier de photographies : c'est la moisson que le marquis de Segonzac a rapportée de ses trois années d'explorations au Maroc.

Les instruments du voyageur aussi sont là, soigneusement maquillés pour ne point attirer l'attention : un sextant et son horizon artificiel, des chronomètres, des chronographes, des boussoles, des baromètres, des hypsomètres, des thermomètres, trois appareils photographiques, tout l'outillage du géographe, renfermé dans des boîtes en bois blanc d'apparence sordide.

Ces notes, c'est sous une *djellaba* de Rifain qu'elles ont été griffonnées ; ces échantillons, c'est au péril de la vie que le voyageur les a recueillis ; ces observations, c'est avec une audace qui confond l'imagination qu'elles ont été faites. Tout cela fut glané à la dérobée, dessiné en cachette, sous la défiante surveillance de compagnons fanatiques, par un mendiant marchant pieds nus, faisant des étapes de 40 et parfois 50 kilomètres, et veillant encore la nuit pour coordonner ses notes, étiqueter ses collections, faire de délicates et

minutieuses observations astronomiques. L'exploration ainsi accomplie est la plus périlleuse et l'une des plus magistrales qui se puissent voir.

Dans son œuvre hautement impersonnelle et objective, M. de Segonzac ne dit pas un mot des dangers qu'il a courus ou des misères qu'il a endurées. Mais ceux qui savent les conditions qu'impose le voyage sous un déguisement musulman dans ces parages les imagineront sans peine. Plus encore que le péril de tous les instants, l'absence de tout ce qui constitue la vie même du civilisé fut sans doute une rude épreuve. Passant pour l'humble serviteur du chérif en compagnie duquel il voyageait, il ne recevait les plats à couscous qu'après que ses compagnons y avaient plongé leurs mains, et, selon la coutume, laissé égoutter leur barbe. Lorsqu'il descendit au consulat de Fez, le soir de son retour, la tête rasée ceinte de la corde en poil de chèvre, la barbe broussailleuse, vêtu de la courte *hendira* des montagnards, pieds et jambes nus, aucun Rifain ne l'eût récusé, aucun Français ne l'eût reconnu pour un compatriote.

De même qu'il nous cache ses souffrances, l'explorateur s'interdit de nous conter ses enthousiasmes ; il n'a souci que d'exactitude et de précision. Mais l'artiste perce sans cesse sous le topographe : « Si résolu soit-on, écrit-il, à être sobre dans ses admirations, à ne rapporter des paysages aperçus que les lignes indispensables, que les schémas, on ne peut taire la beauté de ce pays tel qu'il nous apparaît ce soir, tout pareil à quelque coin de France avec ses ondulations si semblables à nos vallons, ce couchant nimbé des mêmes tons d'or pâle, ses oiseaux qui chantent les mêmes chansons, avec seulement une transparence plus limpide, un calme plus sonore, plus de silence et plus de majesté. »

Trois grandes régions du Maroc, dont deux complètement inconnues et la troisième aperçue seulement, nous sont révélées par les voyages de M. de Segonzac, qui a réussi à pénétrer chacune

d'elles en profitant de circonstances favorables et en se servant de moyens appropriés.

Au Rif, dernière partie inconnue du littoral méditerranéen, pays d'épouvante d'où jamais Européen n'est revenu, et dont on connaissait seulement, comme l'a écrit Duveyrier, ce qu'on peut apercevoir du pont des navires, M. de Segonzac chemine en mendiant. De mosquée en mosquée, vivant d'aumônes, ses deux compagnons et lui, piétons inoffensifs et minables, vont de Fez à Melilia, puis reviennent de Melilia à Ouezzan. Et voilà le Rif redoutable traversé deux fois, la carte dressée, le pays décrit, et véritablement placé sous nos yeux en de nombreuses vues panoramiques.

Chez les Beraber, on se battait ; seuls de puissants personnages religieux pouvaient y trouver accès. C'est avec un des cheurfas les plus vénérés du Maroc que M. de Segonzac y parvient. Il traverse trois fois le Moyen-Atlas, en son centre et à ses deux extrémités. Il atteint le Haut-Atlas, en gravit la cime capitale, le Djebel-Aïachi « qui porte le ciel », disent les Berbères, cime égale aux grands sommets des Alpes, que jamais Européen n'a gravie. Ici encore, des photographies soigneusement orientées, exactement repérées, apportent aux cartes la plus précieuse des justifications.

Au Sous enfin, M. de Segonzac et son unique compagnon, un vieil Algérien échappé de la Guyane, errent en pèlerins dévots. Ils visitent les zaouïas, les sanctuaires fameux de cette terre bénie de l'Islam. Ici on les accueille, là on les arrête et on les enferme, plus loin on les chasse, mais toujours ils passent.

Dans la partie cartographique de l'ouvrage on retrouve, condensés par M. René de Flotte Roquevaire en une belle synthèse, tous les renseignements des carnets de route. Le chemin est jalonné d'observations de toute nature recueillies pas à pas avec une sollicitude incessante, sans trêves, sans défaillances. Pour tirer le meilleur parti possible de ses matériaux, M. de Segonzac a sollicité le con-

cours d'un certain nombre de savants. Géologie, botanique, entomologie, astronomie, numismatique, cartographie, chacun de ces chapitres est traité par un spécialiste, maître en la matière ; l'œuvre acquiert de ce chef une valeur et une autorité indéniables.

« A quoi bon tout cela ? » disait au voyageur un de ses compagnons musulmans. Car ces simples et résignés ne peuvent s'expliquer dans quel but on s'expose de gaieté de cœur à de si grands périls et à de pareilles fatigues. Pour eux l'explorateur, s'il n'est pas un espion ou un chercheur de trésors, ne peut être qu'un fou inoffensif : « Tu as donc une chèvre à nourrir? » disent-ils au botaniste qui cueille des plantes ; et M. de Segonzac dut leur faire croire que c'était pour rapporter un peu de neige au chérif qu'il avait fait l'ascension de l'Aïachi. Les lecteurs de M. de Segonzac ne trouveront pas assurément qu'il ait perdu sa peine, et la récolte est assez belle pour lui faire oublier toute la peine qu'elle lui a donnée.

*
* *

M. de Segonzac, fidèle jusqu'au bout à la règle qu'il s'était tracée, s'est abstenu de tirer de ses voyages les conclusions politiques qu'elles comportent. Mais s'il a choisi le Maroc comme théâtre de ses explorations, c'est qu'il a senti quel intérêt de premier ordre la connaissance de cette contrée présente pour la France, c'est bien là ce qui donne à son livre un accent et un intérêt particuliers.

Il est de toute évidence que de la solution qui sera donnée à la question Marocaine dépend l'avenir même de notre pays. Il ne s'agit pas ici d'un de ces territoires plus ou moins riches, plus ou moins désirables, au sujet desquels les transactions et les partages sont possibles. Les énormes sacrifices que nous avons faits en Algérie et en Tunisie peuvent se trouver annulés si la solution qui intervient n'est pas conforme à nos intérêts et à nos droits. Ces droits, à la fois

historiques et vivants, nous les tenons de Bugeaud et de Lamoricière, de notre armée d'Afrique et de nos colons d'Algérie. Quelle puissance européenne pourrait en présenter de semblables?

Abstraction faite de la question du détroit de Gibraltar, qui seule a véritablement un caractère international, nous ne pouvons partager le Maroc avec personne. Au point de vue politique, la situation que nous ont value soixante-dix ans d'efforts réduite à néant; au point de vue économique, l'Algérie appauvrie par le développement sur son flanc d'un pays de climat et de productions analogues, mais incomparablement mieux doué et plus fertile ; au point de vue musulman enfin, l'Islam dans l'Afrique du Nord échappant à notre action d'ensemble, nos possessions prenant feu tout à coup, comme s'embrasent par les siroccos d'été nos forêts algériennes, parce qu'une puissance européenne aura voulu recommencer la croisade de la chrétienté contre les musulmans, et aura imprudemment mis le pied sur cette fourmilière : tel est l'avenir qui nous attendrait si nous admettions l'établissement à côté de nous d'un voisin européen.

Non seulement le Maroc ne présente en aucune façon pour les autres puissances le même intérêt que pour nous, mais on peut avancer sans paradoxe que leur intérêt bien entendu est de ne point y faire échec à notre prépondérance. Plusieurs écrivains étrangers, qui ne sont pas suspects, en ont le sentiment très net et l'ont exprimé à diverses reprises, et si leur langage a quelque peu changé dans ces derniers temps, il n'en faut accuser que notre faiblesse et notre timidité. Que souhaitent en effet les puissances? La paix, la sécurité qui leur permettront de développer leur commerce et, dans un avenir probablement encore assez long, de s'y livrer à l'agriculture. Seule, la France, avec son expérience du musulman et du Berbère, peut mener à bien une entreprise de ce genre. Tout partage aboutirait, dans ce pays accidenté et difficile, où les fauteurs de

désordre seraient toujours assurés de l'impunité en passant d'un territoire à l'autre, à une inextricable anarchie.

« Toute position sur la route de l'Inde, disait lord Castlereagh au congrès de Vienne, doit nous appartenir et nous appartiendra. » — C'est en vertu de cet axiome que l'Angleterre a pris possession du Cap et de l'île Maurice en 1815, d'Aden en 1839, de Périm en 1857, de Chypre en 1878, de l'Égyte en 1882; admirable exemple d'intelligence politique et de persévérance dans la conduite des affaires. Posons en principe que nulle influence rivale de la nôtre ne doit porter atteinte à notre prépondérance dans toute l'étendue de la Berbérie, et préparons-nous par tous les moyens en notre pouvoir à réaliser cette prétention, sans hâte comme sans défaillance, avec quelque suite dans les desseins et quelque énergie dans l'exécution, dussions-nous pour y parvenir recourir à la dernière raison des peuples et des rois : *ultima ratio regum.*

Est-ce à dire que nous ne rêvions, nous autres coloniaux, comme on nous en accuse trop souvent, que victoires et conquêtes? Une telle conception serait très loin de notre pensée; si notre politique est sage, modérée et bien conduite, nous avons la conviction profonde que nous ne serons pas acculés à une pareille nécessité. Bien au contraire, nous devons nous présenter au Maroc et au Sultan comme une puissance musulmane, la seule capable de le défendre contre les convoitises européennes, n'ayant nous-mêmes aucune arrière-pensée, aucun désir d'annexion. L'Algérie et la Tunisie nous suffisent, tant sous le rapport de nos facultés d'immigration que sous celui de nos besoins d'importations en produits de l'Afrique du Nord. Nous n'irons donc pas de gaîté de cœur créer à l'Algérie une concurrence prématurée et désastreuse, et ces motifs sont pour le Sultan le plus sûr garant de notre désintéressement.

Cette politique n'est nullement celle du *statu quo* telle qu'on l'a jadis formulée; l'idée d'évolution, qui domine les sciences politiques

comme les sciences naturelles, nous montre que tout se transforme autour de nous, même les pays musulmans, et quiconque n'avance pas, recule. La politique que nous préconisons, c'est le développement graduel et continu de l'influence française au Maroc. C'est à nous de guider le Sultan dans la voie du progrès, et certes nous le ferons avec plus de prudence et de discernement que ne l'ont fait parfois nos rivaux. C'est peut-être pour le Maroc surtout qu'il faut souhaiter que la France soit son initiatrice — « Avec l'expérience acquise et avec leurs instincts généreux, disait l'Anglais James Craig, les Français ne pourraient manquer d'être de bons maîtres ».

Certes, c'est là une tâche délicate, de longue haleine, et qui demande à ne pas être perdue de vue un seul jour. Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer les moyens d'action dont nous disposons ; ils sont nombreux, de tout premier ordre, et quelques-uns d'entre eux sont de telle nature, que nulle autre puissance européenne n'en possède de semblables. Qu'il suffise de faire allusion aux services que nous pouvons attendre de nos musulmans algériens comme agents commerciaux et politiques. L'Islam ne connaît pas les frontières, et c'est pourquoi celles que l'on voudrait tracer au Maroc demeureraient vaines. Les musulmans algériens ne sont pas seulement regardés au Maroc comme des compatriotes, ils sont considérés comme des frères. *Ya Khouïa*, mon frère, est le salut par lequel s'accueillent tous les musulmans.

Et quel admirable instrument aussi, dans une main habile, que ces Cheurfas d'Ouezzan qui se sont placés sous la protection de la France ! Nous les avons compromis, mais nous ne les avons guère utilisés. Le chérif d'Ouezzan est le premier personnage du Maroc après et peut-être même avant le Sultan, qui reçoit de lui en quelque sorte l'investiture et qui fait appel à son prestige religieux toutes les fois qu'il se trouve dans une situation difficile ! On peut donc dire sans exagération que la protection de ces saints personnages, si nous

avions su nous en servir, aurait pu équivaloir pour nous au protectorat même du Maroc. Ils nous permettent d'agir sur le *blad-es-Siba*, sur tout le pays des Berbères indépendants, c'est-à-dire sur les deux tiers du Maroc.

Le livre de M. de Segonzac fournit des preuves nombreuses du prestige, de la vénération presque superstitieuse dont ces Cheurfas sont l'objet de la part des montagnards. C'est à leur efficace protection qu'il a dû de pouvoir pénétrer dans des régions jusqu'ici inaccessibles. En apercevant la caravane à laquelle s'était joint l'explorateur, des Berbères de l'Atlas, croyant avoir affaire à une colonne du Sultan, couraient aux armes; mais bientôt, reconnaissant la *mahaffa* ou litière du chérif et son escorte, ils se précipitent à ses pieds avec les démonstrations d'une dévotion qui a tous les caractères d'un véritable culte.

L'ouvrage qu'on va lire nous introduit dans ce pays Berbère, « riche, peuplé, avec ses monts boisés et ses vallées fertiles, admirable réduit où la race la plus indomptable du monde s'enferme dans son farouche isolement. » Au reste, la curiosité scientifique ne fut pas le seul mobile du voyageur. Dans cette belle et mémorable relation, sous la prudence voulue de l'explorateur, on sent poindre l'ardeur du soldat, qui, « dans ses rêves de nomade voit l'ombre de son drapeau s'étendre partout où il est passé. » Le marquis de Segonzac a mis au service de la science et de son pays sa témérité d'officier de spahis, son héroïsme et son endurance. Il a inscrit son nom à côté de celui de ces vaillants dont un peuple est justement fier, les De Foucauld, les Foureau et les De Brazza.

EUG. ETIENNE,

Député d'Oran.

Vice-Président de la Chambre des députés.

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage contient trois parties :

La première est un journal de route destiné à servir de contexte aux cartes, de légende aux photographies.

De cette partie je n'ai rien à dire, si ce n'est ma confusion d'avoir écrit tant de pages pour conter si peu de choses.

La deuxième partie contient tous les renseignements scientifiques que j'ai pu recueillir. Les Berbères disent : « Glaner n'est rien, il faut moudre. ».

J'ai glané de mon mieux puis, au retour, pour tirer le meilleur parti possible de ma récolte, j'ai sollicité le concours d'un certain nombre de savants :

M. Ficheur, professeur de géologie à l'École Supérieure des Sciences d'Alger, s'est chargé de la partie géologique ;

M. le docteur Bonnet a déterminé mes échantillons botaniques ;

MM. Bedel, le capitaine Vaulogé de Beaupré, du Service géographique de l'Armée, R. du Buysson, Ernest André, Joanny Martin, ont dressé la liste des insectes que j'ai rapportés ;

M. René de Flotte Roquevaire, l'éminent cartographe, m'a aidé à dresser et à dessiner mes itinéraires, auxquels il a consacré une note géographique ;

MM. P. de Vanssay, ingénieur attaché au Service hydrographique de la Marine, E. Hasse et Ch. de Villedeuil, calculateurs du Service géographique, ont eu l'obligeance de réduire mes observations astronomiques ;

M. le capitaine Jean Reynaud, du service de la cartographie étrangère, a eu la patience de classer, de développer et de tirer les neuf cents et quelques clichés que je lui ai adressés de cours de route.

A ces collaborateurs, dont le concours me fut si précieux, à tous ceux qui m'ont aidé dans la préparation et la réalisation de mes voyages, j'apporte ici l'hommage de ma très profonde gratitude.

La troisième partie, éditée à part, comprend mes itinéraires réduits à l'échelle du 1 : 250 000 et quelques profils justificatifs.

Mon ami René de Flotte Roquevaire m'a prêté, pour cette partie encore, l'aide de son talent de cartographe.

Il manque à ce livre une partie essentielle : la conclusion.

Conclure c'eût été passer de la géographie à la politique, pour aborder ce problème délicat, irritant, que les chancelleries européennes ont nommé : *la question marocaine*.

Il m'a semblé qu'un tel sujet sortait du cadre de cet ouvrage, qu'un pareil débat était inopportun.

Je ne conclurai donc pas.

On en pourrait déduire que j'ai parcouru cet Empire d'Occident de l'Islam, enclavé dans notre domaine africain, sans autre ambition que de tracer un itinéraire en pays neuf, de noircir, sur la carte du monde, une de ces taches blanches dont le mystère inquiéta nos songes d'écoliers...

Qu'il me soit permis de protester.

L'exploration serait un passe-temps médiocre si l'on n'y cherchait que l'emploi de qualités physiques, que des sensations nouvelles, des émotions fortes.

Ce serait même trop peu de n'y poursuivre qu'un but purement scientifique.

L'explorateur ne saurait se résigner aux seuls rôles de voyageur, de topographe, de photographe, de collectionneur. Avant tout il aspire à servir son pays, et, dans ses rêves de nomade, il voit l'ombre de son drapeau s'étendre partout où il est passé.

R. S.

VOYAGES AU MAROC

PREMIÈRE PARTIE

LE RIF. — LES DJEBALA

CHAPITRE PREMIER

TANGER. — FÈS. — MELILIA

27 janvier 1901.

Le Ramadan est terminé, la saison des pluies paraît close ; nous nous mettons en route à sept heures du matin pour gagner Fès en passant par Ouezzan.

Nous sommes quatre, pareillement vêtus : el-Hadj Çadeq el-Miliani, muletier algérien, le même qui m'accompagna l'an dernier dans le Sous ; Mohammed, un Arabe des Oulad el-Hadj ; Mouha [1], un Berbri [2] des Aït [3] Izdeg, et moi, Ahmed ben Mejàd, marchand tripolitain, comme l'an passé.

Nous partons en deux groupes pour ne pas attirer l'attention : Miliani et moi, seuls, comme pour une promenade ; une heure plus tard, mes deux Marocains avec les trois mules.

La route traverse un pays exceptionnellement fertile cette année. Les blés et les orges sont déjà hauts, ils ondulent au vent avec un bruissement de soie. Les ornières, les marais, à blanc d'eau, témoignent de la violence des récentes averses. Les moindres ruisseaux sont devenus des oueds aux rives fangeuses. Une petite industrie, utile, mais singulière-

[1] Mohammed se dit en berbère : Mouha.

[2] Berbère se dit en arabe : Berbri, pluriel Braber ; en berbère : Amazir, fém. Tamazirt, plur. Imaziren.

[3] Aït X. équivaut à Oulad X., enfants de X.

ment tracassière, s'est créée : les gens du pays ont établi des ponceaux de fascines aux passages difficiles, ils guettent les passants et prélèvent une modique redevance sur ceux qui utilisent leurs ouvrages d'art.

Un pauvre diable d'ânier qui nous précédait a voulu se soustraire à l'impôt en traversant à gué. Son âne s'est enlisé dans la boue. Rien ne peut l'en arracher, ni les efforts, ni les imprécations, ni les coups. Le maître du pont contemple impassible cette scène pitoyable. Il se garde bien d'intervenir; cet exemple contiendra les passants dans le droit chemin.

Nous nous enfonçons dans le Sud-Est. A l'Ouest les collines d'el-Fahç s'abaissent rapidement, les plaines d'el-Rarbia descendent en pentes douces jusqu'à l'Océan. On ne voit plus la mer, mais la brise nous apporte sa rumeur rythmée et ses senteurs salines. A l'Est les plissements du massif des Djebala[1] courent parallèlement à notre route. Au premier plan les collines de Landjera, des Beni Meçaouer : plus loin et plus hautes les montagnes des Beni Hassen, de l'oued Ras, du Djebel el-Habib ; plus loin encore, dominant toutes les crêtes voisines de sa frise bizarrement découpée, la montagne sainte des Beni Arous, le Djebel Alem[2], au sommet duquel repose, dit-on, sous un chêne centenaire, le chérif Mouley abd es-Salem ben Mechich, ancêtre de la tribu.

A trois heures de marche de Tanger ce massif projette, entre les petites vallées de l'oued Mahrar et de l'oued el-Hechef, une croupe d'argile rouge et de grès, maigrement boisée de buissons de chênes verts. C'est l'Aqbat el-hamra — la montée rouge — fameuse par mainte aventure de massacre et de pillage. Une garde permanente d'une dizaine d'hommes mal armés surveille ce point critique. Ce poste n'empêche pas les Djebala de venir de temps à autre attaquer les caravanes, et faire des rafles de femmes, d'enfants et de bétail dans la plaine.

Vers cinq heures du soir nous plantons notre tente au sommet de la colline de Berrian, près d'une zaouia blanche enfouie dans un bois d'oliviers.

28 janvier.

Départ à sept heures trente. La route est monotone. Elle serpente toute la matinée au fond des petites vallées de l'Oued Salem, puis de

[1] Djebala, signifie en arabe : montagnes. Djebli, pluriel Djebala ou Djebadia : montagnard.
[2] 2.300 mètres d'altitude environ.

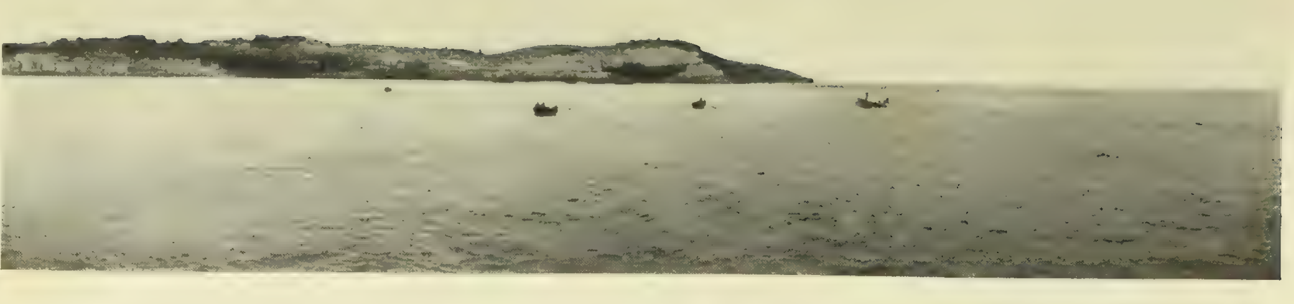


Fig. 1. — Tanger
Vue prise du mouillage.



Fig. 2. — Tanger
Vue prise de l'hôtel Continental.

l'oued Roujded, sur les terres de la puissante tribu de Lekhlout que gouverne le qaïd Si abd er-Rahman el-Khoulkhali.

Les collines djebaliennes des Beni Gourfet, des Ahel Serif, s'éloignent peu à peu dans l'Est. Au-dessus de leurs crêtes ébréchées apparaissent, ouatées de brumes, coiffées de neiges, les montagnes de Lekhmès et de Rmara.

Vers midi nous faisons halte au bord d'une rivière rougeâtre, lente, aux berges nues et escarpées, on la nomme l'oued el-Mekhasen. L'hiver, elle atteint quinze à vingt mètres de largeur ; en été elle n'est, le plus souvent, qu'un chapelet de flaques d'eau croupie peuplées de grenouilles et de tortues. La plaine qu'elle arrose est renommée pour sa fécondité. Les orges qu'on y moissonne au printemps sont les plus lourdes de la contrée : on y récolte en automne des melons fameux qu'on peut « manger avec la peau », dit le proverbe.

Dans cette plaine si fertile, au bord de cette rivière calme et boueuse, fut livrée, le 4 août 1578, l'une des plus tragiques batailles de l'histoire marocaine. Quinze mille Portugais, trois mille Allemands, deux mille Espagnols, sept cents Italiens, plus de vingt-cinq mille Marocains, y périrent.

Le sultan du Maroc, Abd el-Malek, mourut dans sa litière au début de l'engagement; son rival, Mohammed XI, se noya en voulant traverser la rivière, et le roi de Portugal Dom Sébastien périt de mystérieuse façon. Les débris de l'armée européenne, acculés à l'oued, se rendirent.

Ainsi finit l'occupation portugaise, la plus complète de toutes les conquêtes chrétiennes du Maroc, celle qui a laissé dans le pays les traces les plus nombreuses, le souvenir le plus profond.

Plus loin, la plaine s'élargit dans l'Ouest jusqu'aux ondulations qui bordent la côte atlantique. El-Qçar el-Kebir apparaît au Sud, barrant l'horizon de la ligne sombre de ses jardins d'où émergent des minarets blancs. La ville de Iaqoub el-Mençour n'a pas de remparts. Elle est misérable et sale. Tous les voyageurs qui l'ont visitée ont décrit ses maisons de briques plates, ses toits de tuiles, ses rues infectes et le talus de fumiers séculaires qui ceint la face Sud-Ouest. Dans ce décor immuable rien n'a changé : l'enceinte de fumier atteint le niveau des terrasses, les maisons s'écroulent, les jardins bordés de haies de roseaux sont délicieusement touffus et fleuris, les cigognes envahissent les arbres.

Il fait nuit quand nous atteignons le fondouk du marché, où tout un peuple de voyageurs est entassé.

30 janvier.

Quatre chemins mènent de Qçar el-Kebir à Ouezzan. Nous prenons le plus oriental, plus court mais moins fréquenté, parce qu'il longe et traverse par endroits les territoires des tribus djebaliennes d'Ahel Serif et de Rehouna.

Partout des habitations et des cultures, sur les collines arrondies, aux pentes des vallées herbeuses où coulent l'oued Taharous et l'oued Lekkous. Cet oued est l'antique Loukkos de la mythologie, celui dont les méandres enveloppaient le jardin des Hespérides à la façon d'un dragon jaloux, et dans lequel Lixus, la cité phénicienne, mirait son môle et ses remparts.

Aujourd'hui l'oued coule à pleins bords. Au village de Sebbab, où nous le traversons, il a trente mètres de largeur, un mètre de profondeur, et nos mules y trempent leurs chouari[1].

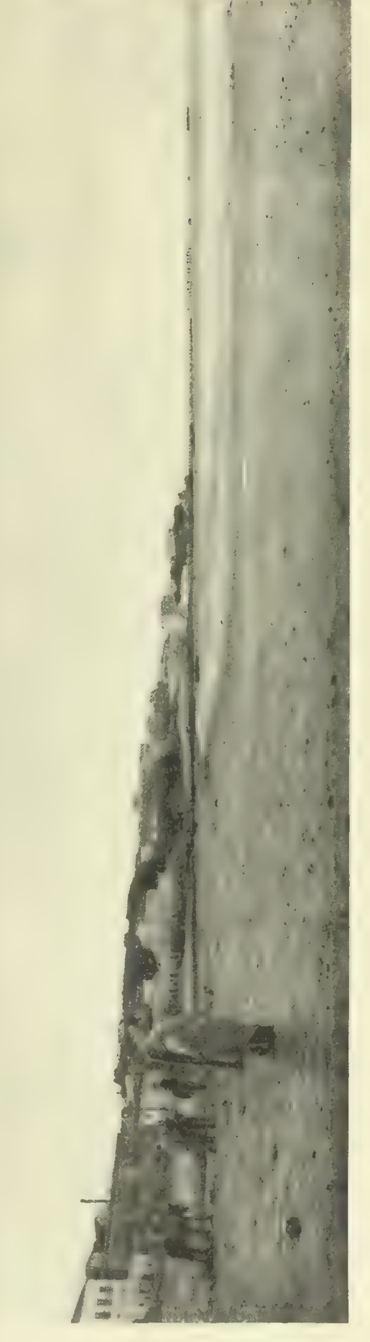


Fig. 3. — La Rade de Tanger
Vue prise de la maison Gautsch.

Les montagnes des Djebala qu'on aperçoit dans l'Est, par la trouée de l'oued Lekkous forment une

[1] Paniers de palmier nain ou d'alfa tressé.

masse imposante. Les plissements sont moins distincts, leur orientation a changé. Depuis Tanger ils se dirigeaient du Nord au Sud ; ils courent maintenant vers l'Est-Sud-Est.

La montagne d'Ech-Chaoun, les cimes de Lekhmès, des Cenhaja, sont couvertes de neige.

Le village de Sebbab s'élève en face d'une haute colline conique. Ses maisons en briques crues ou blanchies à la chaux, sans fenêtres, surmontées de toits de chaume, sont étroitement serrées les unes contre les autres. Nous y croisons une centaine de Djebala qui reviennent du marché du mercredi — Souk el arbâa Sidi Bouker.

Bande bavarde et de belle humeur, jeunes hommes lestes et bien plantés, marchant tête et pieds nus, vêtus de la djellaba brune et courte des montagnards, armés de longs fusils à piston cerclés de bagues de cuivre et portant en sautoir la poire à poudre en bois, pansue, constellée de clous.

Une heure et demie plus tard nous atteignons le village de Deheralia perché sur un mamelon soleilleux. Le village est en rumeur ; les femmes, juchées sur les toits, sur les meules de paille, suivent avec de bruyants commentaires un drame qui se déroule au fond du vallon.

Trois Lekhmasi[1] sont venus voler des bœufs. Les bergers les ont vus, ils ont poussé le cri d'alarme, le « routh », et tendu un haïk au bout d'un bâton. Les hommes de Deheralia se sont précipités à la rescousse, et la chasse à l'homme se poursuit avec des chances diverses.

Chez les Djebala on crève les yeux aux voleurs avec la pointe d'une faucille rougie au feu. Dans certaines tribus berbères, les Zemmour par exemple, le vol est en honneur, comme autrefois à Sparte et l'on évite de tirer sur les voleurs, de peur de tuer un ami, un parent, un homme considérable. On se contente de les chasser avec des frondes, à coups de pierres. On négocie le rachat des objets volés[2].

En face des collines de Deheralia, par delà la belle vallée où naît l'oued el-Beïd — qui plus tard prendra le nom d'oued Rdat — s'élève le Djebel bou Allal. Une forêt d'oliviers couvre les pentes. A mi-

[1] Gens de la tribu de Lekhmès.

[2] Cette négociation se nomme la « bechara ». Le négociateur, le « bechehar », est souvent aussi receleur, on lui donne alors le nom de « kemman ».

côte s'élève le village de Qacerin, résidence de Mouley el-Arbi. Un peu plus haut, cramponnée au flanc Nord-Est, s'étale en amphithéâtre la ville sainte d'Ouezzan.

Il est trop tard pour visiter ce soir la célèbre mosquée de Mouley abd Allah, fondateur de la ville en 1727. On me mène chez le chérif Mouley Ahmed, petit gros jeune homme très laid, qu'un abcès à la jambe retient au logis tandis que son frère guerroie contre la tribu des Beni Messara.



Fig. 4. — OUEZZAN
Vue prise de la Rarsat es-Soultan (Az = 180°)

Mouley Ahmed porte sous sa djellaba blanche une pelisse de général constellée de quatre étoiles aux manches, et de croissants au collet. Dans une niche, au-dessus du divan sur lequel il repose, trois ou quatre pendules et réveils cliquètent avec un bruit agaçant. Au fond de la salle, un piano. Une foule de serviteurs et de visiteurs entoure le jeune chérif. J'en profite pour abréger ma visite en remettant au lendemain l'exposition de mes projets, et je vais rejoindre mes trois serviteurs dans la maison qu'on m'a préparée.



Fig. 5. — OUEZZAN
Rarsat es-Soultan (maison d'habitation).

31 janvier.

La maison que j'habite est au-dessous de la ville, au Nord de la place du Marché ; on l'appelle « Rarsat es-Soultan, en souvenir du passage de je ne sais plus quel sultan.

Elle se compose de deux pavillons séparés et placés en équerre au bord d'un grand bassin de quatre-vingts mètres de long sur quarante de large et près de deux mètres de profondeur. Les pavillons sont laids : le plus grand est un cube blanc à deux étages, avec des fenêtres à volets verts ; il contient une belle chambre peinte, carrelée, lambrissée. L'autre est un grand rectangle précédé d'un patio ; il ne contient qu'une seule pièce, salle de réception ou chambre des hôtes, flanquée d'un bain maure et d'une écurie. Les deux bâtiments sont reliés par une allée couverte aux arceaux festonnés de pampres. Tout autour, faisant au réservoir un cadre de verdure, un jardin que des petits murs cloisonnent en innombrables parterres, produit à profusion des rosiers, des lis, des pensées, des jasmins, et des orangers, des mandariniers, des eucalyptus et des peupliers.

Le bassin est rempli de poissons de toutes nuances ; il portait même une petite barque dont la carcasse pourrit dans un coin.

Cette demeure est très délabrée et conte un long abandon, mais quelle charmante conception s'y révèle d'une vie de rêverie, béate et parfumée.

Aujourd'hui comme hier était jour de marché, je n'ai pas vu les cheurfa mais notre maison n'a pas désempli de visiteurs affamés et bavards. Mes nombreuses lettres de recommandation ont eu cet effet merveilleux que chacun des cheurfa me traite comme son hôte person-

nel. Il en résulte un continuel afflux de serviteurs, apportant la traditionnelle « mouna », surabondante, exagérée, ainsi que le veulent les lois de l'hospitalité : du thé, du sucre et des bougies d'abord ; puis des services à thé, de grands plateaux de cuivre chargés de petits verres très fins, émaillés ou dorés, des samovars, que l'on nomme « bâbor » pour leurs tuyaux qui rappellent ceux des bateaux à vapeur, des théières anglaises en métal blanc ; plus tard, de l'orge et de la paille pour les mules ; dans la soirée, du lait aigre ou doux, du beurre rance ou frais, des fleurs ; enfin, aux heures des repas, d'innombrables plats coiffés de hauts couvercles pointus : tàm au sucre, tàm aux navets, tàm au mouton, (tàm est l'équivalent marocain du mot algérien kouskous), hames de semoule plus grosse (hames signifie petit pois et par analogie la grosse semoule et les chevrotines), poulets bouillis, poulets rôtis, kefta, hachis de viande en boulettes saupoudrées de cannelle, brochettes de foie ; puis des fruits, des oranges, des figues sèches et enfin du vin « çamet sec » et « çamet sucré », liqueur trop sirupeuse ou trop alcoolique, très enivrante, produit sacrilège de ces coteaux sacrés.

Ce tournoi culinaire plaît infiniment à mes hommes. Ils m'ont fourni, une fois de plus, la preuve que le nomade jouit d'une étonnante faculté d'ingestion qui lui permet des bombances incroyables aux jours de prospérité.

Il pleut.

1er février.

Voici ce qu'hier mes visiteurs m'ont conté : la maison chérifienne d'Ouezzan est la pre-

Djebel bou Allal



Fig. 6. — Ouezzan
Barsat es Soultan (maison de réception).

mière du monde musulman. Elle remonte à Fatmat ez-Zohra, la fille du Prophète, sans une seule lacune dans ses trente-cinq générations ; elle compte au nombre de ses ascendants directs Mouley Idrìs, premier empereur du Maroc (791).

La famille des Cheurfa Filali, qui depuis 1632 occupe le trône marocain, est une usurpatrice. Ses sultans reconnaissent implicitement la préséance de leurs cousins d'Ouezzan en sollicitant d'eux, lors de leur avènement, une bénédiction qui leur confère l'investiture spirituelle[1]. De même dans toutes ses expéditions le sultan se fait accompagner par un chérif ouezzani. En échange, il proroge tacitement aux cheurfa le libre gouvernement de leur fief d'Ouezzan et la jouissance de certains domaines allodiaux dont le fond lui appartient, mais dont il leur abandonne les impôts et le revenu.



Fig. 7. — Ouezzan
Jardins de la Rarsat es-Soultan.

Les premiers cheurfa habitèrent Zerhoun, le Djebel Sersar, Basra, Harach. La ville d'Ouezzan est d'origine récente : elle fut fondée par le grand ancètre Mouley abd Allah Chérif vers 1730.

Depuis lors, la fortune de la famille et la prospérité de la ville vont croissant : Mouley Mohammed construit autour du tombeau de son père la mosquée sainte, dallée de marbre, lambrissée de faïences, éclatante de blancheur sous ses toits de tuiles vertes. Les fidèles accourent, la ville s'accroît, une confrérie nouvelle se forme dont les fils de Mouley Moham-

[1] Idris, l'ancètre des Ouezzani, était fils d'Abd Allah el-Kamil, fils de Hasan II, fils de Hasan es-Sibt.

El-Hasan ben Qasim, l'ancètre des sultans actuels qui vint de Ianbou, ville du Hedjaz, se fixer au Maroc, prétendait également descendre de Hasan es-Sibt, le petit-fils du Prophète. Mais on dit que sa généalogie présente une lacune après Mohammed en-Nefs ez-Zakiia, fils d'Abd Allah el-Kamil.

med — Mouley Taïeb et Mouley Thami[1] — vont prêcher la doctrine, l'un à l'orient, l'autre à l'occident. Ainsi naissent les sectes sœurs, aux rites identiques, des Taïbîin et des Touhama.

Depuis lors, la « Baraka », le don divin de bénir, que Dieu confère au plus saint et qui se transmet sans lois du plus digne au plus digne, ne sort plus de la maison d'Ouezzan qu'on surnomme « dar Demanah », l'asile inviolable. Ce privilège sacré n'est pas l'apanage de l'aîné, mais du préféré; témoin le legs qu'en fit Mouley Ali ben Ahmed à son fils cadet Mouley el-Arbi.

Ce Mouley el-Arbi[2], grand-père des cheurfa actuel, est demeuré légendaire pour sa corpulence et son amour des voyages. Il a parcouru l'Afrique septentrionale de Tombouctou à la mer Rouge dans sa mahafa portée par quatre mules, traînant après lui deux canons.

Son fils fut le célèbre chérif Mouley Abd es-Salem, notre allié, figure intéressante de pontife dissident composant avec l'Infidèle tout en restant chef religieux des croyants, s'efforçant de concilier la règle austère de l'Islam avec la morale d'Épicure; il rompit avec le Sultan, épousa une anglaise — Miss Keene —, acquit une célébrité tant par ses qualités que par ses défauts, compromit un peu par sa politique, ses relations et sa conduite, le prestige des cheurfa d'Ouezzan et mourut en 1892, laissant cinq fils.

Le sultan Mouley el-Hassen, impuissant à déposséder ce chérif rebelle de son titre religieux et de son pouvoir spirituel, s'efforça du moins de le dépouiller de tout pouvoir temporel et de désunir sa famille. Il nomma un « mezouar ech-Cheurfa » ou « Moul ez-zaouia », c'est-à-dire un chef des cheurfa, un administrateur des biens de la zaouia, et se fit accompagner par des cheurfa des branches cadettes, en paix comme en guerre.

Les cinq fils de Mouley abd es-Salem sont :

Mouley el-Arbi, l'aîné, chef de la maison, dépositaire de la « Baraka ». Il vit à Qacerin, à Qçar el-Kebir ou à Ouezzan; à demi fou, grand mangeur de hachich et d'opium, fumeur de kif[3], sa folie est inoffensive : il

[1] Il faudrait écrire : Mouley el-T'ayyeb; Mouley et-Touhami; les Driciyyîn, disciples de Mouley Idrîs; les T'ayyibiyyîn, ou T'ayyibiyya: les Touhamiyya, ou Touhamiyyîn. L'orthographe incorrecte que j'adopte s'excuse, ici comme ailleurs, par le souci de donner une transcription simple, et par ma complète ignorance de l'*arabe regulier*.

[2] Ce chérif est désigné communément par le nom de : Si el-Hadj el-Arbi.

[3] Le kif est le chanvre indien.

part brusquement pour de longues chevauchées, sans but, sans autre escorte que quatre femmes juchées à califourchon sur des selles anglaises. On le suit, on le rattrape, on l'oblige à rentrer. L'an dernier, il vint, en cet étrange équipage, rendre visite au ministre de France à Tanger. Toutes les affaires sont aux mains de son secrétaire ou de ses neveux Mouley Ahmed et Mouley Ali. Il a trois enfants : un fils de dix-huit ans, Mouley Taïeb, né d'une esclave noire, et deux filles de huit et dix ans, mariées à leurs cousins.

Le second fils, Mouley Mohammed, est mort fou, laissant d'une esclave noire, deux fils : Mouley Ahmed et Mouley Ali. Ils ont épousé leurs cousines, suivant l'usage musulman qui donne au cousin germain une sorte de droit de préemption sur sa cousine et recommande le mariage entre proches parents comme un moyen de perpétuer les qualités de la race et de resserrer les liens de famille.

Mouley Ahmed est ce gros jeune homme qui m'a reçu hier. Mouley Ali est attendu ce soir rentrant d'une campagne chez les Beni Messara.

Le troisième fils, Mouley Thami, est fou furieux. Il est enfermé dans une maison de santé près de Marseille.

Les deux derniers fils se nomment Mouley Ali et Mouley Ahmed — comme leurs neveux — ; ils sont fils de la Chérifa anglaise et habitent Tanger.

Telle est la situation de la branche principale des cheurfa d'Ouezzan. Cent autres rameaux, issus du même tronc, se greffent sur l'arbre généalogique autour duquel ils forment une frondaison complexe, inextricable.

Ce sont en général cheurfa pauvres, aînés dépossédés et jaloux, cadets besogneux et quémandeurs, cousins éloignés, parents peu fortunés, parasites vivant à l'ombre de la zaouia, sorte de maison-mère, séminaire et hôtellerie. Enfin partout dans le Maroc on rencontre des cheurfa Ouezzani. J'en ai vu dans le Rif, dans le Sous, chez les Braber ; il en existe dans le Tafilelt et jusqu'à l'oued Dra.

On vient me dire que Mouley Ahmed m'attend, que son oncle Mouley el-Arbi, hors d'état de me recevoir, a délégué son secrétaire pour prendre connaissance de mes projets.

L'entrevue fut longue. Beaucoup de phrases inutiles y furent dites, aucune promesse formelle ne me fut faite. La diplomatie marocaine ne le cède à la nôtre ni en courtoisie, ni en subtilités dilatoires.

Le chérif, son secrétaire et le fqih de Mouley el-Arbi m'ont énuméré tout le martyrologe rifain et conté toutes les légendes arabes ou espagnoles qui font à cette province berbère un rempart d'épouvante. Un seul homme pourrait peut-être m'y guider, un parent pauvre, Si[1] Mohammed, qui s'est fait une spécialité des tournées de quête en pays berbères. Si Mohammed habite Fès, mais il est probablement en voyage ; en tout cas le chef de la famille seul, Mouley el-Arbi, aurait qualité pour lui imposer la mission d'accompagner un chrétien dans le Rif. Il faudra donc que je voie le chef de famille, que j'en obtienne une lettre de créance et que je retrouve Si Mohammed.

Il pleut toujours.

2 février.

Matinée radieuse. J'ai fait l'ascension de la montagne d'Ouezzan, le Djebel bou Allal, sommet Sud du triangle géodésique naturel : Djebel Alem — Djebel ech-Chaoun — Djebel bou Allal.

Nulle contrée du monde n'est plus inconnue que ce massif montagneux des Djebala et du Rif qui s'étale devant moi du Nord-Ouest au Sud-Ouest. Pentes rudes, cimes tranchantes, chaos singulièrement confus de crêtes et de pics arides, océan pétrifié où les brumes du matin se déchirent et semblent des volutes et des franges d'écume.

En vain j'interroge mes guides, personne ne peut me fournir de renseignements précis ; les gens du pays ne voyagent pas. Les Ouezzani sont en guerre avec leurs voisins, les Beni Messara, les Rzaoua, les Lekhmèsi. Ils ne connaissent que le Rarb, dont les plaines s'étendent à l'infini vers le Sud et vers l'Ouest. De ces côtés on me nomme les collines, les villages, les àzibs[2] ; tous les bouquets de verdure, tous les ruisseaux, ont un nom et les sentiers vont à Fès, à Meknès, à Rbat ou à Qçar el-Kebir.

En descendant du Djebel bou Allal on me raconte les luttes épiques qu'Ouezzan soutint contre les tribus djebaliennes. Les Beni Messara surtout sont acharnés. Ils ont assailli vingt fois la ville des cheurfa qui, bien armée[3], bien approvisionnée, les a toujours repoussés. L'origine de

[1] Les cheurfa portent tous le titre de Mouley — mon maître — sauf ceux qui s'appellent Mohammed, auxquels on donne l'appellation de Si Mohammed. Il n'existe qu'un seul Mouley Mohammed, qui est le Prophète.

[2] Azib, ferme.

[3] Les cheurfa estiment la force de Ouezzan à 3 000 fusils de guerre européens : Remington,

cette querelle se perd dans le passé, mais la tradition veut que les premiers coups aient été échangés à propos d'un centime de tabac à priser. Pour se garder des surprises, les gens d'Ouezzan ne permettent l'accès de leurs marchés qu'aux Djebala sans armes ; ceux qui veulent conserver quand même leur fusil doivent en démonter le chien.

Au retour on m'a conduit chez Mouley el-Arbi. Le chérif m'a reçu dans la cour intérieure de sa maison; il était seul, assis à terre, les yeux fixés sur le splendide décor montagneux qu'il domine, perdu dans une contemplation si profonde que son fqih dut lui toucher l'épaule pour annoncer ma présence.

Après quelques phrases de bienvenue prononcées d'une voix très sourde Mouley el-Arbi fit signe au fqih de me lire la lettre préparée pour Si Mohammed. L'épître fut ensuite scellée du sceau chérifien et me fut remise. Pendant que le secrétaire lisait la lettre, Mouley el-Arbi était retombé dans son extase. Sa figure d'ascète, singulièrement maigre, exsangue et creusée ne laisse aucun doute sur l'état précaire de sa santé. Le nez proéminent, volumineux, est mince : la bouche, très grande, est presque constamment ouverte : le menton, trop petit, porte une barbe rare ; les yeux sont beaux, la flamme du regard dément par instants l'apparence générale d'assoupissement maladif, de torpeur, d'hébétude.

Je me suis levé pour partir, Mouley el-Arbi a murmuré encore quelques formules de politesse, puis il a repris son immobilité de faquir et son rêve.

3 février.

Il pleut de nouveau : le baromètre baisse, les montagnes disparaissent dans les nuages, leurs formes sont insaisissables. Mes hommes dorment bercés par le fracas monotone de la pluie. Le guide qui doit nous conduire à Fès n'est même pas venu, tant le départ est impossible, et Miliani m'a dit d'un ton sentencieux : « Courir est bien, attendre est mieux. »

Winchester, Mauser, Martini-Henry, Gras, etc. Les cheurfa possèdent un étonnant arsenal où figurent à peu près toutes les armes connues. Ils fabriquent de la poudre, réamorcent les douilles vides, mais le ravitaillement en munitions est difficile et ne peut se faire que par contrebande.



Fig. 8. — El-Qçar el-Kebir
Vue prise de la terrasse de la maison de l'agent consulaire de France.

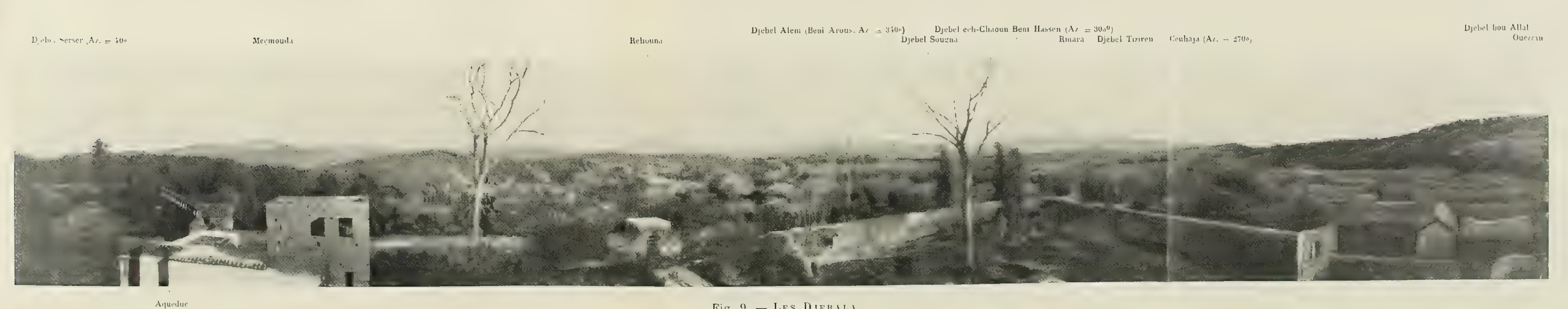


Fig. 9. — Les Djebala
Vue prise de Rarsat es-Soultan.

4 février.

Départ à huit heures sous un ciel soucieux.

La route suit la vallée de l'oued el-Beïd, frontière naturelle entre le territoire d'Ouezzan et la tribu des Beni Messara. Vers midi, le flanc Ouest s'abaisse et se perd dans la plaine d'Hejaoua où l'oued Ouerera se jette dans le Sbou. Le flanc Est, au contraire, s'élève, formant le Djebel Aouf, et, plus loin, le Djebel Seifroul. Sol d'argile où affleurent des grès et sur qui ruissellent les averses ; plaines merveilleusement fertiles, parsemées d'àzibs, couvertes de cultures et de champs en jachère ; pentes en friche où croissent des palmiers nains, où paissent de grands troupeaux de moutons.

Nous couchons ce soir au pied du Djebel Seïfroul, au bord de l'oued Ouerera, chez un moqaddem[1] des cheurfa qui nous a servi de guide.

Nous sommes partis cinq, nous arrivons trente. L'insécurité du pays ne permet pas aux voyageurs de marcher seuls. Ils attendent pour partir en nombre l'occasion d'un marché voisin, une caravane qui passe. On racole ainsi, chemin faisant, des isolés, des mendiants, pauvres diables en haillons qui, pour un morceau de pain, rendent une foule de petits services, aident à charger les mules débâtées, portent un paquet tombé ou un fusil trop lourd, jusqu'à ce que vienne un plus pauvre qu'eux-mêmes auxquels ils donnent le fusil et la moitié de leur pain ; ainsi les caravanes vont croissant et les emplois se divisant à l'infini.

Il avait été convenu, au départ, que le moqaddem nous conduirait demain au sanctuaire de Mouley bou Chta sur la tribu de Fichtala. Dans la soirée un scrupule lui est venu, me dit-il, de mener un chrétien au tombeau du grand saint musulman. Et puis la responsabilité lui paraît trop grave, car, la chose est notoire, des « jenouns, des génies, veillent sur la tombe du santon et dénoncent les infidèles qui osent en approcher »...

5 février.

Dès le départ nous franchissons l'oued Ouerera. La rivière, lente

[1] Moqaddem : intendant des biens temporels et représentant spirituel

et paisible l'été, est ce matin violente et glacée comme un torrent. Elle a un mètre de profondeur, cinquante mètres de large, au gué de Seïfroul, et nos mules ont fort à faire de lutter contre son courant.

Ouerera, dont le nom féminin symbolise les caprices — disent ses riverains — draine les pentes méridionales du massif rifain et le flanc Nord des Djebala orientales. La fonte des neiges, le ruissellement des pluies sur les montagnes escarpées, d'argile et de schistes, l'encaissement de sa haute vallée, expliquent la soudaineté de ses crues et le régime irrégulier de ses eaux.

L'oued traversé, nous escaladons les collines des Oulad Aïssa dont le point culminant porte le Seïd de Si Abd en-Nour. A mesure qu'on s'élève, la perspective s'élargit. On me montre dans l'Est, parmi les lignes confuses des chaînes parallèles, la montagne de Setta où s'élève le Seïd de Sidi Mìmoun, le triple sommet du Djebel Fichtala où sont le tombeau de Mouley Mergo, le cénotaphe de Mouley bou Chta et Fès Bali, l'antique Fès, ruine romaine, dit-on, sur qui s'est bâti un village berbère. On me désigne encore la cime ronde d'Aïn Mediouna où l'Ouerera débouche des montagnes de Cenhaja, du Beni Oulid et de Slès dans les prairies d'el-Hiaïna.

Nous descendons ; les montagnes de l'Ouest disparaissent derrière le rideau de collines du premier plan, la plaine rase et ondulée des Cheraga s'étale droit au Sud, rayée d'une ligne moirée, sinueuse, qui est le Sbou. Au delà, l'horizon se relève de nouveau dans les coteaux des Oulad Djemà, sombres, luisants, lavés par l'orage.

Nous demandons l'hospitalité au frère du bacha de Fès, Ould Ba Mohammed, dont la demeure domine le marché du mardi — Souk el-arbàa — des Cheraga. On aperçoit du seuil les tentes des vendeurs, on entend la rumeur des voix. Acheteurs et badauds flânent et bavardent jusqu'au soir, indifférents à la nuit qui tombe, à l'averse qui redouble.

6 février.

Départ à midi pendant une embellie. Le terrain descend en pentes douces vers le Sbou. Sol superficiel, très appauvri en chaux, argile noire et quelquefois rouge. Par places cette argile calcarifère est striée

d'assises de schiste dont les couches fissiles affleurent entre les blocs de grès.

Le Sbou, au port d'Abadin, est un fleuve rapide, boueux, plein de remous, glissant entre des berges nues, escarpées, rongées par les eaux. L'oued a cent cinquante mètres de largeur et deux à trois mètres de profondeur en cette saison. Il vient de recevoir, quelques kilomètres plus haut, l'oued Inaoun; il recevra, quelques kilomètres plus bas, l'oued Ouerera. Grossi de ces deux affluents de droite il deviendra le plus grand fleuve du Maroc, le *Subur magnificus* de Ptolémée, et, par endroits, en février ou en mars, au temps des inondations, il atteindra quinze cents mètres et jusqu'à deux kilomètres de largeur. Le port d'Abadin possède deux gareb, deux bacs. L'un pour le service du public, l'autre pour le service du Sultan. Chaque bac peut passer six à huit mules avec leurs charges et leurs muletiers. Le prix du passage varie

Djebel Zerhoun. Djebel Gebgeb. Djebel el-Haloui. Djebel Seddina. (confluent de l'Oued Inaoun).

Abadin. Bac du Maghzen. Bac du public.

Fig. 10. — L'Oued Sbou au gué d'Abadin

Vue prise d'Abadin, rive droite. (Az. = 170°).

de une demi-peseta à une peseta, au gré du passeur qui, le pauvre homme, nous confie combien le métier est dur et peu rémunérateur l'hiver : les gens et bêtes du Maghzen ne paient pas, les cheurfa et leurs animaux ne paient guère, les miséreux paient en aidant à la manœuvre, les femmes paient souvent d'un sourire, les enfants ne paient jamais... et la conclusion du brave batelier fut : « donne-moi cinq francs ! »

La rive gauche du Sbou appartient ici aux Oulad Djemà, voisins, donc ennemis, des riverains de droite, les Cheraga.

Les pentes de leurs collines sont rapides et fertiles et le seigneur de cet admirable pays, notre hôte de ce soir, Bou Chta ben Boughdadi, fils de l'ex-bacha de Fès, nous a dit avec un sourire d'orgueil : « On raconte que le Sultan doit venir à Fès, nous faisons courir le bruit que ce voyage serait dangereux ; nous sommes trop riches pour pouvoir être ses voisins. »

7 février.

Il faut environ cinq heures de marche pour atteindre le Djebel Gebgeb, sommet du seuil qui sépare la vallée du Sbou de la plaine de Fès. Chemin faisant on laisse à l'Est le Djebel el-Haloui et le Djebel Zalagh et à l'Ouest le Djebel Selfat et la montagne sainte du Zerhoun où est enterré Mouley Idris, apôtre et premier souverain musulman du Maroc. Cette montagne sainte couverte d'oliviers est un continuel jardin d'où émergent des villes toutes blanches, riches, prospères, peuplées de cheurfa Drisîin[1]. L'une d'entre elles, Beni Amar, est en lutte ouverte contre le qaïd de Fès, représentant du Sultan. Une *mahalla*[2] de six cents hommes environ, commandés par le qaïd Agha[3] ech-Chaoui, ayant sous ses ordres le tabor[4] fameux d'el-Hadj Ali, opère contre ces rebelles.

[1] Il est de notoriété publique au Maroc que les gens du Zerhoun descendent d'ancêtres chrétiens et « qu'ils ont encore un *chapeau* dans leur coffre »; expression méprisante qui signifie qu'ils n'ont point tout à fait oublié leurs origines et la foi de leurs pères. Les Zerhouni se défendent aigrement de ces accusations.

[2] Une colonne expéditionnaire commandée par un qaïd. Le nom de *harka* paraît réservé aux expéditions que le Sultan dirige lui-même.

[3] On prononce au Maroc : qaïd Ra.

[4] Le tabor équivaut à peu près à un bataillon. Le tabor d'el-Hadj Ali est la meilleure troupe du maghzen, ce qu'on attribue aux capacités de commandement de son chef, et à ce fait unique que les hommes y sont régulièrement payés.

Un incident tragique et sacrilège, qui date d'hier, a mis tout ce pays en émoi :

Zerhoun est *horm*, c'est-à-dire est un asile inviolable ; de même qu'Ouezzan, de même que le quartier de la zaouia de Mouley Idris à Fès. Le chef de la colonne expéditionnaire avait reçu l'ordre de s'emparer des rebelles sans violer l'enceinte sacrée, sans scandale et sans effusion de sang. Il s'avisa d'un stratagème : un des cheurfa inviterait chez lui les principaux dissidents ; les soldats surgiraient pendant la fête et s'en empareraient. Ainsi fut fait. Mais les invités, surpris d'abord, se défendirent, firent un vacarme affreux, se réfugièrent sur la terrasse, poussèrent des clameurs. Le peuple s'ameuta ; les soldats se sauvèrent et le chérif félon fut assommé.

Le coup était manqué; mais cet échec était sans gravité quand une compagnie, attirée par le bruit, et croyant repousser une sortie, fit un retour offensif d'autant plus vigoureux que les Zerhouni n'avaient pas d'armes et tua quatorze hommes.

Le qaïd, comme de coutume, fit décapiter les cadavres et envoya les têtes des cheurfa à Fès où elles furent salées et camphrées par un juif, puis pendues au chambranle de la porte Bab Ftouh, sans plus d'égards que s'il se fût agi des têtes de simples sujets du Sultan.

Grande indignation dans Fès, cette ruche pharisienne ; grande colère sur la montagne sainte. Les Beni Ioussef, les Zerhouni, les Beni Amar, appelèrent leurs voisins à l'aide et la révolte menaçait de se propager, quand un ordre du Sultan vint calmer l'effervescence. Le qaïd fut blâmé et peut-être puni. Les têtes furent décrochées et ensevelies, une indemnité consola les familles des victimes « et, s'il plaît à Dieu, — ajoutait malicieusement le bon chérif de qui je tiens cette histoire — quand notre seigneur le Sultan — que Dieu lui donne la victoire — passera quelque jour prochain sous la Bab Ftouh, rentrant dans sa capitale fidèle, personne ne se souviendra qu'il en décora la voûte des têtes de ses cousins, si ce n'est pour louer sa modération et sa générosité. »

Deux heures après avoir dépassé le sommet blanchâtre et glaiseux et les carrières de pierre à chaux du Gebgeb nous franchissions la porte Bab Elgisa et nous nous installions dans un des fondouks voisins.

Fès, 15 mars.

Les jours d'inaction n'ont pas d'histoire. Pendant trente-trois jours j'ai regardé tomber la pluie, la grêle ou la neige, à travers les fenêtres finement ouvrées du vice-consulat de France où M. Marchand m'offrit une très cordiale et bien précieuse hospitalité. J'ai vécu claustré par la saison et aussi par la nécessité de n'être vu de personne pour n'être pas reconnu plus tard sur ma route.

Mes seuls compagnons ont été quelques musulmans très sûrs, très discrets. Par eux j'ai pu me renseigner, préparer mon voyage, me tenir au courant des choses du dehors.

Les environs de Fès sont en pleine insurrection, mais l'insécurité actuelle n'est ni pire, ni plus grave, que de coutume.

Au Nord les Zerhouni sont pleins de rancune, mais l'aventure récente paraît devoir leur inspirer une moindre confiance en l'immunité de leur repaire.

A l'Est les Tsouli se battent entre eux et contre leurs qaïds.

Au Sud les Aït Ioussi, alliés aux Beni Sadden et à quelques fractions des Beni Mtir, guerroient contre les Oulad el-Hadj et les Oulad Allal. Ces escarmouches sont une suite de la révolte du qaïd Omar el-Ioussi contre le Sultan. Omar a fait sa soumission, il a été jusqu'à Merrakech implorer le pardon du Sultan, emportant, pour plaider sa cause, une obole de trente mille douros. Le chef parti, la guerre traîne et dégénère en pillages, en embuscades. La route du Tafilelt est coupée ; hier encore une caravane de Filali[1] a voulu forcer le passage, elle est rentrée avec cinq morts et plusieurs blessés. Le secrétaire et le fqih du consulat de France, allant faire une enquête à Çefrou, ont été attaqués et dévalisés ; ils n'ont dû la vie qu'à leur heureuse inspiration de se donner pour des pèlerins allant prier au sanctuaire de Si Ali bou Selrin, patron des Aït Ioussi.

Telle est la chronique. Il est bon de la connaître, encore faut-il n'en pas exagérer les conclusions.

J'ai trouvé Si Mohammed, le chérif pauvre et nomade qu'on m'avait indiqué, et cette découverte ne va pas sans quelques déceptions.

[1] Gens du Tafilelt.

Si Mohammed est un gros homme à face rabelaisienne. Il avoue cinquante ans passés et se déclare très impotent. Cette modestie honore surtout sa prudence. Très rigoriste, très dévot, très scrupuleux dans l'observance des moindres détails du culte extérieur, il égrène toujours un chapelet ou marmotte une oraison, et joue sans défaillance le rôle si astreignant de chérif pieux.

Quand il arrive au consulat, roulant un peu sur sa petite mule, capuchon de bure rabattu, un sourire sournois sur sa grosse figure, il évoque de façon frappante le souvenir de frère Jean des Entomeurs, le joyeux capucin, marchand d'indulgences.

Il lui a fallu quinze jours pour admettre la possibilité même d'un voyage au Rif, qu'il prétend ne pas connaître, et trois semaines d'atermoiements pour se décider à partir. L'inclémence de la saison lui a fourni d'ailleurs un argument fort plausible.

Enfin, depuis trois jours, le soleil a reparu ; mes hommes ont trouvé dans les fondouks plusieurs bandes de voyageurs qui attendent une éclaircie et une occasion pour tenter la sortie de Fès. Les uns vont à Taza ; les autres, soldats rejoignant leur corps, vont à Melilia ; d'autres, moissonneurs en quête d'ouvrage, vont se louer dans les fermes de l'Oranie.

Demain, à l'aube, nous sortirons tous ensemble, chérif en tête et sans armes, comme des gens pacifiques et pauvres, que nous sommes, allant à leurs affaires.

16 mars.

La chance nous sourit. Notre exode s'accomplit tout simplement, comme une promenade.

La sortie de Fès est charmante : dès qu'on quitte l'enceinte croulante des grands murs crénelés on chemine dans les jardins qui bordent l'oued Fès. Les trèfles incarnats, les boutons d'or, de minuscules coquelicots, des pâquerettes, font un tapis de verdure et de fleurs sous les oliviers. La route est glissante et si défoncée que nos belleras y restent souvent enlisées, tant qu'à la fin j'en suis réduit à imiter mes compagnons qui tous vont pieds nus, leurs sandales à la main, la djellaba relevée sur l'épaule. La campagne paraît n'avoir pas souffert de ce déluge, la

récolte s'annonce pleine de promesses, l'année sera prospère. On en lit la joie sur tous les visages que nous rencontrons et même chez ces sombres cavaliers des Riata et des Hiaïna, qui, montés à deux sur le même cheval, armés jusqu'aux dents, ressemblent plus, en ce singulier équipage, à des brigands qu'à des voyageurs.

L'oued Sbou vient du Sud jusqu'au pont de huit arches sur lequel nous le franchissons. Après le pont il tourne à l'Est doublant l' « Anq el-Djemel », promontoire tranchant comme le « cou du chameau », ainsi



Fig. 11. — Cavaliers Riata

que l'indique son nom. De là le fleuve s'incurve vers le Nord-Ouest, longe les collines des Oulad Aïssa et s'en va passer à notre port d'Abadin.

En amont son cours disparaît entre les collines des Beni Sadden et celles des Aït Ioussi. Plus haut, c'est la région des Braber où le Sbou naîtrait — si l'on en croit la légende — d'une source merveilleuse, limpide comme le cristal, abondante comme un torrent.

Notre route gravit les pentes arides de la rive droite, puis se dirige vers l'Est. De la ligne des crêtes nous revoyons à gauche le panorama familier des Djebala, à droite les mystérieux sommets des Riata et des Beni Ouaraïn, chargés de neiges.

A la première descente, avant que Fès disparaisse à l'horizon, notre caravane s'arrête. Le chérif tourné vers la ville sainte récite la Fatiha et les fidèles, les mains jointes et ouvertes, invoquent Mouley Idris pour que

la route soit heureuse. Puis chacun ramasse une pierre votive et l'on forme un de ces tas ronds dont la piété des passants jalonne les routes au voisinage des lieux saints.

Beaucoup de hameaux, au fond des ravins, au flanc des pentes qui tombent au Sud dans la vallée du Sbou, au Nord dans celle de l'oued Inaoun. Les maisons sont en pierres revêtues de pisé, basses, coiffées de toits de chaume, protégées par des remparts épineux de jujubier sauvage, des « zeriba », et gardées par des bandes de chiens hargneux que notre passage exaspère.

Les champs sont cultivés à l'entour des maisons, ailleurs l'herbe pousse courte et jonchée de fleurs entre les touffes de palmiers nains.

Nous sommes sortis de Fès à sept heures du matin ; nous traversions le Sbou à neuf heures ; nous atteignons l'oued Inaoun à quatre heures du soir et nous campons sur sa rive droite, au village des Oulad Mouimi. Le gué où nous passons a quatre-vingts mètres de large, un mètre dix de profondeur maxima, le courant y est assez rapide.

A peine descendu de sa mule, Si Mohammed me fait dire par Miliani qu'il n'ira pas plus loin ; tout l'effraie, mon incognito lui paraît impossible à garder parmi la foule indiscrète de nos compagnons de route. Les Oulad Mouimi, nos hôtes de ce soir, ont mauvais renom, ils paraissent inquiets de voir notre horde s'installer chez eux. Pour les rassurer, en attendant la mouna traditionnelle due aux voyageurs, les tolba[1] psalmodient les deux[2] sourates quotidiennes.

Le soleil qui tombe, empourpre les cimes lointaines, les brumes de l'Inaoun estompent déjà les contours du paysage et la nuit vient, emplissant ce pays de collines d'une mélancolique sérénité.

17 mars.

Nous nous mettons en route, vers six heures, sous un ciel tendu de gris. Le chemin gravit en lacets les coteaux de Hiaïna qui bordent l'oued Inaoun. La terre argileuse est inculte, mais non pas aride, ni stérile. L'herbe drue est émaillée de narcisses et de marguerites ; des bouquets

[1] Taleb, pluriel tolba — étudiants.

[2] Les fidèles doivent réciter chaque jour deux des sourates du Coran.

de jujubiers, des « cedra », des touffes de palmiers nains, des buissons d'ajoncs en fleurs, encombrent les prairies.

A dix heures, nous traversons le marché du dimanche des Hiaïna, — Souk el-Had Hiaïna. Le marché bat son plein. La race est très noire. Les hommes vont tête nue, ou portent la rezàa[1] blanche enroulée autour de la tête. Tous ont la djellaba de laine écrue, ni grise ni jaune, mais de la couleur indécise des toisons sales. Tous sont armés de fusils et presque tous du Remington[2].

La pluie commence à tomber, elle ne nous quittera plus ; la route s'achève tristement sous l'averse, dans un fleuve de boue où les mules enfoncent jusqu'aux jarrets et nous plus qu'à mi-jambes. Nous traversons ainsi la grande plaine cultivée où s'élève le village d'Ould Qaddour, qaïd de Hiaïna ; vers trois heures, nous pénétrons sur le territoire de Tsoul.

Le Tsoul jouit en tout temps d'un mauvais renom et le cirque d'Hajerat el-Kahla est un lieu de tragique mémoire. Aussi tout le monde se met sur ses gardes. Les cavaliers sortent leurs fusils des étuis de drap rouge qui les couvrent, les piétons assurent leurs haïks ou ceignent leur ceinture par-dessus leur djellaba. Cette mise en garde un peu théâtrale fut perdue pour les Tsouli, le cirque était désert, je n'y ai vu qu'un troupeau gardé par un berger à placide figure.

On franchit ensuite l'oued Amellil et la route bifurque : à droite on va vers Taza, Oujda, l'Oranais ; à gauche on remonte le cours de l'oued par une vallée étroite mais très peuplée ; c'est le chemin du Rif.

A cinq heures, nous atteignons le hameau de Çoumàa Mgerja. La mosquée contre laquelle nous campons est flanquée de deux pilastres en

[1] Rezàa, turban.

[2] Chaque sorte de fusils porte un nom au Maroc : Le Remington se nomme qelata, plur. qlaït, ou matchouka ; le fusil belge : Bergico, ou bou chouka (le père à la pointe) ; le Martini-Henry : bou hofra (le père au trou) ; le Mauser : khamasia (celui à 5 coups) ; le Winchester à 16 coups : settachia ; le fusil Gras : sassbou (chassepot) ; le fusil à capsule : bou houba ; le fusil à pierre : bou chefer ; le fusil arabe : moukhala ; le fusil à 2 coups : magroun. On désigne encore les fusils de fabrication arabe par leur provenance : Façi, de Fès : Attaoui, des Aït Atta ; Soussi, du Sous : Tarzouti de Tarzout ; Tittaouni, de Tetouan. De ces armes marocaines, les plus réputées sont celles de Tetouan, elles sont très décorées et portent souvent une hausse de cuivre ; puis viennent les fusils de Tarzout, très simples, calibre 24 en général, longs ou courts suivant que ce sont fusils de fantassin (canon de 1 mètre) ou de cavalier (1 m. 50 et plus). Les meilleures crosses viennent de Cenhajat es-Sraër ; les meilleurs canons, des Aït Atta ; la meilleure poudre d'Ouezzan ; le meilleur plomb, des Aït Isdeg. Pour embellir un fusil on constelle la crosse de clous de cuivre, on couvre le canon de bagues de cuivre ou d'argent, on grave des sentences sur le métal, on incruste des maximes en filigramme d'argent sur le bois : « Ceci est mon droit ! »

Ou, plus souvent : « Fasse Dieu qu'il serve à la guerre sainte ! »

ruine, débris probables d'une vieille tour. Les gens nous ont raconté que le Sultan noir[1] avait édifié sur cet emplacement une grande ville dont ces ruines sont le dernier vestige. Elles n'ont plus aujourd'hui ni caractère architectural, ni forme appréciable, ni utilité, du moins pour les humains, car une cigogne stylite s'est emparée de ce chapiteau démantelé pour y bâtir son nid.

20 mars.

La pluie n'a pas cessé de tomber depuis le 17. Le vent d'Ouest souffle par rafales, la grêle alterne avec la pluie, le tonnerre roule constamment. Nos misérables tentes arabes n'ont résisté que quelques heures, après quoi nous avons été envahis par l'eau et trempés. Ce matin seulement, après soixante-douze heures d'immersion, un Tsouli — Mohammed ben Tahar — a eu pitié de nous et nous a recueillis sous son toit.

Notre misère n'est rien, cette tempête a causé bien d'autres ravages. L'eau en ruisselant a creusé des ravins, entraînant des champs entiers : les vignes, les fèves, les orges semées à flanc de coteau, ont été emportées ; un petit village cramponné à mi-pente a glissé dans le torrent. On parle de plusieurs morts et de nombreux blessés.

Le Tsouli est plus pauvre que son voisin d'el-Hiaïna. La misère est bonne éducatrice, la race semble plus vigoureuse, plus rude ; elle est mauvaise conseillère, les gens d'ici sont plus pillards que ceux de l'Ouest. Sur les marchés du Tsoul il ne se vend que du bétail, de l'huile, du raisin sec, des noix, des amandes, des fèves ; on y trouve rarement de la viande et presque jamais de thé, de sucre, de bougies, d'allumettes ni de tabac.

Les maisons sont trapues, faites de dalles de schistes, revêtues à l'intérieur de terre battue. Les toits sont en branchages surmontés d'une couche d'argile. Pas de fenêtres, une porte basse seulement qu'on ferme avec des fascines ; pas de cheminées, si bien que le joli feu de sarments de notre hôte faillit nous suffoquer.

L'intérieur est une unique pièce que l'on partage en trois comparti-

[1] Beaucoup de légendes marocaines ou de ruines sont datées du temps où vivait le « Sultan noir ». Ce Sultan fameux, dont quelques lettrés seuls savent l'histoire, fut Ali Abou el-Hassen, que les chroniqueurs appellent Ali V et surnomment « Es-Soultan el-Açouad ». Il régne de 1331 à 1350 après Jésus-Christ. Attaqué, vaincu, poursuivi par son fils Faris Abou Aïnin, il abdiqua et mourut vers 1351. Son tombeau est à Chella et porte une dalle rompue qui raconte son histoire.

ments : le premier tiers est de plain-pied, il sert d'écurie, d'étable, de poulailler. La porte y accède, barrée seulement d'un fagot. Le tiers médian, surélevé d'un demi-mètre environ, fait office de salle de réception et de cuisine. Le dernier tiers comporte deux étages : l'inférieur, haut de un mètre cinquante sert de magasin ; le supérieur, haut de cinquante centimètres, est le dortoir.

Le mobilier ordinaire se compose de quelques ustensiles de cuisine : plats en bois, tamis à kouskous, plats et pots en terre, petit fourneau de terre, moulin à bras. La réserve d'huile se conserve dans le magasin, la provision de bois se garde dans l'écurie.

En face de cette maison, à six ou dix mètres, s'en élève le plus souvent une autre semblable. L'aire qui sépare ces demeures est close sur les deux faces libres par des murs bas ou des branchages de jujubiers. Cette cour intérieure sert à parquer les bêtes.

Les Hiaïna sont une tribu cavalière, ils possèdent de belles prairies au bord de l'oued Ouerera et leurs chevaux ont du renom. Les Tsouli sont montagnards et n'ont que des mules et de petits ânes.

Le cavalier Hiaïna est toujours armé d'une faucille emmanchée d'une longue perche. Serpe et crochet, arme ou bien outil, ce « mokhtaf » est, prétend-il, terrible ou commode, selon l'occurrence. Le Tsouli porte parfois aussi un mokhtaf au manche court, mais sa véritable arme est le fusil qu'il ne quitte jamais et dont il a la réputation de se trop bien servir.

Les Hiaïna, gens de cheval, revêtent souvent le long burnous blanc, qu'au Maroc on nomme « selham ». Les Tsouli portent la djellaba rayée noir et blanc, peu visible de loin, ample et courte comme il sied à des piétons.

Le Tsoul et Ouezzan sont en mauvais termes. L'an dernier, le chérif envoya le moqaddem Tchich, un vieux et vénérable serviteur, au marché du mercredi, — el-Arbâa Tsoul. Les Tsouli s'en emparèrent et l'égorgèrent, « par manière de représaille », dit notre hôte.

Si Mohammed a sans doute eu vent de cette histoire, car il est introuvable. On m'a dit que le pauvre homme était malade depuis notre sortie de Fès, qu'il avait perdu l'appétit et le sommeil, et qu'il était sans doute caché dans la mosquée sous un monceau de nattes et de tapis.

Djebel Zalagh · Bastion Nord · Vallee de l'Oued Sbou · Jardins. Vallée de l'Oued Fès · Anq el-Djemel · Collines des Oulad el-Hadj · Djema el-Andalous · Vallée de l'Oued Sbou · Collines des Beni Sadden · Bastion Sud · Collines des Aït Ioussi

Mouley Idris

Fig. 12. — Fès
Vue prise du consulat de France (Az. = 270°).



Fig. 13. — Vallée de l'Oued Amellil (Tsoul)
Vue prise de Çoumâa Mgerja (Az. = 350°).

21 mars.

« La faim donnerait du courage au chacal », dit le proverbe. Si Mohammed a reparu, très abattu et très affamé.

Notre séjour forcé a épuisé les ressources de Çoumàa Mgerja et nous nous remettons en route pendant une accalmie.

Le ciel est sombre comme un miroir d'étain. Notre escorte s'est éparpillée, chacun a tiré de son côté, cherchant abri et fortune. Nous sommes réduits à nos seuls moyens ; six hommes et quatre mules font un bien petit équipage en ce pays.

Nous remontons l'oued Amellil ; ce joli ruisseau bordé de lauriers-roses fleuris, gronde aujourd'hui comme un gave, il roule de gros blocs de grès, charrie des arbres, ravage ses rives charmantes, désole les villages égrenés sur sa rive gauche.

Vers neuf heures nous quittons sa vallée pour passer dans le bassin de l'oued el-Hadar, auquel nous conduit un petit affluent, l'oued Tarteran.

L'oued el-Hadar est débordé. Il s'étale sur plus d'un kilomètre de large. Force nous est de demander l'hospitalité au hameau de Meneila, sur la rive gauche. L'on découvre en face, au Nord, les montagnes de Branès, à l'Est les Oulad Bekkar, les Riata où sont cachées les deux villes de Meknassa, el-Foukania et el-Tahtania et Taza, l'antique capitale miknassienne, jadis l'une des sept cités marocaines, aujourd'hui la ville la plus malheureuse et la plus ruinée du pays.

La chambre où l'on nous entasse est obscure et n'a pas quatre mètres sur deux de surface pour six pieds de haut. Encore nous en fussions-nous accommodés. Mais nous avions usurpé le domicile d'une famille de chèvres qui, à l'heure où les conversations closes et les bougies éteintes, chacun commençait à s'assoupir, firent une soudaine irruption parmi nous. On réussit à les parquer toutes tant bien que mal dans un coin, derrière les bagages, sauf un gentil chevreau, trempé et crotté, qui voulut à toute force dormir contre Si Mohammed. Le saint homme parut ne pas goûter le charme bucolique de cette cohabitation patriarcale.

22 mars.

La prédiction de nos hôtes s'est réalisée. Le beau temps est revenu, l'oued el-Hadar a repris son étiage normal avec cette soudaineté qui caractérise la crue des cours d'eau rifains et djebaliens.

Au gué de Foum el-Louza, la profondeur n'est plus que de un mètre vingt, et la rivière n'a plus que trois cents mètres de large. Les rives sont ravagées à cinq cents mètres à droite et à gauche. Les champs de fèves, à qui le gué doit son renom, sont bouleversés ; des roseaux couchés, des branches enchevètrées, des racines déchevelées, jonchent tristement la charmante vallée à qui les ajoncs fleuris font un cadre de verdure sombre brodée d'or.

Les collines d'el-Branès ont même structure géologique et même aspect que celles de Tsoul : argile et schiste forment le sol superficiel.

Peu d'arbres, quelques oliviers seulement, épars sur les pentes ; mais de grands champs d'orge, de beaux pâturages et d'énormes troupeaux.

Nous nous arrêtons au premier hameau, dans la fraction des Beni Ouriagel, où se tient le marché du mercredi, — Souk el-arbàa Branès — face du gros village des Khamsin.

Les Bransi sont une tribu très isolée. Ils ont peu de relations avec leurs voisins et ne fréquentent guère que le marché de Meknassa el-Foukania. Ils sont ennemis des Riata et vivent en mauvaise intelligence avec les Tsouli.

Leur physionomie est dure, ils ont les yeux petits, le regard fixe, la voix rude, le parler bref, le geste brusque. Ils se coiffent du khît brun fait du poil de leurs chèvres, portent le haïk blanc ou la djellaba. et marchent le plus souvent pieds nus.

On les dit moins féroces que leurs voisins, plus lettrés, plus pieux. Ils ont pour patron le grand saint Si Ahmed Zerrouk, dont la zaouia est tout proche de nous, le même qui fonda en Tripolitaine la secte des Zerroukia, dans la grande confrérie des Chadelia. Mais les Bransi ne se souviennent ni de leur origine tripolitaine, ni du passé de leur tribu, l'une des plus anciennes de la race berbère.

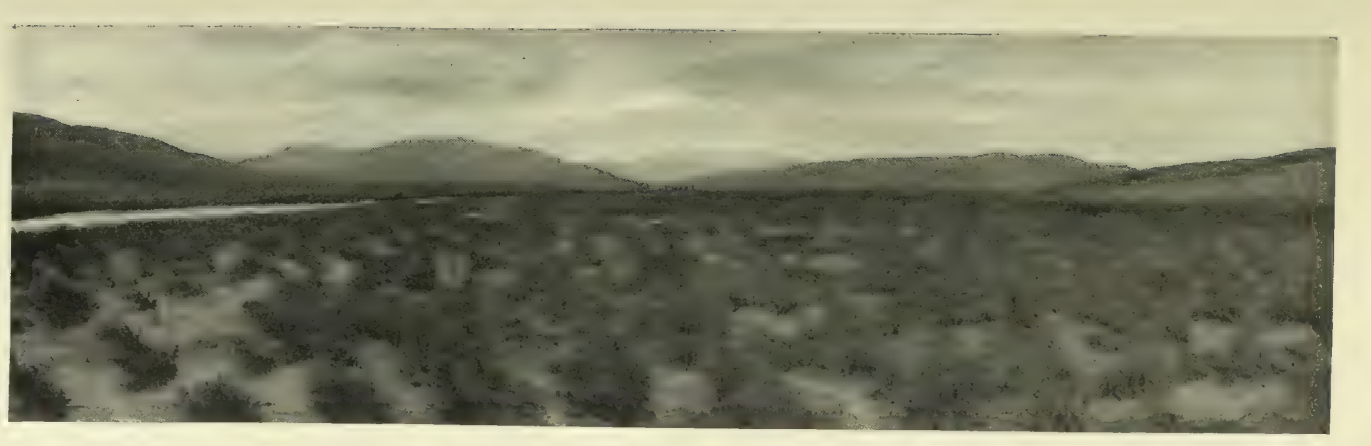


Fig. 14. — Les Rives de l'Oued el-Haddar après une crue (Az. = 80°).

Tsoul Djebel Branes Oulad Bekkar

Fig. 15. — Traversée de l'Oued el-Haddar
Au gué de Foum el-Louza (Az. = 350°).

23 mars.

Départ à sept heures trente en remontant l'oued Ouerteza que flanque à droite le Djebel bou el-Lil. Quelques ruisseaux viennent de la gauche.

A deux heures nous atteignons une ligne de crête que la route franchit par une brèche rocheuse. Ce portail cyclopéen est le seuil du Rif. En deçà la source Aïn Dro coule au Sud vers l'Inaoun; au delà l'Aïn Djerf coule au Nord, vers l'oued Fellekal.

La physionomie du pays change : le Rif nous apparaît, par cette journée transparente, sous cette lumière blonde, comme une terre montagneuse, fauve et pelée, striée par les affleurements des schistes, hérissée de blocs de grès. Quelques buissons, de rares arbres, y mettent des taches d'ombre grises. La vallée d'érosion où nous cheminons est orientée Nord-Sud, ses bords sont découpés à pic et les crues d'hiver y tracent leurs niveaux. On nous dit que ce ravin est la haute vallée de l'oued Msoun, auquel on donne ici le surnom de Msoun el-Atchan, — le Msoun assoiffé — épithète qui nous renseigne clairement sur le régime des eaux de ce bassin à la saison chaude.

Plus loin, sur les pentes dominant l'oued Brouma, commence une forêt clairsemée, aux arbres rabougris et tordus, arars, pins et chênes lièges, végétation misérable à qui cette contrée doit son aspect de solitude désolée et son mauvais renom. La légende l'a peuplée de grands fauves et de brigands. Renseignements pris, ces bois n'abritent ni lions, ni panthères, on n'y trouve que le chacal, la hyène, quelques lièvres, des lapins, des perdreaux rouges et, par hasard seulement, des sangliers. Quant aux brigands, ceux de Gsennaïa ne sont pas pires que ceux des tribus voisines.

Les gens que nous avons rencontrés ont la peau très noire, le type et le costume sont les mêmes que chez les Branès. Les femmes, selon l'usage berbère, ne sont pas voilées ; elles montent à cheval ou à mule à califourchon, elles sont vêtues de chiffons de toile et coiffées d'un simple foulard. Elles réunissent leurs cheveux en deux nattes tressées de laine noire qui tombent sur les épaules ou sont rattachées sur le sommet de la tête. Elles travaillent aux champs, ne portent aucune arme, ne prennent pas part aux batailles, si ce n'est pour porter des munitions aux

Khamsin

Oued Ouerteza

Fig. 16. — Vallée de l'Oued Ouerteza

Vue prise de Souk el-arbâa Branès (Az. = 270°).



Fig. 17. — Haute Vallée de l'Oued Msoun

Vue prise d'el-Khemis Chaouna (Az. = 10°)

combattants, tenir les chevaux des cavaliers, ramener les blessés, emporter les morts, ou encore pour marquer les lâches en tachant leurs vêtements avec des poignées de henné ou en nouant un bouchon de paille à la queue de leurs chevaux.

La polygamie est la règle commune. Un chef berbère nous expliquait qu'une seule femme ne saurait suffire au triple rôle d'épouse, de mère et de servante, sous le toit du sédentaire et moins encore sous la tente du nomade. Deux femmes — ajoutait-il — font de la maison un enfer; trois, un paradis!

La condition sociale de la femme est plus élevée chez le Berbère que chez l'Arabe : elle est libre; elle ne porte pas l'odieux voile des citadines; elle a voix consultative à son foyer, et parfois aux conseils de la tribu; elle est servante, non pas esclave.

Nous campons vers cinq heures du soir dans la fraction des Chaouia, au village du fqih Abou, frère d'un qaïd de Gsennaïa qui fut égorgé l'an passé.

24 mars.

Nous partons à huit heures guidés par trois juifs du village. Gsennaïa [1] tolère la présence des juifs et leur confère droit de cité dans ses agglomérations.

La tribu de Gsennaïa s'étend en longueur sur une aire de deux jours

[1] La condition des Israélites au Maroc s'est profondément modifiée depuis vingt ans. Le juif n'y est plus, comme au temps où de Foucault voyageait en compagnie du rabbin Mardokaï Srour, l'être misérable et sordide, parqué comme un bétail dans ses *mellahs*, ses ghettos abjects, abreuvé d'outrages, confiné au rôle de petit mercanti et d'usurier, astreint à marcher pieds nus dans les villes mulsumanes, à descendre de sa mule quand il croisait un haut personnage, sans cesse battu, souvent pillé. S'il a conservé l'affreux costume traditionnel, le foulard bleu noué sous le menton et la longue lévite noire, sa politesse trop obséquieuse, sa servilité de chien battu, il n'en est pas moins certain que sa situation s'est améliorée, que son rôle et ses affaires se sont étendus avec les progrès de la civilisation, l'accroissement des besoins, le développement du commerce. Il a su rester l'intermédiaire indispensable entre le chrétien producteur et l'apathique consommateur musulman. Sans doute il est aussi haï, aussi méprisé que par le passé, mais on respecte en lui l'homme assez riche pour acheter la justice, et faire mettre ses débiteurs et ses agresseurs en prison.

Chez les Berbères, plus isolés, plus rudes, ignorants des progrès de notre civilisation, n'éprouvant pas de besoins nouveaux, et sachant subvenir aux nécessités de leur existence pastorale et guerrière, le juif n'a conquis que la situation de petit artisan. Son industrie est pauvre; le colportage est chanceux dans ce pays peu sûr. Les Djebala et certaines tribus Braber égorgent et volent les Juifs sans scrupule, l'action est même tenue pour méritoire autant que rémunératrice. Les Rifains, la plupart des Braber, les Soussi, les Draoui font bon accueil aux juifs à la condition qu'ils achètent la sauvegarde d'un chef puissant, sorte de commanditaire féodal, qui leur vend très cher sa protection.



Fig. 18. — Haute Vallée de l'Oued Msoun-Oued Azrou
Vue prise d'el-Merabtin (Az. = 0°).



Fig. 19. — Passe de l'Aqbat el-Qadi
Vue prise du versant Sud (Az. = 350°).

de marche et la vallée de l'oued Azrou, que nous continuons à remonter, conserve son orientation Nord-Sud, sa même structure géologique, sa végétation malingre et sa monotonie. Aucune vue vers l'Est. Du côté de l'Ouest on entrevoit par échappées les lignes de faîte des monts d'el-Branès dont les plissements paraissent s'être infléchis dans le Nord-Est et courir vers un massif élevé qu'on nous désigne sous le nom de Djebel beni Hassen, dans la tribu des Beni Touzin.

Vers quatre heures du soir, après une montée assez rude qu'on nomme l'Aqbat el-Qadi nous atteignons, par 1,320 mètres environ, le sommet de la chaîne médiane du Rif, ligne de partage entre les bassins côtiers méditerranéens et le bassin océanique du Sbou.

La passe où nous la franchissons est commandée à l'Est par le Djebel Azrou [1], à l'Ouest par le Djebel Beni Hassen [2]. A nos pieds, dans un ravin profond, naît l'oued Qert qui coule vers le Nord-Est. Sa vallée, s'élargissant sans cesse entre les monts de Lemtalça à droite, les monts des Beni Touzin, des Beni Oulichchek, de Tafersit, les collines des Beni Saïd, à gauche, s'en va buter aux confins de l'horizon contre les monts de Gelaïa qui l'obligent à tourner brusquement au Nord.

Cette perspective immense qui doit être si simple, si belle, est, ce soir, tout encombrée de lourdes nuées, tout embrouillée de brumes. Les plans les plus rapprochés, dans l'Ouest surtout, sont confus; je ne parviens pas à distinguer comment les plissements Est-Ouest et parallèles de Temçaman des Beni Oulichchek et des Beni Touzin, s'étagent, s'enchevêtrent et s'articulent. La conception que j'en dégage n'a donc encore que la valeur d'une hypothèse.

Au Nord, Gelaïa, ce pâté montagneux qui forme le sombre décor de Melilia, n'est révélé que par une ligne cendrée, sinueuse, presque insaisissable, qui borde l'horizon.

La descente est rapide. La force destructive et érodante des eaux a creusé deux vallées encaissées au fond desquelles roulent deux gros ruisseaux. Leurs rives sont fertiles. Voici Taribas, village caché dans un bois d'oliviers; plus bas, au-dessous du confluent des ruisseaux, Hadria, dont les olivettes sont renommées, où les champs d'orge sont encadrés d'amandiers en fleurs.

C'est là que nous campons, vers cinq heures, à la nuit tombante.

1 600 mètres environ — [2] 1 800 mètres environ.



Fig. 20. — Vallée de l'Oued Qert (Lemtalça)
Vue prise d'el-Azib (Az. = 280°).



Fig. 21. — Maison du Qaid Omar el-Lemtalci
Vue prise de la plaine de Lamtalça (Az. = 290°).

L'accueil qu'on nous fait est défiant et farouche. On nous a dit depuis, en manière d'excuse, qu'Hadria, placée sur la route de Fès à Melilia, tenait à conserver son renom de férocité afin de préserver des passants, soldats pillards ou mendiants rapaces, ses moissons et ses vergers.

Bêtes et gens ont donc jeûné ce soir, mais nous pouvons dormir tranquilles, une garde vigilante nous surveille, et, selon le proverbe arabe : « Dormir vaut autant que manger, et prier mieux que dormir ».

25 mars.

Avant l'aube tout le monde est sur pied ; dès cinq heures et demie nous sommes en route, descendant le couloir rocheux que s'est ouvert l'oued Qert, frontière naturelle entre Beni Touzin et Gsennaïa. Sur les berges les villages se succèdent, les jardins s'étalent, les oliviers se pressent. Dès le départ, nous laissons à gauche une zaouia fameuse dédiée à Si Ali bou Rekba.

En deux heures de marche nous atteignons un deuxième plissement entrevu hier du haut de l'Aqbat el-Qadi. L'oued le traverse par une coupure étroite après laquelle il pénètre sur le territoire de Lemtalça. Il m'a semblé qu'à l'Est de cette coupure la ligne montagneuse se dédoublait, formant au Nord le bourrelet des collines de Lemtalça orienté Ouest-Sud-Ouest Est-Nord-Est et au Sud une ligne de montagnes, courant Ouest-Est. En tout cas, quel que soit son point d'articulation, la chaîne Lemtalça-Qebdana est doublée au Sud par une chaîne de même altitude ou peut-être un peu plus élevée, moins infléchie vers le Nord. Cette deuxième chaîne m'a paru se continuer, par delà la trouée de la Mlouïa, jusque dans l'Oranie dont elle borderait la côte.

La plaine de Lemtalça, enserrée entre les branches de cette tenaille montagneuse, est aride en été et fertile l'hiver. Quand les pluies ont été abondantes, comme cette année, ce désert se transforme en un admirable champ de fleurs où les mules enfoncent jusqu'au ventre. Alors les tribus d'alentour descendent de leurs villages perchés sur les hauteurs et viennent planter leurs douars au bord de l'oued Qert ou près des *redirs*[1] et paître leurs troupeaux. Au milieu de cette vallée qui va s'élargissant,

[1] Mares qui se dessèchent en été.

aux pieds de trois pitons escarpés témoins des effondrements et de l'érosion de cette région, s'élèvent trois villages, àzibs du qaïd Allal, où se tient le marché du mardi des Lemtalça. A huit kilomètres environ à l'Ouest, Tafersit apparaît comme une tache de verdure au pied d'une colline ronde.

Nous couchons ce soir chez le qaïd el-Hadj Omar el-Lemtalçi, dont la seigneuriale demeure, bâtie sur la rive en falaise de l'oued Qert, commande au loin la plaine. La cour intérieure est ceinte d'un mur en pisé. Deux grandes tentes brunes y sont plantées, prêtes à recevoir les hôtes. Les troupeaux sont parqués dans des enclos, des *zribas*, en branches de jujubier. Des mules toujours bâtées, les chevaux tout sellés[1], sont entravés sur deux longues lignes aux cordes tendues à terre.

Le qaïd est un grand vieillard dont la belle figure bronzée s'encadre d'une longue barbe blanche. Il contemple du seuil de sa maison le retour de ses troupeaux et reçoit gravement l'hommage de ses serviteurs qui, empressés, descendent de cheval, posent à terre leurs fusils, déchaussent leurs sandales, rejettent leur selham en arrière, et viennent, avec un respect filial, lui baiser l'épaule, lui exprimer leurs vœux de prospérité et solliciter sa bénédiction.

26 mars.

Départ à cinq heures trente.

Pendant deux heures encore nous descendons la vallée de l'oued Qert; route monotone, sans arbres, sans cultures, mais toujours fleurie. Après quoi l'oued tourne à gauche, allant droit au Nord; nous obliquons à droite nous dirigeant vers Qebdana; tandis qu'entre ces deux directions le chemin de Melilia s'en va passer par une dépression entre deux pâtés de collines.

Le massif côtier de Gelaïa se soude à la chaîne des monts de Lemtalça par un dos d'âne assez sensible situé sur le territoire de Beni bou

[1] Il est d'usage au Maroc de laisser aux mules leur *barda*, ce bât fait de *tellis*, étoffe rude tissée de poils de chèvres et de paille. On ne l'ôte que lorsqu'on s'arrête pour un séjour un peu long. On panse alors les plaies des animaux avec du savon arabe, fait de terre à foulon, d'huile et de cendre de lentisque. Ou bien on les saupoudre de charbon de bois, ou encore on les enduit de miel. On creuse le bât à l'endroit qui touche la plaie, on met de la paille fraîche aux places où la sueur a pourri le rembourrage. Les mules de selle sont débarrassées à chaque étape de la *sérija*, la selle de mulet. Les chevaux sont rarement désellés pendant les routes.

Iahi. Au delà la vue embrasse toute la plaine de Qebdana jusqu'au cap de l'Agua, où la muraille montagneuse qui la bordait au Sud plonge dans la mer.

A trois heures mon guide s'arrête et nous montre du doigt une ligne d'un bleu intense qui paraît vibrer dans la réverbération du jour : la mer! Elle est tout proche, on distingue déjà la frange d'écume blanche étalée sur le sable lilas de la plage, et l'isthme imperceptible qui enferme la lagune de Bou Erg.

Nous atteignons là l'oued Gaoud, frontière de Gelaïa et de Qebdana. La rivière coule parmi les joncs, sur un conglomérat revêtu de mousses sombres presque bleues ; nous suivons sa vallée solitaire jusqu'à la Qaçba de Selouen, notre gîte de ce soir.

La Qaçba de Selouen est un *borj*, une enceinte percée de créneaux et de meurtrières, flanquée de tours carrées. Sa maçonnerie, très délabrée, m'a paru être en grès cimentés avec de l'argile et dorés par le soleil.

On m'a conté que ce fort marocain fut bâti sur l'emplacement d'une ancienne ville espagnole. Peut-être faut-il y chercher un dernier vestige du port de Kasasa que Juan de Guzman conquit en 1497, en même temps que Melilia, pour le compte de son maître le duc de Medina Sidonia?

L'enceinte actuelle aurait été construite par Mouley Ismaïl et réparée par le sultan Si Mohammed ben abd Allah[1] vers 1771, lors du transfert de la garnison espagnole de Melilia à Tanger, sous le règne de Carlos III. Sidi Mohammed XVIII en releva les murs en 1859, pendant la guerre contre l'Espagne. Enfin Mouley el-Hassen y réinstalla, en 1880, une garnison marocaine de cinq cents hommes, que Mouley abd el-Azziz renforça et porta à quinze cents hommes au moment de l'expédition contre les Beqqouïa.

Cette garnison n'habite plus dans l'enceinte démantelée de la Qaçba de Selouen, elle est campée un peu à l'Est, sur la rive gauche de l'oued Gaoud. On la désigne sous le nom « Mahalla de Gelaïa ».

Les soldats du sultan ont ici, comme partout au Maroc, la réputation d'être les pires bandits de la contrée, aussi jugeons-nous prudent, nous qui n'avons rien à perdre, d'aller camper en plein centre de leur mahalla,

[1] Les chroniqueurs le nomment Sidi Mohammed XVII (1757-1790).

contre la tente de leur chef le qaïd Ould bou Chta ben Boughdadi, frère de ce Ben-Boughdadi qui fut notre hôte en février, la veille de notre entrée à Fès.

27 mars.

Cette mahalla de Selouen est le temple de l'oisiveté : jusqu'à midi personne n'y bouge. Vers une heure, un qaïd mia[1] est sorti avec trois sloughis, allant sans doute courir un lièvre dans la plaine de Qebdana.

A quatre heures un convoi de trois mules chargées d'orge est arrivé sous l'escorte de cinq soldats.

A la nuit tombante le camp a paru s'éveiller; une certaine rumeur s'est élevée; les mules en s'ébrouant ont annoncé l'heure de la botte; des spires de fumée ont commencé d'empanacher les tentes; une vague odeur de cuisine s'est répandue. Douze hommes, affublés du ridicule uniforme marocain, sont venus un à un, d'un air las, s'aligner devant la qoubba du qaïd. Ce sont les musiciens, ils viennent sonner le ralliement pour la prière du crépuscule. Un roulement très désuni, une sonnerie de clairons lamentablement traînante, encore un roulement, et les musiciens regagnent leurs tentes avec la même démarche lasse et ennuyée...

L'usage veut que la prière se fasse en deux fois : pendant qu'une moitié du camp prie, l'autre veille. Mais les soldats sont gens sans foi ni loi, il en est plus des deux tiers qui ne prient ni ne veillent.

La prière dite on prend le service de garde pour la nuit. Un gradé veille au centre du camp, on place un factionnaire devant chacune des faces; de quart d'heure en quart d'heure le gradé clame une invocation et, successivement, les sentinelles lui répondent, égrenant dans la nuit leur somnolente litanie.

Après l'heure du repas, toute une face du camp, celle qui regarde Lemtalça, s'éclaire et s'allume. On entend des rires, des chants, des cris. C'est sur ce front de bandière que sont parquées les filles de joie.

Telle fut la vie du camp de Sa Majesté chérifienne pendant le jour et les deux nuits que nous en fûmes les hôtes.

Au point de vue artistique la situation de la mahalla est magnifique; au point de vue militaire sa position est détestable. Perchée sur le sommet

[1] Centurion, commandant une compagnie de 100 hommes.

d'une colline ronde, à quatre kilomètres de la mer, elle découvre toute cette plaine sans ombre, qui s'étale de la chaîne dentelée et toujours bleue de Qebdana, à la lagune de Bou Erg. Elle est vue de partout ; commandée à l'Ouest par les pentes de Gelaïa ; accessible aux canons des navires étrangers, trop loin de la mer pour que sa minuscule artillerie puisse riposter utilement ; elle n'a ni bois ni eau.

Le corps expéditionnaire se compose de cinq *tabors*, cinq bataillons. Son effectif théorique serait de quinze cents à deux mille cinq cents hommes, infanterie et artillerie. En réalité elle ne comprend pas cinq cents hommes qui sont employés uniquement au service d'escorte des convois de ravitaillement, quand ils ne sont pas en maraude, occupés à piller les voyageurs et à rançonner les habitants. « Seigneur — disent les Rifains — envoie-nous la grêle qui ravage nos moissons, ou les sauterelles qui détruisent nos récoltes, mais préserve-nous des soldats du maghzen qui éventrent nos femmes, violent nos enfants, coupent nos arbres et brûlent nos maisons ! »

Ils ont décimé la tribu des Beqqouïa et ravagé si complètement ses champs que pendant dix années la terre ne nourrira pas les survivants.

Chaque tabor est disposé en carré et enfermé d'une haie d'épines. Le camp lui-même figure un vaste rectangle protégé par une grosse zeriba. Les tentes sont de toutes formes : qoubbas rondes, à base cylindrique surmontée d'un toit pointu ; gitouns coniques ; khezana en bonnet de police. Aux tentes des chefs sont accotées de petites tentes de fortune où l'on fait la cuisine, où logent les serviteurs. Les qoubbas des commandants sont placées au centre de leurs tabors et se reconnaissent à la boule métallique qui les surmonte.

La tente du commandant en chef occupe le milieu du camp. A côté d'elle s'élève la tente de l'aumônier de l'expédition, Mouley bou Bekr, chérif d'Ouezzan.

Le parc d'artillerie est formé devant sa porte, il se compose de deux petites pièces de montagne montées sur roues et toujours braquées vers l'orient. Les canons jouissent au Maroc d'une prérogative sacrée : quiconque se réfugie près d'eux est inviolable. Protection éphémère, ajoute subtilement le *tobji* (artilleur) qui nous narre ce détail, car il suffit de laisser jeûner le suppliant pour l'arracher à son asile.

Le camp contient encore divers enclos où sont parqués les mules, les chameaux, le bétail. Les chevaux sont entravés devant la tente de leur maître.

Sur ce tableau guerrier plane une tristesse désolée. Les soldats sont gens que la paix ennuie et leur camp se meurt d'inaction et de misère.

Le Rif n'est pas soumis, il demeure à demi indépendant. La plupart des qaïds rifains, il est vrai, rendent hommage au sultan, lui envoient des cadeaux et des offrandes. Mais ces hommages très platoniques s'adressent au chef spirituel plutôt qu'au souverain temporel. Le sultan s'en contente car il se sait impuissant à faire une conquête plus complète, une occupation plus définitive.

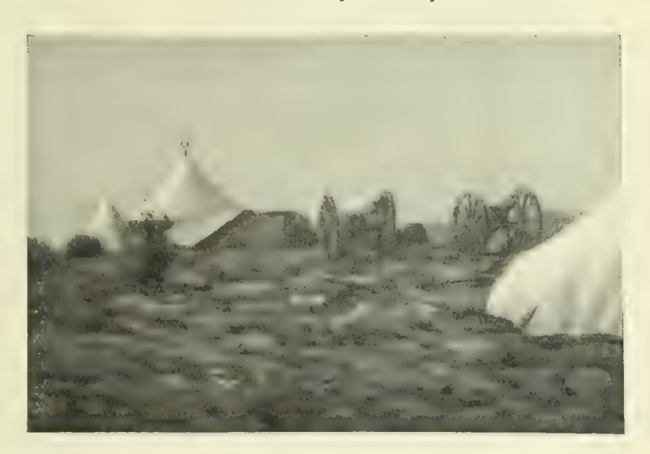


Fig. 22. — TENTE DU CHEF DE LA MAHALLA
L'artillerie du camp.

L'état de choses actuel est pourtant une sensible amélioration des relations d'antan. Le maghzen a su profiter habilement des occasions qui se sont offertes : guerres contre l'Espagne, querelles intestines entre les tribus, incidents de piraterie. Il est intervenu tantôt comme protecteur, tantôt comme arbitre, tantôt comme policier. A chaque intervention son influence a fait un pas. Sa diplomatie s'entend à merveille à mettre en pratique la maxime machiavélique : *divide ut imperes !* Ses agents secrets font toute la besogne et les soldats se consument de désœuvrement dans leurs mahallas, n'ayant d'autre tâche que l'emploi de bourreau, ni d'autre passe-temps que le métier de brigand. Mais ces excès mêmes sont profitables et l'épouvante qu'ils inspirent contient les Rifains dans une crainte salutaire.

28 mars.

Départ à cinq heures quarante.

Il a plu toute la nuit et les sentiers argileux sont redevenus glissants. Nous suivons le rivage, d'abord de loin, puis de tout près, en

longeant la Sebkha de Bou Erg. Cette lagune paraît avoir vingt-cinq kilomètres de longueur sur six kilomètres de largeur maxima. Le bord Sud-Ouest dessine un arc de cercle. L'isthme figure la corde qui le sous-tend et les gens de Qebdana n'emploient pas d'autre route pour venir à Melilia.

La Sebkha communique avec la mer par une dépression d'une centaine de mètres de largeur, située vers l'extrémité Nord et visible des remparts de Melilia. La trouée est peu profonde ; des barques calant quatre-vingts centimètres talonnent à marée haute. On m'a dit qu'on trouvait des fonds de dix et douze mètres dans toute la partie de ce bassin qui avoisine les côtes, entre la baie de Mezjouja et les villages des Beni Nçer. Sur cet admirable lac, où toutes les flottes du monde s'abriteraient à l'aise, naviguent, ce matin, trois petites barques rifaines paisiblement occupées à pêcher des huîtres.

Notre route coupe la plaine très fertile des Beni Ifrouh dont les jardins encadrés de figuiers de Barbarie descendent jusqu'à la mer. Plus loin, les montagnes calcaires de Mezjouja tombent dans la Sebkha en hauts seuils de grès. Sur les dernières marches les Mezjouji cultivent leurs champs étagés en terrasses, bordés de murs de pierre. Leurs maisons sont basses, les murs n'ont pas de fenêtres, les toits sont plats, à peine les distingue-t-on des éboulis rocheux de la montagne.

Dans les champs, parmi les moissons émaillées de fleurs où chantent des cailles, une foule de femmes et d'enfants crient et frappent sur de vieilles tôles pour chasser les innombrables petits oiseaux. A dix heures nous passons devant un seïd des Beni Nçer. Par la porte béante j'aperçois, sous un tas de chiffons et de cailloux, ex-voto ou amulettes, une grande caisse à eau en fer, semblable à celles qu'on voit sur les bateaux. Comment cette massive ferraille est-elle venue échouer sur cette côte inhospitalière, et qui sait le drame que cette épave peut conter ?

Melilia apparaît presque droit au Nord, haute et étriquée sur son socle de roche.

On nous fait contourner le territoire de la préside. Sa frontière est marquée par des tas de pierres blanchis à la chaux ; elle dessine un demi-cercle de quatre kilomètres de rayon. Dans cette étroite enceinte se pressent douze ouvrages militaires : casernes, fortins, batteries, blockhaus ; modèles étrangement surannés, sans fossés ni parapets ; ils

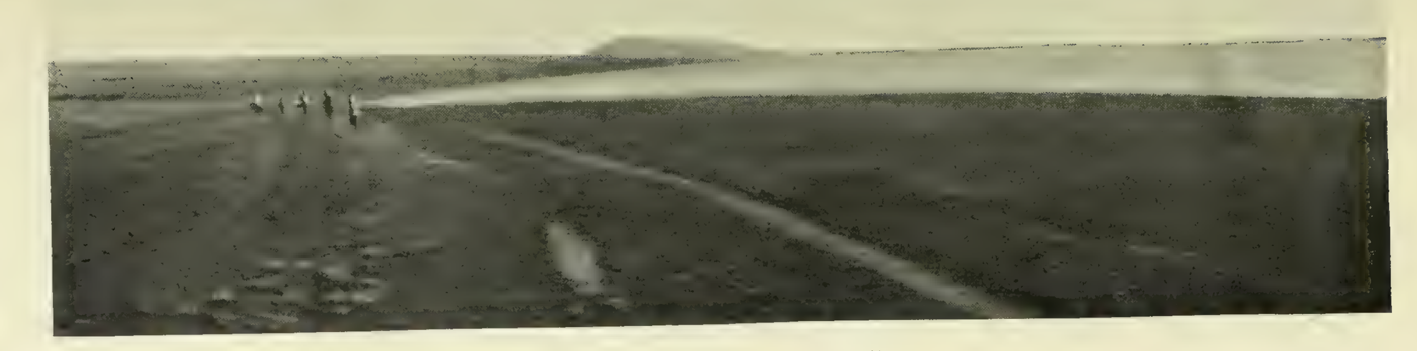


Fig. 23. — La Sebkha de Bou Erg
Vue prise de la Qaçba de Selouen Az. = 10°).



Fig. 24. — La Sebkha de Bou Erg
Vue prise de Mezjouja Az. = 10°).

n'ont à résister qu'à la fusillade, puisque les Rifains ne possèdent pas d'artillerie. Au pied d'une grande caserne blanche, surmontée d'une fine dentelle de créneaux et d'une tour carrée où flotte le pavillon espagnol, s'étale le marchfeld. Des fantassins y font du maniement d'armes, un peloton de cavaliers en dolmans bleu de ciel, à brandebourgs noirs, fait des conversions au trot, une section montée promène d'une allure de sommeil deux pièces et leurs servants.

Là aussi, comme dans la mahalla de Selouen, les soldats semblent mourir d'ennui. Leur faction sur cette terre ingrate est un rude et monotone exil. De loin en loin quelque sournoise agression nocturne, quelque furieuse ruée des Rifains, vient secouer leur torpeur. Pendant quelque temps on double les sentinelles, on fait des patrouilles vigilantes, des rondes soigneuses, puis on se lasse de ce perpétuel état de siège, on se blase sur ce danger latent et la garnison retombe dans l'oisiveté.

Pour l'occuper on cultive le sol, on crée un jardin public dont les jeunes arbres alignés au cordeau semblent souffrir de la proximité de la mer, on fait, sur les quelques hectares de la préside, des grandes manœuvres annuelles ! Les forçats, traînant leur jambe enchaînée, travaillent sous la garde d'une escorte. Une ville nouvelle, bien percée, s'est élevée hors des remparts, à l'abri des forts, on la nomme le Village, elle est déjà plus importante que Melilia.

J'ai visité la préside trois fois : la première fois en touriste, à l'aller ; la deuxième en Rifain, pendant mon voyage ; la troisième lors de mon retour, et d'assez près, grâce à la courtoise hospitalité des officiers espagnols. J'ai été frappé de ce fait que personne ne s'est attaché à la préside. C'est un bagne pour les condamnés ; un exil pour leurs gardiens et pour la garnison ; les colons n'ont que faire sur ce sol ingrat si parcimonieusement mesuré. Le commerce le plus important y est sans conteste la contrebande d'armes et de munitions de guerre. Nul n'a foi dans l'avenir de Melilia.

L'Espagne tient à ce rocher pour tout le sang qu'elle y a versé, pour les souvenirs héroïques qui s'y rattachent. Ce n'est qu'une hampe glorieuse où l'amour-propre national l'oblige à maintenir son drapeau. Il faut voir des dernières pentes du massif de Gelaïa tous ces minuscules fortins d'une architecture archaïque, ces jardins aux arbres grêles trop bien ordonnancés, ce village aligné à l'équerre, ces soldats de toutes

Cap Trois-Fourches

Beni Nçer — Melilia — Brèche de l'Isthme — Isthme

Fig. 25. — Littoral de Gelaïa
Vue prise des Beni Nçer (Az. = 160°)

Cap Trois-Fourches

Fig. 26. — Melilia
Vue prise du mouillage.

armes évoluant sur leur terrain de manœuvres exigu, et l'enceinte de Melilia dominant la campagne et braquant sur le Rif ses canons impuissants. Tout cela, vu de haut et de loin, prend je ne sais quelle apparence puérile et fait involontairement songer à quelque jouet sorti des ateliers de Nuremberg.

Notre étape s'achève à la Qaçba de Djenada, bordj marocain, contemporain de celui de Selouen. Une garnison d'une centaine d'hommes occupe la Qaçba ; on me dit que la solde y est perçue pour douze cents hommes !

Le qaïd, auquel notre venue était annoncée par des cavaliers expédiés de Selouen, nous fait bon accueil et nous installe dans la chambre des hôtes.

29 mars.

La Qaçba et le village de Djenada sont bâtis sur la rive droite de l'oued qui aboutit à Melilia. Le ravin est à sec en cette saison. La rive gauche escarpée porte des ouvrages espagnols dont les batteries doivent enfiler ce couloir et commander le fort marocain. A mi-route entre Djenada et Melilia se trouve le marabout tragiquement fameux de Sidi Ouriech.

J'ai suivi ce chemin, ce matin, pour aller à Melilia. Le marché était bruyant comme une ruche, le port animé comme une fourmilière. Les Rifains affluaient vers la ville. Un navire espagnol était sur rade et les clameurs des bateliers s'entendaient de la douane.

L'agent de la Compagnie Touache était prévenu depuis deux mois de l'éventualité de ma visite, j'ai pu, par son obligeante entremise, expédier en France la première partie de mes itinéraires et de mes photographies.

30 mars.

La grande fête musulmane du Mouton[1] tombe demain. Aujourd'hui, vendredi, on jeûne, on se prépare. Le marché de Djenada bat son plein et regorge de monde. C'est un souk rifain identique aux souks arabes. On

[1] Les Arabes la nomment el-Aït el-Kebir, « la grande fête ».

y voit les mêmes alignements de petites tentes misérables, invraisemblablement rapiécées, où des marchands indifférents attendent une clientèle problématique. Ils vendent du sucre, du beurre rance, de la graisse, du lait frais ou aigre dans des pots de grès bouchés avec une poignée d'herbe, du miel dans des peaux de bouc[1]. Des charbonniers, accroupis auprès de leurs coufins[2] recouverts de feuillage, regardent les passants d'un air de résignation extatique. D'un côté sont les troupeaux : moutons bêlants, agneaux et chevreaux pleurant avec des voix d'enfants, victimes de demain, car tout bon musulman doit égorger lui-même le haouli[3] rituel; de l'autre côté les ânes, les mules, les chevaux, tous misérables, tous blessés, immobiles, plongés dans une prostration désolée. Des petits étalages en plein vent exposent sur un pan de haïk des bougies, des allumettes, du tabac à priser, des paquets de tabac espagnol, du kîf et des minuscules pipes à kîf aux fourneaux de terre, aux tuyaux artistement gravés, peints et ornés de breloques de toutes sortes. Des cordiers tressent l'alfa; un belradji[4] rapièce les savates invraisemblablement élimées des piétons. Mais ce qui donne à ce marché sa physionomie particulière c'est la forêt mouvante des canons de fusils qui domine cette foule. Tous les hommes sont armés de l'ancien Remington de l'armée espagnole, mousqueton, carabine ou fusil.

Aujourd'hui tous ces gens sont calmes, rieurs. Ils vont, viennent, se bousculent, crient de cette voix rude que leur donnent leur langue rauque et l'habitude de parler de loin. Ils sont en général grands et fortement charpentés. Ils ont la mine ouverte, avec un air de raillerie et de brutalité, la figure tannée, ridée par le grand air, contractée par ce froncement particulier aux nomades qui vont toute la vie tête nue sous l'aveuglant soleil. La petite vérole a criblé tous les visages. On voit beaucoup de cicatrices, beaucoup d'estropiés, peu de vieillards.

Les bruns et les blonds sont presque en nombre égal, on rencontre quelques chevelures d'un roux ardent. En général le teint est clair et coloré. Les yeux sont gris-vert ou bleus plus souvent que noirs.

[1] Le miel rifain cristallise et forme des gâteaux très durs. On m'a dit que pour fondre ces gâteaux, il suffisait d'y planter une tige de roseau encore vert (?)

[2] Paniers d'alfa ou de palmier nain tressé.

[3] Haouli : agneau. Les pauvres égorgent une poule ou se réunissent à plusieurs pour offrir une victime en commun.

[4] Savetier.

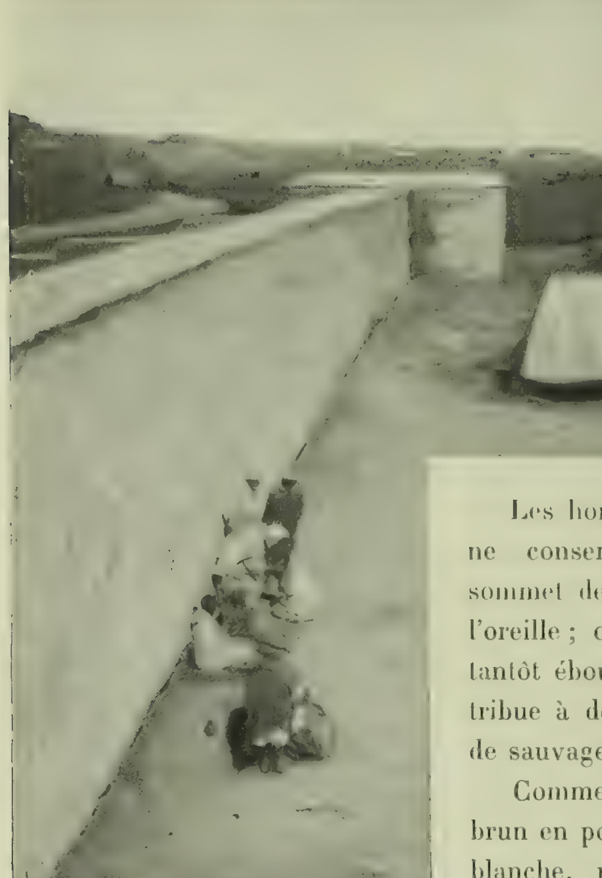


Fig. 27. — Melilia (Un barbier berbère)
Vue prise de la Qaçba Djenada (Az. — 350°).

Les hommes se rasent la tête et ne conservent qu'une touffe au sommet de la tête ou au-dessus de l'oreille ; on la porte tantôt nattée, tantôt ébouriffée. Cette mèche contribue à donner aux Rifains un air de sauvage férocité.

Comme coiffure on porte le khît brun en poil de chèvre, ou la rezàa blanche, roulée autour de la tête sans tangia[1], ni chachia, ni tarbouch. Les enfants, beaucoup de jeunes hommes, les pauvres, vont nu-tête, secouant leur touffe frisée dans le vent.

Les femmes ne paraissent pas aux marchés. Elles sont d'ailleurs très libres, ne se voilent pas, ne se lavent guère, mettent peu de henné et connaissent à peine les parfums. Leur costume se compose invariablement d'un haïk blanc toujours sale et effiloché. Un simple foulard blanc ou de couleur, quelquefois un fichu de soie, recouvre les cheveux qui, séparés par une raie au milieu de la tête, tombent sur les épaules en deux nattes tressées de laine brune ou noire. Elles vont pieds nus

[1] Petit bonnet blanc ou multicolore quelquefois ajouré, qui couvre le sommet de la tête à la façon d'une calotte.

ou chaussées de belras rouges, et portent aux jambes des jambières berbères tricotées, à damier blanc, bleu et rouge, qu'on nomme en tamazirt « targiouin ».

On trouve quelques jolies femmes. J'ai aperçu de fins profils, des peaux blondes, de grands yeux très doux; mais les beautés sont rares, quoi qu'en disent les Marocains qui, dans leur esthétique, placent la femme des Djebala au premier rang et donnent la deuxième place à la Rifaine, non pas qu'elle soit inférieure, mais parce que sa jalousie légendaire épouvante les maris.

La coiffure des petites filles est d'un comique irrésistible, on leur rase la tête en conservant quatre grosses touffes : une sur le front, une au-dessus de la nuque, une au-dessus de chaque oreille.

Les femmes vieillissent tôt; le mariage précoce[1], les nombreux enfants, la rude vie des champs, les durs travaux du ménage, les déforment et les rident de bonne heure. Elles rougissent au henné leurs cheveux blancs et prennent sous cette tignasse roussâtre, sous leurs haillons sordides, dans leur caducité encore active, ce type de sorcière si répandu parmi les vieilles musulmanes.

La femme rifaine passe, aux yeux des Marocains, pour intelligente, fière, sensuelle et fidèle. Ce que j'en ai vu ne me permet pas de les bien juger. Il m'a semblé pourtant qu'elles étaient profondément ignorantes, guère plus sociables ni moins brutales qu'un animal; ayant des instincts plus que des sentiments; vouées à un rôle misérable : instrument de plaisir quand elles sont jeunes; bêtes de somme quand elles vieillissent.

31 mars.

Ce jour de fête se lève dans un ciel admirable. Les fidèles n'ont guère dormi; on a veillé autour de grands feux dont la clarté empourprait notre chambre. Dès l'aube les hommes ont été au hameau se « purifier », selon l'expression liturgique. En sortant on s'accoste, on se serre les mains à la mode rifaine, en s'empoignant d'abord réciproquement le pouce, puis s'étreignant les mains. Les humbles baisent la main, l'épaule, ou la tête, des puissants : Aït mabrouk ! — bonne fête !

[1] On marie les Rifaines vers douze ans.

La place du Marché a changé d'aspect : plus de petites tentes en lambeaux, plus de marchands. On se promène, on cause, on rit. Les soldats de Sa Majesté Chérifienne ont revêtu leurs plus riches habits. Les burnous de drap gros bleu harmonieusement drapés donnent aux cavaliers une majestueuse prestance. Les piétons portent le haïk dont la transparence laisse deviner des cedrïa et des bedàïa[1] aux couleurs éclatantes. Chacun profite de l'occasion pour étaler son opulence. Tous sont rasés de frais ; tout est neuf, propre, étincelant.

Un coin du souk est plus populeux, plus bruyant que le reste : c'est l'abattoir. Une demi-douzaine de Rifains à demi nus, rouges de sang, égorgent sans trêve des moutons et des agneaux. La victime est apportée par son maître, elle a les pattes liées, on la couche à terre, le Rifain dit : Bismillah[2] ! et scie rapidement la gorge qu'on lui tend. On laisse l'animal râler et se débattre, puis, quand les derniers spasmes sont apaisés, l'égorgeur fait une entaille au-dessus du jarret et par cette ouverture souffle et gonfle le mouton pour en faciliter l'écorchage.

Les Rifains n'ont fait aucun frais de toilette. Ils portent, comme hier, la djellaba courte, rayée de brun clair et de blanc, par-dessus le haïk de laine, le khît, les sandales d'alfa et l'inséparable fusil.

Le contraste de la mise grossière des uns avec l'élégance fastueuse des autres souligne et accentue les dissemblances entre Arabe et Berbère.

Celui-ci, mince, les traits fins, les membres grêles, les attaches fragiles, a conservé, même en ce Maghrib el-Aqça, cet extrême-ouest du monde islamique, l'empreinte de distinction, la noblesse de port caractéristiques de sa race.

Celui-là, puissant, taillé à la hache, la tête ronde, le cou court, les épaules carrées, les membres gros, les extrémités larges, respire la force bestiale, trahit la vitalité robuste de sa nation indomptée.

Toute la soirée on a fait ripailles et bombances. Personne n'a songé à nous associer à cette fête, nous, étrangers, hôtes du qaïd, et par conséquent doublement suspects. Cet isolement pèse à mes serviteurs ; ils ont suivi les péripéties de cette journée avec un peu de mélancolie et d'envie.

[1] Vestes, gilets.

[2] Au nom de Dieu ! cette invocation et l'égorgement doivent accompagner tout abatage. Le gibier tué au fusil ne pourrait être mangé s'il n'était aussitôt égorgé selon ces rites.



Fig. 28. — La Mahalla de Seloue

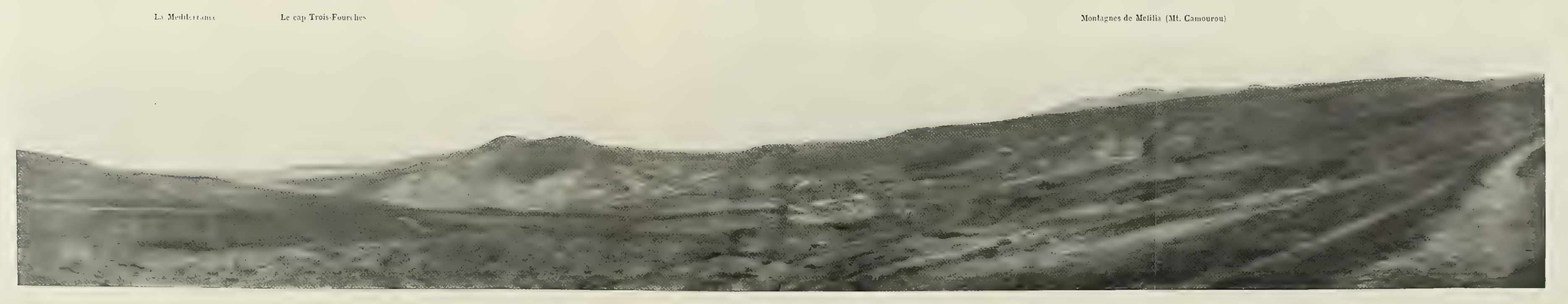


Fig. 29 — La côte rifaine : Gelaïa (territoire des Beni bou Gafer).
Vue prise à 3 heures de marche de Melilia (Az. = 260°).

CHAPITRE II

MELILIA. — OUEZZAN. — TANGER

1er avril.

Départ à huit heures.

Si Mohammed avait compté que le voyage se terminerait à Melilia et que nous rentrerions à Tanger par mer. La perspective d'une seconde traversée du Rif l'épouvante. J'ai dû le faire hisser bon gré mal gré sur sa mule. Le pauvre homme nous précède en protestant qu'il ne connaît plus les routes.

Le massif montagneux de Gelaïa couvre un triangle limité au Sud par Lemtalça et les Beni bou Iahi, à l'Est par Qebdana et la mer, à l'Ouest par les Beni Saïd. Il se soude aux monts de Lemtalça par le dos d'âne que nous avons franchi à Hadjera Tisdoutin. Du côté des Beni Saïd sa suture avec la longue ligne des collines issues de l'Aqbat el-Qadi est plus intime et moins facile à discerner; le fossé étroit que s'est frayé l'oued Qert, frontière naturelle entre les deux tribus, ne marque pas la limite des deux systèmes montagneux et je crois voir la terminaison des collines des Beni Saïd au cap d'Iazan que nos cartes nomment : la pointe de Negri.

Vers le Nord, Gelaïa pousse au loin dans la mer un contrefort aux flancs escarpés, terminé par le cap des Trois-Fourches. Aucun phare n'éclaire ce saillant redoutable du *littus importuosum*, et les instructions nautiques donnent aux navigateurs le sage conseil de passer au large.

Le sol est crayeux ; les figuiers de Barbarie vert clair, les aloès bleutés, végétation rigide et pâle, donnent à cette région une physionomie un peu morne. Les villages des Beni bou Chiker et des Beni bou Gafer, fractions de Gelaïa, se pressent aux flancs des coteaux dominant la mer. Les champs

d'orge tapissent les vallons. On nous dit que cette prospérité est exceptionnelle, elle tient aux pluies abondantes de février. Depuis six ans, les récoltes ne suffisaient pas à nourrir les habitants et presque tous les jeunes hommes avaient dû s'expatrier.

Les pluies, en ruisselant sur ces pentes d'argile, ont creusé de profonds ravins qui coupent notre route et rendent la marche extrêmement pénible. Les collines tombent le plus souvent à pic dans la mer. Il se forme par places, aux estuaires des oueds, au fond des baies, de petites plages bordées de dunes que peuplent des hameaux de pêcheurs.

Nous logeons ce soir dans la mosquée[1] du qaïd bou Zian es Saïdi.

2 avril.

Pour nous faire honneur nos hôtes ont étendu sur le sol les nattes de la mosquée. Toute la nuit j'ai maudit cet excès d'hospitalité; le dicton arabe est cruellement vrai qui dit : « Affamé comme puce de pèlerin. »

Il existe une route menant directement d'ici à l'Aqbat el-Qadi. Si Mohammed voudrait la prendre. Il me fait dire que de là, en tournant à droite, nous tomberons de suite dans la vallée de l'oued Ouerera qui nous ramène à Ouezzan. Cet itinéraire double de trop près notre route d'aller, et, malgré les récriminations de notre guide, nous repartons en longeant la mer.

L'atmosphère est d'une limpidité admirable; on distingue aux confins de l'horizon, par-dessus la mer bleue, un filet d'ombre mauve qui paraît trembler dans la fluidité de l'air. C'est la crête dentelée des sierras espagnoles, sœurs jumelles des montagnes rifaines et djébaliennes, séparées d'elles — dit la légende — par la volonté du Sultan Dou el-Qernin[2] qui fit creuser ce détroit pour mettre son empire à l'abri des incursions de ses voisins du Nord.

On voit la côte depuis le cap des Trois-Fourches jusqu'au cap Quilatès. Dans la falaise de calcaire rougeâtre sont découpées des criques à parois escarpées, des golfes fertiles dont les sables dorés paraissent prolonger jusque dans la mer la nappe blonde des champs de blés.

[1] Il est d'usage pour les voyageurs musulmans d'aller demander l'hospitalité à la djemâa, à la mosquée. On y trouve asile, vivre et abri.

[2] Hercule.



Fig. 30. — Gelaia
Vue prise à 2 kil Est d'Iazan (Az. = 80°).

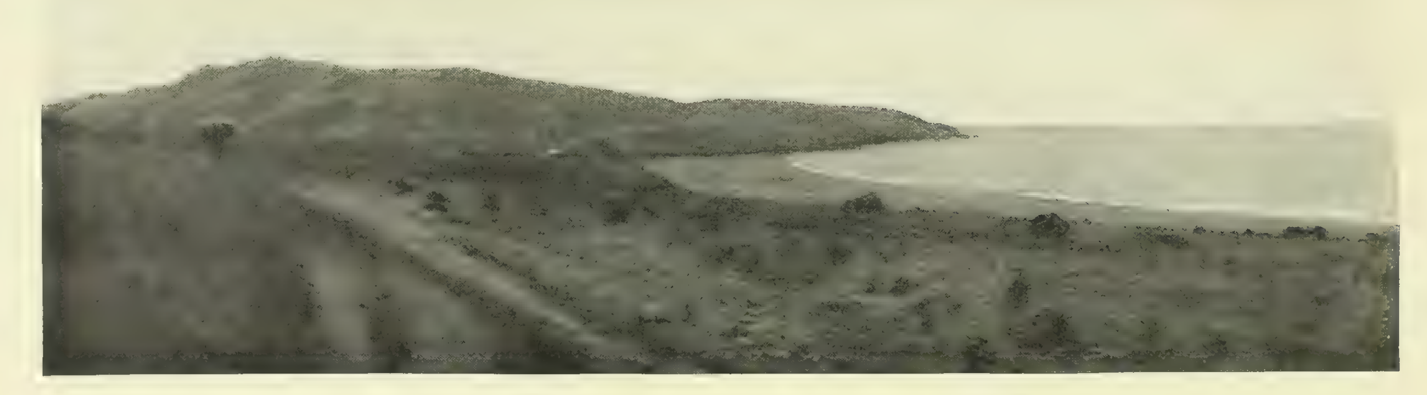


Fig. 31. — Littoral des Beni Saïd
Vue prise de la frontière Beni Saïd-Beni Ourichchek (Az. = 70°).

Le fin sable coquiller, porté par le vent, recouvre à leur estuaire le flanc Ouest de tous les ravins.

Du côté de la terre les paysages d'hier se répètent : mêmes collines affouillées par les eaux, mêmes villages de pierres grises perchés sur les sommets, et semblables, dans leurs haies d'épines, à de grands nids d'aigles.

Voici la maison de Si Mohammed el-Ahadri, grand saint des Beni Saïd, la zaouia qu'il a fondée, le seïd où il repose dans un enclos rempli de romarins en fleurs et de lavande.

Son fils et quelques vieillards sont assis sur le seuil, immobiles, impassibles comme le ciel, ils contemplent le vide infini de la mer et les côtes lointaines de l'Espagne.

Plus loin, au fond d'une petite anse où débouche un oued desséché, s'élève un village de pêcheurs dominé par un seïd blanc. Les barques sont tirées sur le sable ; elles sont propres, peintes en vert sombre, gréées comme les tartanes provençales et les caïques levantines, effilées de poupe et de proue, sans quille ni gouvernail. Une grosse baleinière ventrue est couchée près d'elles. Les pêcheurs assis à côté de leurs embarcations causent et mangent. L'un d'eux nous offre de l'eau fraîche. C'est l'occasion d'un instant de halte et de bavardage. Le type n'est plus tout à fait le même ; ce qui frappe surtout mes compagnons de route ce sont les longues moustaches blondes des Beni Saïd et leur air de placidité. J'ai peine à me convaincre que nous sommes chez ces pirates fameux, écumeurs des mers, pilleurs d'épaves, acteurs de tant de sombres drames.

Les collines d'ardoises que l'on escalade ensuite appartiennent aux Beni Ourichchek. Au delà nous remontons la vallée de l'oued Azari, verger continu où croissent en un pêle-mêle merveilleux les oliviers, les caroubiers, les noyers, les amandiers, ombrageant des orges mûres et des prés fleuris.

A trois heures trente nous campons devant la porte du qaïd Ould Ra el-Hadj el-Arbi el-Ourichchki.

3 avril.

Deux routes mènent à Nekour où nous comptons coucher ce soir. L'une longe la mer ; elle passe près du seïd de Sidi Chaïb ou Meftah, au village de Ftirza, au pied du Djebel Daroufadis, qui forme le promontoire de Quilatès, terminé par la pointe Babazoun.

Beni Ouriarel Temcaman Baie de Nekour

Fig. 32. — Littoral des Beni Oulichchek

Vue prise de 3 kil. Est de l'Oued Azari (Az. = 90°).



Fig. 33. — L'Oued Irsamkar

Vue prise de la rive droite (Az. = 70°).

L'autre route est celle que nous suivrons : elle pénètre dans l'intérieur des terres et franchit les collines de Temçaman en un point d'où nous devons apercevoir Melilia, ech-Chaoun et Tafersit, c'est-à-dire tout le littoral rifain. Ce chemin est plus rude que l'autre et moins suivi.

Départ à cinq heures et demie. A huit heures nous faisons halte chez le qaïd Allel el-Ouriarli. Deux heures plus tard nous repartons, escaladant la chaîne de hauteurs au sommet de laquelle nous attend la vue promise.

On ne nous a pas trompés, le panorama est immense. Vers l'Ouest je revois cet océan pétrifié, ce chaos de montagnes qui m'était apparu du haut du Djebel bou Allal, à Ouezzan. Ce sont les mêmes pics, mais vus à revers et méconnaissables. Les noms qu'on me donne les désignent vaguement, sans qu'il soit possible de rien préciser. Au premier plan, les coteaux des Beni Ouriarel bordent la plaine où les oueds Nekour et Riss déroulent comme deux rubans de moire leurs cours parallèles. Au delà, les Beqqouïa, dont les collines enferment un amphithéâtre désolé. Plus loin, les Beni Itteuft. Plus loin encore, Mtioua. Vers le Sud-Ouest, Tarzout dont les neiges étincellent au soleil de midi ; puis Rmara, Lekhmès, ech-Chaoun que mes hommes prétendent reconnaître.

Au Sud, par delà les collines des Beni Touzin, je retrouve la vallée de l'oued Qert et les plissements parallèles de Lemtalça qui fuient vers le Nord-Est.

A l'Est, voici les Beni Saïd et Gelaïa, dont l'orographie tourmentée se révèle mal sous cet éclairement zénital.

Les lignes de crêtes de tous ces plissements, vus d'ici, me semblent figurer un faisceau de courbes issues d'une origine commune dans le Nord-Ouest, du promontoire de Landjera. Peu cintrées au début, elles descendent assez bas dans le Sud-Est, puis s'infléchissent et vont s'épanouir vers le Nord, le Nord-Est, et même vers l'Est où elles paraissent border la côte à l'infini.

Le petit archipel d'Alhoucemas pique d'une douzaine de points noirs la baie de Nekour. Le plus grand de ces îlots porte la préside espagnole. Elle apparaît d'ici comme un imperceptible rocher émergeant d'une dizaine de mètres au-dessus de l'eau et n'est qu'à une portée de fusil du rivage.

On m'a conté qu'à certains jours de détresse la garnison mettait son pavillon en détresse pour demander de l'eau douce aux bateaux qui passent.



Fig. 34. — L'Oued Irsamkar

Vue prise de la rive gauche (Az. = 270°).



Fig. 35. — La plaine et le littoral de Nekour

Vue prise des hauteurs de Temçaman (Az. = 350°).

Il faillit pourtant être Français ce minuscule îlot rifain : une compagnie s'était formée en 1665, sous le nom de « Compagnie d'Abouzème », pour y installer un comptoir. Un de ses agents, Roland Fréjus, porteur de lettres de Louis XIV, traversa même le Rif de Nekour à Taza, pour aller solliciter du sultan Mouley er-Rechid l'autorisation nécessaire [1].

L'affaire échoua et quelques années plus tard, en 1673, le prince de Montesacro prit possession de l'île d'Alhoucemas au nom de l'Espagne. Ne la lui envions pas !

La descente des collines de Temçaman est très rapide. On traverse ensuite, dans la plaine, l'oued Nekour, frontière des Beni Ouriarel et, une heure plus tard, l'oued Riss. La première de ces deux rivières a vingt mètres de large, la seconde n'en a qu'une douzaine ; leur profondeur à toutes deux est de cinquante centimètres environ, leurs eaux sont froides et leurs cours sont assez rapides.

Une brume épaisse descend avec le soir, cachant les jardins de Nekour et d'Ajdir. A cinq heures, après avoir gravi les collines des Beni Ouriarel, nous nous installons dans la djemà du qaïd Si bou Bekr el-Ouriarli.

4 avril.

Départ vers sept heures trente.

Nous traversons dans le brouillard le territoire des Beni Ouriarel, les collines maigrement boisées de Bou Giber, la fraction d'Ajdir.

Vers neuf heures, quand la brume se lève, nous pénétrons dans le cirque des Beqqouïa encadré par les collines des Beni Ouriarel et celles des Beni Itteuft. Toute cette région est très misérable. Elle fut tout récemment le théâtre des exploits de la mahalla impériale et n'est pas encore guérie des maux de cette campagne. On voit dans les champs des femmes occupées à déterrer des racines d'oujdem, dont elles font leur nourriture. Les hommes portent le fusil, le revolver et le poignard. Les laboureurs même et les bergers ont toujours leur fusil à la main.

Vers cinq heures nous débouchons dans la vallée de l'oued Talembadès, à quelques kilomètres en aval de la bourgade de Snada, doublement

[1] Roland Fréjus a publié : « La relation d'un voyage fait en 1666 aux royaumes de Maroc et de Fez » et « Relation curieuse ». Ces brochures n'offrent aucun intérêt géographique.

Beni Ouriarel

Fig. 36. — Plaine des Beqqouïa
Vue face à l'Est (Az. = 280°).



Fig. 37. — Beqqouïa
Vue prise face à l'Ouest (Az. = 100°).

fameuse pour sa qaçba, œuvre de Mouley Ismaïl, dit-on, et pour sa zaouia des cheurfa d'Ouezzan.

C'est à cette zaouia que nous allons demander l'hospitalité. On nous loge au premier étage dans une des petites chambres attenant à la mosquée.

5 avril.

Snada est une agglomération formée de plusieurs villages ; le plus important occupe le fond de la vallée, les autres s'échelonnent sur les pentes. La zaouia des cheurfa, la qaçba du Sultan, le mellah des juifs, sont au bord de l'oued.

Le mellah est très peuplé, m'a-t-on dit ; je ne l'ai pas visité. Les juifs sont riches et bien traités. J'ai vu de jeunes Israélites vêtus du costume rifain. N'étaient les longues mèches de cheveux[1] qu'ils laissent croître sur les tempes, ils seraient méconnaissables. On m'a confirmé l'existence d'un cimetière juif à Snada. Ce privilège est exceptionnel. L'inhumation des infidèles en terre musulmane n'est permise qu'en de rares endroits.

La qaçba n'est plus qu'une ruine. De loin ses hauts murs flanqués de tours ont une prestance hautaine ; de près ce n'est qu'un amas de décombres. Le qaïd y habite pourtant avec quelques hommes. Il était en tournée chez les Beni Itteuft et nous n'avons pu le voir. On m'a dit qu'il se nommait Si Allal el-Boukhrari, était parent du qaïd de Selouen, et gouvernait les tribus voisines : Beni Itteuft, Beni Gmil, Targist, et les agglomérations de Badès, Mestaça et Beni Amar.

Les tombeaux des cheurfa peuplent Snada et sa vallée d'une quantité de seïds blancs : Sidi Abd Allah ben Brahim, le grand ancêtre, fondateur de la zaouia, repose sur la place, près de la qaçba ; on m'a montré le tombeau de ses fils : Sidi Mbarek, à l'Ouest, au pied de la colline ; Sidi Mohammed, à l'Est ; et ailleurs Sidi el-Hadj Ahmed, Sidi el-Hadj Thami.

Le chef actuel de la zaouia est un gros homme d'une cinquantaine d'années : Si Abd Allah ben Sidi Brahim. Les autres cheurfa sont : Si el-

[1] Ces mèches se nomment « nouader », mot qui signifie également « lunettes ». Plusieurs tribus arabes ou berbères ont cette même coutume de porter des nouader. La mode en est commune chez les cavaliers du maghzen.



Fig. 38. — Souk el-Had Beqqouia
Une halte sous les oliviers.



Fig. 39. — Vallée de l'Oued Talembadès
Vue prise dans la vallée à 3 kil. en aval de Snada (Az. = 150°).

Mekki, Si Ahmed, Si Taïeb, Si Abd es-Salem, Si Abd er-Rahman tous cousins des cheurfa de Tanger et d'Ouezzan.

Elle est peuplée et bourdonnante comme une ruche notre mosquée de Snada. Une bande d'une trentaine d'enfants apprend le Coran dans la messeria, au premier étage. L'unisson de ces trente voix, que domine le fausset du maître, produit un vacarme assourdissant. A la porte de la djemà un vieillard chante, jusqu'à la nuit tombée, une sorte de mélopée triste et chevrotante; un aveugle hurle la longue litanie des saints d'Ouezzan au nom desquels il invoque la charité des fidèles. A certaines heures, les écoliers et les tolba récitent d'interminables sourates avec une volubilité incroyable et une étonnante uniformité de prononciation et de rythme. Enfin, le soir venu, au moment de l'àcer, entre trois et cinq heures, un peu avant le crépuscule, nous nous entassons dans la grande salle basse aux lourdes voûtes surbaissées, aux piliers massifs, pour y faire la prière sous la direction de Si Abd Allah qui officie lui-même tous les vendredis.

L'oued Talembadès, continuant sa course vers le Nord-Est, se jette dans la baie de Badès en face du rocher qui porte la préside espagnole de Peñon de Velez de la Gomera, conquise en 1508 par Don Pedro de Navarro, reprise en 1522 par le corsaire barbaresque Çalah Reis, reconquise définitivement par Garcia de Toledo, en l'année 1564.

Faut-il voir dans Badès la colonie phénicienne de Badis ou bien une ville fondée par les Goths, érigée plus tard en archevêché chrétien ? Les Rifains n'en savent rien, ils ne se souviennent que des tremblements de terre qui détruisirent les fortifications espagnoles au commencement du siècle passé.

Quant aux garnisaires de l'île leur existence est aussi misérable, aussi précaire que celle de leurs voisins d'Alhoucemas et des Zaffarines. A tel point que le roi Ferdinand VII offrit au Sultan d'échanger le Peñon contre des chevaux marocains et que, tout récemment encore, en 1872, les Cortès en décidèrent l'évacuation [1].

[1] Itinéraire de Snada à ech-Chaoun : deux étapes. On traverse la tribu de Mtioua, le port d'El-Qelàa; la tribu de Rmara, le village de Si el Mekki ben Taïeb el-Ouezzani ; on couche dans la fraction de Beni Khaled chez Si Mohammed Djennaoun ; on entre ensuite sur la tribu de Lekhmas en traversant les bois d'Anassar, le Souk el-Had Beni Iderkoun ; de là on peut atteindre ech-Chaoun soit en passant par Mechkerallah, soit par Cherafat.

Beni Mezdoud Zaouia de Taffah Zerkat Tarzout

Fig. 40. — Montagnes du Rif. (Chaîne centrale de Tarzout au Djebel el-Hammam).
Vue prise d'el-Merabtin (Az. = 140°).

Aqbat el-Qadi (Az. = 260°) Cenhaja (Az. = 200°) Aqbat Reqeddi (Az. = 160°) Mernissa (Az. = 100°)

Fig. 41. — Montagnes du Rif. (A l'horizon, invisible sur la photographie, Djebel bou Iblan (Beni Ouaraïn) 170°, Djebel Tazekka (Riata) 160°.
Vue prise à 2 heures de marche au Nord de Taffah.

6 avril.

Par une ravissante matinée d'avril nous remontons le lit desséché, rempli de galets gris de l'oued Talembadès. L'irrigation absorbe presque toute l'eau de la rivière et c'est un curieux contraste que ce fleuve de cailloux bordé par d'admirables rives, fraîches, vertes et fleuries. Les maisons de Talembadès encadrées de beaux vergers s'alignent et se pressent sur les deux berges, jusqu'aux premières pentes des collines des Beni Itteuft. Là nous abordons la barrière qui fermait hier soir notre horizon du côté du Sud. La route monte en lacets, les montagnes sont boisées, de buissons d'abord, ensuite de àràrs et de chênes-liège. Les habitants déboisent par le feu, puis sèment des orges qui, mal venues, ne parviennent pas à cacher ce sol couvert de cendres et de débris calcinés. Au revers de ces hauteurs s'étend une large vallée peuplée par la riche fraction des Mrabtin[1].

Au delà de cette vallée se dresse une haute barrière de montagnes. Nous atteignons le Djebel el-Hammam des Beni Ouriarel, point culminant de cette région, et le Djebel el-Arez sur le territoire de Targist. A quelque trente kilomètres dans l'Ouest, l'un des éléments de cette chaîne porte deux cimes neigeuses. C'est le Djebel Tiziren, il m'a paru être le point culminant de ce bassin méditerranéen. J'estime son altitude à 2500 mètres environ. D'après les renseignements que j'ai recueillis il serait situé sur les confins du Rif et des Djebala, en frontière de Tarzout et de Rmara. Il marque le point où les plissements djebaliens, issus de Landjera et orientés d'abord Nord-Nord-Ouest, Sud-Sud-Est. s'incurvent pour se diriger vers le Nord-Est. L'oued Ouerera et l'oued Lekkous naissent dans les contreforts de ce massif.

Passé cette barière, nous tombons sur deux torrents glacés que sépare un seuil étroit et tranchant. Ce sont les vallées parallèles des oueds Riss et Nekour, ceux-là mêmes que nous avons traversés près de leurs estuaires, dans la baie d'Alhoucemas.

Le Rif se termine à cette latitude ; nous pénétrons ici dans la tribu

[1] *Mrabet* qu'on écrit souvent *marabout* s'emploie au Maroc pour désigner un saint personnage ; on trouve de même des *mrabta*, des *maraboutes*, des saintes ; cette sainteté a souvent un caractère héréditaire et les familles *maraboutiques* prennent le titre de *mrabtin*.

djebalienne de Cenhajat es-Sraër et nous demandons asile pour la nuit à la petite zaouia de Taffah, isolée dans un pays d'aspect sauvage, sur la lisière de la forêt de chênes-liège.

7 avril.

La frontière méridionale du Rif forme à ses extrémités deux saillants : à l'Ouest Tarzout, à l'Est Gsennaïa. Le centre au contraire est concave et dans ce rentrant viennent se loger les tribus djebaliennes de Cenhaja et d'el-Branès.

En quittant Taffah, vers cinq heures et demie du matin, nous nous élevons le long des pentes boisées qui dominent la zaouia, coupant à angle droit les plissements successifs qui sont comme la charpente de ce pays. Le premier atteint 1 550 mètres d'altitude environ. Le second, véritable dos d'âne, ligne de partage des eaux entre le bassin méditerranéen et le bassin du Sbou, est un peu plus élevé (1 620 mètres environ). De son sommet on découvre tout le Rif, une partie des Djebala, et, dans le Sud, la vue n'est limitée que par l'éclatante barrière neigeuse des montagnes Braber : les Riata, les Beni Ouaraïn.

Chaque ascension fournit au voyageur une image différente, une conception nouvelle, de ce chaos montagneux, splendide, immense et déconcertant.

Ce pays-ci a mauvais renom. Il suffit de l'avoir contemplé du haut de ses montagnes pour le comprendre, et presque l'en excuser. Les pentes de schistes lustrés, couvertes de débris d'ardoises, luisent au soleil comme une cuirasse de bronze. De maigres buissons y végètent. Les rares villages qui s'y accrochent n'ont alentour qu'un bien étroit tapis de verdure. Mtioua, Mernissa, Beni Ahmed, Cenhaja, ne récoltent pas en céréales de quoi suffire plus de huit mois à leur consommation ; le reste du temps on y vit de glands doux, de figues sèches, de fèves... et de rapines !

Au pied de la ligne de hauteurs d'où nous descendons, l'oued Ouerera, venu de l'Ouest, à peine encore ruisseau, reçoit le tribut de petits gaves glacés. Il devient aussitôt un torrent si froid, si profond, si rapide[1], qu'on a déjà peine à le franchir.

[1] 20 mètres de largeur, 1 mètre de profondeur maxima, courant très rapide.

Nous arrivons vers trois heures du soir à la djemà des cheurfa de Taffraout où nous coucherons.

8 avril.

Départ vers six heures.

Notre route débute par une promenade facile sur le flanc droit de la vallée de l'Ouerera. Ces pentes se redressent plus à l'Ouest jusqu'à former des falaises abruptes. L'autre rive est plus escarpée encore et plus haute. Elle est constituée par cette arête coupante du Cenhajat er-Reddou, visible d'Ouezzan, de Taza et d'ech-Chaoun, qui précède et double cette chaîne d'el-Branès que notre route d'aller a côtoyée si longtemps.

La vallée d'Ouerera est large et riche. Les oliviers, disséminés dans la campagne, ont une apparence de prospérité ; les moissons font aux sombres montagnes un manteau vert tendre et déjà jaunissant. Nous passons auprès du marché du lundi. Les femmes seules y sont admises, de cette façon les querelles de village à village n'entravent pas le commerce. Les hommes que nous rencontrons ressemblent fort à leurs voisins du Tsoul. La djellaba rayée du Rif fait place à la djellaba blanche des Djebala ; la sandale d'alfa disparaît, la bellra la remplace chez les riches. On trouve beaucoup de longs fusils de fabrication marocaine.

Entre le Djebel Beni Oulid et les montagnes de Fenaça l'oued Ouerera fait un coude et se dirige vers l'Ouest. Nous le traversons près de son confluent avec l'oued el-Qaçba ; il a 60 mètres de largeur et sa vallée mesure plus de 2 kilomètres d'une pente à l'autre. Les oliviers y croissent touffus et formant une véritable forêt. Des sources jaillissent de partout, c'est bien le pays de l'eau, le « bled el-ma » qu'on nous avait annoncé. L'imagination féconde des riverains croit reconnaître, dans les parois rocheuses de la vallée, parmi l'entassement des blocs roulés des sommets, dans les frises de grès qui couronnent les crêtes, des ruines fabuleuses datant de Nemrod, du Sultan noir, de Ialout[1], d'Antar[2], ou bien encore des mines et des cavernes où les Romains trouvaient et cachaient l'or et le diamant. Légendes et chimères dont l'invraisemblance fait sourire.

[1] *Ialout* est *Goliath* dont certains historiens font un roi berbère.

[2] *Antar* dans lequel on croit reconnaître *Antée*, le géant qu'Hercule étouffa dans ses bras et dont la femme aurait porté le nom de Tangera : d'où Tanger, et Langera.



Fig. 42. — Panorama du Rif (face à l'Ouest).
Vue prise de l'Aqbat Reqeddi (Altitude 1620 m).

Fig. 43. — Panorama du Rif (face à l'Est).
Vue prise de l'Aqbat Reqeddi.



Fig. 44. — Vallée de l'Oued Ouerera (Rive gauche)

Vue prise du confluent de l'Oued el-Qacba (Az. = 100°).

Bou Adel Djara Rerrioua

Djemâ d'Asmer Hiaina

Fig. 45. — L'Oued Ouerera

Vue prise de la rive gauche (Az. = 50°).

Cette route merveilleuse, ce jardin, ce verger continu, nous mène au village de Bou Adel, « la Syrie des Djebala », comme disent ses habitants.

9 avril.

A deux heures de l'après-midi nous étions installés devant la porte du qaïd Mohammed ben Qaddour.

Bou Adel n'est pas inférieur à son renom. La source fameuse qui arrose son vallon jaillit assez puissante pour faire tourner un moulin ; les caroubiers sont énormes ; les noyers qui ombragent la place sont les plus beaux que nous ayons vus ; cent oranges valent un grîch[1] ; les citronniers embaument ; les mûriers bordent les chemins de leur luxuriante frondaison ; partout des lianes, des pampres festonnent les arbres et les maisons.

L'hospitalité qu'on y reçoit est digne de la prospérité du lieu. Mes compagnons m'ont affirmé qu'ils ne se souvenaient plus des privations de la route. Nos mules sont surchargées de galettes d'orge encore chaudes, de paniers d'oranges, de tangias où de grosses olives rosées flottent dans l'huile avec des rondelles de citron.

Bou Adel connaît son bonheur et le défend de son mieux. Ses trois Çofs[2] : Zidan, el-Qalâa et Azrou, vivent en bonne intelligence. Elle redoute les Arabes, hait les chrétiens et méprise les juifs.

Le vieux qaïd nous a dit qu'on ne connaissait à Bou Adel ni les servitudes ni les soucis de l'existence, qu'on y vivait dans l'abondance, s'abandonnant à la douceur de vivre, se laissant aller au fil des choses, aux caprices de la destinée...

Aïn Bou Adel n'est pas une exception, tous les villages que nous traversons en descendant de la rive gauche, Beni-Azam, Oulad Koura, Tazouta, paraissent également riches. Et la rive droite ne semble ni moins habitée, ni moins prospère.

Un peu plus bas, vers Aïn Mediouna, la vallée s'ouvre tout à coup largement, les montagnes de la rive droite fuient dans le Nord, au Sud les collines de la rive gauche s'abaissent jusqu'à ne former plus qu'un

[1] 25 centimes environ. — [2] Fractions.



Fig. 46. — L'Oued Ouerera

Vue du même point (Az. = 271°).



Fig. 47. — L'Oued Ouerera (Les collines de la rive droite s'incurvent vers le Nord).

Vue prise de la rive gauche.

bourrelet. Nous pénétrons ainsi dans la plaine d'Hiaïna. L'oued Ouerera nous a conduit à une étape et demie de Fès, en bordure du Rarb. A partir de ce point il remonte dans l'Ouest-Nord-Ouest, accompagnant le mouvement de conversion des plissements autour de l'axe imaginaire que semble marquer au fond de l'horizon le cône blanc du Djebel Tiziren.

La plaine d'el-Hiaïna est une immense prairie où les villages épars ont l'air de douars, tant les maisons basses, coiffées de toits de chaume, disparaissent derrière leurs remparts de cedra.

Nous campons, vers trois heures et demie, dans la cour intérieure du qaïd bel Qadi.

Ce retour au milieu d'une tribu pastorale s'accompagne de l'inévitable voisinage des troupeaux de moutons et de chèvres dont le piétinement soulève une épaisse poussière.

10 avril.

Départ vers cinq heures trente.

Nous allons accomplir le pèlerinage de Mouley bou Chta Fichtala. Si Mohammed est redevenu soucieux, mes hommes sont muets et graves. Ce ne sont pas les Djebala qu'ils redoutent, encore que les tolbas de la zaouia soient bien capables de flairer un infidèle même sous les habits d'un mendiant musulman, mais les *jenouns* (génies, esprits), gardiens du saint lieu, qui peut espérer les tromper?

Un peu de brouillard flotte sur la plaine. Les sommets des montagnes d'el-Hedjaïa, de Slès, de Fichtala, en émergent dans l'Ouest en silhouettes étagées, sombres et déchiquetées. Les trois dents qui hérissent le Djebel Mouley bou Chta sont faciles à reconnaître.

La route quitte la vallée, laissant l'Ouerera continuer sa course vers le Nord-Ouest. Nous nous élevons le long des pentes du Djebel Màden, pour franchir la gorge fertile de Sidi Sennoun. Au delà s'étend le territoire des Cheraga dont les collines rondes descendent jusqu'au Sbou. Nous les laissons à notre gauche pour marcher droit sur la zaouia.

On y parvient après une ascension assez longue qui s'achève dans un joli bois d'oliviers. On traverse le Souk el-Tnin, le marché du Lundi des Fichtala; on laisse à droite le seïd de Sidi Brahim, pour tomber à

Bou Adel Oulad Azam Aïn Mediouna Oulad Koura

Oued Ouerera

Fig. 48. — Bou Adel

Vue prise de la vallée de l'Oued Ouerera (Az. = 120°).



Fig. 49. — Vallée de l'Oued Ouerera

Vue prise de Tazouta (Az. = 100°).

l'improviste au milieu d'une petite ville d'une centaine de maisons, aux alentours de laquelle se pressent de nombreux azibs. La zaouia est isolée et très visible. Sa façade blanche a deux étages : le rez-de-chaussée est précédé d'un corridor auquel les six baies de ses arcades donnent une apparence de cloître ; l'étage supérieur est percé de fenêtres carrées. Un minaret très gris, très effrité, s'élève au milieu de la cour intérieure. Le tombeau du santon occupe l'angle Sud-Est de la zaouia. Sous un seïd cubique, surmonté d'un toit de tuiles vertes, repose Mouley bou Chta el-Kammar, de son vrai nom — disent ses hagiographes, — Mohammed ben Mousa ech-Chaoui, patron des cavaliers [1].

Tout un monde d'étudiants, de pèlerins, de cheurfa, vit à l'ombre de ce sanctuaire qui est *horm*, c'est-à-dire inviolable, et qui sert d'asile, de mosquée, de séminaire, d'école et surtout d'hôtellerie.

La plus méridionale des trois dents du Djebel Mouley bou Chta surplombe à pic la zaouia. Sa falaise de grès a près de trois cents mètres de haut. « Du sommet — nous dit un Djebli — on voit le monde entier ! »

D'ici la vue s'étend seulement vers le Sud et l'Ouest :

Au Sud on distingue nettement les hauteurs qui encadrent Fès : Zalagh, Gebgeb, Tràts ; Zerhoun et Selfat.

A l'Ouest on découvre les collines des Oulad Djemà et leur seïd de Si Abd Allah ben Nour.

La fin de l'étape est une continuelle descente jusqu'au village d'el-Qelàa Fichtala où nous parvenons vers cinq heures du soir.

11 avril.

Départ à sept heures.

L'étape n'est qu'à demi nouvelle. Nous recoupons notre itinéraire d'aller au gué de Seifroul, vers une heure de l'après-midi. Les plaines ondulées des Oulad Aïssa nous sont familières, leur cadre montagneux nous est connu. Voici dans l'Est, au-dessus de la chaîne de Mouley bou Chta et de Mouley Mergo, la crête de Setta au pied de laquelle on nous a signalé déjà le seïd de Sidi Mìmoun. Plus au nord Rzaoua, plus loin

[1] Les Beni Mezguilda prétendent aussi posséder la dépouille mortelle de Mouley bou Chta au village de Zrira sur les bords de l'oued Aoudour ; ils déclarent que le seïd des Fichtala n'est qu'un cénotaphe.

Cenhaja Vallée de l'Ouerera Aïn Mediouna

Fig. 50. — Débouché de l'Oued Ouerera dans la plaine d'Hiaïna

Vue prise de 2 kil. en amont du confluent de l'Oued Aïn Mediouna (Az. = 270°).



Fig. 51. — Zaouia de Mouley bou Chta el-Khammar

Vue prise de Souk el-Tnin Fichtala (Az. = 60°).

encore les Beni Messara ; à l'Ouest le Djebel Selfat, le Djebel Qourt ; au Nord le Djebel Allal.

L'oued Ouerera, que nous traversons à la Marsat Aouranin, a deux cents mètres de large et, par endroits, un mètre soixante de fond.

Les champs de blé et d'orge s'étalent à l'infini. Toutes les femmes du pays sont occupées à arracher les herbes folles et les fleurettes et à chasser les oiseaux. Nous avons pu juger que le type et le costume sont les mêmes qu'au Tsoul, qu'en Hiaïna. La beauté ne court pas les chemins; la vertu non plus, disent mes compagnons !

L'azib où nous couchons se nomme Sehb el-Alig et se trouve sur le territoire des Beni Messara.

12 avril.

Les Beni Messara sont les ennemis séculaires des Ouezzani. Aussi que de précautions n'avons-nous pas prises pour mener à bien cette dernière étape. Si Mohammed a jugé prudent de descendre de sa mule, de rabattre son capuchon sur ses yeux et de faire une partie de la route à pied.

Nous avons croisé quelques groupes de Beni Messara ; ils avaient presque aussi mauvaise figure que nous et paraissaient également peu rassurés.

Ces Djebala sont les gens les plus lettrés, les plus corrompus et les plus pillards de tout le Magrib el-Aqça. Ils volent dans les tribus voisines des femmes et des enfants qu'ils revendent sur leurs marchés, comme du bétail, comme des nègres.

Partis à six heures du matin de Sehb el-Alig nous entrions à dix heures et demie dans l'enceinte d'Ouezzan.

13 avril.

Ouezzan nous fait fête. Il semble que ce raid à travers le Rif et les Djebala, territoires réservés des cheurfa, ait créé entre les Ouezzani et nous le lien d'une complicité secrète ; on nous accueille comme d'anciens amis.

Mouley Ali et Mouley Ahmed sont à Tanger. Le pauvre fou, le chef

de la confrérie, Mouley el-Arbi, a tenu à me recevoir. Sa figure d'ascète s'est encore creusée pendant ces deux derniers mois. Il ne parle plus que par monosyllabes, ses tics se sont aggravés. Sa garde féminine, toujours composée de quatre concubines voilées, ne le quitte plus. Son fqih s'adresse à lui à mi-voix, avec précaution, comme on parle à un enfant malade.

Son fils, Mouley Taïeb, est venu me chercher avec quatre chevaux de main, une dizaine d'hommes armés, et des chiens. Nous sommes remontés à sa maison, et là, sous les arcades du patio qui dans leur orbe gracieux encadraient toute la splendeur du couchant, nous avons causé en buvant de minuscules tasses de café. Ce fils d'une esclave noire est laid. Son nez recourbé, le nez de son père, tombe sur de grosses lèvres noires. Les yeux sont énormes, sans expression, sous leurs paupières lourdes, bordées de cils admirablement longs et recourbés. Aucune passion ne vibre sous ce masque indolent. Les mains longues aux doigts effilés, aux ongles de nègre,



Fig. 52. — L'Oued Ouerera (Gué d'Aouranin)
Vue prise de la rive gauche.

dénoncent la faiblesse, l'absence de toute énergie. La parole est sobre, réfléchie, mais sans éclat ni chaleur. Tout révèle l'éphèbe nonchalant passé sans transition des soins du gynécée maternel aux plaisirs dissolvants du harem, auquel a manqué l'éducation virile au grand air. Mouley Taïeb a dix-neuf ans, il rêve de voyager, de visiter la France surtout.

Il m'a joué un air arabe, du bout de ses grands doigts frêles, sur un piano faux au clavier édenté ; puis un air de violon, exercice chromatique au rythme étrangement rompu.

Des poissons rouges dans un bocal, des pendules de bazar, des glaces, d'admirables tapis d'Orient souillés de taches de graisse et de bougie, un vieux fauteuil au velours passé, deux pliants, quelques fusils rouillés, un sabre de cavalerie légère portant en guise de bélière une dragonne à gland d'or, un service à thé en argent, présent somptueux de quelque ami d'Europe, des fleurs en papier sous des globes de verre ; un peuple de serviteurs, négrillons demi-nus, vieilles négresses, nègres aux carrures athlétiques, secrétaires, tolbas, serviteurs djebaliens à la djellab courte, trapus et insolents ; une meute de chiens, sloughis noirs ou fauves, chiens de garde berbères, fox anglais ; des chevaux puissants, mais lourds et mal soignés... tel m'est apparu le décor familier où se déroule la somnolente existence du chef probable de la confrérie taïbienne d'Ouezzan, Mouley Taïeb ben el-Arbi.

De Ouezzan nous avons regagné Qçar el-Kébir, et de Qçar el-Kebir Tanger. Ici se termine donc la première partie de notre itinéraire.

Si Mohammed, qui, le brave homme, ne me garde pas rancune des émotions et des misères passées, a fait de notre voyage une critique qui paraîtra juste à bien des gens. Il m'a dit, aux termes près, ceci :

« A quoi bon tant de peines pour des chimères ! »

DEUXIÈME PARTIE

LES BRABER

J'ai fait ce voyage au pays des Braber en compagnie de l'un des cheurfa les plus vénérés du Maroc. Une discrétion, dont les raisons se devinent aisément, m'oblige à taire son nom. Je le désignerai, au cours de ce journal de route, sous le pseudonyme de Mouley Ali.

Mouley Ali, donc, a bien voulu se laisser conduire par l'itinéraire que je m'étais tracé, en dépit des difficultés et des dangers qu'une pareille excursion paraissait offrir. Le pays où nous nous aventurions était ou mal connu ou tout à fait inexploré ; l'accueil des tribus berbères était problématique ; l'heure pouvait sembler inopportune, puisque les querelles intestines ordinaires se compliquaient d'une guerre contre les colonnes françaises du Touat. On parlait de prédications de guerre sainte, de levée en masse pour la *Djihad*, la croisade contre l'Infidèle, que tout bon musulman doit faire, ou du moins appeler de ses vœux, sous peine de compromettre son salut éternel.

Dès le début une circonstance aggrava les risques du voyage : une trahison révéla la présence d'un Européen dans l'escorte du chérif. La nouvelle en fut colportée par un juif d'Azrou qui nous précéda. Il n'est pas de jour, pendant les deux premiers mois de notre route, où nous n'ayons été examinés, interrogés, sur ce mystérieux « Roumi », espion, prétendaient les uns, prospecteur en quête de mines d'or, disaient les autres. Les soupçons portaient tantôt sur un Rifain très blond, tantôt sur un Tittaouni au teint pâle, tantôt sur moi que dénonçaient mes récoltes de cailloux, d'insectes, de plantes et les singulières allures de

Bou hali[1] que m'imposaient mes opérations topographiques, photographiques ou astronomiques.

La sollicitude et la discrétion de mes compagnons ne s'est pas démentie un instant. Aussi ai-je tenu, dès le seuil de ce récit, à exprimer ma gratitude au chérif, mon hôte, et à redire merci à tous ceux qui furent les amis dévoués de Ben Mejâd.

[1] On donne au Maroc le nom de *Bou hali*, de *Medjdzoub*, de *Bahloul* à tous les originaux, aux fous inoffensifs. Le nom de *Ouali* est réservé aux saints qui ont le don d'opérer des miracles, pouvoir qu'on appelle *Taçarrouf*.

CHAPITRE PREMIER

DE QÇAR EL KEBIR A LA VALLÉE DE FÈS

5 mai 1901.

Départ à cinq heures.

Le rendez-vous est pour sept heures du matin, au bois d'oranger d'el-Ma el-Bared, à deux heures de marche au Sud de Qçar el-Kebir.

Je n'emmène avec moi qu'un seul serviteur, Mohammed ben el-Hamimer, le plus grand fumeur de kif et le plus fieffé brigand de tout le territoire d'Ouezzan, assez brave homme au demeurant.

La jonction s'opère à l'heure fixée. Le cortège chérifien arrive en trois groupes : en tête le chérif, monté sur un bel étalon oranais gris blanc, flanqué de deux rifains qui portent ses fusils et ne le quittent jamais. Derrière lui, sur des mules harnachées de *srijas*[1] rouges, marchent deux jeunes chérifs, ses beaux-frères ; l'un fera l'office d'*imam*[2], l'autre de fqih[3]. Derrière encore, monté sur le mulet qui porte les provisions, un gros chérif, parent pauvre, type accompli de parasite jovial et vorace, suit en chantonnant.

Une centaine de mètres plus loin vient la *mahaffa*[4] et son escorte. La lourde caisse disgracieuse est portée par deux mules, c'est une boîte rectangulaire, peinte en vert Nil avec filets rouges et rechampis jaunes, coiffée d'une toile grise. Cinq hommes l'encadrent en permanence et deux mulets de relai l'accompagnent. Sur l'un de ces mulets est juchée la cuisinière, une esclave noire jalousement voilée, qui porte en guise d'ombrelle un parapluie de coton gros bleu. Un aide de cuisine et un négrillon soudanais complètent ce deuxième groupe.

Le gros du convoi vient ensuite, constitué par une trentaine d'hommes et une trentaine de mules. Les hommes, Rifains, Djebala, Touati, Soussi,

[1] Selle de mulet. — [2] Chapelain. — [3] Lettré, secrétaire. — [4] Litière.

Draoui, et Soudanais, sont uniformément vêtus de la djellaba brune très courte, brodée de soies aux teintes vives et coiffés du khît berbère. Presque tous sont armés, qui de fusils, qui de sabres, qui de revolvers. Les mules sont pesamment chargées de volumineux bardas d'où émergent des canons de fusils, des lances, des mâts de tentes, d'où pendent des cordes. Elles marchent en liberté s'arrêtant pour brouter, trottinant pour regagner la colonne, harcelées par le « Ra » guttural des muletiers. Le moqaddem [1], le seul Rarbi, le seul arabe marocain de l'escorte, est à cheval et conduit militairement son monde. Cette troupe bigarrée n'est pas la suite ordinaire d'un personnage religieux. On pourrait deviner nos intentions, rien qu'à l'aspect de notre arsenal, à l'allure martiale de nos gens. Et de fait on nous prit plusieurs fois pour une colonne du Sultan, voire pour le Sultan voyageant incognito ; cette méprise faillit même nous être funeste.

Comme il était convenu, je me joins au gros du convoi qui défile alerte et leste, en chantant.

La route de Fès n'offre guère d'imprévu. Près d'el-Ma el-Bared s'embranche la route d'Ouezzan que j'ai prise en février, et par où je suis revenu du Rif en avril. Ensuite on pénètre dans le col par où le ruisseau d'el-Ma el-Bared descend dans la plaine fertile. A la sortie du col, la route bifurque encore ; nous prenons la piste Est, laissant à droite le chemin qui, par Qaria ben Aouda et Qariat el-Abassi, mène à Fès.

Vers dix heures nous faisons halte au bord de l'oued Mda, le même qui passe à Meiloudat, venu du Djebel Meçmouda voisin d'Ouezzan. Ce gros ruisseau a dix mètres de large sur cinquante centimètres de profondeur et ses bords sont incultes. Nous sommes dans le Rarb [2], sur les terres de la fraction de Sfian, et nous campons à côté de la source renommée d'Aïn Djerïafi, près d'un azib [3] du chérif.

[1] Chef du convoi.

[2] Le Rarb se divise en deux fractions : Sfian, Beni Malek.

[3] Ces *azibs* ou fermes sont de deux sortes : les uns acquis par les cheurfa sont leur propriété personnelle ; les autres sont — comme toute terre au Maroc — propriété du Sultan mise en valeur par des locataires à vie : au lieu de payer au Sultan l'impôt du dixième, l'*achour*, qui est le prix de cette location, les fermiers le paient au Chérif ; ce sont des jouissances seulement, des concessions temporaires, révocables, inaliénables, faites par le Sultan aux membres de la famille du Prophète, ses cousins, pour se concilier leur amitié et leur bénédiction.

6 mai.

Notre camp est planté en rond. La qoubba[1] sous laquelle le chérif reçoit les fidèles tient le haut bout ; à sa gauche la rhezana[2] où habite le chérif ; à sa droite la gitoum[3] du moul es-çinia, le serviteur chargé d'apprêter le thé inséparable de toute réception. Les autres tentes s'espacent sur le cercle : tente des hôtes, offerte aux gens de marque qui veulent se joindre au cortège ; tente des palfreniers où l'on abrite aussi les selles de velours émeraude brodées d'or ; tentes des muletiers ; tente des maîtres ouvriers : bourrelier, maréchal ferrant, tailleur, savetier, boucher ; tente du moqaddem sous laquelle on garde les provisions de route et où couche aussi le moul er-raouia[4] chargé d'approvisionner le camp en eau ; ma tente, que Ben Hamimer défend tant bien que mal contre les indiscrètes intrusions des curieux ; enfin la tente cuisine, jour et nuit rougeoyante et enfumée où la douce Meriem[5], notre cuisinière noire, chantonne en attisant des flambées de sarments. En tout onze tentes au milieu desquelles sont entravés par files successives les chevaux, qidars[6] ou chevaux de selle, les mules de serija, de mahaffa ou de bât. Au total une quarantaine d'animaux.

Vers six heures le camp est levé, les mules sont chargées, nous nous mettons en route. D'abord on longe les pentes du Djebel Si Omar el-Hadi au revers Sud duquel se trouve la source d'Aïn Mouley Yaqoub[7], source de pétrole bien connue où les gens du pays viennent laver les animaux atteints de maladies de peau.

La terre est argileuse, les roches de grès gris émergent tantôt en blocs énormes, tantôt en murailles. Dans l'Ouest, les collines s'abaissent,

[1] Grande tente cylindro-conique.

[2] Tente bonnet de police.

[3] Tente conique.

[4] La raouïa est une paire de grandes outres faites d'une peau de bœuf chacune.

[5] Marie.

[6] Cheval de bât.

[7] Presque toutes les sources thermales portent le nom de Mouley Yaqoub, en mémoire d'un miracle de ce saint qui dota de merveilleuses vertus curatives les eaux sulfureuses de deux sources situées à trois heures de marche dans l'Ouest-Nord-Ouest de Fès. De même à deux heures à l'Est-Sud-Est de Fès on trouve les thermes réputées de Sidi Khrazem où je passerai en rentrant à Fès.

s'arrondissent, et vont former au centre du Rarb une chaîne de mamelons réguliers qu'on nomme el-Biban.

On aperçoit de loin, dans l'Est, l'enceinte ruinée d'el Basra [1] qui fut, croit-on, la résidence des cheurfa d'Ouezzan.

Nous traversons un ruisseau, l'oued et-Tnin, au bord duquel se tient aujourd'hui même un marché très fréquenté. Cet oued, près de qui nous camperons ce soir, prendra plus bas le nom d'oued Tin et s'en ira grossir l'oued Rdat un peu avant son confluent avec l'oued Sbou. Au douar du moqaddem Merzoug, où nous plantons nos tentes, la rivière a déjà quatre mètres de large, ses berges escarpées sont couvertes de lauriers-roses.

7 mai.

Ce n'est pas une sinécure que d'être chérif en ce pays de foi ardente. Dès l'aube, quand il paraît sur le seuil de sa tente, Mouley Ali est assailli par les fidèles accourus. Ses propres serviteurs viennent lui baiser l'épaule ; les gens du pays lui baisent les mains, les pieds, embrassent le bas de ses vêtements; les vieillards se permettent de longues et paternelles accolades. S'il est à cheval on lui baise les genoux.

Chaque tribu a ses démonstrations particulières : les Zemmours arrachent le toupet du cheval pour en faire des reliques ; les femmes berbères font toucher au chérif une quelconque de leurs breloques familières qui devient un fétiche. Des hommes lui donnent leurs khîts bruns, des femmes leurs ceintures de laine grise ou leur hendira, cette pièce de laine rayée qui est le vêtement national des femmes berbères. Quand il daigne entrer sous une tente ou dans une maison, ses serviteurs emportent les tapis étendus sous lui. Toute cette défroque constitue les menus profits de notre escorte et nos serviteurs n'ont garde de laisser oublier aux visiteurs quelles bénédictions spéciales sont attachées à ces dons en nature. Quand la foule est trop nombreuse, ceux qui ne peuvent atteindre le chérif avec la main le touchent avec leur bâton ou leur fusil, ou bien encore ramassent une pierre à laquelle ils font une marque, la lancent sur le chérif et s'efforcent de la rattraper. Leur fanatisme va plus loin. On raconte que

[1] Léon l'Africain qui visita Basra, estimait sa population à 2 000 feux. Elle était déjà en décadence en 1100, du temps d'Idris, on la surnommait alors Basra ed-Delban. Tissot croyait y voir l'emplacement du poste romain de Tremulæ, gardant la route de Volubilis.

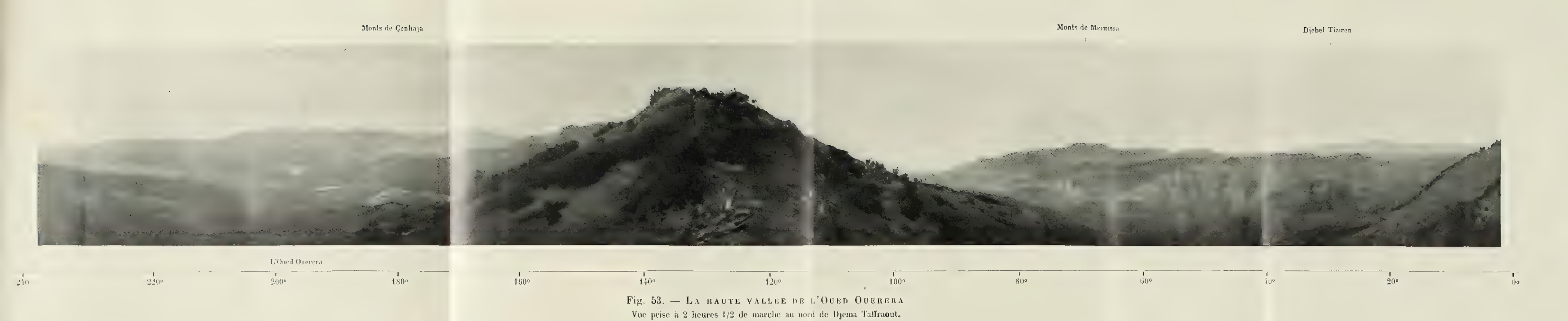


Fig. 53. — La haute vallée de l'Oued Ouerera
Vue prise à 2 heures 1/2 de marche au nord de Djema Taffraout.

Collines de Mejjat
el-Aouirem

Fig. 54. — L'Oued Sbou au gué d'el Mekensa
Vue prise d'el Mazaria (Az. = 100°).

Mouley abd es-Salem, chérif d'Ouezzan, faillit être tué par les Beni Mgild qui voulaient l'enterrer sur leur territoire afin que la tombe du grand saint sanctifiât leur tribu.

Le chérif doit subir sans sourciller ces démonstrations brutales et souvent indiscrètes, il garde au milieu de ces assauts cet air de distraction et de suprême ennui que s'imposent les grands de ce monde. Il parle bas, un de ses serviteurs, doué d'une voix de Stentor, fait l'office de héraut, clame ses réponses, ses souhaits.

Ce matin le départ s'effectue dans la brume. A peine devine-t-on à l'Est les montagnes des Djebala, dont la ligne bleue limitait hier notre horizon. Nous laissons à gauche le Djebel Qourt, le Djebel Aouf, les collines des Oulad Aïssa. L'oued et-Tnin continue sa route vers l'Ouest.

Au souk el-Had une piste importante se détache de notre chemin et conduit à ce village de Ba-Mohammed, bacha de Fès, où nous avons couché en février dernier. Beaucoup de cultures, beaucoup de champs en jachère où croissent de grandes carottes sauvages dont les fleurs jaunes, au parfum fort, font aux ondulations voisines un manteau vert pailleté d'or.

En deux heures de marche nous atteignons une vallée de trois kilomètres de largeur environ, au fond de laquelle serpente le lit de l'oued Rdat, large de trente mètres, profond de cinquante centimètres. Les berges ont plus de quatre mètres de haut, pourtant la rivière déborde à la saison des pluies et s'étale dans la vallée. L'oued Rdat se jette dans le Sbou avant le confluent de l'Oued Ouerera au-dessous du village de Sidi Qassem.

En tête de notre convoi marche un vieux mulet gris rapide et franc, habile à contourner les bourbiers, à traverser les gués. Le moul el-hammar, chef des muletiers, conduit son monde avec un entrain communicatif. Les hommes tout en marchant fument du kif et, entre chaque bouffée, boivent une gorgée de thé froid, qu'ils emportent dans de petites bouteilles à parfum. Toute cette troupe joyeuse et guerrière ignore où je la conduis et ne s'en soucie guère. L'important pour ces grands enfants insouciants est que l'on fait bombance, que les mouna[1] sont plantureuses et qu'on jouit dans la vie nomade d'une entière liberté.

Nous faisons étape au village de el-Hadj bou Salem en-Naouri.

[1] Repas offert par les hôtes.

8 mai.

Un coup de clairon réveille le camp au lever du jour. On abat les tentes, on mange la harira, la bouillie d'orge où nagent des pois chiches, on selle et on bâte les animaux, puis on attend que les fidèles aient apporté leur ziara, leur offrande, au chérif, et on se met en route.

Cette ziara est un don collectif ou individuel en nature ou en argent. Le plus ordinairement l'offrande est collective, les notables s'assemblent et débattent les conditions du présent. Le chiffre une fois décidé, on fait deux parts, une partie de la somme payera la mouna, l'autre sera l'offrande proprement dite. Le chîkh répartit les contributions de chacun : un tel apportera un plat de tàm, un tel un mouton, un tel de l'orge, un tel du bois, un tel des poules... les autres donneront ensemble telle somme d'argent.

La mouna est offerte en plusieurs fois ; elle consiste en général en un repas copieux [1] le soir et un repas léger le matin, avant le départ. On y joint un ou plusieurs moutons, des galettes [2] d'orge ou de blé, des fruits, du miel.

Chacun peut y ajouter un don individuel. Le soir, au crépuscule, on nous apporte de l'orge, ordinairement une forte charge de mule — 100 à 120 kilos — et de la paille ou de l'herbe.

L'offrande proprement dite est remise solennellement avant le départ, par tous ceux qui y ont participé.

Elle varie selon les tribus et selon la personne à qui on la destine. Mouley Ali a reçu au cours de notre voyage une dizaine de chevaux, une trentaine de mules et une dizaine de mille francs tant en argent qu'en nature (moutons, miel, beurre, tapis, etc.) La moyenne fut d'une mule par étape.

Certains pays sont réputés pour leur générosité.

La tournée de ziara en Algérie passe pour la plus productive ; on m'a cité l'exemple d'un chérif qui avait recueilli plus de cinquante mille

[1] Ce repas est invariablement composé de couscous au mouton.

[2] Ces galettes rondes et grandes comme assiette sont du pain sans levain, sorte de pâte lourde et indigeste.

francs dans le Sud Oranais ; le rapport moyen de cette tournée varie entre quinze et vingt mille francs.

Les cheurfa du Maroc ne sont autorisés à faire ces collectes en Algérie qu'avec la double permission du Ministre de France à Tanger et du gouverneur d'Algérie.

Quelques marabouts influents [1], obtiennent aussi le droit de quêter en Algérie. Le résultat de leur tournée est proportionnel à leur influence. Les chiffres élevés que j'ai cités ne s'appliquent qu'à certains personnages chérifflens, universellement vénérés et affiliés à toutes, ou presque toutes, les confréries religieuses.

Cette question des ziara, des zones d'influence religieuse, offre un intérêt capital. Ces visiteurs sacrés peuvent devenir de précieux auxiliaires pour les voyageurs, ils sont les seuls agents d'information, de pénétration, les seuls négociateurs qu'on puisse envoyer dans les tribus indépendantes. Le maghzen n'a garde de l'oublier. Je pourrais citer tel chérif, domicilié dans une des plus turbulentes tribus berbères, qui nous a dit confidentiellement recevoir un traitement annuel du Sultan pour jouer un rôle politique dans sa région.

Deux heures de marche au fond de petites vallées qui serpentent entre des collines rondes, incultes et fleuries, et nous atteignons la large dépression où coule l'Oued Ouerera.

Nous campons à Dcher es-Sbahi, sur le territoire des Oulad ben Aïssa, en face du tertre rocheux de Oukkacha, sorte de tumulus sous lequel la légende place des ruines et des cavernes. A côté s'élève le seïd des Sebbatou Rijel.

9 mai.

La tribu d'Hejaoua égrène le chapelet de ses hameaux le long de l'Oued Ouerera : maisons basses qui disparaissent à demi dans les hautes moissons ; jardins bordés de haies jalouses, autour desquels, à l'infini, s'étendent des prairies et des champs de céréales ; blés barbus à grains rougeâtres, qu'on nomme Gemmah en-Nebi, blés jaunes, à gros grains, ou Zerhih ; blés plus petits, aux épis minces, ou Askar. Sur les pentes

[1] Tels les marabouts de Kenadsa.

ces récoltes sont déjà blondes, dans la vallée les inondations de février ont couché les épis, des champs entiers jaunissent sans se dorer.

Nous passons la rivière dans le gareb (bac) de Mechra Geltet el-Hareth. Le courant est violent, l'oued a quatre-vingts mètres de large et les avirons des bateliers n'en trouvent pas le fond.

Cette traversée difficile, pleine d'incidents pittoresques met en relief



Fig. 55. — L'Oued Ouerera au gué de Mechra Geltet el-Hareth
Rive droite. — Embarquement.

l'horreur de nos mules pour la navigation et la belle humeur active de nos Berbères. En trois heures le transbordement est achevé et le convoi remis en route.

Non loin de la rive gauche, à Aïn Moussa ben Geddar, on nous montre au milieu d'un bouquet de figuiers, l'enceinte d'une vieille maison, que les habitants attribuent aux Roumi. La distribution est facile à reconstituer; le carrelage rouge et vert de l'une des pièces est intact; les murs en ciment et galets s'élèvent encore à un mètre au-dessus du sol ; une source naît à quelques pas de la mystérieuse demeure, son gazouillement met un peu de vie et comme un rayon de gaîté sur cette ruine perdue dans le feuillage.

Une ligne de collines basses et incultes sépare la vallée de l'Ouerera de la vallée du Sbou. Il faut moins de quatre heures pour aller de la rivière au fleuve. Vers le soir nous campons sur la rive droite du Sbou, à el-Mazaria, l'un des centres les plus fertiles et les plus peuplés de la plus grande vallée du Maroc.

Et, si résolu soit-on à être sobre de ses admirations, à ne rapporter des paysages aperçus que les lignes indispensables, que des schémas, on ne peut taire la beauté de ce pays de collines tel qu'il nous apparaît ce soir, semblable à quelque coin de France avec ses ondulations qui rappellent nos vallons, ce couchant nimbé des mêmes tons d'or pâle, ses oiseaux qui chantent les mêmes chansons, avec seulement une transpa-



Fig. 56. — L'Oued Ouerera. — Mechra Geltet el-Hareth
Rive gauche. — Débarquement.

rence plus limpide, un calme plus sonore, plus de silence et plus de majesté.

10 mai.

Force nous est de séjourner. Le Sbou décroît depuis une semaine, les cavaliers peuvent déjà le franchir, mais les mules n'y sauraient passer tant le fleuve est encore profond et violent. Dans vingt-quatre heures, sans doute, le passage d'el-Mekensa sera guéable.

Le soir nous montons à cheval pour aller visiter sur la rive gauche l'azib d'el-Aouirem, dont les habitants sont venus nous inviter. Les Oulad Aouirem, comme toute la tribu de Mejjàt dont ils font partie, sont des Berbères transplantés dans le Rarb il y a quelque cent ans par la volonté d'un Sultan. Ils étaient fraction des Doukkala et en ont conservé les usages. L'indépendance de leurs femmes, surtout, est un sujet de scandale pour leurs voisins. « Les filles — dit-on — épousent qui bon leur

semble, sans consulter leurs parents... Le jour des noces on immole un coq avant de sacrifier le mouton traditionnel... dans la publication du mariage on inverse la formule usuelle, on dit : Une telle, fille d'un tel, a pris X... pour époux. Enfin leurs femmes raisonnent, discutent, commandent.

Ces Mejjàt ignorent le joli proverbe de la sagesse arabe :

« Prends conseil de ta femme et fais le contraire ! »

L'accueil qu'on fait au chérif est bruyant et respectueux. Les hommes arrivent au galop, le fusil haut, mettent pied à terre pour venir baiser les



Fig. 57. — L'Oued Sbou au gué d'el-Mekensa
Le Chérif et son escorte.

genoux du descendant du Prophète, puis font la fantasia[1] en son honneur à grand renfort de cris et de coups de fusils. Les femmes viennent processionnellement portant des bannières faites d'un foulard noué au bout d'un roseau. Elles youlent, chantent, l'une d'elles improvise une sorte d'hymne qui célèbre les vertus de l'hôte sacré :

« Tu es la baguette d'argent sous qui les chevaux bondissent;
Tu es la théière fumante et nous les verres, inutiles sans toi... »

Ainsi chante la poétesse d'el-Aouirem, et ses compagnes reprennent en chœur :

« Que Dieu bénisse notre Seigneur ! »

[1] Le mot *fantasia* est inusité au Maroc. On nomme ces fêtes équestres : *le jeu de la poudre* ou *le jeu des chevaux*.

Pendant que cette litanie sans fin se déroule au dehors, le moqaddem chez qui nous sommes entrés nous fait servir du thé à la menthe et des crèpes au beurre rance ; toute fête doit être l'occasion d'un repas.

De la terrasse de cette demeure on découvre un grand paysage aux lignes molles que l'oued Sbou coupe en deux : Hejaoua sur la rive droite, où notre camp fait l'effet d'un jouet d'enfant; Mejjàt sur la rive gauche, que domine le Djebel Selfat.

Le jour tombe, nous reprenons le chemin d'el-Mekensa.

Le gué a encore deux cents mètres de large et nos étriers trempent dans l'eau. Le couchant est pourpre ce soir et sur ce fond d'apothéose nos cavaliers drapés dans leurs haïks blancs, le fusil droit ou posé en travers de l'arçon, se détachent en d'admirables poses.

La nuit est complète quand nous rentrons au camp.

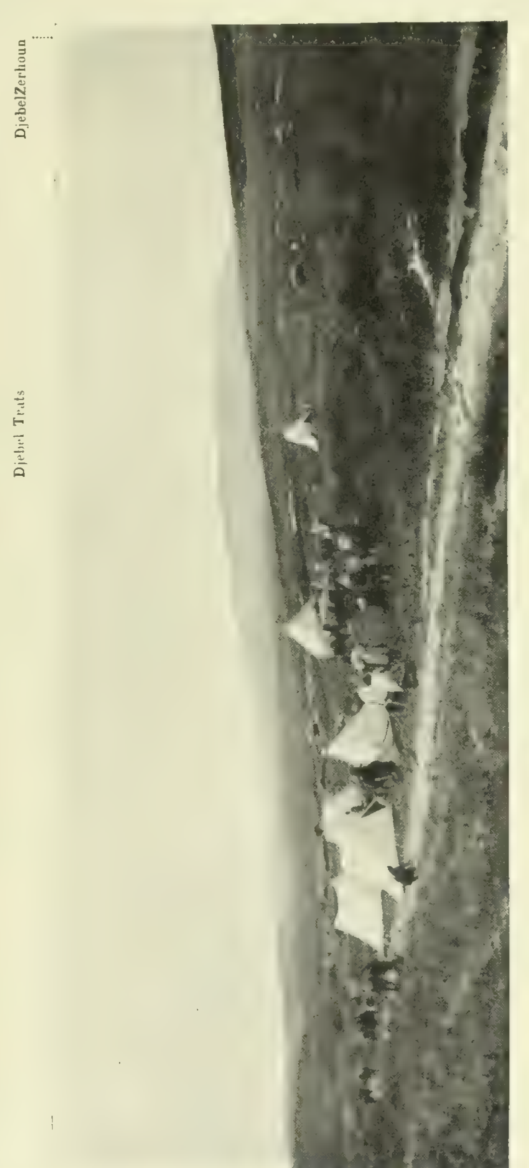


Fig. 58. — Bou Qachouch
Installation du camp.

11 mai.

Quatre heures de marche, en remontant la vallée de l'oued Zeggota et nous atteignons l'Azib de Bou Qachouch. Pendant toute la route nous avons longé le Djebel Selfat, chaîne d'aspect aride, rayée d'assises de

grès et surmontée d'une falaise rocheuse. Les villages des Cherarda sont accrochés à mi-pente. Du côté de l'Est les collines sont plus basses, plus arrondies, plus fertiles aussi.

Bou Qachouch est situé sur le territoire des Oudaïa, au point où le Djebel Zerhoun se soude au Djebel Selfat.

12 mai.

Le chérif et son escorte contourneront le Djebel Zerhoun pour gagner la vallée de l'oued Mekkès qui sépare le Djebel Tràts du Djebel Zerhoun. Je pars avec deux serviteurs pour visiter la montagne sainte, ses villes, ses jardins célèbres, et les ruines qui la couronnent.

Dès les premières pentes on pénètre dans une admirable forêt d'oliviers dont les dessous de bois fertiles rappellent les olivettes de Sfax, les plus belles de Tunisie. Des villes toutes blanches dominent presque à pic le ravin que nous suivons : à droite Çkhîrat, petite cité de deux cents feux, et sa sœur jumelle Kenadaq ; à gauche, un peu plus grande et ceinte de bonnes murailles de pierres, Beni Amar, où furent coupées les quatorze têtes qui ornèrent Bab Ftouh pendant mon séjour à Fès.

Le ravin se rétrécit, ses berges se déboisent et la vigne couvre les pentes. Nous atteignons ainsi la cuvette de Dobian que ferme au Sud le Djebel Qaçbat Zerhoun.

Ici les pistes divergent en patte d'oie : le chemin de droite mène à la ville de Mouley Idriss, la ville sainte qui garde le tombeau de Mouley Idris I ; le chemin de gauche conduit au Djebel el-Qelâa qui porte à son sommet un cirque rocheux dont une brèche unique ouvre l'accès. Au centre s'élève le seïd de Sidi Abd Allah el-Khiat ; la route centrale est une large voie, un peu envahie par les éboulis et les buissons, qui escalade en lacets le Djebel Qaçbat Zerhoun et accède à la vieille enceinte romaine qui couronne la montagne.

On me conduit d'abord au Kef el-Moujahidin lieu de pèlerinage très fréquenté ainsi que l'attestent les tas de pierres votives et les chiffons qui encombrent le seuil ; c'est là que Mouley Idris instruisit ses premiers disciples. Un bouquet de figuiers, d'oliviers sauvages et de caroubiers, ombrage l'entrée de la grotte. On descend une pente assez raide qui accède dans une excavation presque circulaire ; à droite une galerie s'en-

fonce vers le Sud, elle est tout de suite obstruée par un éboulis de terres. Du côté du Nord s'ouvre une étroite fissure ; à gauche une sorte de niche obscure, sans débouché, est creusée dans la paroi. Et c'est tout. La caverne sacrée n'a qu'un intérêt historique.

Un peu plus loin, à l'Ouest du Kef, sous un bouquet d'arbres, reposent les corps des disciples. Le lieu se nomme el-Mqaber mais on n'y voit plus trace des tombes.



Fig. 59. — Qaçba de Zerhoun (Az. = 180°).

Ruines de l'enceinte fortifiée.

Tout à côté se dresse l'enceinte du camp romain. A l'intérieur le sol ne porte aucune trace de constructions, il est hérissé de roches de grès entre lesquelles croît une herbe courte et jaunissante. Les murs ont partout plus de deux mètres d'épaisseur, ils sont faits de blocs de grès à peine équarris et solidement cimentés. La face Sud, celle qui surplombe la vallée creusée entre le Djebel Zerhoun et le Djebel Qannoufa, est toute dorée par le soleil.

L'entrée principale paraît avoir été à l'Ouest, dans la saillie que commande une grosse tour ronde bien conservée.

La face Est est rectiligne et se raccorde à la face Sud par une tour carrée, basse, massive, qui flanque le rempart.

La face Nord est courte, elle borde le ravin au fond duquel se trouve el-Mqaber. Une source naît sous le rempart.

La face Ouest est la plus irrégulière, elle monte vers la sortie en une ligne brisée au saillant de laquelle se dresse une tour carrée. Le mur était surmonté de créneaux découpés en dents de scie.

Le rôle de cette enceinte fut, à n'en pas douter, un rôle de surveillance sur la vaste dépression où s'élèvent Fès et Meknès. De la face Sud on découvre tout le pays compris entre les montagnes des Djebala et celles des Zemmours ; on voit Fès, dont les maisons blanches s'étagent au flanc du Gebgeb ; Meknès, qui étale largement ses jardins dans la plaine, puis,



Fig. 60. — Qaçbat Zerhoun
Tour ronde face Ouest (Az. = 230).

fermant l'horizon au Sud, les lignes confuses des collines des Beni Mtir, des monts des Beni Mgild, des Aït Ioussi et les cimes encore chargées de neige des Beni Ouaraïn et des Riata.

C'était là sans doute l'un des éléments de ce *limen* que Rome avait tracé pour défendre la Mauritanie Tingitane contre les assauts des Barbares.

Parmi ces ruines mélancoliques une fraction de la tribu Berbère des Beni Mgild, les Aït Hassein, est venue planter ses tentes ; elle s'est constituée gardienne de cette qaçba, elle plante ses tentes autour de l'enceinte et utilise les tours, les bâtiments accolés au rempart, le corps de garde auprès de la porte.

Nous regagnons l'azib de Sidi abd Allah ben Tazist où notre camp est déjà dressé.

13 mai.

Les gens d'ici sont d'origine rifaine, un chérif d'Ouezzan, propriétaire de ces azibs, les importa dans ce pays.

Partout au Maroc on trouve cet enchevêtrement de races, de tribus. Les environs de Fès, de Tanger, sont peuplés de fractions venues de toutes les provinces de l'Afrique du Nord. Les ancêtres ont pris part aux sièges de ces villes et sont demeurés dans la banlieue après la conquête.



Fig. 61. — Gorges d'El-Harouchi
Berbères faisant la fantasia.

D'autres causes encore ont bouleversé la carte politique du Maroc : la volonté des Sultans, les querelles intestines, les invasions venues de l'Est et du Sud, l'exode des Algériens lors de la conquête française.

Ainsi s'explique la présence dans le Rarb de tant d'éléments étrangers : oranais, rifains, djebaliens, brabers ; éléments dangereux qui ne s'assimilent pas.

Nos hôtes ont organisé une battue de sangliers en l'honneur du chérif. On vient nous chercher dès l'aube. Nous remontons la vallée du petit oued Sidi abd Allah ben Tazist, resserrée entre les murailles rocheuses du Zerhoun et du Qannoufa. Une haie de canons de fusil nous entoure, les salves tirées à bout portant affolent nos chevaux, la poudre des bassinets nous vole au visage et chaque coup de feu nous lance un camouflet brûlant.

Sur notre chemin, barrant la vallée, se dresse un gros rocher déchiqueté que surmonte le bourg d'el-Harouchi. Une fusillade enragée empanache soudain la ligne de crêtes et cinquante hommes dévalent en hurlant, simulant une attaque.

La battue s'organise. Les batteurs[1], tous armés, foulent les buissons de chênes qui vêtent les pentes d'un fourré dru où les chiens ne peuvent passer.

La chasse a été fructueuse. On a tué deux énormes sangliers; d'au-



Fig. 62. — Types de Rifains émigrés au Zerhoun
Chasse au sanglier. — Tireurs gardant un passage.

tres ont été manqués; personne n'a été blessé, et c'est miracle au milieu de ces fusillades concentriques qui font une chasse aussi dangereuse qu'une bataille.

Le retour s'est fait à la nuit close, les salves des longues moukhalas éclairaient la route comme les gerbes d'un feu d'artifice, éveillant les roulements et le fracas de tonnerre des échos endormis.

14 mai.

La courte étape de ce jour nous conduit au douar des Oulad Iahia, où nous sommes les hôtes du qaïd Si abd el-Qader.

[1] Ces batteurs rifains crient « haïlaïlé » en foulant le bois: ce cri a une analogie singulière avec le mot: halali.

Nous doublons le Djebel Qannoufa pour longer le flanc Sud du Zerhoun. De là l'œil embrasse à vol d'oiseau la plaine immense de Saïs et d'el-Gour, entre Fès et Meknès. Cette plaine est fermée à l'Est par le Sbou et les collines des Oulad el-Hadj que nous avons franchies en allant au Rif. La bordure montagneuse qui l'enferme au Nord s'appelle : Djebel Zalagh, surplombant le Sbou ; Djebel Gebgeb, dominant Fès ; collines de Lemtah, Djebel Tràts, coteaux de Khamra, Djebel Qannoufa, Zerhoun, Gérouan, dominant Meknès.

L'horizon plat qui s'étend au Sud et à l'Ouest paraît aride et pierreux, aucun accident du sol n'en rompt la monotonie, le soleil y promène seulement l'ombre grise des nuages.

15 mai.

L'étiquette religieuse commande au chérif une allure de voyage assez lente et de continuels crochets. Il n'a pas le droit d'avoir un but et d'y marcher directement. Il se doit aux fidèles, il faut qu'il réponde à toutes les invitations. Ce matin, trois cavaliers du qaïd Abd el-Qader sont venus nous prier de nous rendre chez leur maître.

La maison est en terre battue, blanchie à la chaux. Un rez-de-chaussée, un étage couvert d'un toit plat en roseaux et en terre, composent tout le logement. Quelques abris, des cuisines, une étable-écurie forment les communs. Le tout est ceint d'un mur et d'une haie d'épines. Dans la longue salle de l'unique étage on a jonché le sol de tapis, de matelas et de coussins. Les armes, les selles, un service à thé, sont empilés dans un coin.

Le festin est servi à la mode algérienne car les Oulad Iahia sont originaires des environs de Laghouat et ont conservé les usages de leur pays. On nous présente l'ancêtre de la tribu, un vieil homme de cent seize ans, qui se souvient avoir chargé avec ses fils contre les premières colonnes françaises.

L'usage veut que la fête commence par des ablutions. Un plat de cuivre, une aiguière au long col pleine d'eau tiède, un savon, des serviettes, circulent de convive en convive. Puis le fils du qaïd, armé d'une burette effilée, bouchée d'un stiligoutte, nous asperge, nous inonde, d'eau de rose et d'eau de fleur d'oranger. Enfin on se passe une cassolette où

brûle du bois aromatique. Chacun, à tour de rôle, la place sous ses vêtements, et, capuchon rabattu, s'imprègne de vapeurs parfumées.

Pendant ce temps les serviteurs, les clients du qaïd, les étrangers, viennent, un à un, baiser la main du chérif. Et c'est merveille de voir comme tous, même les plus humbles, savent se prosterner sans que cette attitude ait rien de ridicule ni de servile, combien les plus misérables ont de noblesse sous leurs haillons harmonieusement drapés, combien les sentences pieuses, les proverbes, fournissent aux plus pauvres d'esprit de belles et touchantes formules de salutation et de prière.

En cela l'Arabe l'emporte sur le Berbère ; l'un a plus de grandeur, plus de style, l'autre est plus rude, mais il est plus sincère. Le contraste est frappant, mes compagnons l'ont observé comme moi ; ils disent à ce sujet :

« L'Arabe est plus noble, plus hospitalier, mais il est traître. Il mange avec son frère et le tue en sortant du repas.

Le Berbère est grossier, rude, mais fidèle. Il mange avec un étranger et se fait tuer pour lui en sortant du repas ! »

L'un des convives, pour nous prouver la supériorité de la race jaune, arabe, sur la race blanche, berbère, et sur la race noire, nous a conté cet apologue :

« Quand Allah voulut créer le premier homme, il prit de la pâte, la pétrit soigneusement, et la mit au four. Après un jour et une nuit le Créateur ouvrit le four pour contempler son œuvre : L'homme était blanc et mou.

« Allah pensa : « Je ne l'ai pas assez cuit ! »

« Il le remit au four et cette fois l'y laissa une semaine entière. Et l'homme en sortit tout noir exhalant une mauvaise odeur.

« Allah pensa : « Je l'ai trop cuit ! »

« Il façonna donc une nouvelle image et la laissa trois jours au feu. Cette fois, l'homme était brun doré, il était souple et résistant ; Allah s'écria : « Il est parfait ! »

Après la prière du louli qui se fait une heure après midi, nous levons le camp et nous descendons dans la plaine de Saïs en traversant deux ruisseaux dont le second porte le nom d'oued Aïn Beida. La plaine est bien cultivée, bien irriguée, des azibs, des villages et des douars apparaissent dans toutes les directions. Ceux que nous traversons appar-

tiennent aux Oulad Sidi Chîkh, aux Doui-Menia. Ces noms algériens confirment ce que je disais l'autre soir du mélange des tribus dans ces parages.

Nous campons près de l'Aïn Toto[1], à côté du douar du qaïd Hassen Ménéè, des Doui-Menia.

[1] Toto est la transformation berbère de Tahar. Voici quelques transformations analogues

Mohammed	Mouha.	Abd es-Salem	Assou.
Driss	Hritssan.	Hachmi	Hachoum.
Saïd	Baadi.	Fatma	Yitto.
Abd Allah	Aâla.	Hadhoum	Hada.
Abd el-Qader	Aqa.	Meriem	Berri.
Mehemed	Mhend.	Rahma	Hana.
Ahmed	Hado.	Leineb	Ezzi.
Arbi	Abi.	Khadija	Idja.
Ali	Bâli.		

Les Berbères ont aussi des noms propres particuliers tels que :

Harouch	nom d'homme.
Ouahaja	nom de femme.
Arbalou (source)	nom de femme.
Sultan se dit en berbère	Ajellil.
» » » en soussi	Agellil.
Chérif se dit en berbère	Amerabet.
Chez les Zemmour	Agourram ou Acherifa.

CHAPITRE II

DE LA VALLÉE DE FÈS A LA VALLÉE DE LA MLOUIA

16 mai.

Nous entrons ce matin en pays Braber, dans la tribu des Beni Mtir. Le paysage reste à peu près le même ; les gens changent de type, de mœurs et de langage.

Une escorte est venue nous quérir, fusil au poing, jusqu'au douar des Doui Menia. Le trait caractéristique de ces Berbères est la brutalité. En venant à la rencontre du chérif ils entendent lui rendre hommage sans doute, mais leur visite semble plutôt une prise de possession, un enlèvement.

Sur le chemin, de distance en distance, des goums s'avancent à notre rencontre. Les cavaliers se forment en bataille et, quand la mahaffa passe, ils saluent gravement, en inclinant leurs fusils, mettent pied à terre, laissent les chevaux sur leur bonne foi et vont pieusement, leurs longs selhams touchant presque le sol, baiser les vêtements du chérif ou les montants de sa litière. Ensuite, ils se remettent lestement en selle et partent au galop, debout sur leurs grands étriers, en faisant des moulinets avec leurs armes.

Leurs chevaux sont petits, mais bien roulés ; à l'encontre des chevaux du Rarb qui sont maigres et assez haut perchés, de ceux des Zemmours qui sont minuscules et nerveux comme des chèvres, de ceux des Aït Ioussi qui sont plus forts et mieux musclés.

Le harnachement se compose d'une bride arabe ordinaire, d'une selle marocaine, du tapis de selle à huit ou dix feuilles de feutre diversement teintes, la première uniformément rouge coquelicot.

La selle marocaine ne diffère de la selle algérienne que par l'exiguïté

de son siège, la petitesse de sa palette, qui est plate et non cintrée. L'arçon est en bois revêtu de peau de mouton. On recouvre le tout d'une chemise de cuir de filali [1] plus ou moins riche et brodée de soie. Les selles de Meknès et de Merrakech sont les plus renommées.

Mais toutes les grandes tribus de l'Est : Riata, Beni Ouaraïn, Oulad el-Hadj, etc., achètent des selles algériennes à Tlemcen, ou sur le marché d'Oujda.

Le plus grave défaut du harnachement marocain est la fragilité des étrivières et des sangles. On les fait en lanières tressées qui se coupent



Fig. 63. — Beni Mtir venant saluer le Cherif

vite dans les boucles mal polies et dans les étriers grossièrement forgés. De là des ruptures fréquentes qui entraînent presque toujours la chute du cavalier et l'obligent toujours à s'arrêter pour faire une réparation de fortune.

L'étrier est large et tranchant. L'angle intérieur de sa semelle sert à labourer le flanc du cheval. Le Berbri porte rarement des éperons. Un fort poitrail maintient la selle et s'y attache par deux grosses boucles métalliques.

La bride n'a pas d'œillères comme en ont les brides tunisiennes et algériennes. Deux montants en cuir brodé de soie supportent le mors

[1] Ce cuir de filali préparé au Tafilelt, doit sa souplesse et sa couleur rouge à la tacaout, gale du tamarit, qui sert à tanner. La charge de mule de tacaout rendue à Tetouan se vend 10 francs ; au Tafilelt, elle coûte 6 francs.

de fer, ce mors terrible, à liberté de langue très profonde, où s'articule l'anneau rigide et coupant qui tient lieu de gourmette.

Ainsi harnaché, pris entre l'étau du mors qui lui broie les barres et le coin tranchant de l'étrier qui lui laboure les flancs, le cheval berbère, si légère que puisse être la main de son cavalier, a les attitudes et les allures de nos chevaux de cirques. Il n'a plus ni volonté ni résistance. Le placer est haut et roide, l'encolure est rouée et rigide, le cheval ne se détend pas au galop, ne se livre jamais, et reste, même au repos, quand le cavalier l'abandonne les rênes passées autour du qerbous [1], immobile et contracté comme s'il était enrêné.

L'équitation des Braber se borne à la conduite du cheval dans toutes les directions, par tout terrain, et au maniement habile des armes. Ils ne connaissent que le pas, l'amble et le galop ; ils tiennent leurs rênes de la main gauche et ne s'en servent que par effets d'opposition. Dressés sur leurs étriers très courts, ils évoluent avec beaucoup d'aisance. Un simple changement d'équilibre de ce cavalier haut perché, oblige le cheval à tourner à droite ou à gauche sous peine de verser. Ils se servent rarement d'armes d'hast ou d'armes de jet. Les cavaliers tirent à cheval, à bout portant, et sans épauler. Quelques-uns adaptent une baïonnette au canon de leurs fusils. Les braves réputés obtiennent la faveur insigne de porter au canon de leur fusil une sorte de gonfanon de soie frangé de laine avec ganse jaune et gland d'or.

Tels sont à grands traits les caractères principaux des cavaliers Beni Mtir qui forment notre cortège. Ils galopent autour de nous, se groupent en goum et se déploient en éventail, avec une merveilleuse rapidité.

Puis, égayés dans la plaine, ils figurent une mêlée remplie d'incidents, de cris, de coups de fusil, de combats individuels qui mettent en valeur la souplesse des chevaux et l'adresse des cavaliers. On appelle cela le « Jeu de la poudre », et je comprends qu'on s'y passionne jusqu'à rompre, dans une volte trop brusque, les jarrets de son cheval ou brûler d'un coup de pistolet, dans un corps à corps, la barbe de son adversaire, ainsi qu'il advint devant nous ; mais le Berbri préfère à ce jeu martial la fantasia traditionnelle, le « Jeu des chevaux », courte charge en ligne, terminée par une fusillade générale et un arrêt brusque. J'ai vu des

[1] Le haut pommeau de la selle arabe.

cavaliers refaire vingt, trente, cent fois, cette brève galopade sans intérêt, sans imprévu, sans rien qui justifie l'excitation folle qu'elle produit chez l'homme et la fatigue qu'elle procure au cheval.

Et c'est toujours pour moi un sujet d'étonnement que l'Arabe ou le Berbère, cavalier de race et de tempérament, n'ait su trouver aucun sport hippique, ni les tournois, ni les courses, ni les sauts d'obstacles, ni les carrousels, ni le dressage et l'art équestre, qu'il soit demeuré dans une ignorance grossière de l'hippiatrique, et que l'unique expression de vingt siècles d'équitation soit cette fantasia si brève, si incomplète !

La plaine de Saïs qui, du haut du Zerhoun, semblait plate et pierreuse, est, au contraire, accidentée et fertile. Des champs bordent notre route et s'étalent au loin, à perte de vue. Partout des sources, partout des ruisseaux, des bouquets d'arbres, des douars. Les Aït Otman ou Daoud, fraction des Beni Mtir, paissent en ce moment leurs troupeaux autour du seïd de Sidi Ismaïl et de l'ancienne qaçba du qaïd Hosseïn Les Aït bou Bideman chez qui nous nous arrêtons ce soir, campent près des Sebàa Aïoun, sept sources qui jaillissent dans sept bouquets d'arbres et vont former un ruisseau, affluent de l'oued Jdida.

Nos tentes sont plantées sur un *tumulus* entouré d'un fossé, et tout autour on nous montre des ruines, des éboulis de pierres ; ce sont, prétendent nos guides, les vestiges des établissements des Beni Merin qui peuplèrent cette région.

La plaine est giboyeuse ; Mouley Ali a tué vingt perdreaux en deux heures sans descendre de cheval.

17 mai.

Ce matin les femmes Beni Mtir sont venues en foule vénérer le chérif. Elles sont laides en général, sales sans exception, petites, couvertes de tatouages bleus du cou à la poitrine, du poignet au coude, de la cheville au mollet. Elles sont tatouées aussi au bout du nez, au menton, aux pommettes et entre les sourcils. Ce sont les vieilles femmes qui pratiquent ces tatouages ; elles n'y mettent aucune fantaisie, aucune régularité ; le quadrillage est le dessin le plus fréquent. On m'avait parlé de tatouages singuliers représentant des scènes ou des instruments de la

Passion, des caractères hébraïques, réminiscence de la foi juive ou chrétienne des aïeux, il ne m'a pas été donné d'en rencontrer.



Fig. 64. — Types de femmes Beni Mtir

La croix est une image simple qu'on trouve souvent, croix de Malte, croix de Saint-André, ou croix grecque, mais, pas plus au Maroc que chez les Touareg où ce signe abonde, on ne peut conclure qu'il s'y rattache une intention ou un souvenir.

Le vêtement des femmes braber est caractéristique, elles portent la hendira, pièce de laine striée de raies de couleur dont la forme rectangulaire et les dimensions restent à peu près invariables, mais dont les nuances changent pour chaque tribu : les Beni Ouaraïn en ont de bleu sombre, les Zemmour de multicolores, les Aït Isdeg de blanches rayées de noir. Ce vêtement se porte comme un plaid, on épingle les deux coins sur la poitrine.

Les Braber portent sous la hendira un vêtement de toile grossière, semblable à celui des Rifaines : deux bandes tombant jusqu'aux genoux, retenues sur les épaules par des fibules et à la taille par une ceinture de laine rouge ou par une corde tressée de laine noire ou gris clair. Les jambes sont protégées par ces jambières à damier tricolore, les targiouin.

Elles se couvrent la tête de chiffons sordides, maculés de taches de henné, et, par-dessus, les jours de fête, elles enroulent un foulard de soie ou de toile imprimée que retient une corde de laine.

Les bijoux sont à très peu de chose près ceux des femmes arabes : bracelets d'argent ou de cuivre, colliers de verroterie, khelakhel aux chevilles, parures de tête et de poitrine, faites de pièces de monnaie d'argent juxtaposées.

Presque toutes les femmes portent un enfant sur leur dos. Cet usage écartèle l'enfant, donne à l'articulation coxo-fémorale une dislocation

qui permettra plus tard à l'homme ces poses accroupies si douloureuses aux Européens.

Elles entrent une à une, prosternées dès le seuil et embarrassées. Le nègre qui fait office d'appariteur les prend par le bras, arrête les manifestations exagérées, leur permet seulement de baiser les bottes algériennes brodées d'or du chérif. Quelques-unes apportent une mince offrande, un grîch [1] généralement, qu'elles déposent à terre. D'autres demandent une amulette. Le beau-frère du chérif l'écrit et la remet contre quelque menue monnaie, avec des recommandations précieuses. A l'une d'elles, une très vieille femme presque aveugle, il explique gravement comment il faut déplier le papier, le soir, avant de s'endormir, et le maintenir sur les yeux avec une bande de toile.

Pendant ce défilé des femmes sous la qoubba chérifienne, les hommes se sont accroupis en cercle autour d'une mule qu'ils vont offrir à Mouley Ali. Le type est rude et sans noblesse, figures basanées, têtes rasées coiffées d'une mince rezàa blanche, barbe longue et effilée, coupée de très près sur les joues et sous le menton. Presque tous portent un gros anneau d'argent à l'oreille droite. L'expression dominante est la dureté.

La première impression que donnent tous ces Berbères est, partout et toujours, la brutalité. Le vêtement est encore le long burnous de



Fig. 65. — Beni Mtir attendant la sortie du Chérif

laine écrue, tombant, avec une roideur de chape, jusqu'aux talons. Véritable vêtement national d'un peuple cavalier le selham donne aux pié-

[1] 25 centimes environ.

tons une apparence monacale, une démarche pesante et embarrassée.

Le chérif sort de sa qoubba, s'avance jusqu'au cercle qui l'attend. Tout le monde se lève. Le nègre Brik[1], le héraut à voix de clairon, clame : « Fatiha ».

Chacun joint les mains étendues comme pour figurer un livre ouvert et récite la Fatiha, la première sourate[2] du Coran. Brik répète les bénédictions et les vœux que le chérif prononce à voix basse. La prière finie, nos serviteurs prennent la mule offerte en ziara et Mouley Ali s'étend dans sa litière que les hommes de la mahaffa enlèvent et agrafent



Fig. 66. — El-Gour (Az. = 180°).
Les Beni Mtir faisant visiter la ruine au Chérif.

aux selettes des deux mules. Ils entonnent ensuite à l'unisson une invocation à la louange de l' « envoyé d'Allah ». Le reste de l'escorte et les assistants la répètent. On hisse la cuisinière sur sa mule, chacun se juche de son mieux sur la charge d'un mulet et le convoi s'ébranle, escorté de tous ceux qui possèdent un cheval et un fusil, au milieu des clameurs des femmes, dans la fumée d'une assourdissante fusillade : « Barra be slama ! » Pars avec le salut !

Après la plaine de Saïs nous entrons dans la plaine d'el-Gour qui doit son nom à ce tertre, rond comme un socle, surmonté de deux assises monumentales en grès bien taillé, qui s'élève au bord de l'oued Jdida

[1] Brik nom d'homme, Brika pour les femmes, signifie celui ou celle qui est béni de Dieu.
[2] Sourate : verset.

et domine le pays. Ce sont les débris de quelque tour romaine, sorte de grand'garde aventurée dans la plaine. La première assise encercle la base du mamelon. La seconde plus étroite, le couronne ; elle n'a pas plus de vingt mètres de diamètre. Le sommet est une plate-forme jonchée de blocs et de pierrailles, l'herbe y croît haute et drue. Un trou à demi comblé s'ouvre presque au centre. Les Braber nous affirment que ce trou est l'orifice d'un souterrain débouchant dans la rivière. On verrait encore dans l'oued Jdida, en été, quand les eaux sont basses, une large dalle dans laquelle est scellé un anneau de fer ?

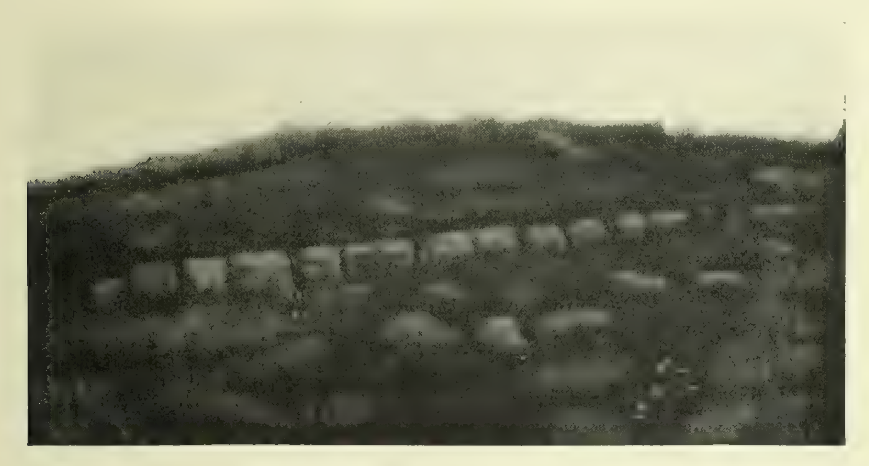


Fig. 67. — El-Gour (Az. = 0°).
Ruines de l'assise supérieure.

Naturellement, cette ruine cache un trésor merveilleux et les Beni Mtir en sont les gardiens jaloux. Ils ignorent, d'ailleurs, son origine et son histoire. Eux-mêmes sont étrangers dans ce pays. Les qaïds Ould Nomma et el-Hadj Alilou, nous racontent que leur tribu est venue du Çahra poussée par je ne sais quelle invasion jusque dans les montagnes de l'Atlas. Elle vécut de longues années sur les rives de l'oued Gigo, fonda les villes d'Allil et de Talilt, puis, chassés par les Aït Ioussi et les Beni Mgild, elle s'établit sur les pentes Nord du Moyen-Atlas et dans cette plaine.

Nos hôtes de ce soir sont les Aït Ali ou Ali, fraction des Beni Mtir.

19 mai.

Deux heures de marche et nous atteignons les premières pentes de cette chaîne bleue qui bordait le panorama vu l'autre soir du haut du Djebel Zerhoun.

De Foucault nomma cette ligne continue qui va de Taza aux Zemmour : la chaîne Riata-Oulmess.



Fig. 68. — Beni Mtir apportant la « Mouna. »

Par delà courent et s'étagent successivement les plissements du Moyen, puis du Haut-Atlas.

L'ascension est douce. La plaine, moins cultivée mais toujours fertile, alterne les champs d'orge avec les champs en jachère couverts de folles avoines. Des uns comme des autres émergent des touffes de palmiers nains et de gros blocs rougeâtres de basalte scoriacé[1]. Plus on s'approche de la montagne, plus ces blocs deviennent nombreux ; ils se pressent, s'entassent, s'enchevêtrent, jusqu'à rendre la marche difficile. Cette plaine rocailleuse porte le nom d'er-Riba, elle est traversée par plusieurs cours d'eau dont la conjonction forme l'oued Jdida. Ce sont : l'oued er-Riba, l'oued Akkous, l'oued Tisgit, sur les bords duquel nous campons. Les Aït Harsalla, maîtres de cette région, passent pour la fraction la plus sauvage des Beni Mtir. Ils sont sans cesse en guerre avec leurs

[1] Échantillon n° 2.

voisins les Aït Ioussi et avec leurs frères les Aït Nàman. Leur accueil est un peu farouche, ils semblent plus misérables et plus sales que les autres fractions et la langue arabe n'est plus guère parlée que par les notables.

Pendant qu'on plante les tentes et que le qaïd Aïssa, notre hôte, fait rassembler la mouna, nous remontons la gorge profonde que la rivière s'est taillée dans les collines rocheuses. Ce ravin solitaire a mauvais renom. Un indigène, à qui je demandais où conduit cette voie mystérieuse qui s'enfonce dans la montagne, entre ces parois à pic, errodées, arrasées par des vicissitudes séculaires, tapissées de lianes et de figuiers sauvages, m'a répondu : « Le chacal seul le sait. »

20 mai.

Les Aït Nàman, chez qui nous pénétrons ce matin, possèdent plus de quatre cents tentes et peuplent les pentes nord du Moyen-Atlas, entre l'oued Tisgit et la route de Meknès au Tafilelt.

Les deux grandes routes du Tafilelt sont : celle de Meknès qui passe par Azrou et le territoire des Beni Mgild, et celle de Fès passant par Qçabi ech-Cheurfa et le territoire des Aït Ioussi.

Un goum d'une trentaine de cavaliers nous accueille à la frontière des Aït Nàman. On fait halte un instant pour recevoir les hommages, convenir de l'itinéraire et du cérémonial. A peine remis en selle, nous sommes chargés de front, de flanc, à revers, par d'autres goums qui simulent une attaque et viennent tourbillonner jusqu'au milieu de notre escorte affolée. La mêlée, la poursuite, des retours offensifs, durent toute la route et cette fantasia monstre ne s'achève qu'à l'étape, au cirque d'Aïn bou Bouda, sorte de cuvette gazonnée, encerclée de collines que strient des assises horizontales de calcaire tufacé[1].

Le chemin que nous avons suivi nous a conduits droit à l'Ouest. Nous avons longé le premier plissement du Moyen-Atlas en nous élevant le long de ses pentes qui tombent à pic, en falaises, en escaliers de grès aux marches géantes, sur la plaine d'er-Riba et de bou Fekran.

La Qaçba de Bou Fekran qu'on aperçoit, sur le ruisseau du même

[1] Échantillon n° 4.

nom, entre la Qaçbat el-Hajeb et Meknès fut construite vers 1734, sous le règne tragique de Mouley Ismaïl, par des esclaves chrétiens[1].

Dès l'arrivée au gîte, nos mules et leurs muletiers sont allés, comme chaque soir, glaner du fourrage et du bois autour du camp. Les gens du pays les ont emmenés vers l'Ouest, du côté de Mouley el-Mehdani.

Soudain, nous entendons le cri d'alarme, une fusillade. Les haïks de rappel flottent dans le vent, au sommet des collines; les cavaliers sautent à cheval et partent en trombe : la fraction est attaquée par les Aït Iékeddéren.

Les Beni Mtir sont, à l'heure présente, partagés en deux clans : ceux de l'Est, à la tête desquels figurent les Aït Nàman, belliqueux, indépendants, sans cesse en guerre avec les Aït Ioussi, obéissant mal au joug, pourtant léger, du bacha de Fès[2]; ceux de l'Ouest, au nombre desquels figurent les Aït Iékeddéren, les Bou Rouzzin, moins nombreux, et soumis, autant que des Braber peuvent l'être, au bacha de Meknès[3].

Le Maghzen, comme à l'ordinaire, entretient l'inimitié qui règne de temps immémoriaux entre ces deux clans. Il arme et approvisionne en munitions[4] les Bou Rouzzin auxquels il confie la police de la route officielle du Tafilelt, par Meknès et Azrou.

Le combat qui s'engage est un des mille incidents d'une querelle

[1] Qu'il me soit permis de rappeler ici — bien que ces faits appartiennent à l'histoire, non à la géographie — que des centaines de milliers de chrétiens ont souffert l'esclavage et le martyre sur la terre marocaine.

Ce furent des prisonniers de guerre portugais, espagnols, anglais ou français; des captifs de toutes nations pris par les pirates de Salé ou du Rif; des missionnaires envoyés pour traiter le rachat des captifs : frères Mathurins, de la Trinité, de la Rédemption, créés par Innocent III, et saint François d'Assises; pères espagnols Alfequeques, Rescatadores, fondés par Alphonse X de Castille; pères de la Mercy, de Nuestra Señora de las Mercedes, Redemptionnistes... et tant d'autres.

Le martyrologe n'est pas clos, chaque année en allonge la liste : hier encore, M. Pouzet était assassiné sur la côte rifaine, et les Djebala enlevaient deux jeunes Espagnols.

Ces crimes témoignent que la haine séculaire persiste toujours, que l'intolérance islamique est irréconciliable. On s'est efforcé pourtant d'obtenir reparation de ces crimes. Jadis on payait rançon pour le rachat des captifs; aujourd'hui le Sultan paye des indemnités aux familles des victimes, et promet de châtier les coupables.

Il faut lire dans les pères François d'Angers, Dominique Busnot, Pierre Dan, Jean de la Faye, le Rév. Simon Ockley, l'abbé Léon Godard, le captain John Braitwaite, Thomas Pellow, Thomas Phelps, Pidou de Saint-Olon, le sieur B. de Mouëtte, Louis Desmay, Louis Sauveur de Chesnier, etc., les récits de captivité et de tortures des esclaves chrétiens. On se demande ensuite quel mystérieux prestige le Maroc, barbare, sans unité nationale, sans valeur militaire, a pu — et peut encore — exercer sur le monde civilisé, pour pouvoir braver ainsi, impunément, les lois les plus sacrées de l'humanité.

[2] Mouley el-Arafa, oncle du Sultan.

[3] Ben Aïssa.

[4] Les Bou Rouzzin sont armés, pour la plupart, de fusils Gras; les cartouches leur sont vendues de 12 à 15 pesetas le cent.

vieille comme le monde. Nous en sommes le prétexte involontaire. Les Aït Nàman ont conduit nos bêtes et nos gens sur les terres des Aït Iékeddéren. Ceux-ci, qui ignorent la présence du chérif, sont accourus, une bagarre s'est produite, des coups de fusils ont été échangés, l'alerte est donnée, les amis et les alliés accourent; ainsi commencent les batailles.

Nous montons à cheval pour aller dégager nos mules; le chérif compte aussi que sa présence arrêtera le combat. On nous explique qu'il faut agiter le pan de son burnous au-dessus de sa tête pour annoncer qu'on vient en parlementaire.

A huit cents mètres du camp, un douar de la fraction des Aït Aïssa ou Brahim vient d'être pillé. Les tentes ont été éventrées ou abattues, le mobilier éparpillé, brisé, les troupeaux dispersés. Les vieillards et les enfants s'efforcent de rassembler les moutons et les bœufs, et de les emmener vers l'Est. Les femmes déchevelées, folles de terreur ou de colère, se labourent le visage avec leurs ongles et poussent des cris affreux.

La ligne de combat se déploie cent pas plus loin. L'ennemi, invisible, déployé en tirailleurs, caché derrière les roches, fusille vivement et cherche à gagner du terrain par les ailes. C'est un combat d'infanterie ; le pays n'en permet pas d'autre. Les cavaliers mettent pied à terre à hauteur du douar, jettent la bride de leurs chevaux aux femmes, et courent au feu courbés en deux, relevant leur incommode selham.

Un combat de cavalerie se déroule dans la plaine au pied des falaises de grès. On aperçoit des cavaliers isolés qui font d'étranges évolutions, de larges serpentines, puis qui, tout à coup, chargent, lâchent leur coup de fusil, et battent précipitamment en retraite.

Un gros orage se prépare et s'annonce par un roulement de tonnerre continu dominant le crépitement grêle de la fusillade.

L'attaque est lente, un peu trop circonspecte. La défense paraît molle, irrésolue. On nous explique que la position des Aït Aïssa ou Brahim est trop en l'air ; leurs douars sont enfoncés au cœur des territoires ennemis. La retraite s'impose. On rompt pas à pas pour donner le temps d'évacuer les impedimenta et de rallier les fractions voisines.

Un gros kopje de grès, très escarpé sur sa face Ouest, commande le champ de bataille offrant un bon observatoire et une excellente

position de repli. Nous l'escaladons à cheval, Mouley Ali, son moqaddem et moi. Notre apparition sur la crête est saluée d'une décharge générale. Les éclats de roche volent dans les jambes de nos chevaux ; c'est miracle que personne ne soit atteint...

Le jour baisse ; nos mules sont revenues saines et sauves ; le chérif est allé mettre notre camp en état de défense, il m'envoie quelques hommes de renfort avec lesquels j'occupe un monticule hérissé de gros rochers qui couvre la face Ouest du camp. Les assaillants se rapprochent ; les défenseurs reculent d'abri en abri, entretenant un combat traînant.

A la nuit la fusillade se ralentit, quelques balles perdues sifflent encore de loin en loin au-dessus de nos têtes. On rapporte les blessés.

Les Aït Nàman en ont huit, tous gravement atteints. Un groupe passe près de nous, tragique, aperçu à la lueur des éclairs. L'homme a le crâne enfoncé d'un coup de fronde [1]. Il est à cheval, sa femme, montée en croupe, le soutient en l'entourant de ses bras. Le blessé, inerte, tout sanglant, oscille au pas du cheval et laisse ballotter sa tête en geignant comme un enfant. La femme hurle lamentablement. Une toute petite fille conduit le cheval par la bride en sanglotant.

On nous dit que les Aït Iékeddéren ont quatre morts, quatre blessés. deux chevaux tués et deux blessés.

Vers huit heures du soir, tout est rentré dans le silence ; l'orage éclate avec une violence extrême ; nous regagnons le camp.

Cet engagement est assez typique. Il nous permet de saisir sur le vif les procédés de combat de ces Braber mi-cavaliers, mi-montagnards : Attaque soudaine, ralliement prompt, grâce à des signaux bien connus, combat très simple, front contre front, sans aucune idée tactique, offensive lente, défensive très prudente, sans contre-attaques ; nul emploi des obstacles et des points d'appui, mais une utilisation adroite des couverts et des abris. Pour la cavalerie, rien qui ressemble aux fantasias. Le peu que j'en ai pu voir m'a montré une série d'engagements individuels. assez maladroitement préparés, une longue marche d'approche en zigzags, terminée par une pointe folle dont le but suprême est de lancer un coup

[1] Les Braber se servent souvent de la fronde, ceux de l'Ouest surtout, et particulièrement les Zemmour. Ils l'emploient quand ils n'ont pas d'autres armes, quand ils ont épuisé leurs munitions, quand ils poursuivent des voleurs.

de fusil bien aléatoire, bien inoffensif, suivi d'une retraite désordonnée.

A voir les conditions du combat, la courte distance qui sépare les combattants, l'excellence de l'armement, la dépense de munitions, on s'étonne qu'un semblable engagement ne soit pas plus meurtrier. Les Aït Iékeddéren ont eu deux cents hommes engagés, les Aït Nàman ont mis un moment cent cinquante fusils en ligne. Le chiffre des pertes s'élève seulement à quatre morts et douze blessés, également répartis entre les deux camps.

Les raisons de cette disproportion entre la dépense d'énergie, de munitions, et l'effet produit sont de deux sortes : matérielles et morales.

L'armement est bon mais les cartouches sont détestables. Neuves ou réamorcées elles sont chargées avec de la mauvaise poudre noire de contrebande espagnole.

Puis les indigènes ignorent l'usage de la hausse. Tant qu'il suffit de tirer de plein-fouet, leur feu est suffisamment précis, dès qu'il ne suffit plus de tirer de but en blanc, leur feu reste bon en direction mais devient mauvais en portée. Ils tirent toujours trop court. Nous l'avons éprouvé sur la crête du kopje.

Le Berbère, comme l'Arabe, est extrêmement nerveux. Cette nervosité, qui le rend fou dans l'excitation des fantasias, dégénère au combat en une exaltation dangereuse, qui lui enlève toute conscience et tout jugement. Lui-même l'avoue : « la poudre ôte le sens au guerrier. »

Il est aussi capable d'héroïsme que de sauvagerie. Il sciera la gorge d'un blessé ennemi qui demande pitié, et s'en ira, sous une pluie de balles, ramasser l'un des siens. De sang-froid le Berbri n'est pas cruel. La lutte continuelle est une condition de sa vie indépendante ; dans tout étranger, il voit un ennemi ; il tue l'homme comme nous tuons le fauve, mais il ne prend pas plaisir à faire souffrir. Il voudrait blesser grièvement son adversaire sans le tuer ; s'il l'achève c'est que la fureur l'aveugle, car la loi de la guerre veut que toute mort soit vengée par une autre mort, celle du meurtrier de préférence à toute autre. Aucune paix n'est possible entre fractions dont le compte n'est pas égal. On peut conclure une âna, une trêve passagère qui variera de vingt-quatre heures à une année, mais l'oubli n'est pas permis. Pendant la trêve, les hommes d'une tribu ne peuvent pénétrer sur le territoire de la tribu ennemie. La guerre reste ouverte pour les familles des victimes, elles ont le droit de

poursuivre leur vendetta par tous les moyens : guet-apens, combats singuliers, assassinats. Pour elles le meurtre reste impuni ; tandis que pour le vulgaire un crime se paie d'une dîa [1].

Ce code de guerre et de meurtre, singulièrement brutal en apparence, repose tout entier sur le principe de la responsabilité collective, seul applicable, seul efficace, dans ce pays sauvage où le coupable échappe si facilement à toute poursuite.

26 mai.

Cette nuit les renforts ont afflué. Le cirque d'Aïn bou Bouda est maintenant, rempli d'hommes et de chevaux. Des douars se sont installés sur les pentes, les troupeaux y sont étroitement parqués. Ce sont les Aït bou Bideman, les Aït Harsalla, les Aït Nàman.

En face, à quatre kilomètres environ, sur une colline, on distingue l'assemblée des Aït bou Hofra, des Bou Rouzzin, des Aït Iékeddéren. Le camp ennemi vient d'apprendre la présence du chérif et l'erreur sacrilège qu'on a commise en tirant sur lui ; une ambassade est en route pour venir implorer le pardon et discuter les conditions d'une trêve.

D'autres personnages sont accourus pour s'entremettre : trois cheurfa des Aït Ioussi dont les Beni Mtir composent la clientèle ; le fqih du bacha de Fès, escorté de cinq moghazni ; un qaïd agha du bacha de Meknès accompagné de quelques cavaliers.

Mouley Ali reçoit les envoyés et prêche la concorde. De toutes les prérogatives d'un chérif, la plus haute est celle de pacificateur, de juge suprême, d'arbitre. L'autorité que lui confère la piété des fidèles ne repose que sur la foi religieuse commune ; il ne dispose que d'une sanction morale bien faible : la bénédiction ou la malédiction. Pourtant, dans ces pays brabers qui ne reconnaissent aucune autorité, il ne se trouve presque personne pour résister aux arrêts d'un chérif vénéré.

Dès l'abord, d'ailleurs, on s'engage à respecter la sentence de l'arbitre, quelle qu'elle soit. Un vêtement quelconque est jeté au milieu du cercle

[1] La dîa — prix du sang — varie chez les Beni Mgild de 100 à 500 moutons. Mais on traite aussi de gré à gré ; le prix oscille entre 2 et 4 qenater, le qantar vaut 100 métakil.

Chez les Zemmour on peut acquitter la moitié de cette dette en donnant une de ses filles. On me cite un exemple de dîa payée par l'abandon des deux filles du meurtrier au fils de la victime.

des plaideurs, chacun lance une poignée d'herbe en disant : « neksa », je le revêts. Ceux qui sont directement en cause doivent se lever et prononcer la formule en tenant le vêtement à la main. Cet unique mot, ce simple geste, expriment une absolue soumission.

Tous ont le droit de prendre la parole. Quelques-uns parlent en arabe, la plupart s'expriment en tamazirt. On fait comparaître les parents des morts et des blessés ; ils ont voix prépondérante au débat ; les uns s'inclinent d'avance devant l'avis du chérif, d'autres s'opposent à toute trêve.

Les femmes de la famille des victimes — et celles-là seules sont admises au conseil — arrivent tout ensanglantées de la veillée funèbre, ou de la couche des moribonds ; elles sont farouches, violentes, irréductibles dans leur haine. La perte d'un mari, d'un père, est l'écroulement de la famille : « Il était, dit l'une d'elles, le pilier de notre tente... »

Il faut apaiser, consoler, convaincre, ce n'est pas besogne facile, ni brève.

Nous y passâmes huit longues journées, mortellement fastidieuses, coupées d'alertes, de reprises d'hostilités, de ruptures des négociations. Le prestige du chérif était engagé, il importait, pour la suite du voyage, de ne pas marquer notre première étape en pays braber par un échec diplomatique.

Notre ténacité aboutit à l'acceptation d'une trêve de quatre mois. Après quoi les hostilités reprendront au point où nous les avons arrêtées.

28 mai.

Au cours de ces négociations nous avons dû changer d'emplacement et venir camper en frontière des tribus adverses, au pied du Djebel Ouarchako, sur la route de Meknès à Azrou.

La quaçba el-Hajeb n'est qu'à deux kilomètres de là, accotée à la falaise rocheuse qui borde la plaine et où s'ouvre la baie ogivale du Kef Mouley el-Mehdani.

De ce pieux chérif on n'a rien pu me dire, sinon qu'il naquit à Mehedia et vécut en un temps lointain dont personne n'a souvenance.

La qaçba est une lourde enceinte quadrangulaire, en terre battue farcie de pierres roulantes, sans meurtrières ni créneaux. Les faces ont

environ cent vingt mètres de côté ; chacune est flanquée de cinq grosses tours carrées. La porte principale est percée dans la façade Sud. Le côté Est est dominé par la table de grès qui couronne la falaise. On a dû construire un mur en bordure de cette assise pour empêcher les assaillants de fusiller l'intérieur de la qaçba.

Cette enceinte sert de dépôt, de grenier, de magasin, non pas de place d'armes. On m'a dit qu'elle datait seulement de Mouley el-Hassen et que sa destination première fut d'abriter une mahalla. Quelques constructions basses, maisons ou boutiques, s'élèvent au centre ou le long du rempart et donnent à la qaçba l'aspect d'une bourgade inachevée et déserte. Les quelques marchands qui l'habitent sont Arabes ; les Beni Mtir ne tolèrent pas les juifs.

Un marché de bestiaux s'y tient aujourd'hui, et voici les cours du jour : un mouton vaut de 1 peseta et demie à 3 pesetas ; une vache vaut une dizaine de moutons ; un petit taureau vaut une quinzaine de pesetas ; une mule vaut 4 vaches, ou 35 à 50 moutons ; on paie des chevaux de 40 à 100 moutons.

En rentrant au camp, à la nuit tombante, j'apprends que la trêve est conclue, que nous partons demain. Auparavant il faut, suivant l'usage, que les Aït Nàman immolent un taureau devant les tentes des Aït Iékeddéren.

Nous nous mettons en route escortés par une centaine de cavaliers des Aït Nàman, poussant devant nous le taureau du sacrifice. Cette chevauchée au clair de lune est étrangement solennelle. En arrivant aux douars des Aït Iékeddéren, nos gens mettent pied à terre afin de couper les jarrets du taureau. Cet acte exprime que nous venons demander une trêve. Les qaïds des douars ennemis doivent aussitôt égorger le taureau en signe d'acquiescement. Mais les femmes du douar sont accourues à notre rencontre, elles s'emparent du taureau et l'emmènent indemme sous leurs tentes, pour bien montrer que la volonté du descendant du Prophète est une loi, que le sacrifice traditionnel est inutile. Cette scène se déroule gravement, sans un mot, et ce m'est une occasion de plus de constater combien cette race, bavarde et gesticulante dans l'ordinaire de la vie, possède le sens des attitudes nobles, la majesté du port, la dignité des poses ; comme ses images, ses métaphores, ses usages, sont simples, empreints de grandeur, et pourtant accessibles aux plus humbles de fortune et d'esprit.

Ensuite on échange les serments.

La parole d'un Braber est une chose si sacrée que la promesse d'un seul engage toute sa tribu. Aussi s'engage-t-on toujours avec certains rites. Les formalités varient : deux égaux, par exemple, échangent leurs selhams. Si l'un des contractants vient à manquer à la foi jurée, l'autre fait teindre le selham en couleur voyante et le porte ostensiblement, racontant partout, à tous, le parjure.

On peut aussi se lier par le geste très sacré qui unit jadis les premiers disciples du Prophète ; on entre-croise les doigts des mains droites en formulant le serment.

Un inférieur s'engage vis-à-vis de son maître en se prosternant le front contre terre, les bras croisés derrière le dos, ou les mains croisées derrière la nuque, ou le fusil posé en travers de la nuque : exprimant par cette mimique qu'il est l'esclave enchaîné, désarmé, de son seigneur.

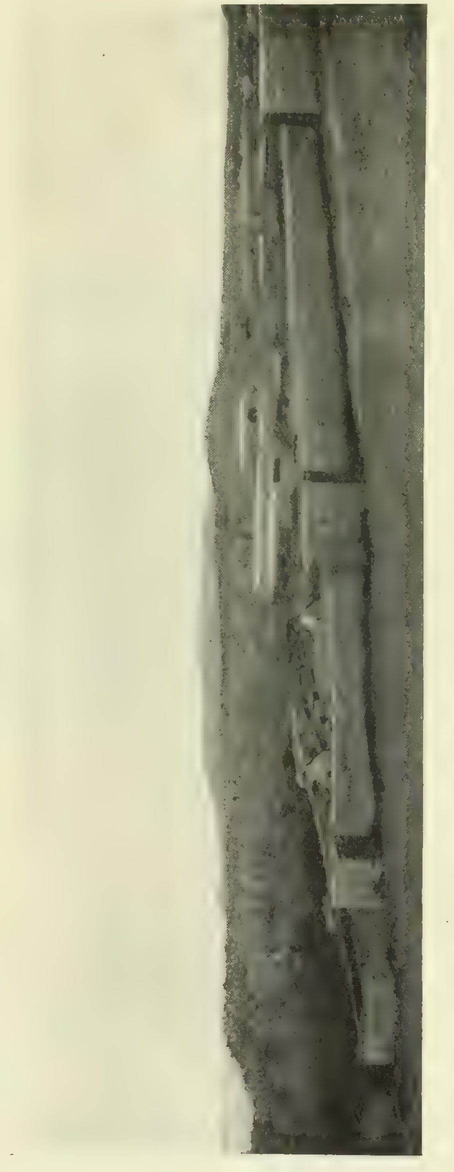


Fig. 69. — Qaçba el-Hajeb, Kef Mouley el-Mehdani (Az. = 290°).

Le supérieur promet protection à son serviteur en lui recouvrant la tête d'un pan de son burnous.

On nous convie à mettre pied à terre et nous pénétrons sous une de

ces énormes tentes, kheima berbères, faites d'une dizaine de bandes noires, tissées en poil de chèvre, et cousues ensemble. La largeur moyenne est de six à huit mètres, la longueur de douze à dix-huit mètres, la hauteur de la traverse médiane est de trois mètres.

Toute la famille tient sous une moitié de la tente ; sous l'autre s'entassent les chevaux, les vaches sur le poiut de vêler, les brebis pleines, les veaux, les agneaux, les poules, les chiens.

La population d'un douar est chose variable. Celui-ci se compose de trente-deux tentes ; il est peuplé de soixante-cinq hommes, soixante-douze



Fig. 70. — Types de Braber

femmes, cent cinquante enfants, douze cents moutons, trente bêtes à cornes, cent chiens.

Une moitié de notre kheima est tendue de tapis. Nous y prenons place ; les qaïds, les chîkhs, les notables, s'assoient en cercle autour du chérif ; le reste des assistants demeure debout au dehors. Dans l'autre moitié de la tente brûle un grand feu dont la lueur éclaire cette scène avec d'étonnants caprices de lumière qui donnent à ce tableau nocturne la dureté d'une eau-forte de Rembrandt.

La séance est longue : chacun parle à son tour. On élit, de part et d'autre, deux notables chargés de la police pendant la trêve ; ils seront juges des incidents qui pourraient se produire et responsables de l'observation des traités. Les deux « chîkhs er-rebea », chefs militaires nommés par chaque camp pour la durée des opérations, déposent leur pouvoir, qui

expire à la conclusion de la trêve. Puis le chérif récite une dernière Fatiha, que tout le monde écoute debout, et la séance prend fin, sur une nouvelle recommandation de sagesse, sur un dernier souhait de bonheur.

29 mai.

Nous marchons le cap au Sud, vers les sommets arrondis des Beni Mgild. On les aperçoit, sombres et hérissés de cèdres, au-dessus des collines chauves des Beni Mtir.

La première ondulation franchie, nous cheminons dans une plaine argileuse, inculte, jonchée de galets gris, parsemée de grosses roches de jaspe ferrugineux[1], déchiquetées, écroulées, que l'érosion a parfois mises à nu dans des conditions d'équilibre déconcertantes.

Nous traversons deux ruisseaux enflés par les pluies, qui roulent une eau glacée, sur un lit marécageux bordé de joncs. On les appelle assif[2] Beibouda, assif Aouinass ; ils sont tributaires de l'oued bou Fekran.

La plaine est formée par un deuxième plissement que notre route traverse au petit col de Sidi Aïssa ben Nefra. La qoubba du santon s'élève sur notre droite, elle est blanche et coiffée d'un dôme de zinc qui la signale au loin.

Le col débouche dans une vaste dépression en hémicycle, rocailleuse comme la plaine précédente, au fond de laquelle jaillit la source d'Aïn Aïssa dont les eaux forment un petit lac en cette saison. Le Djebel Outiki, cette montagne dont la silhouette conique domine au Sud les lignes montagneuses que nous contemplons depuis huit jours, se dresse à l'extrémité Est de ce cirque. On nous raconte que Mouley el-Hassen y fit étape lors de sa campagne de 1888 contre Beni Mgild[3].

[1] Échantillon n° 6.

[2] Assif signifie rivière, en langue tamazirt.

[3] Mouley el-Hassen, reprenant le projet de Mouley Ismaïl, voulait ouvrir une route carrossable de Merrakech à Fès, de sa capitale du Sud à sa capitale du Nord, à travers le territoire des Braber. On sait que les sultans ont dû renoncer à aller directemement de Merrakech à Fès parce que la route passe chez les tribus peu sûres des Zaïan et des Zemmour. Ils en sont réduits à gagner la côte et à la longer jusqu'à Rbat. Mouley el-Hassen envoya son oncle Mouley Serour avec 300 cavaliers pour négocier son passage. En arrivant chez les Aït Chorman, dans le Haut-Atlas, Mouley Serour fut assailli par les Braber et massacré. Ce meurtre fut vengé sur les Aït Ioussi alliés des Aït Chorman, mais les vrais coupables échappèrent aux soldats du Sultan en se réfugiant dans leurs montagnes.

En 1893, lors de sa dernière campagne, celle du Tafilelt, Mouley el-Hasssen négocia avec

Une vallée, boisée de buissons de chênes nains, venant de l'Ouest, débouche dans la cuvette d'Aïn Aïssa ben Nefras. En nous la montrant on nous dit qu'elle conduit aux montagnes d'Oulmess, et qu'elle sert de route aux Zaïan dans les coups de main qu'ils viennent tenter contre les douars des Beni Mgild, des Beni Mtir et des Aït Ioussi.

Toujours marchant au Sud nous nous élevons le long du talus qui ferme la dépression de Nefras et nous atteignons un troisième seuil, plus élevé que les précédents.

Nous entrons ici en territoire Beni Mgild et nous campons à Aïn Rtila, à côté d'un petit douar dont notre guide connaît les habitants.

Sur notre route nous avons croisé de nombreuses caravanes menant à Fès ou à Meknès des magnifiques solives de cèdre. Chaque mule en porte deux ou plutôt elle les traîne, car l'extrémité de ces longues poutres heurte le sol à chaque pas.

Nous avons rencontré aussi des douars en voyage. Ces migrations de nomades offrent par tous pays le même aspect pittoresque. Le trait caractéristique d'une exode de Braber est l'utilisation des vaches et des bœufs comme animaux de bât.

Le pays est peu sûr. La forêt de Jaba, qui borde à l'Est notre plateau pierreux, est le dernier vestige des immenses forêts de chênes qui couvraient ce pays. Mouley el-Hassen fit déboiser toute cette région pour la purger des fauves et des brigands qui l'infestaient. Les fauves ont en effet reculé dans le Sud, mais la contrée est toujours parcourue par des coupeurs de route et nous menons paître nos mules le fusil au poing. Notre guide nous conduit à la source Arballou [1] Aouïntedji dans les collines qui nous enserrent à l'Ouest.

On aperçoit de là un panorama singulièrement tourmenté : le sol manque brusquement sous nos pas, une vaste dépression à bords escarpés se creuse devant nous. La rive Sud est haute, boisée, terminée par une muraille de grès que couronne une forêt de cèdres. Cette muraille se nomme le Ari Bougader, le Ari Boudàa lui fait suite. Au point où cette paroi change de nom, au débouché du col de Doumlilin, se trouve la ville d'Azrou.

les Aït Ioussi, les Beni Mgild, les Zaïan, les Aït Merrad, les Thodra, les Aït Atta, et acheta leur neutralité par des présents.

[1] Arballou signifie source, en langue tamazirt.

Les gens d'ici nous disent qu'en suivant la crête de cette chaîne du Ari Boudàa on atteindrait le col du Glaoui ?

Par delà le Boudàa qui s'abaisse brusquement à la hauteur d'Aïn el-Louh, on distingue plusieurs lignes de crêtes courant de l'Est à l'Ouest. A la lorgnette la dernière apparaît couverte de neiges. On nous assure que cette chaîne est située au delà de Demnat.

La dépression qui s'étend à nos pieds porte le nom de vallée de l'oued Grigra ; ce serait la branche mère de l'oued Beht. Etroite et formée de petites vallées parallèles, elle s'élargit, se creuse brusquement à Azrou,



Fig. 71. — Types de Braber

puis s'ouvre de plus en plus vers l'Ouest, encombrée de collines rondes, étalant à nos pieds un paysage confus, d'aspect aride et désolé dont les plans successifs vont en dégradant du fauve au gris cendré. Une dernière chaîne, plus haute, mieux suivie, enferme cet horizon, et s'arrondit, dans la direction de l'Ouest. On me désigne, droit dans l'Ouest, sous le nom d'Ari Oulmess, un double sommet qui dépasse les hauteurs voisines.

A notre gauche, à l'Est, nous sommes dominés par un massif compact, d'où émergent des sommets coniques, que les forêts de cèdres coiffent d'un cimier sombre et dentelé.

30 mai.

Pour descendre du plateau où nous avons campé au fond de la dépression de Grigra il faut traverser le cirque étroit et encaissé d'où sourd, au milieu des quartz gras[1], l'une des branches de l'oued Grigra. Un énorme bloc de jaspe[2], d'aspect cyclopéen, domine le ravin par où le ruisseau s'écoule et fait de loin l'effet d'un burg en ruines.

On descend ensuite au fond d'une étroite coupure, dont la pente est roide comme un escalier ; le sol et les parois de marne et de schistes argileux laissent affleurer des roches éruptives, noires et compactes[3].

Les douars des Aït Iekhlef ou Ali sont campés au bord du ruisseau de Mrarra ; nous nous installons au milieu d'eux, dans des orges presque mûres que la grêle a ravagées et qu'on fait manger sur pied aux troupeaux.

31 mai.

Nous descendons la vallée de l'oued Mrarra bientôt grossi par l'oued Amrous issu d'une petite vallée parallèle qu'une cloison de collines séparait de nous. Une heure plus tard nous traversons la branche principale de l'oued Grigra, assez rapide, large de six mètres, profonde de soixante centimètres. Nous campons tout auprès, contre le village fortifié, le « tirremt[4]. » des Aït bou Atou.

Cette vaste dépression n'est qu'un champ continu, les tirremts s'y pressent, les sentiers s'y croisent en tous sens, les canaux d'irrigation forment un inextricable lacis. Partout des travailleurs : moissonneurs achevant de couper les orges, laboureurs préparant la terre pour la seconde moisson, celle du maïs et du millet.

Hier nous étions chez des Beni Mgild nomades ; nous sommes aujourd'hui chez des Beni Mglid sédentaires.

Le fractionnement des tribus Braber en cultivateurs et en pasteurs est général, et répond aux conditions d'existence que leur habitat leur impose. Ils ont plaines et montagnes, larges vallées fertiles, pentes herbeuses et forêts immenses.

[1] Échantillon n° 7. — [2] Échantillon n° 8. — [3] Échantillon n° 9. — [4] Pluriel : tirrematin.

Les Beni Mgild, par exemple, possèdent trois domaines agricoles : la haute vallée de l'oued Grigra, la haute vallée de l'oued Gigo, la haute vallée de la Mlouïa. Chacune des fractions de la tribu possède un ou plusieurs tirremts dans l'une ou même dans deux de ces vallées.

Le reste du territoire montagneux de la tribu est partagé de même entre les différentes fractions ; les bergers y paissent leurs troupeaux, les bûcherons et les charbonniers en exploitent les bois.

Jusque-là nous n'avions rencontré que des douars, ici les sédentaires ont bâti des villages et les ont entourés d'un mur en pisé flanqué de



Fig. 72. — Tirremt dans la vallée de Grigra

tours carrées et basses. Les maisons sans étages se pressent dans l'enceinte, les ruelles sont étroites, tortueuses, souvent couvertes. Une seule porte, en général, ouvre accès dans le tirremt.

Ces constructions inélégantes ne rappellent en rien les Agadirs[1] du Sous et du Haut-Atlas, les forteresses des qaïds de Demnat, d'el-Goundafi, d'el-Glaoui, ni les châteaux de l'embouchure de l'oued Sous. Remarque singulière, plus on descend vers le Sud, plus cette architecture primitive se perfectionne. Les élégants tirremts des Aït Aïach sont le modèle de ce genre naïf et la recherche avec laquelle ils modèlent les créneaux de leurs tours amincies, les fenêtres de leurs hautes murailles, attestent

[1] Pluriel igoudar, forteresse et magasin.

un souci artistique que les Beni Mgild ne soupçonnent pas. La lourdeur de cette énorme tribu, la plus étendue, la plus nombreuse, du Moyen-Atlas, se manifeste dans ses constructions, laides, basses et trapues. Les matériaux employés sont la terre argileuse foncée, qui constitue le sol de cette vallée, et les pierres roulantes, fragments de roches vertes [1] ou de basalte [2]. Les pluies ont tôt fait de désagréger les murs, de miner les fondations, et les plus vieilles de ces enceintes n'ont pas abrité plus de trois générations. On protège les terrasses, la crête des murs, avec des couvertures de paille, de branchages et d'argile, mais à la première brèche tout s'écroule, sans réparation possible. On voit ainsi dans la vallée, près de chaque tirremt, les ruines des demeures précédentes. J'avais cru, tout d'abord, que ces décombres étaient l'œuvre des guerres intestines. On nous a dit que les brigandages, les assassinats, les vols, étaient fréquents, mais que le siège ou l'assaut d'un tirremt était une entreprise fort rare.

1er juin.

Chaque fraction revendique l'honneur d'héberger le chérif, et la ville d'Azrou, sise à quelques kilomètres en amont, le fait prier d'accepter son hospitalité.

Notre escorte remontera la vallée, pour aller planter nos tentes chez les Aït Alla, pendant que nous gravirons le Ari Boudàa, cette haute muraille boisée qui borde la dépression de Grigra et forme, nous dit-on, le bord escarpé d'une terrasse.

L'ascension est rapide. On s'élève le long d'un des contreforts escarpés que le Ari Boudàa détache vers la vallée, et qui, courts, régulièrement espacés, et séparés par de profonds ravins, figurent comme une suite de stalles.

A la base la végétation est rare et malingre, composée surtout de touffes de chênes nains. A mesure qu'on s'élève, les chênes croissent plus drus, plus hauts. A six cents mètres au-dessus de la plaine, la forêt de chênes est superbe, touffue, percée de clairières et de voies naturelles, fourrée de buissons et de lianes. Une sorte de berme court au flanc du

[1] Échantillon n° 10. — [2] Échantillon n° 11.

Ari Boudàa, surplombant la vallée, dominée elle-même, au Sud, par une muraille de grès.

Trois coupures entaillent cette falaise et permettent d'en gagner le



Fig. 73. — La Forêt de Boudaa

sommet : à l'Ouest le Tizi Ansar (*tizi* signifie col); au centre le Tizi Aïchambarek; à l'Est le Tizi Doumlilin. Nous côtoyons la vallée depuis



Fig. 74. — La Forêt de Boudaa

Ansar jusqu'à Aïchambarek. Là nous montons encore d'une centaine de mètres, au milieu des cèdres qui se mêlent d'abord aux chênes, puis les remplacent.

Le renseignement qu'on nous a donné est exact : nous sommes sur le

rebord d'une terrasse. Le Ari Boudàa qui, vu du Nord, est une muraille verticale de sept cents mètres de haut, n'est, vu du Sud, qu'un bourrelet d'une cinquantaine de mètres bordant une grande cuvette elliptique déboisée, encombrée de roches basaltiques scoriacées[1], qui porte le nom de plaine de Seb, où les Aït Hammama ont planté leurs douars.

Toujours suivant l'axe du Ari Boudàa, c'est-à-dire marchant vers l'Est, nous atteignons la troisième coupure, le Tizi Doumlilin, où le Boudàa prend

Djebel Djellas
Qaçba

La mahalla du Chérif

Fig. 75. — Azrou

Vue prise de Qaçba Khezouza (Az. = 270°).

le nom de Ari Bougader, et nous redescendons par sa pente rapide dans la vallée, juste au pied des remparts de la ville d'Azrou.

Le passage de Doumlilin est la route ordinaire du Tafilelt. Azrou n'était, à l'origine, qu'un tirremt des Aït Arfa. Il fut augmenté et fortifié par Mouley el-Hassen, qui y installa le qaïd des Beni Mgild et une garnison de cinq cents moghazni, chargés de la police de cette importante voie commerciale.

Nous longeons le rempart de la ville sans entrer, puis, traversant la vallée, nous regagnons nos tentes plantées près du tirremt ed-Dra, chez les Aït Atta, au bord d'un des tributaires de l'oued Grigra : l'oued Tagmouth.

La chasse était le prétexte de ce détour inusité. Nous n'avons vu ni

[1] Echantillon n° 13.

sangliers, ni gazelles, ni singes, gibiers communs de cette forêt. Nous n'avons relevé aucune trace de lion ni de panthère, hôtes passagers mais fréquents de ces parages. On n'a tué qu'un gros serpent si bien haché de coups de fusil que je n'ai pu l'identifier. Notre passage a mis en émoi d'innombrables pigeons, des corbeaux, des buses, de petits aigles blancs aux ailes frangées de noir, de grands aigles roux, quelques perdreaux dans la plaine, et de petites alouettes à huppe semblables à celles de nos champs de France.

2 juin.

L'étape d'aujourd'hui nous ramène au bord Sud de la vallée, au pied du Ari Boudàa, au tirremt de Rzouza, chez les Aït Iahy ou Alla.

A l'heure où nous campons contre le seïd de Sidi Bou Romman, un drame met le village en émoi. L'aventure vaut d'être contée à titre de document sur les mœurs berbères.

Deux étrangers se prirent de querelle. L'un était arrivé la veille avec une femme et logeait chez le zettat qui l'avait accompagné. L'autre venait d'arriver le matin même, également escorté d'un zettat.

Des gens attirés par le bruit de leur dispute les conduisirent devant la djemâa, l'assemblée des notables. Ils expliquèrent le motif de leur querelle : le dernier arrivé était le mari de la femme ; il réclamait à l'autre la restitution de son épouse infidèle. Le ravisseur ripostait : cette femme est venue se donner à moi, elle refuse de revenir à son mari ; qu'on prononce le divorce et que l'incident soit clos. La djemâa, ne pouvant les mettre d'accord et n'ayant aucun pouvoir sur des étrangers, les pria de sortir de l'enceinte et d'aller vider ailleurs leur différend.

Ainsi firent-ils. En arrivant à la porte du tirremt le mari trompé se tourna vers un des notables qui le suivait, lui dit quelques paroles à l'oreille, lui prit son fusil et, avant que personne pût intervenir, brûla la cervelle au ravisseur.

Là-dessus violent émoi. Le zettat du mort, responsable de son client[1],

[1] Lorsqu'un homme placé sous la *mezraq*, la lance, d'un zettat subit un dommage quelconque, l'auteur de ce dommage, ou à son défaut le zettat, doit au protégé ou à sa famille, une *àar*, c'est-à-dire le prix de l'honneur. — Chez les Beni Mtir et les Beni Mgild l'àar due pour la mort du protégé est d'environ cent vingt brebis.

On a toujours intérêt à prendre pour zettat un personnage puissant, capable de faire respecter son client ou de le venger. La *zettata* se paye en moyenne cinq francs, ce droit de pro-

ameutait la foule à grands cris, l'excitant à tuer le meurtrier, dans l'espoir sans doute d'apaiser par ce meurtre les réclamations de la famille. Les femmes aussi réclamaient, avec une furie significative, la mort du mari assassin. L'autre zettat couvrait le meurtrier de son corps et tenait la foule en joue, appelant ses amis à l'aide.

Deux camps s'étaient ainsi rapidement formés. On poussa le mari dans la mosquée pour l'y mettre provisoirement à l'abri. Nous le vîmes passer à quelques mètres de nous, harcelé par ses ennemis. Il aperçut le chérif, lui envoya des baisers, et, les deux index dirigés vers le ciel, il se mit à crier la prière des agonisants. Quelques pas en arrière, une dizaine de femmes portaient le mort dans un haïk ensanglanté. Pendant ce temps, un groupe d'hommes invectivait et menaçait le Rzaoui qui avait prêté son fusil au meurtrier et qui, le couteau à la main, battait en retraite à reculons vers la montagne.

Une heure après, toute cette émotion était calmée. Un de ceux qui nous avaient paru le plus exalté nous disait : « Chez nous autres Imaziren la colère est comme la flamme, vive et brève ; la rancune est comme la braise, invisible mais durable. »



Fig. 76. — Femmes Braber

Quant à la femme, cause de ce drame, nul n'y fait attention. Elle est accroupie auprès de la tente de notre moqaddem, assez tranquille et toute songeuse. On m'explique qu'elle a des enfants et que ces enfants demeureront dans la famille du mari défunt, tandis qu'elle rentrera dans sa famille. Ainsi le veut l'usage. Les parents du défunt pour-

tection est un bon revenu pour les gens puissants, aussi ont-ils souci de conserver le renom de protecteur redouté qui leur assure une clientèle.

ront cependant conserver la veuve en payant à sa famille un droit de huit douros. Souvent la veuve est épousée par son beau-frère.

Les Braber achètent leurs femmes. Une femme bien alliée coûte jusqu'à quinze cents douros chez les Beni Mtir. Le divorce est permis, il se pratique à peu près comme chez les Arabes du Rarb et n'entraîne que rarement la restitution du prix d'achat. Quand une femme se sauve le mari paye une rémunération à qui la lui ramène. Les Gérouan, par exemple, ont fixé le tarif à dix-huit douros pour la restitution d'une femme des Beni Mtir à son mari. Ces coutumes donnent une petite idée de la fidélité conjugale des femmes berbères. Les maris accusent leurs épouses d'être très légères. Les femmes s'en excusent en répliquant que leurs époux sont presque toujours absents. Les étrangers prétendent que les femmes des Braber ont un tempérament excessif, qu'aucune pudeur ne retient, et que leurs maris sont d'une indulgence qui dépasse les limites de la complaisance. De là, me dit-on, l'indignation qu'a soulevée le meurtre de ce matin : un tel exemple menace la tranquillité des femmes et des amants, autant que la quiétude des maris.

3 juin.

Trois quarts d'heure de marche droit à l'Est nous amènent sous les murs d'Azrou. Nous campons hors de l'enceinte, au pied de la falaise du Ari Boudàa.

La ville est un grand rectangle de deux cent cinquante mètres sur cent cinquante environ. Les murs sont hauts et assez bien entretenus. L'angle Sud-Ouest est formé d'un cube de pisé plus élevé et plus solide que les constructions voisines et porte une grosse tour quadrangulaire ébréchée. C'est la qaçba du qaïd, et le donjon en est la mosquée. Le rempart est flanqué de tours carrées. Le marché se tient sur la face Est. Une quantité de maisons très basses, à toits plats, débordants, se presse sur les faces Est et Sud. Quelques maigres jardins encadrés de petits murs en pierres entourent la ville.

La population d'Azrou se compose de douze cents bûcherons, cinquante soldats, autant de prostituées et deux cents juifs. Les juifs ont adopté le costume berbère. On ne les appelle plus Ioudi, mais « Aït Moussa », enfants de Moïse.

La position d'Azrou, bâtie en travers de la vallée, au point le plus étroit,

au débouché du col de Doumlilin, est bonne au point de vue géographique, mais détestable au point de vue stratégique.

Elle est dominée de partout : par les contreforts du Ari Boudàa, qui descendent en escalier rocheux sur sa face Sud ; par le Ari Djellab, sur sa face Est ; par un gros massif rocheux qui surgit à portée de fusil de l'angle Nord-Est.

Telle qu'elle est pourtant elle se trouve à l'abri d'un coup de main. Ses murs de pisé et de bois de cèdre sont solides : des sources jaillissent au pied du rempart et même dans la qaçba.

Les Beni Mgild tentèrent de s'en emparer il y a quelques années. Leur échec fut si rude qu'ils ont renoncé à tout jamais à rien entreprendre contre Azrou.

Le qaïd du Sultan vit en bonne intelligence avec ses administrés. Il a épousé la fille d'un chérif du pays, dont les autres filles sont mariées à Mohammed ou Hammou ez-Zaïani, qaïd des Zaïan, et au qaïd Omar el-Ioussi, qaïd des Aït Ioussi.

Ces trois grands qaïds, des Zaïan, des Beni Mgild, des Aït Ioussi, sont presque indépendants. Ils tiennent leur pouvoir, non pas du Sultan, mais de leur tribu ; le titre de qaïd n'est que la consécration officielle de leur autorité. Leur pouvoir est héréditaire : Omar el-Ioussi peut citer vingt ancêtres depuis Iousscf ben Idraten ben Iettaten, l'aïeul de la tribu. Au contraire des qaïds du Rarb qui achètent leur charge et récoltent les impôts pour le compte du Sultan, eux reçoivent des pensions en échange desquelles ils reconnaissent la suzeraineté du Sultan. Suzeraineté coûteuse : Mohammed ou Hammou ez-Zaïani touche quinze cents douros par mois ; suzeraineté bien précaire : Omar el-Ioussi est en pleine révolte pour la troisième fois.

La qaçba du qaïd ez-Zaïani est à une étape dans l'Ouest d'Azrou, sur l'oued Oum er-Rebia. La qaçba du qaïd el-Ioussi est près de Çefrou, à une forte journée de marche à l'Est d'Azrou.

Le qaïd des Beni Mgild est absent ; son khalifa (lieutenant) nous reçoit somptueusement dans la massive qaçba. On y accède par la poterne basse du donjon. Les salles sont spacieuses et sombres ; les chambranles, les solives, les meubles, tout est en cèdre mal équarri, où des artistes naïfs ont sculpté au couteau de gauches arabesques.

Le vieux chérif beau-père des trois qaïds nous reçoit dans la salle

Fig. 77. — Azrou

Vue prise des pentes Nord du Djebel Boudâa (Az. = 40°).

d'honneur toute tendue de tapis berbères de haute laine et de couleurs criardes[1]. Une centaine de caisses de cartouches sont entassées dans un coin.

Notre hôte a la cuisse cassée. Il était parti pour le Touat avec les jeunes hommes du pays, afin de combattre les infidèles, en route une balle égarée lui a brisé la jambe; il est estropié, il se traîne avec deux béquilles, il n'ira plus battre la forêt de Boudàa, lui le plus fameux chasseur de lions du pays. Et pendant deux heures ce ne sont que récits de batailles contre les Français, attaques de convois, surprises de nuit, histoires de chasses. On nous apporte une magnifique peau de panthère, la dernière que le vieillard ait tuée. Elle mesure plus de deux mètres, du museau à l'extrémité de la queue.

Le fils du vieux chérif et ses neveux sont grands chasseurs aussi. On prend rendez-vous pour le lendemain, bien que la saison ne soit pas propice à la chasse des grands fauves. C'est en hiver, quand la neige oblige sangliers, gazelles et mouflons à descendre vers le Nord, dans les vallées, que les lions viennent rôder jusque sous les remparts d'Azrou.



Fig. 78. — Effets de la foudre dans la forêt de cèdres

4 et 5 juin.

Nos chasses n'ont pas été fructueuses ; battues de jour, affûts de nuit, quête avec des sloughis ou des chiens berbères à poil rude, ne nous ont procuré que de menu gibier : sangliers, singes, gazelles.

La hache des bûcherons d'Azrou saccage l'admirable forêt. Les cèdres sont splendides, on en voit qui mesurent 6 et 8 mètres de circonférence à la base et qui atteignent 20 mètres de hauteur. Leurs cimes dépassent le niveau de la forêt, la foudre les frappe souvent. Leur écorce éclatée, fendue par l'âge,

[1] Les Braber obtiennent une teinture rouge en traitant une racine qu'ils nomment « tsaroubra », et le jaune avec du « taourart ».

offre un abri propice aux abeilles, et les bergers brûlent un arbre entier pour avoir un rayon de miel.

L'un de nos guides disait mélancoliquement : « Nos arrières-petits-enfants ne connaîtront pas l'àrez, le roi de la forêt. »

6 juin.

Au lieu de prendre la route de Doumlilin et du Tafilelt, nous continuons à remonter la vallée vers l'Ouest en longeant le pied du Ari Bougader. L'argile du sol est jonchée de roches noires, de scories basaltiques, provenant de roches volcaniques récentes[1].

Un ruisseau clair et rapide irrigue la vallée ; on le nomme assif Ougmess. Nous entrons dans la région des orages. On nous avait annoncé qu'en cette saison nous aurions de la pluie et du tonnerre tous les jours. Le renseignement semble se vérifier : depuis le 2 juin nous avons un orage chaque soir.

Les Aït Feska, chez qui nous campons, paraissent très misérables. Les hommes sont plus grands, plus maigres, plus sales, que ceux de la plaine d'Azrou. Ils n'ont pour coiffure qu'un mouchoir noué autour de la tête. Beaucoup n'ont pour tout vêtement qu'un burnous dans lequel ils se drapent de leur mieux; mais tous ont des fusils Martini-Henry ou des Remington.

7 juin.

J'ai voulu connaître l'origine du ruisseau qui, d'abord assif Ougmess, puis Tagmouth, puis Grigra, deviendra plus bas l'oued Beht.

Nous avons remonté la vallée au fond de laquelle le ruisseau mugit comme un gave. Ses berges d'argile sont revêtues d'une croûte calcaire. Un seïd en planches, dédié à Sidi Bou Rached, s'élève sur ses bords. La vallée se resserre, encaissée entre ses flancs boisés. La forêt qu'elle traverse porte le nom symbolique d' « Océan[2] ». Elle s'étend de tous côtés à perte de vue. Plus haut, la pente s'adoucit et nous atteignons une longue clairière déboisée qu'on nomme Agourez.

[1] Échantillon n° 24. — [2] Rabat el-Bahr.

Deux lacs occupent ce plateau, ils sont pareils de forme et de dimensions, longs d'un kilomètre, larges de trois cents mètres, celui de l'Ouest se déverse par l'assif Ougmess, l'autre s'écoule vers l'Est, alimentant l'assif Tidrin, tributaire de l'oued Mekkès.

Ces deux réservoirs s'emplissent en hiver et se vident l'été. Leur eau est transparente, vert émeraude, glacée ; elle ne gèle jamais. La forêt de cèdres leur fait un cadre de bronze. Quelques oiseaux d'eau dorment bercés au balancement de ce miroir sombre. Notre venue les effarouche et les éparpille dans la splendeur du ciel.

8 juin.

En quittant le seïd de Sidi Rached nous marchons au Sud, escaladant le rebord de la vallée d'Ougmess, haut de deux cents mètres environ. Par delà s'étend une grande plaine pierreuse qui court tout le long du Ari Bougader et forme comme un seuil séparant la forêt de Rabat el-Bahr de la forêt de Bougader.

Cette plaine, ainsi que l'oued qui la traverse et qui coule vers l'Est, porte le nom d'Afekfak. Elle est nue, aride, semée de dalles et de roches de calcaire gris clair [1]. En la suivant nous atteignons les campements des Aït Bittraouin et nous nous installons auprès d'eux, à Tidrin. Ici plus de tirremts ; nous sommes de nouveau chez les nomades.

La chaîne Boudàa-Bougader, dont nous continuons à longer le pied, présente un certain nombre de dépressions. Ce sont : le Tizi Doumlilin ; le Tizi Adrar Elrem, à peu près au sud des lacs d'Agourer ; le Tizi N'Retten au sud de Tidrin ; le Tizi Lalla Mìmouna, plus à l'Est, chez les Aït Ioussi.

9 juin.

Nos hôtes nous ont priés de faire séjour. La fraction est éparse, les douars veulent se réunir et offrir la ziara en commun.

Pour occuper la matinée on me mène visiter « el-Medina » la ville. Ville morte, bâtie, dit-on, par des géants, aux premiers âges du monde, écroulée mais visible encore, pleine de trésors, peuplée de chi-

[1] Échantillon n° 25.

mères et sur qui courent de merveilleuses légendes qu'on nous a contées.

Ces ruines ne sont que des assises de grès empilées horizontalement, déchaussées par les eaux, rompues, affouillées par l'air, figurant des

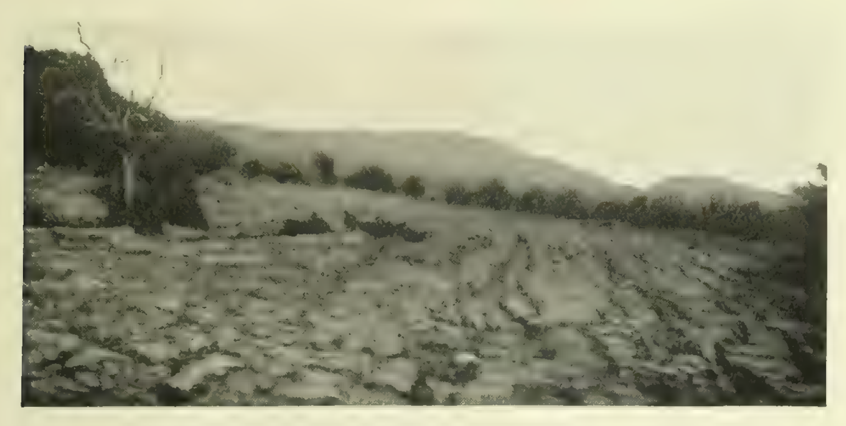


Fig. 79. — Dalles calcaires a l'ouest de Tidrin (Az. = 280°).

pilastres, des arches, des tours. L'imagination des Braber y voit l'œuvre des « Roumis », ces démons à qui tout est possible. Quant aux trésors,



Fig. 80. — Tidrin, el-Medina

« des gens du Sous sont passés là, ils ont fouillé la terre et trouvé de l'or, de l'argent, des pierres précieuses ». Cette histoire nous la connaissons, elle est partout la même. Les Soussi ont renom de sorciers; ils sont mineurs, forgerons, ciseleurs, et surtout grands exploiteurs de la crédulité publique.

L'après-midi a été troublée par une alerte. Des voleurs ont pillé une caravane du Tafilelt. Nos hôtes sont montés à cheval, assez incertains s'ils allaient secourir les Filali ou aider les voleurs. Quand ils arrivèrent les voleurs s'étaient enfuis dans la forêt et les caravaniers étaient si parfaitement dépouillés qu'on n'eut d'autre alternative que de leur venir en aide.

Le soir après la prière de l'àcer et la mouna les Aït Bittraouin ont organisé des chants, un haïdouz. Le haïdouz est le mode de chansons le plus répandu chez les Braber. Les hommes et les femmes forment un



Fig. 81. — Tidrin, el-Medina

cercle, debout, serrés épaule contre épaule, hanche contre hanche. On rythme le chant en frappant dans ses mains ou sur un grand tambourin rond, le bendir, qui donne une note grave ou un son mat, selon qu'on le laisse résonner ou que l'on amortit les vibrations.

La musique berbère, comme la musique arabe, se préoccupe du rythme plus que de l'harmonie. Mais, tandis que l'art arabe est codifié, que ses règles ont été posées par le célèbre théologien el-Fqih el-Haïk[1], l'art berbère n'est qu'une tradition.

[1] Chaque rythme y est étudié, il en existe onze, m'a-t-on dit. Le chant n'est pas noté, les Arabes ne possédant pas de notation musicale, il se conserve par tradition. La musique classique se nomme *ala* ou *dendra* : la musique des cafés maures *zendani* : la musique de *haouz*, ou poésie nouvelle, *cerraba*, c'est le répertoire des chanteuses de Fès et de Merrakech. La musique religieuse sans instrument s'appelle *jelala* : avec instrument *hadra* ; chaque secte a la sienne. On nomme *qsida* les chansons de geste : *àïta* la musique des Djebala : *haïdouz* celle des Rifains.

Il faudrait un chapitre entier pour énumérer les formes musicales et les instruments propres

La phrase musicale est courte, composée de deux parties, et se répète indéfiniment. Les paroles sont très pornographiques ou très enfantines. le refrain de l'une de ces chansons était :

« Le pigeon s'est envolé — on l'a pris quand même. »

On se balance en chantant, on fléchit les genoux en soulevant le talon de terre[1] et en ondulant des reins d'avant en arrière. Cette danse est impudique et disgracieuse. Les Braber paraissent y prendre un plaisir extrême. Les femmes surtout en sont folles. Elles ont revêtu pour cette fête leurs plus riches toilettes, leurs plus beaux bijoux : chemises de toile, ou de mousseline blanche, enroulées deux fois autour du corps et serrées à la taille par une large ceinture et, par-dessus, la hendira qu'on ôte pour danser. Ce vêtement collant est seyant aux femmes minces, aux formes jeunes, il souligne désobligeamment les embonpoints. Tout le luxe du costume réside dans la coiffure. Les cheveux séparés en deux nattes, sont relevés en catogan et enveloppés d'un ou plusieurs foulards de toile ou de soie. Un autre foulard est enroulé autour de ce chignon volumineux. Tous ces foulards viennent de Fès ou de Meknès et sont, ainsi que les haïks, des produits de l'industrie marocaine fabriqués avec les soies grèges importées d'Italie ou d'Allemagne. Les élégantes aiment les couleurs vives ; la mode du jour est le foulard jaune bouton-d'or, recouvert d'un second foulard gorge-de-pigeon. Un grand collier d'argent à

à chaque confrérie et dans chaque confrérie aux sectes différentes. Les disciples de Mouley Abd el-Qader el-Djilali chantent sans instruments dans les villes et s'accompagnent du *bendir* et de la *qesba* à la campagne. Les Tedjini et les Taibiin du Tafilelt et ceux de Meknès s'accompagnent de plusieurs *tobbal* et d'un petit timbre de cuivre qu'ils frappent avec des bâtons tandis qu'à Ouezzan, dans les tribus de Beni Hassen, de Lekhlout, les *foqra*, les affiliés, ont une hadra spéciale pour Mouley Thami et une *jelala*, particulière pour Mouley Taïeb.

Les instruments de musique que j'ai rencontrés sont : la *zammara* flûte double rifaine ; le *djouaq*, flûte soussienne très mince ; la *lira*, flageolet des bergers ; la *qesba* ou *aouda*, flûte sans embouchure ; la *reita*, clarinette à anche : le *nfir*, grande trompette d'un mètre cinquante de long, ancienne trompette des Maures, dit-on, elle sert dans les mosquées pour annoncer la fin du Ramadan ; — le *tobal*, tambour ordinaire ; la *tebila*, deux timbales de tailles différentes accouplées ; le *deuff*, cadre de bois sur lequel est tendue une peau, fait office de psaltérion et sert aux poètes à accompagner leurs chants ; le *tara*, bendir des Aïssaoua qui porte des petites cymbales comme les tambours de basques ; le *bendir*, tambourin berbère ; le *herraç*, gros bendir dont usent les Hamadcha ; le *goual*, tambourin des femmes de Tetouan et de Tanger : la *tarija*, tambourin des gens de Fes ; le *rar*, tambour de basque espagnol ; la *derbouka*, tambour algérien ; — la *centir*, sorte de cithare tlemcenienne d'importation turque qu'on attaque avec des bâtons comme le cymbaloum des Tsiganes ; le *qanoun*, cithare algérienne ; la *qonitra*, mandoline algérienne ; l'*aoud*, guitare ; les plus belles se font à Fès ; le *gombri*, sorte de banjo des chanteurs populaires marocains ; le *rebab*, violon primitif à deux cordes ; la *kamenja*, violon importé de Grenade.

[1] Le Coran interdit de danser en quittant la terre du pied. Les Aïssaoua violent ce précepte et sautent à pieds joints pendant leurs exercices.



Fig. 82. — Types de femmes des Beni Mgild

trois ou quatre rangs de pièces, et de pendantifs ajourés et gravés, couvre toute la poitrine et tombe jusqu'à la ceinture. Les fibules qui retiennent la chemise sur les épaules sont reliées par une chaîne d'argent. D'énormes anneaux d'argent chargés de breloques pendent aux oreilles. Quelques colliers de verroterie, quelques bracelets font valoir la finesse des attaches.

Sous cet accoutrement de mousseline, de soie, et cette cuirasse d'argent, elles sont gracieuses les femmes Beni Mgild. Elles ont la peau blanche, à peine ambrée, les traits fins, la démarche souple ; leur moindre mouvement produit un tintinabulement de sonnailles. Combien plus intéressantes, plus vivantes, plus effrontées, ces capricieuses petites personnes, que leurs sœurs lointaines des Oulad Naïl, qui, parées comme des châsses, se tiennent raides, immobiles, hiératiques, sous leurs tiares de séquins.

Les tatouages sont en grand honneur. Les jambes, les bras, le cou, en sont couverts, le maxillaire inférieur est paré d'un quadrillage bleu figurant une sorte de mentonnière.

Un fin trait de koheul estompe le dessous de l'œil ; une sorte de pâte blanchâtre enduit la figure ; ce fard, destiné à protéger le visage des ardeurs du soleil, gerce la peau. Elles ne mettent ni rouge, ni parfums... « faute d'en avoir » — ajoute un mari morose.

Le voile n'est pas connu, chez les Braber, la pudeur ne l'est guère. Les femmes sont libres, peu farouches ; la polygamie ne diminue pas la grande influence qu'elles ont sur leurs époux ; elles montent à cheval à califourchon, et savent à l'occasion se servir d'un fusil.

Par contraste, les hommes paraissent plus lourds, leurs selhams plus

graisseux, plus poussiéreux. Ils ont la tête ronde et forte, les yeux très enfoncés sous les arcades sourcilières, les sourcils épais mais bien séparés, le nez grand et gros, la bouche très fendue, la mâchoire inférieure petite, la peau blanche sous le hâle et les rides. La race est blonde, de ce blond roussâtre, et comme délavé, qui caractérise les Berbères.

Les Beni Mgild passent pour bons cavaliers, bons tireurs, gens rassis, un peu épais de corps et d'esprit, grands pillards, mais voisins peu belliqueux. Ils réduisent la religion au culte extérieur ; mes compagnons assurent qu'ils ne savent pas une sourate du Coran, que leurs prières se



Fig. 83 — Types d'hommes des Beni Mgild

bornent aux gestes. Tous sont illettrés. On ne trouverait pas chez nos hôtes dix Braber parlant l'arabe, ni un seul sachant l'écrire [1].

Ils sont fanatiques. Beaucoup d'hommes sont partis pour la Djehad [2], la guerre sainte, quand on a su que les Français attaquaient le Tafilelt. Hier un voyageur racontait un engagement récent, sur l'oued Saoura, où les Braber auraient perdu cent cavaliers, après avoir fait, naturellement, une hécatombe de Roumis. Il ajoutait que si tout le pays ne s'était pas soulevé contre l'envahisseur la faute en était au Sultan qui avait fait lire à la khotba [3] dans toutes les mosquées du Tafilelt une lettre défendant

[1] La langue tamazirt ne s'écrit pas, chez les Berbères du Maroc.

[2] Avant de partir pour la Djehad on doit divorcer et vendre ou léguer ses biens. Ainsi l'ordonne le Coran.

[3] La khotba est l'instruction, le prône, qui se fait le vendredi soir pendant la prière commune.

d'attaquer les Français, sauf au cas où ils envahiraient le territoire marocain. Le sultan ordonnait en outre de déposer toutes les armes et tous les objets pris pendant les précédentes affaires entre les mains du gouverneur du Tafilelt, Mouley el-Amrani son oncle.

Et le voyageur ajoutait que tous les hommes des tribus revenaient rapportant des fusils Lebel, des munitions, des boîtes de médicaments, glanés dans les combats, et aussi des charges de tacaout achetées au Tafilelt qu'ils espéraient vendre avec profit sur les marchés du Nord. Les Aït Atta seuls continueraient la guerre.

Quant au Sultan, l'Ajellil — comme on le nomme en tamazirt — c'est un juif, il a vendu le Tafilelt, le berceau de sa famille, le tombeau de ses ancêtres, aux Chrétiens, « nous ne voulons plus de Sultan filali, nous voulons un sultan Drisïi ! »

Et mon compagnon Mouley Ali, descendant direct de Mouley Idris, écoutait sans paraître les entendre ces récriminations et ces avances à peine déguisées, enfermé dans une énigmatique méditation.

10 juin.

Notre route franchit le Ari Bougader au col de Tizi N'Retten. Nous l'atteignons en une heure de marche à travers une plaine rocailleuse, parsemée de chênes rabougris, coupée par deux ruisseaux courant parallèlement de l'Est à l'Ouest, affluents de l'assif Tidrin.

La forêt qui couvre la montagne commence en bordure de cette plaine. Sa lisière est rectiligne comme un mur. Un chemin de cent mètres de large, gazonné, s'élève régulièrement entre des parois hérissées de cèdres. Un premier seuil fait suite à cette courte ascension puis on monte jusqu'à la large clairière de Bou Trouba. La pente qui y accède porte le nom de Tassendil Izem, — le tombeau du lion. Nous nous sommes élevés de cent vingt mètres environ et les sommets qui nous dominent ne dépassent pas trois cents mètres.

Au delà le col prend le nom d'Imi[1] n'Tezouda, — le passage de l'écuelle, et nous conduit en une demi-heure dans une grande plaine, la même que nous avions aperçue du haut du Ari Boudàa et qui s'étend à

[1] Imi signifie passage.

l'infini dans l'Est et s'arrête au Sud, au pied des montagnes de Fàzàz, cette barrière bleu de cobalt, qui paraît toute proche dans la limpidité de ce midi radieux.

Nos hôtes les Aït Bouhou sont des Beni Mgild de la même fraction que les gens d'Azrou et de Tidrin. Leur douar est planté au pied de la colline de Ticht[1] ben Saïd, éminence singulière au sommet de laquelle s'ouvre une cuvette de huit cents mètres de diamètre et de cent mètres de profondeur. Un dôme de grès effondré, dont les débris jonchent le sol, paraît avoir recouvert ce trou, qu'on nomme Cheminet el-Hadj. Ces accidents de terrain sont fréquents dans cette plaine ; les indigènes les comparent assez justement à des bulles de pierres crevées.

L'eau est rare sur ce plateau. Tous les douars sont groupés autour d'un petit lac, près duquel nous passerons demain. La forêt s'arrête aussi brusquement sur cette face Sud qu'à la lisière Nord. Elle revêt uniquement le bourrelet montagneux qui, vu à revers, paraît une chaîne de collines arrondies, s'étendant indéfiniment, et toujours semblable, de l'Est à l'Ouest.

11 juin.

L'Amrar, le chef, de la fraction des Aït Bouhou est venu nous prier de pousser jusqu'à ses tentes qui sont plantées à une heure de marche à l'Ouest de la colline de Bou Toujtout. Nous longeons la lisière de la forêt et, chemin faisant, nous côtoyons un petit lac Agelman[2] er Renouin — l'étang des brebis. Sa surface disparaît sous des herbes parsemées de petites fleurs blanches. Il a cinq cents mètres de long sur cent cinquante de large.

L'amrar est un beau vieillard très bronzé, à qui sa barbe de neige donne un grand air de majesté. Il nous explique que son rôle se borne à servir d'intermédiaire entre le qaïd des Beni Mgild et sa fraction. Il est responsable des incidents de police intérieure. Les mouvements des douars, les décès, les vols, les combats, lui sont annoncés aussitôt. Il sert d'arbitre dans les différends. En cas de guerre extérieure, la conduite des opérations est confiée à un chîkh er-Rebea élu pour la durée

[1] Ticht signifie colline.

[2] Agelman signifie lac ou étang, ce qu'en arabe on nomme Daïa.

de la campagne. De cette façon la responsabilité de l'amrar vis-à-vis du qaïd se trouve dégagée.

Un homme de la tribu prétend connaître quelques-uns des éléments de la longue chaîne montagneuse qui barre l'horizon : la cime gris cendré visible à l'extrême Est, est le Ari bou Iblan, le géant des Beni Ouaraïn. Au Sud-Est, se dresse le Ari Tichkiout ; il semble faire partie d'un second plan de montagnes. La route de Fès au Tafilelt passe tout auprès, au col d'Oum el-Jeniba. Droit au Sud, ce dos d'âne isolé se nomme Ari Benîj. Il est encadré à l'Est par la coupure de l'assif Derdoura qui le sépare du Ari Erfoud, à l'Ouest par le Tizi Genfo, après lequel commence le Ari Tassendil entaillé à pic par la brèche de Foum Khneg. Ces trois derniers éléments forment la chaîne de Fàzàz et sont précédés d'une ligne de collines blanches qu'on nomme Mérijat.

Plus à l'Ouest le Fàzàz s'abaisse et vient se souder aux pentes d'un gros massif, le Ari Haïan d'où semblent sortir en éventail comme d'un centre de diramation : le Fàzàz, vers l'Est ; une chaîne dirigée vers le Sud-Est, le Ari Tameràqout ; une chaîne boisée vers l'Ouest ; une chaîne de collines vers le Nord-Nord-Ouest dans laquelle l'Oum er-Rebea prendrait sa source, près du seïd de Sidi Mjèd.

L'oued Gigo sort des pentes du Ari Haïan, il coule vers l'Est, draine le plateau où nous sommes, et les pentes Nord de ces montagnes. Il traverse dans leur largeur les territoires des Beni Mgild et des Aït Ioussi et vient buter contre le massif des Beni Alaham. Cet obstacle l'oblige à remonter au Nord, parmi les collines des Beni Iazra, des Beni Sadden, des Oulad el-Hadj. A deux étapes au Sud de Fès, il reçoit le tribut d'une source merveilleuse, l'Aïn Sbou, qui jaillit aussi abondante qu'un torrent. Il prend alors le nom d'oued Sbou et devient le plus grand fleuve du Maroc.

Le régime des orages quotidiens s'est établi : ce soir nous avons même eu deux orages, dont l'un extrêmement violent. Ces perturbations météorologiques se produisent avec une régularité et une soudaineté singulières. Les aurores sont courtes, les matinées radieuses, les midis écrasants. Vers une heure on voit monter du Sud-Est quelques petits nuages roux, précurseurs de l'orage. Le ciel se tend d'un voile gris plombé, le vent s'élève, l'orage éclate, accompagné de pluie et dure une heure ou deux. Puis le rideau de nuages s'éparpille, l'atmosphère reprend cette limpidité

merveilleuse où l'œil peut scruter des profondeurs qui semblent n'avoir pas de limite. Les crépuscules sont brefs, la nuit tombe brusquement dans les vallées et sur la plaine, tandis que les cimes lointaines baignent encore dans les ors du couchant.

12 juin.

Alerte de nuit : vers deux heures du matin une vive fusillade a mis le camp en émoi. Elle partait d'un douar planté à vingt mètres de nous. Des voleurs s'étaient introduits dans l'enceinte et s'efforçaient de



Fig. 84 — Chaine du Fazaz. — Collines de Merijat. — Oued Gigo
Az. = 200

désentraver une mule. Les chiens donnèrent l'alarme. Ces coups de feu, tirés au hasard, à hauteur d'homme, dans l'obscurité, n'ont, naturellement, pas atteint les voleurs, il est providentiel qu'ils n'aient blessé personne de notre douar, ni des douars voisins.

Nous avons traversé la plaine pierreuse qui nous séparait des montagnes de Fàzàz. En deux heures de marche nous atteignons la vallée de l'oued Gigo. On irrigue et on cultive jusqu'à mille ou quinze cents mètres sur la rive gauche de la rivière. La rive droite est bordée par la falaise blanche des collines de Mérijat. Les tirremts s'échelonnent sur les bords. L'oued a déjà dix mètres de largeur au tirremt de Toumit près duquel

nous le traversons; son lit rocheux coupe en ligne droite les champs d'orge et de blés barbus. Le climat de cette région n'est plus le même que celui de Grigra; les moissons blondissent à peine, le printemps commence seulement.

On me désigne à l'Est une colline isolée le Ticht Bou Tezouit au sommet duquel se trouverait une ruine chrétienne : le souk en-Nçara. Et comme je semble incrédule, on m'affirme qu'on y voit des anneaux et des barreaux de fer scellés dans les murailles? On m'indique encore le Kef er-Raraïb — la caverne des merveilles — situé au flanc du Ari Erfoud.

Les collines que nous avons laissées à l'Ouest se nomment : Bou Tagerouin et Rabouba.

Nous traversons par une coupure étroite les hauteurs de Merijat, sorte de table à bords escarpés, haute de cinquante mètres environ, formée d'assises horizontales de calcaire subcristallin blanc [1]. Le sol est jonché de silex.

Un vallon herbeux fait suite à ces collines claires. Les tirremts des Aït ben Hossein y sont cachés ; le ruisseau boueux de Genfo vient y déboucher et va se jeter dans l'oued Gigo.

Ici commence le col de Genfo, entaille profonde dans un banc de grès rose à grain [2] fin, dont les parois nous surplombent de quatre cents à cinq cents mètres.

Cette passe étroite est encombrée de rochers éboulés ; des arbres, de beaux genévriers, croissent entre les pierres. Des choucas nichent par bandes dans les crevasses. La légende veut qu'Ali, l'époux de Fatimat ez-Zohra, le gendre du prophète, soit venu visiter cette région. Ici il attacha son cheval ; ce trou rond dans un roc énorme est la trace de son poing...

Après trois quarts d'heure de marche on atteint la fin de ce couloir, on débouche dans une vallée qui sépare le Fàzàz. d'un massif assez confus de montagnes arrondies. couvertes d'une forêt dont les cèdres plus gros, plus clairsemés, que ceux du Boudàa, sont plus ravagés encore par la foudre. l'incendie des bergers et la hache des bûcherons. Le grès rose et l'argile rouge font place à des schistes gris sombre. à des tufs

[1] Échantillon n° 28. — [2] Échantillon n° 29.

basaltiques[1] bouleversés par des émersions de roches noires[2] et des affleurements de brèches calcaires rouges[3].

Le sommet du col de Genfo est à quinze cents mètres environ au-dessus de la vallée de l'oued Gigo. La crête du Ari Benîj nous domine encore de trois cents mètres au moins. Plus haut encore, se dressent, très loin à l'Est, le Ari Tichioukt, et plus près à l'Ouest le Ari Haïan.



Fig. 85. — Col de Genfo
Az. = 180°.

Au pied du sommet que nous avons atteint s'ouvre une vallée en U qu'on nomme Feleddi.

Elle est droite, régulière, gazonnée, comme un vallon de Suisse. pleine de tentes et de troupeaux; les Aït Mohammed ou Othman nous y offrent l'hospitalité de leurs douars.

15 juin.

Avant-hier et hier nous avons battu la forêt, exploré la montagne, sous prétexte de chasse. Les mouflons et les gazelles abondent dans ces parages, les panthères y font de fréquentes excursions. On chasse en battue : les traqueurs entourent une vaste enceinte et marchent concen-

[1] Échantillon n° 30 — [2] Échantillon n° 31. — [3] Échantillon n° 32.

triquement sur le ravin où les tireurs sont cachés. Si les gazelles, les sangliers et les mouflons passent, c'est qu'il n'y a pas de fauves dans le voisinage. Quand les rabatteurs n'entendent pas tirer, et que les tireurs commencent à distinguer les cris des rabatteurs, sans avoir vu aucun gibier, tout le monde devient grave, il est rare qu'on ne voie pas descendre majestueusement quelque panthère.

L'étape d'aujourd'hui nous conduit au Sud-Ouest, vers le Ari Haïan. Nous débouchons de la forêt de Feleddi dans la grande plaine de Selkhat, vaste dépression qui rappelle un peu, par son orientation et sa forme, la vallée de Grigra. Le thalweg en est suivi par un ruisseau issu de la source d'Aïn Arbi, près de laquelle nous campons. Les Aït Iaqoub, nos hôtes, nous disent que ce ruisseau s'unit à l'assif Aman Rouinin[1], qui coule parallèlement à lui, plus au Sud, pour former l'oued Gigo.

La cuvette de Selkhat dut être quelque ancien lac dont les eaux se sont frayé une issue vers l'Ouest en rompant la chaîne de Fàzàz. On y ramasse des calcaires subcristallins[2], pétris de fragments de petits bivalves, des calcaires gris jaunâtres avec débris de fossiles marins[3], des calcaires bréchoïdes marmoréens rosés, pétris de fossiles[4]. Elle a trois aspects, nous dit-on : elle est verte et fleurie au printemps ; jaune et brûlée l'été ; blanche l'hiver, quand la neige s'y amasse en couches profondes.

17 juin.

Nous approchons du Çahra. Parmi les visiteurs qui viennent rendre hommage au chérif on distingue les gens du Sud, à leur teint plus foncé, au nez plus tranchant, à la lèvre inférieure plus épaisse. Le type change, on devine le voisinage de la race nègre et les croisements qui en sont résultés.

Quelques cheurfa du Tafilelt font un détour pour passer par notre camp. Ils ont la mine pâle de citadins vivant dans l'ombre des maisons, ils sont rasés de frais selon les règles coraniques, leurs vêtements sont blancs ; ils ont, par-dessus tout, un air de fourberie qui n'est pas trompeur.

Quant aux Braber d'ici ils ont à peu de détails près la même appa-

[1] « L'eau trouble ». — [2] Échantillon n° 35. — [3] Échantillon n° 36. — [4] Échantillon n° 37.

rence que leurs frères du Nord. Ils se couvrent la tête du capuchon de leur selham et le maintiennent rabattu en l'entourant d'un mouchoir. Ils sont moins défiants peut-être mais plus familiers. Ils entrent dans nos tentes et s'y installent sans vergogne. L'un d'eux tout à l'heure m'a arraché mon fusil des mains pour l'examiner. Leurs femmes ne quittent pas notre camp. Elles y arrivent processionnellement, vers 4 heures du soir, portant sur la tête les grands plats de tàm surmontés de quartiers de moutons, et les alignent devant la tente du moqaddem. Les hommes tiennent les rognons et les morceaux de foie embrochés sur des baguettes de fusil ; d'autres apportent des galettes d'orge empilées dans une hendira ; d'autres encore ont à la main de petits seaux de bois qui contiennent la merga, le bouillon, qu'on verse sur le tàm au moment de le manger.

Puis les hommes s'en vont chercher l'orge, le bois, le fourrage ; les femmes restent, sous couleur d'attendre la fin du repas, la restitution des plats. C'est l'heure où les flirts s'engagent, où nos serviteurs ébauchent le rapide roman des amours nomades qui se dénoueront à la nuit close, après le haïdouz.

La plaine de Selkhat est limitée au Sud par une haute chaîne. Celle-là même qui part du Ari Haïan, culmine au Tameràqout et s'en va vers l'Est, par le Ari Abou, se relier au Ari Bou Iblan. Au delà de ce haut plissement on trouve encore une ondulation, la plaine de Mlouïa s'étale ensuite jusqu'au Haut-Atlas, qui se dresse comme une nouvelle muraille, aussi droite, aussi continue, que le Fàzàz, mais autrement haute et majestueuse.

Le Ari Aïach — que les Arabes du Tafilelt appellent le Djebel Aïachi — domine cette chaîne de sa crête chargée de neige qui se perd dans la brume.

19 juin.

Pour moins batailleurs que soient les Beni Mgild ils ont pourtant, comme les Beni Mtir, leurs querelles et leurs rancunes. Nous venons de perdre trois jours à tâcher de réconcilier deux fractions des Aït ben Hassein brouillées depuis six ans, à la suite du meurtre d'un créancier par son débiteur. Peines perdues, la fraction entière est d'accord, mais

les parents de la victime n'acceptent pas la dîa [1], ils veulent poursuivre leur vengeance en dépit même des objurgations des leurs, des conseils du chérif.

Ce matin donc, las de prier, nous avons maudit. Mouley Ali a fait abattre ses tentes, charger les mules, et nous sommes partis, sans invocations, sans Fatiha, sans souhaits, de l'indocile famille des Aït ben Hassein. Longtemps, les hommes nous ont accompagnés, les femmes nous ont poursuivis de leurs supplications. Le chérif, enfermé dans sa mahaffa, est demeuré invisible et sourd. Nous sommes revenus camper chez les Aït Iaqoub au point où le ruisseau d'Aïn Arbi pénètre dans le pâté de collines basaltiques qui borne au Sud la plaine de Selkhat.

20 juin.

Nous revenons au revers méridional de la chaîne de Fàzàz, non loin du débouché du col de Genfo, à Tarlia Ourliess, chez les Aït Qessou fraction, maraboutique. Une matinée de chasse nous ramène au Benîj et me permet de fermer mon itinéraire. J'ai revu du haut du Ari Tassendil l'ossature de cette contrée, la puissante ligne de crêtes du Haut-Atlas, précédée de la dernière chaîne du Moyen-Atlas, que jalonnent, le Ari Abou, le Ari Tameràqout et le Ari Haïan.

Le soir, nous nous mettons en marche vers le Ari Haïan en continuant à longer les pentes Sud du Fàzàz. Cette chaîne s'abaisse et borde un cirque ovale que traverse l'assif Aman Rouinin branche de l'oued Gigo. Le ruisseau traverse la barrière du Fàzàz par une coupure étroite et nette, analogue à celles de Derdoura, de Genfo, de Tarlia Ourliess. Le col porte le nom braber d'Imi Khneg, ou, plus souvent, le nom arabe de Foum Khneg. Au milieu de cette cuvette, domaine des Aït Ouahi, se trouve une source abondante qu'on nomme Ras Sbou, la tête du Sbou, car l'oued Gigo, qui jusque-là n'était qu'un ruisseau, y prend assez d'importance pour inonder la plaine à la saison des crues et lui rendre l'apparence de lac qu'elle dut avoir dans la préhistoire, alors que les eaux

[1] La dîa est ici de deux cents moutons. Elle est payée non pas par l'assassin à la famille de la victime, mais par tout le douar du meurtrier au douar du défunt. Et le meurtrier ne paye que sa part de cette amende. Cette responsabilité collective est une manifestation de la solidarité du douar, seul élément de la nation Braber, qui présente une réelle cohésion.

enfermées dans Selkhat et dans le cirque des Aït Ouahi ne s'étaïent pas encore frayé l'issue d'Imi Khneg.

21 juin.

Ce matin nous avons été réveillés par une rumeur de foule. Le camp était plein de monde. Deux brebis, la gorge ouverte, râlaient devant la qoubba. Une vingtaine d'hommes étaient accroupis autour de la mahaffa vide, attachés les uns aux autres par une corde de laine.



Fig. 86. — Beni Mguild implorant le Cherif

Ce sont des suppliants. L'un d'eux nous dit : Nous sommes les Aït ben Hassein que le chérif a maudits l'autre soir. Sa malédiction a pesé sur nous. Des voleurs se sont introduits cette nuit dans l'un de nos douars : un homme, une mule et un cheval, ont été tués ; nous venons prier Mouley Ali de revenir sous nos tentes et d'accepter un gage de notre soumission.

Voilà pourquoi, remontant le cours de l'assif Aman Rouinin, nous sommes retournés camper chez les Aït ben Hassein.

Pendant l'étape on a tiré sur deux de nos hommes qui conduisaient notre troupeau de moutons. Les hommes n'ont eu aucun mal, deux moutons ont été tués. Cette grave offense sera vengée par les Aït ben Hassein. L'auteur a pu être reconnu ; c'est un nègre du Tafilelt qui rôdait l'autre soir dans notre camp.

Mouley Ali a vu un assez beau cheval et veut l'acheter. Le maître y consent. On débat le prix ; le chérif offre cent douros. « Des douros, répond le Berbri, et qu'en ferais-je ? l'argent n'a pas cours chez nous ; donne-moi cent moutons ou de la laine ! » Ils ont d'immenses troupeaux où l'on dénombre les bêtes par centaines. L'autre jour, près d'un redir [1], nous avons estimé, à cinq mille le nombre de moutons qu'un seul douar était en train d'abreuver. Une douzaine de bergers suffisait à les conduire, l'un d'eux nous a dit que sa tente possède plus de cent moutons, une trentaine de chèvres, quelques vaches, une ou deux mules ; pas de poules. Cette tente abrite quatre hommes, huit femmes, et dix enfants de un à douze ans.

Les femmes travaillent avec deux sortes de métiers. Un grand, pour les nattes brodées de laine, spécialité des Braber ; un petit pour les hendiras, les selhams, les tapis de haute laine, ou les bandes de tellis [2].

Aucun désir, aucune aspiration, aucun besoin n'inquiète ces esprits simples. Les Braber se suffisent à eux-mêmes ; de là cette force de résistance qu'ils opposent à l'envahisseur, à la civilisation. Le progrès les étonne mais ne les séduit pas. La loi du monde, pour eux, est la stabilité, ils ne conçoivent pas l'évolution.

Sont-ils heureux ?

A cette question indiscrète les plus communicatifs se renferment. Il semble bien que ces existences grises, sans grandes joies, sans peines profondes, soient tissées d'une commune misère ; que l'uniformité de leurs vêtements écrus ne soit pas seulement l'emblème de leur égalité mais encore le symbole de leurs existences pareillement incolores.

Ils n'ont pas d'argent, le riche est à peine moins besogneux que le pauvre, mais ils ont des forts et des faibles, et le joug du fort est souvent arbitraire, toujours odieux et brutal.

Ils n'ont guère de maladies et j'ai cherché vainement chez eux un toubib [3]. Le malade se couche, il se cache pour souffrir, comme font les bêtes. Il sait qu'aucun secours, qu'aucune pitié, ne viendront le soulager.

Les seuls bonheurs qu'ils connaissent sont ceux qu'on goûte « sur

[1] Mare.

[2] Longues bandes de laine tissée dont sont faites les tentes. Une femme met un mois à faire une bande de 18 mètres de long sur 30 centimètres de large.

[3] Médecin.

le dos d'un cheval, ou entre les seins d'une femme ». Joies brèves auxquelles ils n'apportent nulle délicatesse, nul raffinement :

« La fantasia dure sept minutes, l'amour sept secondes, le malheur tout le reste de la vie ! »

22 juin.

Une bande affamée de cheurfa du Tafilelt nous fait escorte. Tout le monde est chérif au Tafilelt, et cette noblesse héréditaire donne à chacun sinon le droit, au moins la prétention de vivre aux dépens du commun des fidèles. Les cheurfa se réunissent par groupes, parcourent les tribus voisines, mendient, rançonnent ou pillent, selon l'occasion. On estime à deux mille le nombre de ces pèlerins faméliques et dangereux. Ils ne sont ni vénérés, ni redoutés, on les méprise plutôt, mais on les héberge ; ils donnent, en échange quelques amulettes, on écoute les nouvelles qu'ils colportent, on leur fait écrire les lettres, les actes, ils sont agents politiques et commerciaux. Quelques-uns prêchent en ce moment la guerre sainte, malgré la défense du Sultan[1].

L'un d'eux nous raconte que le raid des Braber dans la vallée de la Saoura fut l'œuvre de l'un de ces cheurfa. Il avait fait publiquement le vœu de partir à la Djehad, et des partisans s'étaient joints à lui. On allait se mettre en route quand la lettre du Sultan vint fournir un prétexte aux tièdes, aux lâches, aux indécis. De trois mille cavaliers l'expédition tomba à douze cents. Presque tous les Filali firent défection il n'eut pour compagnons que des Braber.

23 juin.

Nous descendons la vallée de l'assif Aman Rouinin jusqu'au campement des Aït Ougadir. En ce point, nommé Selraren, le ruisseau entaille

[1] Les Berbères ont eu dans tous les temps un grand respect des sorciers, des magiciens, des prophètes, des marabouts, mais il y a loin de cette vénération, à l'anthropolâtrie, au *Menchenkultus*, dont parle Rohlfs. Ils honorent les cheurfa à raison de leurs origines et avec certaines nuances, suivant qu'ils descendent d'Omar, d'Abou Bekr ou d'Ali. Le renom du personnage, sa sainteté, ses miracles, entrent aussi en ligne de compte. On invoque sa *chefâa* — son intercession, sa *baraka* — sa bénédiction ; les démonstrations excessives qu'on lui prodigue sont des hommages, non pas un culte. Les cheurfa les plus vénérés sont : les Drisii, les Ouezzani, les Beqquali, les Naçiri, les descendants de Sidi Abd el-Qader el-Djilani (le *qotb* — le pôle), de Mouley Abd es-Salém ben Mehich. Mais chaque région a ses marabouts locaux, moins fameux, mais plus influents que les personnages de ces familles célèbres. Les Braber ont un dicton qui donne la mesure de leur foi aux marabouts :

« Que de marabouts, collecteurs de ziara, sont en enfer ! »

un seuil qui relie les collines d'Irir Ouaouas aux collines d'Imin'Zili.

Grand haïdouz ce soir en l'honneur des étrangers. Les feux de cèdre embaument l'air de senteurs résineuses.

On a célébré un mariage dans la journée. La mariée, montée sur une jument, a été conduite au ruisseau dans lequel elle a jeté des dattes. Puis on l'a ramenée sous la tente de son époux et les femmes du douar ont inondé de lait la cavalière et sa monture. Enfin les hommes l'ont aidée à descendre et l'ont haussée jusqu'à la traverse centrale de la tente qu'elle a graissée avec du beurre.

Ces coutumes sont très anciennes et personne n'en comprend plus le sens, nul ne sait dans quels rites des temps passés ces usages ont leurs racines.

De même on ne sait pourquoi les femmes du douar attachent un écheveau de laine blanche au-dessus du genou droit d'un cheval nouvellement acquis.

De même encore on ignore d'où vient l'habitude de ne travailler ni le dimanche, ni le vendredi. Ces jours-là certaines occupations sont permises : laver de la laine, par exemple ; d'autres sont défendues : tisser, coudre.

24 juin.

Deux petites heures de marche vers le Sud nous ont amenés au bord de la daïa de Sidi Ali ou Mohammed dont on nous parlait depuis huit jours. Deux chaînes parallèles très rapprochées viennent de l'Ouest, s'écartent de deux kilomètres environ et se rapprochent. Au fond de cette cuvette elliptique un lac de cinq kilomètres de longueur s'est formé.

La chaîne du Sud est haute et maigrement boisée de cèdres. La chaîne Nord s'abaisse en collines rondes et se relève ensuite. La commissure Est et la rive Sud sont jonchées de scories volcaniques [1]. La rive Nord est couverte de basaltes scoriacés [2].

Le fond est sableux et rocheux. L'eau est douce et très transparente. A trois cents mètres du bord, par un mètre soixante de profondeur, elle est à 16 degrés centigrades. L'agelman est poissonneux ; des joncs du

[1] Échantillon nos 45 et 46. — [2] Échantillon nos 43 et 44.



Fig. 87. — Le Moyen-Atlas : Chaine Ari Boudaa — Djebel Tazekka
Vue prise de Tidrin.



Fig. 88. — Daïa Sidi Ali ou Mohammed

rivage partent des vols de canards au ventre loutre, aux ailes blanches et noires. Les grenouilles et les sangsues abondent.

Le lac ne gèle jamais. En hiver l'eau monte de deux à cinq mètres.

La rive Nord est douce et riante. La rive Sud est sombre et tombe à pic[1] dans la daïa ; une petite île rocheuse s'en détache et porte le seïd de Sidi Ali ou Mohammed, patron du lieu.

Ce que ces chiffres et ces renseignements n'expriment pas c'est la poésie de ce paysage solitaire et l'étrange contraste de ce délicieux lac avec ses sombres rives de cèdres et de basalte.

25 juin.

Nous avons suivi la rive Nord de la daïa pour venir camper à son autre extrémité, chez les Aït Qessou ou Haddou. Le lac découvre en cette saison une grande prairie marécageuse qui va s'effilant et montant jusqu'au point de jonction des deux chaînes. Au delà le chemin s'engage dans un étroit ravin qui mène au col d'Hajirt et descend dans la haute vallée de la Mlouïa. Une autre route y conduit également, celle d'Imi Mgadir[2], qui franchit la chaîne Sud à l'extrémité Est du lac.

26 juin.

Le col où nous entrons prend à son origine le nom de Tigelmamin. Il est profond, ses bords sont déboisés. Un ruisseau y serpente sur un lit marécageux. En moins d'une heure nous atteignons la source du ruisseau et le sommet du col.

Dès lors nous descendons rapidement. La vallée se rétrécit, encaissée entre deux murailles de grès gris, dans une forêt de cèdres. Ici le défilé prend le nom de Tazat Hajirt. Un ruisseau roule vers le Sud, parmi l'éboulis des roches, grossi par de nombreuses sources. La plaine de la Mlouïa apparaît encadrée entre les parois du col. Elle semble morne, ardente, flétrie, terreuse, analogue déjà au désert dont elle est le prélude.

Un vallon fertile, irrigué par les eaux d'une belle source voisine, Aïounet el-Qechba, fait suite à la forêt de cèdres et s'étend parallèlement à la chaîne que nous venons de traverser.

[1] La pente est environ de 1/1.

[2] Ou Abrid Imgadir le chemin des aigles.

Une dernière barrière nous sépare de la plaine, une ligne de hauteurs, étroite et peu élevée, dont l'ossature apparaît en assises horizontales de grès gris. Plusieurs coupures l'entaillent à pic; nous suivons, à travers l'une d'elles, le ruisseau d'Aïounet el-Qechba, auquel l'Aïn bou Chal, apporte le tribut de ses eaux claires.

Un gros tirremt obstrue la sortie du col. Nous campons quelques pas plus loin, sur une aire de tuf calcaire violacé[1], en avant des collines d'argile rose que nous venons de traverser, au centre de trois tirremts que les Braber nomment Tirerman Zouggarin et les Arabes Qçabi el-Ahmar — les villages rouges.

Tout là-bas, par delà l'horizon plat, où les collines rondes ondulent comme une houle, se dresse, venu des profondeurs de l'Ouest, allant se perdre dans l'Est à l'infini, la chaîne imposante du Haut-Atlas, dont les crêtes dentelées portent encore une frise de neiges.

[1] Échantillon nos 47 et 48.

CHAPITRE III

VALLÉE DE LA MLOUÏA

27 et 28 juin.

Les Aït Bessou sont venus prier le chérif de passer au milieu de leurs tirremts la fête du Mouloud[1], la Noël de l'Islam, qui tombe après-demain.

Nous avons fait quatre kilomètres seulement dans le Sud-Est, descendant vers le lit de la Mlouïa par des pentes douces, peu fertiles, ravinées. Les champs sont bien irrigués mais sur ce tuf calcaire compact[2], de dépôt récent, les épis sont clairsemés, la récolte est tardive. On fera la moisson dans une semaine.

Le baromètre monte, on commence à sentir l'haleine embrasée du vent du Sud. Le cultivateur surveille l'horizon, du Sud au Nord-Est; de cette zone viennent les deux fléaux qui désolent la plaine : la grêle et les sauterelles.

La diversité de leurs existences a creusé des dissemblances profondes entre le qçourien[3], sédentaire, agriculteur et cavalier et le montagnard, nomade et pasteur. Le type est moins rude ici que sous les tentes, les gens sont plus civilisés, plus riches, — plus traîtres aussi, nous dit-on. Ils ont la peau plus noire et des vêtements plus blancs. Ils sont moins ignorants. Chaque tirremt à son fqih chargé d'enseigner le Coran aux enfants et d'apprendre à lire aux jeunes tolba.

Le calme des sédentaires contraste avec l'activité des pasteurs. Ce soir, nos hôtes sont accroupis au pied de leur rempart. Ils ont fait leurs

[1] Anniversaire de la naissance du Prophète. — [2] Échantillons nos 47 et 48. — [3] Qçour, pluriel de qçar, forteresse.

ablutions et leurs prières, et maintenant ils causent les coudes aux genoux, à voix basse, sans gestes.

A la même heure, les douars de la montagne sont en rumeur. On n'y prie pas ; le temps manque pour cela. On n'y fait pas d'ablutions [1] ; l'eau des sources est trop froide, on l'accuse de donner des coliques et des maladies de vessie. C'est l'heure où les troupeaux reviennent du pâturage dans un nuage de poussière. On parque les moutons dans des enceintes de broussailles. On entrave les mules et les chevaux qui rentrent de l'abreuvoir. Les bœufs, les ânes, les chèvres s'entassent en liberté. Les femmes sont occupées à traire. Les enfants et les chiens ramènent les retardataires au bercail. Ce n'est qu'à la nuit close, lorsque la rumeur des troupeaux s'est éteinte, qu'on songe au souper de galettes de farine arrosées de lait aigre et qu'on se repose à la lueur des grands feux odorants, sous la garde vigilante des chiens.

On reconnaît de suite le sédentaire du nomade : l'un est gras, l'autre est maigre.

29 juin.

Toute la nuit nos hôtes et nos serviteurs ont chanté, joué du goumbri et du tambourin.

Une salve annonçant l'aurore a mis tout le monde sur pied.

La fête a préludé par des fantasias. Tous les cavaliers, de vingt kilomètres à la ronde, sont accourus pour exécuter devant le chérif, le « jeu de la poudre et des chevaux ».

Nous aussi nous fêtons le Mouloud. Et, pour répondre à la politesse des Beni Mgild, nous avons sorti nos housses de parade en velours émeraude ou cramoisi et nos lourdes brides lamées d'or. Nos fantasias à la mode rifaine font sensation et notre poudre couvre la voix des fusils braber.

Dès le début de la fête un accident a clos nos réjouissances :

Un pauvre diable qui pratiquait la maigre profession de « ramasseur de fers [2] », est venu maladroitement se jeter dans les jambes du cheval

[1] Les Braber de la montagne font des ablutions sèches, comme les Gabriens.

[2] Les Braber font ferrer leurs chevaux à la mode arabe. Il existe quelques maréchaux ferrants ; ils sont très rares, et le plus souvent ce sont des juifs qui cumulent les professions de serrurier, bijoutier et forgeron.

du chérif lancé en plein train. Le cheval et les deux hommes ont roulé à dix pas. Un seul ne s'est pas relevé : le pauvre Berbri a un trou dans la tête, son corps n'est qu'une plaie, il se plaint de douleurs internes. Le chérif a la lèvre fendue et les genoux écorchés, ses vêtements sont déchirés et pleins de sang.

« Si nous étions chez nous, sur notre territoire, disaient nos serviteurs, nous achèverions ce malencontreux Berbri ! »

Deux heures plus tard, le chérif avait repris place sous la qoubba relevée comme un dais, on avait emporté le blessé dans sa maison, et la fête reprenait son cours.

Chaque contrée a sa fantasia, chaque cavalier brode à sa guise sur les usages de sa contrée. On peut cependant formuler une règle générale, et voici la fantasia marocaine telle qu'elle me fut enseignée :

Le cavalier vient seul, au pas, ou galopant sur place, dressé sur ses étriers.

Il rejette le burnous en arrière et lève à bout de bras, au-dessus de sa tête, le fusil qu'il porte vertical. Les rênes sont tenues de la main gauche, le bout des rênes [1] dans la main droite.

Le cavalier se rassied et part au galop très rassemblé. A demi enlevé sur les étriers, assis sur la palette, il décrit avec son fusil deux brisées : une à gauche, puis une à droite qu'il termine en posant le fusil sur l'épaule droite.

Il se rassied ensuite un instant puis, brusquement, il se redresse le fusil haut, pousse un cri et lâche son cheval. Peu importent alors les pierres roulantes, les trous ; peu importe que le cheval se dirige droit sur la foule... Le cavalier saisit des deux mains son fusil à la poignée, les pouces tournés vers le corps, appuie la crosse sur sa poitrine et galope ainsi, la tête renversée en arrière, les coudes le plus en l'air possible, le canon du fusil au-dessus des oreilles du cheval.

En arrivant à la place d'honneur, devant les spectateurs, il pousse un rugissement, ressaisit son fusil d'une façon normale et lance son coup de feu, soit en avant, soit en arrière, couché sur l'arçon ou ployé à la renverse.

Par deux, par dix, par trente quelquefois, la fantasia reste identique.

[1] Les rênes berbères se terminent en fouet, par une unique lanière très longue.

Tout l'art est dans l'ensemble des cavaliers, dans l'unisson des chevaux. L'idéal est d'arriver « en muraille » et de tirer « comme un seul fusil ».

Pendant que les cavaliers faisaient parler la poudre, deux bandes d'Aïssaoua sont venues, avec bannières et reïta, donner une séance au chérif. Ce sont des foqra (affiliés) du Tafilelt qui vont à Meknès prier sur la tombe de Si Mhamed ben Aïssa, fondateur de leur ordre. Les nègres sont en majorité, il y a quelques femmes; on me montre une petite fille qui n'a pas huit ans.

Tous ces pauvres détraqués, épileptiques, convulsionnaires, nous



Fig. 89. — Aït Bessou (Az. = 340°).
Une séance d'Aïssaoua.

ont donné le répugnant spectacle de leurs hystéries mystiques. On a dû doubler la garde du camp tant leurs transports sont parfois redoutables.

Il n'est personne qui n'ait assisté à leurs affreux exercices qui tiennent de la jonglerie et du prodige. Ceux-là n'ont pas l'outillage de leurs frères d'Algérie et de Tunisie. Ils ne brûlent pas de parfums forts dans des cassolettes ; ils n'avalent ni clous, ni verre cassé ; ils n'ont ni poignards ni lances ; mais ils sont autrement furieux et plus dangereux pour les spectateurs.

Ils sautent côte à côte, à pieds joints, avec une singulière flexion des genoux et des reins, un balancement de tête affolant, et cette répétition caractéristique du nom d'Allah, pendant que le tara et la reïta font

rage. Les moqaddems les ont formés sur deux rangs, dos à dos. De loin en loin, la musique s'arrête et les danseurs, inconscients, continuent mécaniquement et comme malgré eux leurs flexions et leurs invocations.

Ils se croient métamorphosés en bêtes ; les uns mugissent et lancent des coups de griffes dans le vide ; d'autres bondissent à quatre pattes ; un nègre qui se croit transformé en chameau broute gloutonnement, de sa bouche sanglante, des cactus épineux ; un autre se croit panthère et se jette sur une spectatrice [1] ; un autre encore a ramassé un bloc de grès et s'en est frappé si furieusement le ventre et la tête qu'on a peine à

Moyen Atlas



Fig. 90. — Aït Bessou (Beni Mgild)
Une séance d'Aïssaoua.

le ranimer. Sans cesse il se produit des crises d'épilepsie ou d'hystérie, des convulsions folles. Les moqaddems se précipitent, emportent la victime, ou terrassent le furieux.

Ce spectacle horrible est accompagné d'une ritournelle étourdissante, térébrante, martelée de coups de tara toujours plus rapides, plus trépidants, qui donne le vertige.

Cette musique exerce un effet d'hypnose sur les foqra. Un de nos serviteurs les plus dévoués, les plus tranquilles, un grand nègre soudanais d'une trentaine d'années, est Aïssaoui. Du plus loin qu'il entend la reita de ses coreligionnaires il devient fou, il accourt sous ma tente

[1] On m'a dit ensuite que la raison de ce transport de fureur fut que la spectatrice avait conservé ses babouches. Les Aïssaoua obligent les assistants à se déchausser.

ou sous celle du moqaddem, supplie en pleurant qu'on lui bouche les oreilles, qu'on l'ensevelisse sous des couvertures, qu'on le retienne. Au bout d'un instant il se relève, les yeux démesurément ouverts, sous l'empire d'une véritable fascination hypnotique, bouscule ceux qui l'entourent, rejette ses vêtements, court se joindre aux adeptes et *travaille* plus follement qu'aucun d'eux jusqu'à ce qu'il tombe. Car il faut, disent les Aïssaoua, que le Khouan[1] finisse par tomber de délire ou de fatigue, sans quoi il porterait le lendemain la peine de ses pieuses fureurs. C'est pourquoi les séances se prolongent quelquefois indéfiniment autour d'un unique acteur plus résistant que ses frères.

Le comble de l'horreur fut le repas de ces fauves. Mouley Ali leur fit donner un mouton vivant. Un moqaddem l'égorgea et bondit en arrière.

Ce fut alors une ruée insensée de tous ces malheureux sur cette bête pantelante. En un clin d'œil elle fut déchirée, écartelée, des débris d'entrailles volèrent, chacun mordait à pleines dents dans ces chairs fumantes, tirait à poignée des lambeaux de viande; la petite fille lapait les flaques de sang, une femme arracha un œil et le mangea.

Rien ne peut donner une idée de cette scène immonde, écœurante, révoltante[2].

[1] Membre de la confrérie.

[2] Les Aïssaoua sont nombreux au Maroc, mais ils n'atteignent pas à beaucoup près la même proportion qu'en Tunisie, où nous avions dans nos escadrons de spahis une moyenne de 70 p. 100 d'Aïssaoua. Un de mes compagnons me disait :

Il ne faut pas rendre le très savant et très doux thaumaturge et théologien Si Mhamed ben Aïssa (né à Meknès à la fin du xv[e] siècle, mort vers 1523) responsable des pratiques monstrueuses qu'ont tolérées, puis préconisées, ses successeurs. Ses hagiographes nous le dépeignent comme un exalté, mais non comme un furieux; sa vie fut une suite de miracles et sa doctrine est une sublime exhortation au mysticisme. On y trouve de belles pensées comme celle-ci : « La Foi ne marche pas de front avec les distractions et le jeu, mais avec la prière et l'anéantissement de soi-même. La Foi ne laisse pas place aux soucis et aux chagrins, mais elle emplit le cœur pur de prières. La Foi ne s'accommode pas des plaisirs et l'abandon aux sensations extérieures, mais elle impose la constante idée de Dieu. La Foi ne se trouve que dans les voies divines... Pas de Foi sans l'amour jaloux de l'Islamisme. Pas de Foi avec l'omission de ses devoirs et la fréquentation des impies. La Foi n'existe que dans le cœur simple et aimant. » (Tiré de l'Ouerd du chikh Mahmed ben Aïssa.)

Le pieux fondateur eut recours à un stratagème ingénieux pour faire la sélection de ses disciples : Un jour que la foule de ses admirateurs se pressait plus nombreuse que de coutume à la porte de son logis, il apparut sur le seuil et déclara que le Prophète lui avait ordonné d'immoler son disciple le plus cher. « Que le plus fidèle entre dans ma maison et vienne y donner sa vie à Dieu ». Un des disciples s'avance. La porte se referme. On entend un grand cri, et le sang coule dans le ruisseau.

Ben Aïssa revient couvert de sang et demande une autre victime. Un deuxième disciple vient s'offrir et comme tout à l'heure, on entend un cri et le sang ruisselle.

La foule s'éclaircissait déjà. Ben Aïssa reparaît, et la même scène se renouvelle. Ainsi qua-

Une demi-heure plus tard, les foqra barbouillés de sang avaient repris leur danse, coude à coude, sur deux rangs qui se tournaient le dos ; chacun brandissait un débris du mouton, un os sanglant ou un morceau de peau, et, par instants, le mordait encore rageusement.

Toutes les femmes du voisinage étaient naturellement accourues pour jouir de ce hideux spectacle. Il en est quelques-unes de jolies, elles m'ont paru assez rares. Le type nègre abonde ; on voit beaucoup de grosses lèvres, de nez épatés, de peaux noires ou terreuses. Les femmes blanches ont au contraire des teints pâles de citadines, de recluses. Deux vilains usages les enlaidissent : le tatouage absurde, antiliturgique, irrémédiable, et les placages de henné qui donnent aux cheveux une couleur rougeâtre, salissent les coiffes blanches, ruissellent dans le cou et sur les joues.

Après le repas du soir qui fut servi fort joyeusement, au clair de lune, les Braber ont fait un haïdouz, les Aïssaoua ont repris leurs convulsions et leurs hurlements.

Ces deux scènes nocturnes, pareillement empourprées du reflet des grands feux de àràr, offrent un contraste violent : d'un côté le rire pâmé des danseuses, les figures épanouies des spectateurs ; de l'autre, les rugissements de fureur des Aïssaoua, le rictus de ces pauvres faces nègres grimaçantes, fendues comme le masque antique.

30 juin.

La route d'aujourd'hui est courte. Nous descendons une petite vallée bien irriguée et fertile. Le sol, de calcaire gris blanchâtre [1], présente de place en place des collines plates, hautes d'une centaine de mètres, à bords escarpés, dont le sommet est uni comme une table. Ce sont des

rante fois de suite le chîkh vint demander des victimes. A la quarantième, la place était déserte.

Or cette hécatombe n'était qu'un simulacre. Le sang du ruisseau provenait du mouton que chaque élu devait égorger à son entrée en poussant un grand cri.

Ainsi se trouva formée la *hadra* de quarante membres, le chapitre de l'ordre qui de nos jours encore, gouverne et administre la confrérie et siège à Meknès. Le khalifa — chef suprême — et ses trente-neuf moqaddems ne sortent qu'une fois l'an, le jour de la fête du Mouloud. Ce jour-là on ne rencontre dans les rues que des misérables qui espèrent obtenir la guérison de leurs maux en touchant le vêtement de l'un des quarante saints.

Les gens tranquilles, les commerçants, les juifs, les chrétiens — quand par hasard il s'en trouve dans la ville — s'enferment chez eux et verrouillent leurs portes ; Meknès appartient aux Aïssaoua.

[1] Échantillon nº 49.

témoins qui attestent l'affaissement du niveau de la vallée. Les assises successives des calcaires apparaissent dans les berges de ces plateaux. Elles sont horizontales et séparées par des bancs de marne grise ou d'ar-



Fig. 91. — Tirremt des Aït Rahou ou Ali

gile blanc. Cette texture du sol donne à la plaine sans arbres, sans ombre, une teinte claire qui, selon la lumière, la fait paraître grise, blonde ou fauve.

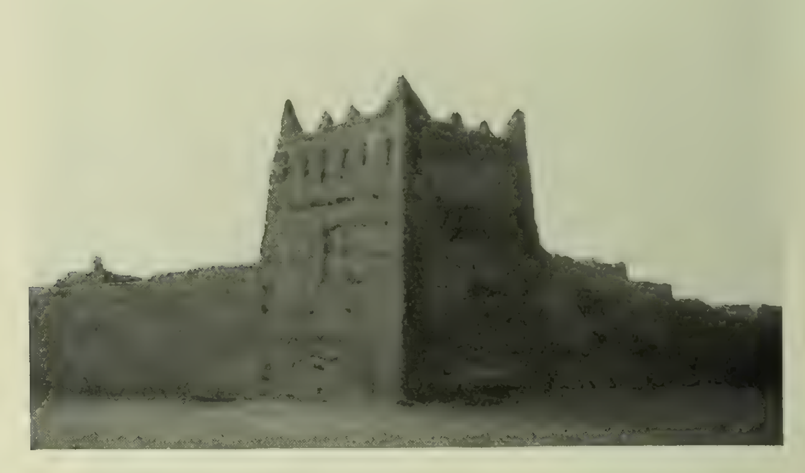


Fig. 92. — Tirremt de la haute vallée de la Mlouïa

Des tirremts[1] s'égrènent le long de la vallée. Nous en avons vu trois en cinq kilomètres : celui des Aït Bessou, celui des Aït Iqqo, celui des Aït

[1] On dit ici irrem, duel tirrematin, pluriel irremran ; de même on dit mzettat pour zettat ; Izaïan pour Zaïan.

Rahou ou Ali, près duquel nous campons. Ce qui donne à ce dernier une physionomie particulière, c'est la double enceinte de murailles qui l'enferme. Le rempart extérieur ne diffère en rien des autres remparts. Les murs des maisons juxtaposées forment une deuxième enceinte plus haute que la première et surmontée aux quatre angles de tours grêles à créneaux pointus.

De loin, bien planté sur le dos d'un mamelon chauve, ce qçour paraît quelque étonnante forteresse. De près ce n'est qu'un château de terre, pareil à tous ceux qu'on voit épars dans la plaine et qui semblent, tant ils sont identiques, minuscules et nombreux, n'être que des termitiaires éparses dans cet immense et clair décor.

1er juillet.

Nous remontons dans l'Ouest vers les sources de la Mlouïa et nous campons en rase plaine sur une aire brûlante.

Le vent du Sud s'est levé, son haleine a fait sauter mes thermomètres de 32° à 40° à l'ombre. Comme chaque soir l'orage s'amasse.

La route ne nous a rien appris. Nous avons coupé l'assif Bou el-Ajoul — la rivière de l'homme aux vaux. Il sort du Ari Bou Moussa, traverse au pied du Ari Bou Iziar — la montagne de l'homme au taureau, le dernier plissement du Moyen-Atlas et descend dans la plaine par une vallée assez encaissée. Son eau est rapide, un peu trouble, et suffisante pour irriguer au loin les rives de sa vallée. Des tirremts se pressent sur les berges. J'en compte quatre en aval, sur moins de dix kilomètres de cours.

Après avoir franchi le rebord Ouest de ce vallon, on tombe à pic dans une grande dépression d'environ soixante et dix mètres de profondeur. L'effondrement de ce plateau semble dater d'hier tant les dalles de schiste et de calcaire qui s'entassent sur les bords forment un éboulis instable. On y trouve, parmi les blocs de grès, des fragments de silex calcédoniens[1], des cristaux de gypse en fer de lance[2], des nodules siliceux[3].

Le fond de la dépression est sillonné par un réseau de ruisseaux salés, qui convergent vers une petite sebkha maréeageuse recouverte d'une fleur de sel et encombrée de bouquets de joncs.

[1] Échantillon n° 50. — [2] Échantillon n° 51. — [3] Échantillon n° 52.

Tout autour s'étendent des champs de blé. Les moissons sont mûres, les tiges atteignent un mètre vingt de hauteur, les épis sont lourds, hérissés de longues barbes noires. Partout où l'eau ne peut parvenir poussent le rtem, ce genêt du Sahra, tout festonné de petites fleurs d'or, l'alfa, le geddim, le chih, dont l'arôme est le parfum du désert.

Les Irarbiin nos hôtes sont venus camper dans cette plaine de Bou Haffes pour y faire la moisson. Leurs tirremts sont plus au Sud sur les rives de la Mlouïa.

2 juillet.

Nous restons stationnaires sur notre aire ardente, luisante, polie par le vent, sans eau, sans abri contre l'odieuse poussière, dévorés par les mouches pendant le jour, assaillis par les moustiques la nuit. Les Irarbiin tiennent à se rassembler pour nous offrir leur ziara. Et, pour distraire notre ennui, ils nous offrent le spectacle un peu monotone de leurs fantasias.

3 juillet.

Dès le départ, nous traversons un ruisseau de deux mètres de large : l'assif Bou Haffes. Aussitôt après on atteint une ligne de grosses roches



Fig. 93. — VALLÉE DE L'OUED MLOUÏA
(Az. = 180°).

de granulite rose[1] arrondies, polies et brunies à la surface. Cet aligne-

[1] Échantillon n° 53.

ment suit la rive gauche de la Mlouïa que nous traversons aussitôt. Le lit du fleuve est bordé de joncs et pavé de dalles de granulite enchâssées dans de l'argile rose. On y trouve par places des bancs de sable quartzeux



Fig. 94. — L'Oued Mlouïa
(Az. = 270°).

et des galets alluvionnaires d'un calcaire noir[1]. La largeur varie de huit à quinze mètres, et la profondeur de soixante centimètres à un mètre. L'eau

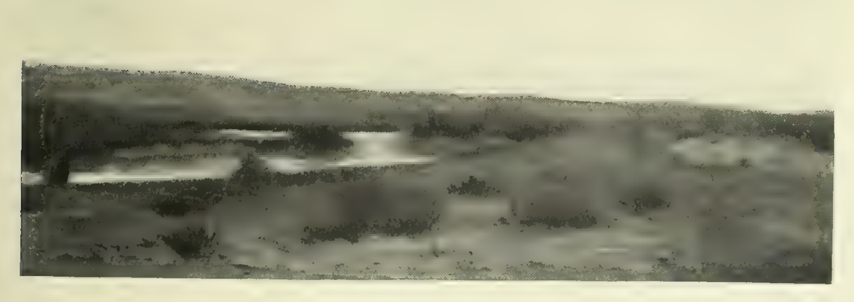


Fig. 95. — L'Oued Mlouïa
(Az. = 90°).

est trouble, chargée de terre, tiède, mais bonne à boire. Le courant est

[1] Échantillon n° 54.

peu rapide. Le fleuve est poissonneux, nous y avons pêché des anguilles et de gros barbeaux. La vallée, très plate en ce point, se relève vers l'Ouest. Vus d'ici, le Moyen-Atlas et le Haut-Atlas ne paraissent pas se rapprocher, aussi loin qu'on peut les suivre, leurs lignes de crêtes semblent parallèles.

La Mlouïa est formée par trois rivières : l'assif Agersif qui vient du Moyen-Atlas où il prend sa source chez les Zemmour, dans la fraction des Aït Iadin, au pied du Ari Bou Safou ; l'oued Mlouïa proprement dit, qui naît à deux étapes d'ici, à l'Arbalou N'Serdoun[1], chez les Aït Ihemd ; il court dès l'origine en plaine, et porte à ses débuts le nom d'assif Tabahart ; l'assif Anzgemir qui sort du col de Tounfit dans le Haut-Atlas, entre le Ari Aïach et le Ari Iahia ou Ioussef.

La plus importante de ces trois branches est l'assif Anzgemir; elle représente, par son volume d'eau et son courant, le double des deux autres rivières réunies.

Nous campons au bord de la Mlouïa au milieu de la fraction des Aït Moulli. Les tirremts sont presque déserts, tout le monde est aux champs et couche sous la tente pour la moisson.

4 juillet.

Nous avons retraversé la Mlouïa, au gué de Bou Lrini, à un kilomètre en amont, tout près du confluent de l'assif Agersif, et nous sommes venus planter nos tentes au milieu des douars des Aït Moulli, dont les récoltes sont en majeure partie sur la rive gauche.

On me montre, éparses dans les champs, des stèles en argile sur lesquelles on juche les guetteurs ou les chiens chargés de surveiller les moissons.

Nos hôtes nous racontent qu'ils ont fait la veille une expédition contre les Aït Izdeg leurs voisins. Il s'agissait de surprendre et de piller un douar dont les hommes étaient occupés à la moisson. L'opération a échoué. Les Aït Moulli ont eu deux chevaux tués ; un de leurs cavaliers a l'épaule cassée.

Pour se dédommager ils ont dévalisé une petite caravane qui traversait la vallée.

[1] La source de la mule.

Nous recevons la visite des foqra Thouama. Ils s'avancent en un seul rang, à petits pas, chantant sur deux notes les louanges de Dieu l'unique. De loin en loin une brusque prosternation fauche cette longue file d'hommes et laisse voir les femmes et les enfants qui les suivent. Le moqaddem qui les conduit tient par une longe un jeune taureau récalcitrant dont les gambades nuisent un peu à la belle ordonnance du cérémonial.

Les femmes portent les cheveux relevés sur le haut de la tête et enroulés d'un foulard. Cette coiffure fait de loin l'effet d'une mitre. Toutes, même les petites filles, portent un enfant sur les reins, ce qui leur impose une démarche courbée extrêmement disgracieuse.

5 juillet.

Vingt cavaliers des Aït Aïach sont venus nous chercher. Nous repassons la Mlouïa au gué de Bou Lrini, et, après avoir franchi un dos d'âne crayeux et inculte, nous tombons, une heure plus tard, sur la vallée de l'assif Anzgemir. La rivière a trente mètres de large et soixante centimètres de profondeur, elle est rapide, son eau est laiteuse et froide, elle roule sur un lit de galets sombres.

Du col de Tounfit au confluent la vallée n'est qu'un jardin. On y cultive fruits et légumes. Les peupliers, les noyers, les poiriers, les figuiers, la vigne, y prospèrent. On y récolte des pois, des choux, des navets, des oignons, des patates. Autour des vergers on cultive la luzerne, l'orge, le blé, le maïs.

Dix-neuf tirremts jalonnent la vallée. Ils sont hauts et entourés d'un large fossé. Les maisons ont trois étages et sont surmontées de terrasses étagées qui, pittoresquement, se peuplent de curieux sur notre passage. Les murs sont percés de fenêtres assez artistiquement découpées. On y voit paraître des femmes ou des juifs dont les longues figures maigres sont encadrées du traditionnel foulard bleu à pois blancs, noué sous le menton. Les tours d'angle flanquent effectivement le rempart, elles présentent plusieurs étages de meurtrières. Les rues sont des venelles étroites, tortueuses, et fraîches en tous temps.

Les Aït Aïach méprisent leurs voisins du Nord qu'ils considèrent comme des sauvages. Ils sont riches et peuvent mettre en ligne quinze cents fusils. Ils ne sont pas agressifs, mais les incursions continuelles de

leurs puissants voisins, les Beni Mgild et les Aït Merrad, ont fait d'eux une tribu très guerrière. La montagne leur offre des réduits imprenables où l'on cache femmes et troupeaux en temps de guerre. D'ailleurs ils n'ont que peu de troupeaux, toute leur fortune est en cultures, ils sont surtout agriculteurs, sédentaires et cavaliers. Presque tous parlent l'arabe, beaucoup l'écrivent, mais la langue courante est le tamazirt. L'argent a cours sur leurs marchés.

En résumé ils sont plus civilisés que les Beni Mgild et quand on leur en demande la raison. ils répondent : « Nous sommes le cœur du Magreb. »

D'ici partent en effet des routes à peu près égales en longueur vers le Tafilelt, Merrakech, Fès, Figig, le Sous et l'Oued Dra.

La race est blonde, on voit beaucoup d'yeux bleus, beaucoup de teints pâles. Le type est plus fin, le vêtement est celui de tous les Braber.

Les Aït Aïach passent pour les meilleurs cavaliers du Maroc, leurs ennemis mêmes en conviennent, et leurs chevaux font prime. En quoi consiste cette supériorité, je ne saurais le dire. Peut-être ont-ils la main moins dure ; leurs chevaux paraissent en effet plus souples ; mais tout leur art se résume à galoper facilement et à briser les jarrets de leurs chevaux dans les fantasias.

Ces chevaux sont plus hauts que ceux des Beni Mgild. Ils ont l'arrière-train bien attaché et bien muselé, l'avant-main étroit, l'épaule verticale. Ils sont d'une adresse de chèvre et d'une douceur parfaite.

Nous sommes campés pour deux jours au pied du tirremt des Aït Ali ben Ali.

7 juillet.

Une excursion matinale, dont la chasse aux mouflons était le prétexte, nous a permis de reconnaître la basse vallée de l'assif Anzgemir. La rivière, qui jusqu'à notre camp coulait en plaine, s'enfonce ensuite entre des berges de calcaire rouge marmoréen. Les rives sont incultes, il n'y croît que du geddim. Par instants seulement les falaises s'écartent un peu, le lit de l'oued s'élargit, il se forme alors, sur ce limon rose. des oasis où croissent pêle-mêle les roseaux, les lauriers-roses et les peupliers. Tel ce gué de Aqqa n'Jidi qui traverse la Mlouïa à quelques centaines de mètres en aval du confluent de l'assif Anzgemir.

En rentrant au camp. nous avons reployé nos tentes pour aller nous

installer à une quinzaine de kilomètres en amont, chez les Aït Amrar. dont le tirremt est proche du Ari Aïach que j'ai projeté d'ascensionner.

8 juillet.

Aucun guide ne nous accompagnera plus haut que le pied de la montagne. Les gens d'ici prétendent que nul n'a jamais tenté l'ascension des sommets neigeux. « Elle est impossible, disent-ils, et de plus on risque de rencontrer en chemin des Aït Merrad qui habitent l'autre versant et



Fig. 96. — L'Oued Anzgemir
Gué d'Aqqa N'Jidi.

viennent quelquefois chasser les mouflons sur les premières pentes. »

Insister serait inutile et pourrait éveiller des méfiances. Nous partons donc comme pour une partie de chasse.

Les quatorze premiers kilomètres se font en plaine. On s'élève imperceptiblement en remontant le lit desséché d'un oued hivernal. A mesure qu'on s'élève le chih fait place au geddim, puis à des buissons de chênes nains. Ensuite nous traversons une chaîne de collines d'environ deux cents mètres de haut qui est comme le prélude du Haut-Atlas. Les chênes nains deviennent des arbres, les buissons épais forment un bois touffu où se mêlent les àràrs, les chênes et quelques petits cèdres. Sangliers, mouflons, gazelles de montagne, — qu'on nomme « dama », — lièvres, perdreaux, abondent dans ces parages.

Toujours suivant le ravin qui nous guide, nous pénétrons dans le col



Fig. 97. — Vallée de l'Oued Anzgemir
1 kil. en aval du gué d'Aqqa N'Jidi.

d'Idiil, au seuil duquel s'arrête la forêt. Au delà ce ne sont que maigres



Fig. 98. — Le Ari Aïach
Vue prise de Ari N'Jafar (Az. = 180°).

buissons, pentes escarpées revêtues de chih, puis dalles calcaires[1], éboulis

[1] Échantillon nos 68 et 68 *bis*.

de roches éruptives[1], chaos gigantesque dont la neige emplit les crevasses.

Ari Anach



Fig. 99. — Entrée de la Gorge de Tiffirimi N'djimi

Le col d'Idiil est à demi obstrué par une colline de trois cents mètres d'altitude qu'on nomme Ari Jafar. Au delà s'ouvre une cuvette où vien-



Fig. 100. — Gorge de Tifirrimi N'Djimi

nent déboucher les étroites vallées qui séparent les avant-monts de la

[1] Échantillon n° 63.

chaîne principale. En cette saison la cuvette est à sec, encombrée de pierres roulées, de débris de toutes sortes que les torrents y ont entraînés à la fonte des neiges. L'étiage des crues est visible sur les parois rocheuses.

Le col tourne à gauche, vers l'Est, pénétrant entre les deux chaînes, il conduit aux sources de l'oued Reris, d'où l'on descend en quatre étapes, au Tafilelt.

Nous tournons à droite, vers l'Ouest, remontant un ruisseau qui nous conduit à l'un de ces réduits d'où les tribus montagnardes peuvent braver les armées du Sultan. Celui-ci se nomme Tifirrimi N'Djimi. C'est une gorge sauvage qui va se rétrécissant jusqu'à permettre tout juste le passage d'un cavalier marchant dans le lit du ruisseau glacé. Les parois peuvent avoir huit cents à mille mètres de haut, elles sont d'un calcaire compact rosé, ponctué de grains d'oxyde de fer[1]. Les anfractuosités du roc ont plus d'une fois servi de refuge aux Braber, les parois sont tout enfumées.

Cette gorge vient buter contre la chaîne principale presque au pied du pic le plus élevé, le Ari Sidi Ali bou Abou.

Ici commence la véritable ascension. Nos Aït Aïach n'iront pas plus loin ; le chérif et ses hommes nous attendront. Je pars avec trois compagnons : le moqaddem, un Djebala et un Rifain.

Mes instruments marquent 2 336 mètres d'altitude.

Nous emportons deux boussoles, deux montres, un chronographe, deux thermomètres, deux baromètres orométriques-holostériques, un compte-pas, deux appareils photographiques, une lorgnette triédrique. Le temps est brumeux ; il souffle un fort vent du Nord-Ouest.

Sans guide, sans renseignements, nous escaladons le flanc escarpé du Haut-Atlas suivant une ligne de plus grande pente. La paroi est cuirassée de dalles de calcaire compact gris et de calcaire noir craquelé à la surface, inclinées vers le Nord sous un angle de 45°.

L'un de mes baromètres anéroïdes cesse de fonctionner vers 2 500 mètres. Un peu plus haut, vers 3 000 mètres, l'autre s'immobilise de même.

De dalle en dalle, par ce rude escalier où nos sandales glissent et se déchirent, nous montons en nous aidant des mains, en nous poussant les uns les autres, jusqu'au niveau où la neige ouate les ravins abrités et

[1] Échantillon n° 72.

ombreux. Elle est rose, toute saupoudrée de la fine poussière des roches roses que l'air désagrège et que le vent charrie.

Là, nous nous heurtons au pied d'une falaise de calcaire subcristallin, probablement liasique[1], haute de vingt-cinq mètres, qui court, monte et descend, comme un feston de roche au flanc de l'énorme montagne.

Aucune végétation ne pousse plus à cette altitude.

Le vent est devenu si violent[2] que par prudence nous nous tenons les uns aux autres. Tout à coup trois mouflons se lèvent à cinquante pas de nous. Ils semblent si peu farouches, et s'en vont si lentement, qu'un de mes compagnons les tire. Ce coup de feu les affole ; l'un d'eux se jette dans un ravin plein de neige dont il ne sort qu'à grand peine.

La falaise gravie, non sans difficultés, nous montons dans un éboulement de roches calcaires noires craquelées à la surface. Chacun de nos pas fait rouler des pierres et le bruit de ces chutes emplit cette solitude d'un fracas de tonnerre.

Enfin, après quatre heures d'escalade nous atteignons, pieds nus et exténués, le sommet du pic de Sidi Ali bou Abou, à environ 4250 mètres d'altitude[3].

Le panorama est infini, mais très confus, embrumé du côté du Nord, voilé par des nuages de poussière au Sud.

La crête du Haut-Atlas, dont notre sommet fait partie, plonge brusquement à l'Ouest dans le col de Tounfit ; elle reparaît ensuite, tranchante, mouchetée de neiges, avec le Ari Iahia, s'affaisse encore et reprend, moins élevée, plus empâtée, sa direction générale.

Vers l'Est, elle est moins facile à suivre. A quelques kilomètres de nous elle se relève en un sommet qui est à peine moins élevé que le Ari Sidi Ali bou Abou, ensuite elle se dédouble vers le Ari Abbari, puis semble s'abaisser.

Au Nord et au Sud de cette arête centrale, courent des éléments parallèles, orientés comme la chaîne principale, séparés d'elle par des ravins étroits, ceux du Nord, plus escarpés et plus élevés que ceux du

[1] Échantillon n° 69.

[2] Anémomètre 4. N. W.

[3] L'altitude moyenne obtenue en mesurant au sextant, et d'une base connue, la hauteur du sommet au-dessus de trois points d'altitudes connues est 4.250 mètres. Ce chiffre me paraît cependant devoir être au-dessous de la réalité.

Sud. L'épaisseur totale du massif, y compris ces avant-monts, ne m'a paru nulle part excéder quinze kilomètres.

Au Sud du Haut-Atlas s'étend une plaine dont le relief n'est pas perceptible, et qui peut avoir quinze ou vingt kilomètres de largeur. Une chaîne peu élevée mais très continue la limite.

Plus loin encore on distingue des collines rondes et claires.

Au delà, tout se perd dans la poussière.

Du côté du Nord, on voit émerger le Moyen-Atlas du nuage de brume qui couvre la vallée de la Mlouïa. Il vient de l'Ouest, étroit et peu élevé. A la hauteur du Ari Haïan, dont on distingue la cime, il s'étale en un pâté haut et confus qui va croissant et s'élargissant vers l'Est. Il culmine en un sommet trapu, où je crois distinguer des taches de neige, et dont l'altitude me semble égale à celle du Ari Aïach. Ce doit être le Ari bou Iblan qu'on m'a désigné comme la montagne la plus élevée de ce massif. Le Moyen-Atlas paraît tomber brusquement, à pic, sur la vallée de la Mlouïa. Le fleuve fait un grand coude et se dirige au Nord, la chaîne l'accompagne et je devine plus que je ne vois, son bourrelet gris cendré qui s'effile bordant la plaine à l'infini.

Dans le Nord-Ouest, tout est plat, brumeux, invisible.

Le vent souffle en tempête, les thermomètres qui marquaient 21° au pied de la montagne sont tombés à 10°. Je brise l'extrême pointe du bloc de syénite mycacée [1] qui termine le pic de Sidi Ali bou Abou, et nous descendons, ou plutôt nous glissons, au milieu d'une véritable avalanche de pierres le long de la paroi la plus escarpée.

La neige rose dont nous avions empli une djellaba servit d'explication et d'excuse à cette ascension. Beaucoup de nos hommes n'en avaient jamais vu et le chérif joua si bien l'étonnement que les gens de la vallée d'Anzgemir resteront convaincus que nous ne sommes venus si loin et montés si haut que pour voir et goûter de la neige.

Au retour, nous avons suivi le même chemin jusqu'à la cuvette située au pied du Ari Jafar. De là, continuant à descendre avec le ruisseau de Tifirrimi N'Djimi, nous sommes passés au pied du seïd de Sidi Jafar. Le ruisseau y reçoit un petit affluent puis s'engage dans un long couloir rocheux à berges verticales de calcaire compact gris, moins

[1] Échantillon n° 73.



Fig. 101. — Le Ari Aïach (Djbel Aiachi).

Vue prise des pentes Nord à 400 mètres du sommet.

étroit, moins sauvage que le Tifirrimi N'Djimi, mais plus long et aussi inaccessible. On nomme ce réduit Aqqa N'Jafar.

A la sortie de cette coupure nous avons retrouvé notre route du matin. On m'a montré de loin, dans la falaise rocheuse qui borde la vallée, des ouvertures régulièrement percées et correctement alignées. Elles sont situées à mi-hauteur, et les oiseaux seuls y peuvent atteindre. Ce lieu est

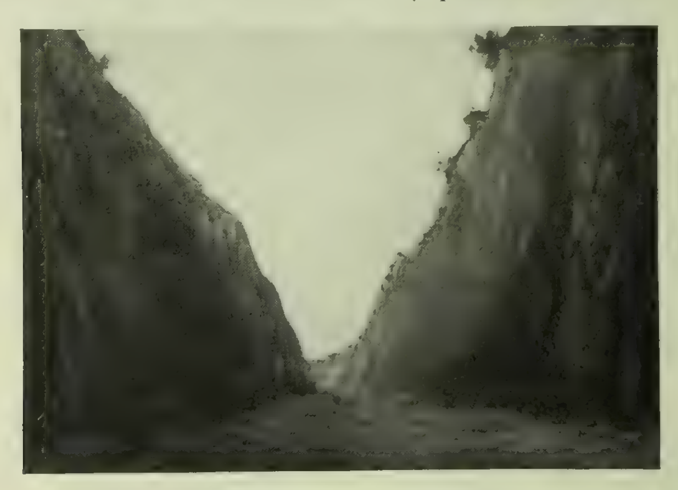


Fig. 102. — Gorge de Tiffirimi N'Djimi

nommé Tassaoul Ourimeren, et ces cavernes, « emplies de merveilles », sont l'œuvre des chrétiens...

9 juillet.

Journée de séjour, de repos et de bavardages.

Les Aït Aïach ont certaines prétentions médicales. Ils ont bien voulu nous livrer quelques-unes de leurs recettes que j'ai notées sous leur dictée.

Voici d'abord à quelle occasion la conversation tomba sur ce sujet. Un de nos serviteurs fut piqué par une grosse tarentule que les indigènes nomment « Bou çiha », l'insecte à la malédiction. On me l'apporta mourant de peur; une injection de caféïne le rassura et le guérit. Nos hôtes apprenant que l'un des compagnons du chérif s'occupait de médecine se sont mis à parler science médicale.

Naturellement, ils n'ont aucune notion des écrits d'Avicenne, d'Avenzoar, d'Averroes, ni d'aucun des célèbres docteurs arabes de l'ancienne

école de Fès, mais ils ont quelques recettes qu'ils appliquent, à propos ou hors de propos, avec beaucoup de conviction.

Le Bou çiha doit son nom à la malédiction qu'il prononce en mordant sa victime : « descends au tombeau ». Le malade, en effet, souffre cruellement, éprouve une brûlure intense, puis se refroidit et meurt.

Pour conjurer le sort, il faut creuser dans le sable une fosse, une véritable tombe ; on y fait un grand feu, puis, quand le sable est chaud, on éteint le feu, on balaye soigneusement la braise et l'on ensevelit le malade glacé dans ce sépulcre brûlant.

La malédiction se trouve ainsi réalisée à la lettre sans que la victime soit obligée de passer de vie à trépas.

Pour extraire une balle, on place un morceau de plomb sur la blessure : « le plomb attire le plomb ! »

Comme vomitif on emploie l'eau salée, et on chatouille la gorge du malade avec une plume.

Pour arrêter les hémorragies, on pratique la compression, on se sert aussi de la toile d'araignée, de la cendre chaude. Les Juifs emploient le tabac à priser.

On met sur les plaies du miel, ou de l'alun, ou du vinaigre, ou de la poudre, ou de l'urine, ou du charbon pilé.

On guérit les maux de dents en faisant mâcher une racine nommée serrina.

On soigne les yeux avec de l'antimoine, du koheul. On obtient aussi de bons résultats en se servant d'une poudre faite de noyaux de dattes, de grains de poivre et d'antimoine brûlés et pilés ensemble.

On met le feu de deux façons : soit en posant un tison sur l'endroit voulu, soit en labourant la peau avec la pointe d'une faucille rougie.

Les maladies de peau se guérissent avec du henné ou du goudron.

On se dépile soit avec du zernir, soit avec de la chaux vive, soit encore en poissant les doigts avec de la gomme et en arrachant les poils. Ce dernier procédé est le seul employé par les femmes. Le zernir répand une odeur infecte, la chaux amène des plaies et des abcès ; l'un et l'autre ont pour résultat de faire repousser trois poils à la place d'un.

On se lave avec du rassoul, de la terre à foulon ; ou encore avec un mélange de cendre de tamaris, d'huile et de rassoul.

Pour éviter les insolations on s'écrase du raisin sur la tête.

La saignée se pratique par des scarifications frontales et surtout occipitales.

On réduit assez bien les fractures simples.

J'ai vu plusieurs hommes qui avaient subi des amputations. La section est faite ordinairement à l'articulation du coude ou du genou, sans lambeau, et l'os fait saillie. Je n'ai vu aucun exemple de désarticulation de la cuisse ou de l'épaule.

10 juillet.

Les pentes du Haut-Atlas, entre le pied des montagnes et la Mlouïa, sont infertiles et dénudées. Le sous-sol est formé de calcaires dolomitiques à fossiles[1], de calcaire jurassique supérieur[2], et d'un conglomérat de galets maçonnés dans une pâte rose. Tantôt ces roches affleurent en bancs polis et glissants, tantôt elles sont recouvertes de sable quartzeux ou d'argile, et revêtues d'une maigre végétation : le chih, le geddim, l'harmel, le rtem et quelques plantes sèches croissent seuls sur ce sol assoiffé.

Dès qu'une trouée dans la chaîne des avant-monts laisse ruisseler un de ces torrents encaissés qui ravinent profondément les premières pentes et vont s'épanouir en ingénieuses irrigations dans la plaine, aussitôt le pays se transforme, la haute vallée du torrent devient un merveilleux jardin, les récoltes s'étalent au loin dans la campagne, les villages fortifiés, les tirremts se pressent en amont, se dispersent en aval, épars au milieu des champs cultivés.

Notre route, de l'assif Anzgemir à l'oued Outad Aït Izdeg, s'est faite sur les pentes stériles, en longeant de près le pied du Ari Aïach. En quatre heures de marche dans cette plaine, nous avons atteint le tirremt de Berrom qui appartient aux Aït Haddidou, et nous campons au bord de l'oued, dans des jardins pleins d'ombre, sous un bois de noyers, de cognassiers, d'arbres fruitiers de toutes sortes, où s'enlacent des vignes chargées de raisins.

Les gens d'ici ont conscience du charme de leur oasis ; le contraste de la plaine aride, avec la fraîcheur des vergers leur donne, comme aux

[1] Échantillons nos 74, 75. — [2] Échantillon no 76.

Çahriens, l'amour et l'admiration de leur nid de verdure. Un poète berbri disait ce soir, après le haïdouz :

« Berrom est une gemme sertie dans le cuivre vil — l'eau de son torrent est douce comme le lait — ses fruits sont les plus beaux — son miel est le plus suave — et nulle part ne sont plus amoureuses les mélodies incertaines que le vent chante dans les arbres. »

11 juillet.

De même que toutes les tribus du Moyen-Atlas ont des tirremts et des cultures sur la rive gauche de la vallée de la Mlouïa, de même toutes les tribus du Haut-Atlas possèdent et cultivent des terres sur la rive droite de la Mlouïa.

Berrom appartient aux Aït Haddidou, dont l'habitat s'étend, au Nord du Haut-Atlas, le long de la vallée de l'oued Outad Aït Izdeg ; au Sud, sur les rives de l'oued Ziz.



Fig. 103. — Haute vallée de l'Oued Outad Aït Izdeg
Qçabi Flilo Az. = 180°.

L'oued Outad Aït Izdeg prend sa source non loin d'ici, à l'Arbalou Tattiouen. Une autre rivière, issue de la même source, se dirige vers le Sud et prend le nom d'oued Ziz.

Le type des Aït Izdeg est très différent de celui des Aït Aïach. Ils sont de taille moyenne, plutôt petits ; ils ont la peau cuivrée, les traits minces, les yeux bridés. Ils se rasent entièrement la tête, ne portent ni barbe ni moustache mais seulement un étroit collier dessinant le contour du menton.

Ils sont fantassins, montent mal à cheval et possèdent peu de chevaux. Ils parlent indifféremment l'arabe et le tamazirt.

On rencontre des femmes vêtues de la toile bleue des Çahriens : le khent. Toutes portent la hendira rayée de bandes noires qui fait regretter les hendiras à floches de laine des Beni Mgild.

Ces sédentaires sont très fanatiques, excellents cultivateurs et médiocres guerriers. Leurs voisins disent d'eux : « Ils ont plus de chèvres que de moutons et plus de bâtons que de fusils. »

Berrom est située sur l'oued Outad ; Flilo est sur un affluent qui n'est séparé de Berrom que par un promontoire rocheux. Ce ruisseau serpente au fond d'une vallée profonde. Il prend sa source près de la zaouia fameuse de Sidi Hamza. En sens inverse coule l'oued Sidi Hamza qui va se joindre à l'oued Nzala, sorti du col de Tizi N'Telroun, — le col de la chamelle, — pour se jeter ensuite dans l'oued Ziz.

12 juillet.

Nous descendons la vallée de l'oued Outad. Elle est d'abord étranglée entre des assises calcaires empilées et rompues par les eaux. Puis elle s'élargit et sa rive gauche se peuple de tirremts, châteaux forts de terre rouge perchés sur un tertre ou ceints d'un fossé, avec des apparences monumentales, des airs menaçants de citadelles, plus dentelés, plus ajourés, plus fragiles que tous ceux que nous avons encore rencontrés.

La première de ces forteresses appartient aux Aït Ouafella, jadis fraction des Aït Izdeg, aujourd'hui tribu indépendante. Elle est toute neuve : ses murs sont gris rose, le sommet des tours est encore humide



Fig. 104. — Vallée de l'Oued Outad.
Tirremt des Aït Ouafella

et brun. Les cigognes[1] en ont trouvé la maçonnerie trop fraîche pour leurs nichées, elles perchent sur les deux autres tirremts qui, plus vieilles, très croulantes, appartiennent aux Aït Izdeg.

Nous campons au pied de la dernière, à côté du quartier des Juifs, du mellah.

13 juillet.

Les Aït Izdeg se sont réunis autour de notre camp, et, tous ensemble, pendant des heures entières, ont acclamé le chérif :

« Dieu te donne la victoire — ô mon maître — ainsi soit-il ! »

Cette acclamation est réservée au Sultan, et mon compagnon fait semblant de ne pas comprendre la signification de ce salut impérial. Les tribus de cette région ont décidément un médiocre respect pour Sa Majesté Mouley abd el-Azziz.

La vallée de l'oued Outad Aït Izdeg est à peu près orientée Nord-Sud. Elle forme un couloir de deux kilomètres de large encadré entre des berges roses. Dans le fond de cette vallée, vingt ruisseaux courent à travers les champs qui s'étagent en terrasses, et descendent par gradins, avec une harmonieuse alternance des vertes luzernes et des moissons blondes.

[1] Les cigognes sont sacrées au Maroc. On croit retrouver dans cette superstition une survivance du dogme de la transmigration des âmes : l'esprit des tolba bavards se réincarnerait dans les cigognes. A Fès, à Meknès, on soigne les cigognes malades, on enterre les mortes. Les hirondelles et les bergeronnettes sont également vénérées. Les Braber ne croient d'ailleurs nullement à la métempsycose.



Fig. 105. — Vallée de l'Oued Outad. — Tirremt des Aït Izdeg

Les Aït Izdeg acclamant le Chérif.

On fait la récolte en ce moment. Les hommes ont le tablier de cuir, ils moissonnent à la faucille, courbés sous le soleil, à demi nus. Les doigts de la main gauche sont protégés par des doigtiers en roseaux. Les femmes lient les gerbes et les disposent en meules basses, sur deux rangs, les épis au centre. Elles ont une façon particulière d'enlever les lourdes charges qu'elles portent : elles s'agenouillent, le dos à la botte qu'elles ont liée, se laissent choir à la renverse, saisissent l'extrémité du lien par-dessus l'épaule gauche et se redressent d'un seul coup de rein.

Beaucoup de ces femmes sont blondes, elles corrigent avec du henné cette nuance qui n'est pas de mode, la nuque et les tempes en sont teintées d'ocre et, sous le soleil, ébouriffées dans le désarroi de la moisson, elles paraissent coiffées de perruques rouges.

La montagne contient

des mines vers la zaouia de Sidi Hamza. Les gens de Berrom nous l'avaient dit; ils avaient ajouté que ces mines étaient exploitées. Nous voyant incrédules, ils ont été nous chercher des échantillons et le maître mineur lui-même.

Ces échantillons sont : un fragment de galène riche[1], du fer oligiste pailleté sur une roche quartzeuse[2], et un laitier de plomb[3] provenant d'une exploitation ancienne.



Fig. 106. — Type de femmes des Aït Izdeg

Ces mines appartiennent aux Aït Haddidou, qui les tiennent des Aït Atta. Le mineur n'exploite que le plomb; il doit en fournir aux propriétaires dix à onze quintaux par an; ce qu'il peut extraire en sus est son bénéfice.

Le procédé d'extraction est enfantin : on chauffe sur un grand feu de bois résineux le minerai recueilli à fleur de terre; le plomb fondu est recueilli dans de grandes poteries plates, très épaisses. On le verse ensuite sur un lit de gravier, où il se refroidit.

Le mineur nous dit que le métier est rude et le nourrit à peine.

Hommes et femme laissent croître et pendre en longues mèches les cheveux des tempes.



Fig. 107. — Type de Berbri des Aït Izdeg

C'est aujourd'hui le jour du Sabbat, notre camp est plein de juifs oisifs. Les hommes, hâves, malingres, portent la longue lévite noire et, selon l'âge, la chechia rouge, la chechia noire ou le fichu bleu. Les femmes ont l'air de hardies matrones, elles sont vêtues d'étoffes légères et paraissent aimer fort les mousselines souples, fines et transparentes « intermédiaires entre le voile et la nudité ». Leur coiffure est originale. Elles portent un hennin court, rouge coquelicot, recouvert d'un fichu dont la pointe tombe jus-

[1] Échantillon n° 87. — [2] Échantillon, n° 79. — [3] Échantillon, n° 80.

qu'aux jarrets. Le tout est fixé par une ceinture rouge enroulée deux fois horizontalement autour de la tête.

Les Israélites ont une situation exceptionnelle chez les Aït Izdeg et les Aït Ouafella. Ils ont, comme partout ailleurs, accaparé le commerce et capté la fortune des indigènes, et, de plus, las de l'insécurité de leurs ghettos, ils ont construit un grand tirremt, voulant être maîtres chez eux : le tirremt des Aït Ali ou Moussa.

On les y a attaqués ; ils ne se sont pas contentés de fermer leurs portes, ils ont riposté à coups de fusil et rendu coup pour coup, et depuis lors ils traitent avec les musulmans de puissance à puissance. Les femmes des Braber ne sont pas inaccessibles aux présents d'Israël et, chose plus étonnante encore, les Braber ne restent pas insensibles aux charmes plantureux des filles de Moussa. On en jase alentour, et le renom de ces Braber dégénérés est détestable ; nous-mêmes fussions restés incrédules à cette tolérance extrême si nous n'avions vu tout à l'heure les juifs venir en procession, comme de bons musulmans, apporter leur ziara au chérif, tandis que leurs femmes baisaient les mains de Mouley Ali, le priant d'appeler les bénédictions d'Allah sur les enfants d'Iavé.

14 juillet.

Sortant de la vallée de l'oued Outad, nous rentrons dans la grande plaine infertile. On la nomme Aderoual dans cette région. Un piton d'une centaine de mètres en rompt l'uniformité et prend le nom d'Oul Deroual — le cœur d'Aderoual. A droite la montagne, vers qui les pentes pierreuses s'élèvent ; à gauche la vallée de la Mlouïa qu'indique seulement un filet de verdure et vers qui le sol s'incline.

Pas un nom à citer, pas un détail à noter, rien qu'un paysage farouche, un sol raboteux : minces assises horizontales de calcaire subcristallin où se voient des débris d'encrines[1], affleurements de quartzite micacé ferrugineux[2], galets roulants ou agglomérés recouverts d'un dépôt de calcaire superficiel[3], pierres luisantes balayées par le vent et polies par le sable.

Nous avons traversé une nuée de sauterelles égarées dans cette solitude. Le moindre souffle les emportait, les éparpillait, les enlevait à de

[1] Échantillon n° 81. — [2] Échantillon n° 83. — [3] Échantillon n° 82.

grandes hauteurs d'où elles retombaient en zigzags maladroits. Ce sont de jeunes sauterelles, des merrad, des criquets au corps rouge, aux ailes tigrées. Elles sont encore inoffensives; leur vol fait un bruissement analogue à celui des orges mûres agitées par la brise.

Zebzat est un groupe de quatre tirremts appartenant aux Aït Ouafella. Ses habitants sont pauvres et par conséquent dangereux. Ils se sont institués portiers du Tizi N'Telroun et prélèvent un droit d'un douro par bête et par juif sur les caravanes qui franchissent le col.

15 juillet.

La route est toute semblable à celle d'hier; même monotonie, même aridité. Une ligne de collines arrondies, de trois cents mètres de hauteur environ, borde maintenant la rive gauche de la Mlouïa; elle s'élève vers l'Ouest, porte un sommet d'à peu près quatre cents mètres d'altitude, qu'on nomme Djebel Hariga, et s'achève en face de Misour, perpendiculairement à la vallée, sous le nom de Djebel, ou de Shabet, Oulad Abbad.

Nous campons à Bou Aïach, àzib des cheurfa de Qaçbat el-Maghzen,



Fig. 108. — Vallée de la Mlouïa
Zebzat (Az. = 190°).

grosse agglomération, située sur la Mlouïa, dont on aperçoit d'ici les jardins.

Qaçbat el-Maghzen [1] est un point d'appui de la route officielle de Fès au Tafilelt. La garnison se compose en temps ordinaire d'un qaïd et d'une centaine d'hommes. Le caïd vient d'être massacré, lors de l'insurrection d'Omar el-Ioussi, et tout le pays est revenu à l'anarchie tradition-



Fig. 109. — Vallée de la Mlouia
Tirremts de Zebzat (Az. = 340°).

nelle, plus douce, disent les habitants, et bien moins onéreuse que la loi du Sultan.

Bou Aïach sert de nzala, de caravensérail, aux voyageurs de cette



Fig. 110. — Vallée de la Mlouia
Bou Aïach (Az. = 280°).

route fréquentée. En ce moment les routes sont coupées, le tirremt est

[1] On l'appelle encore Qaçbi ech-Cheurfa, parce que presque tous les habitants de ces qaçbas sont cheurfa Filali, ou Aït Ioussi (Lalla Mimouna), ou Aït Cherrouchen. Le reste de la population se compose d'Aït Ouafella, d'Aït Izdeg et de Qebala.

presque désert. La terre est si sèche en cette saison que les rivières ne parviennent même plus jusqu'ici, à quatre kilomètres du pied de la montagne. On est obligé de les amener par des canalisations souterraines, des rtata [1].

16 juillet.

Deux heures et demie de marche séparent Bou Aïach de Taourirt. Les seuls incidents de la route sont les traversées des ravins de l'oued Zriouila et de l'oued Bertat. Ces rivières ne coulent qu'en hiver. Le sous-sol conserve juste assez d'humidité pour faire vivre des cedras et des lauriers-roses.

Les qaçbas de Bou Hanna et de Zriouila s'élèvent dans la vallée au bord de la Mlouïa près du confluent de l'oued Zriouila. La première appartient aux Aït Ouafella ; la seconde aux Aït Izdeg et aux Aït Cherrouchen.

Bertat, que nous laissons à notre droite, au pied de la montagne, est une bourgade de cinq tirremts peuplée d'Aït Izdeg et de Qebala [2]. Taourirt est moins important et ne se compose que de deux tirremts, àzibs des cheurfa voisins. Deux sources y entretiennent un peu de fraîcheur et permettent de cultiver les champs voisins. La moisson est faite. On dépique avec des bestiaux qui piétinent les épis en tournant en cercle. Les pauvres, ceux qui ne possèdent pas de bestiaux, s'accroupissent en rond autour de l'aire et frappent indéfiniment les épis avec des bâtons courts, en cadence et d'un geste las.

17 juillet.

Nous quittons le Haut-Atlas pour regagner la vallée de la Mlouïa. Quatre heures de marche et nous atteignons l'oued Ouizert sur les bords duquel habitent les Oulad Khaoua, tribu arabe mi-nomade et mi-sédentaire. Oulad Khaoua, Oulad el-Hadj, Beni Gil, sont naturellement alliés contre l'ennemi commun : le Braber. L'an dernier, à pareille époque, les Oulad Khaoua et les Oulad el-Hadj tentèrent d'enlever les troupeaux des Beni Ouaraïn, qui paissaient dans la vallée. Les Braber, prévenus

[1] On les nomme encore « foggara ».

[2] Braber d'autres tribus qui sont aux gages des propriétaires du tirremt.

à temps, devancèrent leurs agresseurs, brûlèrent quelques qaçbas et « mangèrent » quelques douars. Les Aït Aiach arrivés après l'action ne trouvant plus rien à détruire, enlevèrent une caravane de soixante et dix chameaux qui fuyait à marches forcées. Depuis lors, entre Arabes et Braber, la frontière est « semée de poudre ; un moineau n'y passerait pas ».

Ouizert est composé de trois qaçbas. La première, bâtie sur une colline ronde à sommet plat, semble une ville forte sur un socle de grès. Elle surplombe le lit de l'oued Ouizert à qui les irrigations ne laissent qu'un filet d'eau. Les deux autres qaçbas n'ont rien qui les singularise. Leurs jardins, encadrés de tabias (talus en terre battue), s'étendent sur une longue bande. Les vergers sont charmants ; ce sont des oasis d'arbres fruitiers. Deux ou trois palmiers érigent leur disgracieuse silhouette et leurs feuilles roussies au-dessus de ce bouquet de fraîche verdure.

L'une de ces qaçba, la dernière, appartient aux Beni Ahsen. Les habitants sont frères des Beni Ahsen de la forêt de Mamora près de Rbat. Ils sont demeurés en arrière-garde sur cette terre qui fut le berceau de leur tribu. Trop faibles pour se défendre contre leurs puissants voisins ils ont dû se placer sous la protection des Oulad Khaoua qui les



Fig. 111. — Ouizert
Qçar des Oulad Dahou.

rançonnent à merci et leur interdisent d'aller rejoindre la portion

principale de leur tribu.

18 juillet.

Le Haut-Atlas fuit dans l'Est. Les dernières pentes Nord érodées, affouillées, méritent le nom de chebqa (filet), que lui donnent les indigènes, tant les ravins y dessinent un réseau compliqué. En face, le Moyen-Atlas change de direction et remonte vers le Nord-Nord-Est. Les collines des Oulad Abbad se terminent brusquement par la montagne de Misour ; le thalweg qui les sépare du Moyen-Atlas est le lit de l'oued Chouf ech-Cherg.



Fig. 112. — Outizert
Qçar des Beni Alisen.

Nous nous sommes mis en route à sept heures.

Nous suivons d'abord la rive droite de la Mlouïa, puis nous traversons le fleuve à la qaçba des Oulad bou Khalfa. Ses eaux rougeâtres glissent lentement sur un lit de galets parmi les tamaris et les joncs. Les berges escarpées sont creusées dans l'argile rouge ; elles portent la trace des crues terribles qui suivent la fonte des neiges. Ce matin la Mlouïa n'a que trente mètres de large et cinquante centimètres de profondeur.

La rive droite est un immense plateau désert incliné vers la vallée. On lui donne plusieurs noms : Gadet er-Riga, ou bien el-Mgatif. Aït Cherrouchen, Oulad el-Haaj, Oulad Khaoua y nomadisent et y possèdent quelques qaçbas et quelques oasis. Ce fut autrefois, nous dit un vieux chasseur, le pays des autruches et des onagres. On n'y rencontre plus que des gazelles.

Misour apparaît de loin comme une large tache de verdure. Les neuf qaçbas qui la composent s'élèvent sur les rives d'un petit affluent de gauche : l'oued Souf ech-Cherg. L'arrivée par le Sud est pittoresque ; la route passe entre deux collines escarpées dont les tables calcaires, portent chacune une bourgade fortifiée.

Les habitants sont des Oulad Abbad, ils sont Arabes. Ce sont de grands

et beaux hommes. Jeunes ils ont l'air indolent, plus âgés ils prennent une apparence de majestueuse placidité. Presque tous portent le haïk et la rezàa blanche ; les voyageurs, les nomades, les ouvriers, portent le selham écru et le khît brun. Ils parlent un arabe assez correct où l'on retrouve l'accent du sud-oranais. Leurs vergers produisent des caroubiers, des poiriers, des abricotiers, des pruniers, des figuiers, des pommiers, des cognassiers et de la vigne, tous les légumes possibles et des



Fig. 113. — Vallée de la Mlouïa
Gué des Oulad bou Khafta (Az. = 325°).

fleurs à profusion. Le reste des jardins est une forêt d'oliviers touffue, profonde, admirable.

Cette transition brusque de la lumière violente du désert à l'ombre douce de ces bois, de l'aridité de la plaine embrasée à la fertilité de ces jardins pleins de fraîcheur, fait dire aux gens du pays, quand ils désignent leur oasis : l'île de Misour.

19 juillet.

Une ambassade est venue nous trouver ce matin, précédée de bannières, suivie de flûtes et de tambours. Les gens de Misour prient humblement le chérif d'être leur hôte un jour entier. Courtoise, mais inopportune, leur demande est de celles qu'on ne peut refuser : un pontife se doit à la piété des fidèles.

Après l'aubade on a parlé politique. Les qaçbas de Misour sont parta-

gées en trois çofs (clans) ennemis. On s'est encore battu la semaine passée ; quatre hommes ont été tués. Ces querelles intestines ont fait l'objet d'une discussion forcenée qui a duré trois heures. Après quoi, par lassitude autant que par déférence, on a écouté les paroles de conciliation du chérif, on a promis d'oublier le passé, de faire une trêve. Que durera-t-elle... ?

Les plus longues accalmies de leur histoire locale sont de trois mois. Dans ce coin de paradis où la vie serait si facile, si douce, on se hait, on s'entr'égorge ; les Misouriens cultivent leurs fleurs favorites le fusil à la main, tant est grande l'insécurité de leurs délicieux jardins.

Après les discussions politiques on a entendu les disputes de famille. Misour n'a ni qaïds, ni chîkhs, et les conseils de notables, les djemàa, qui administrent chaque qaçba sont peu écoutées. Chacun se fait justice. La présence du chérif est une occasion pour le faible de protester contre le fort, pour la victime de dénoncer ses agresseurs, pour le volé de réclamer son bien.

Cette justice de paix a fonctionné jusqu'à l'heure de la prière qui s'est faite dans l'affreuse et minuscule mosquée des Oulad Sliman.

Vers cinq heures, on a apporté la mouna : une vingtaine de plats de tàm au mouton, des jarres de beurre, des petits seaux de merga, des gâteaux de miel, des prunes, deux chouari d'orge, deux pains de sucre, du thé, des bougies.

On s'est formé en cercle autour des plats, les haïks misouriens mêlés à nos djellaba rifaines et, pendant une heure, on n'a plus entendu que ces bruits, d'un réalisme caractéristique, par quoi les musulmans ont coutume de témoigner à la fois leur gratitude et leur satiété.

Au clair de lune le camp a été envahi. Toute la population, hommes, femmes et enfants, est venue faire un haïdouz. Très différent du haïdouz braber par le rythme et par le mode, le haïdouz des gens de Misour se chante assis en rond, en se dandinant et en battant des mains. On ne danse plus ; si tant est que l'on puisse appeler danse le branle lascif des Braber.

A côté, sous les oliviers voisins, divers groupes se sont formés. Les Thouama, les Derkaoua, les nègres Genaoua, les Hamadcha, les Aïssaoua, exécutent leurs exercices ou récitent leurs prières, les uns assis en rond, les autres sautant et hurlant leur fantastique saturnale.

A minuit, les dernières bougies éteintes, on s'est séparé. Les Misou-

riens sont partis en chantant, leurs lanternes à la main ; leur blanc cortège semblait une longue théorie de lévites.

Il m'a semblé que bien des jolies Misouriennes que j'avais remar-



Fig. 114. — Misour (Le convoi d'un chérif en tournée de ziara).

Vue prise du lit de l'Oued el-Ioudi Az. 325°

quées au haïdouz manquaient à ce défilé et, longtemps après que la rumeur des voix se fut perdue dans le lointain, du bois d'oliviers redevenu sombre, j'ai entendu jaillir une fusée de rires perlés...

20 juillet.

Des remparts de la qaçba des Oulad Sliman, nos hôtes d'hier, aux olivettes des Oulad Sidi bou Alem, chez qui nous sommes invités à venir camper ce soir, on compte quinze cents mètres à vol d'oiseau. Mais le sentier qui suit la ligne droite n'est pas praticable pour les mules chargées ; il nous faut aller chercher, par un long détour, un passage où les berges de l'oued Souf ech-Cherg soient accessibles.

L'oued est un ruisseau blanchâtre de quatre à huit mètres de large. Son lit de galets est creusé entre deux hautes berges, sans un tamaris sans un laurier-rose pour en égayer la laideur. Ce ruisseau qui féconde mille hectares de terres n'a pas même une touffe de joncs qui baigne dans son eau trouble.

Les Oulad bou Alem sont disciples religieux du chérif Abd es-Salem

ben Mechich[1], l'ancêtre des Beni Arous. Ils prétendent même descendre du patron des Djebala et se disent cheurfa. Leurs jardins sont riches, leurs maisons sont pauvres, leurs femmes sont laides : ils sont détestés de leurs voisins.

21 juillet.

Les cinq kilomètres qui séparent Misour d'Igli n'offrent aucun intérêt. La route chemine sur un sol dur, conglomérat alluvionnaire à débris de silex bruns[2]. Nous longeons de loin l'oued Souf ech-Cherg qui se jette dans la Mlouïa deux kilomètres au-dessous du seïd de Sidi bou Taïeb.

La plaine est brumeuse comme à l'ordinaire ; le plateau qui s'étend vers l'Est paraît se relever au Nord. La chaîne tourmentée du Moyen-Atlas borde toujours la vallée.

Igli, peuplée d'Oulad Abbad, est une grosse qaçba sans aucun ornement. Les murs jaunes sont tout décrépits, tout croulants. Le type arabe s'affirme chez les habitants qui sont grands, minces, presque glabres. Ils ont le teint olivâtre, les yeux un peu bridés. Tous portent le haïk, flottant s'ils sont oisifs, serré à la taille par une ceinture quand ils cheminent ; ils en ramènent un pan sur la tête, pour se préserver du soleil, et le fixent avec un khît. Ils sont chaussés de la sandale des Çahriens, simple semelle retenue par un réseau d'alfa tressé.

Leurs armes sont : le Remington espagnol ou le fusil à deux coups de fabrication française, le poignard droit, la poire à poudre en bois à long col, ronde, pansue, guillochée de gravures ou constellée de clous de cuivre. Ils ont la grande selle algérienne à haut dossier.

On nous a donné le spectacle d'une fantasia à pied. Les femmes, placées sur deux rangs qui se font face, sautent en chantant et en ondulant des reins. Les hommes s'avancent entre elles, brandissant leurs fusils au-dessus leurs têtes comme pour lancer un coup de baïonnette. Ils trépignent, hurlent, et finalement font feu vers la terre en soulevant un nuage de poussière. Pendant ce temps l'un d'eux récite une sorte d'hymne guerrier en s'accompagnant du grand tambourin.

Les femmes se voilent, et l'esthétique n'y perd pas grand'chose. Celles qui mimaient cette danse immodeste m'ont paru presque toutes laides et mal faites.

[1] Décédé en 1228 après Jésus-Christ, inhumé sur le Djebel Alem, dans les Djebala.
[2] Échantillon 89.

Le voisinage de l'Algérie se révèle dans une foule d'usages, de locutions, de détails : on compte par « franks » et la monnaie française a cours sur les marchés.

22 juillet.

Départ à cinq heures du matin : arrivée à Outad Oulad el-Hadj à midi.

Notre route laisse le fleuve à droite. On l'aperçoit seulement deux fois, coulant paisible et boueux entre des berges basses où croissent des arbustes sombres et des herbes folles.

La vallée est toujours aussi déserte, aussi brûlée. Rien n'y pousse ; aucune verdure n'y pourrait vivre. Une touffe de jujubiers, un betoum un peu feuillu, un vol de canga, la fuite d'un iguane, sont les seuls événements de cette journée monotone.

Le plateau du Rekkam paraît être une pente aride, infinie, endormie sous la pesanteur du jour; il monte insensiblement vers l'Est, raviné de loin en loin par quelque oued desséché.

Tout l'intérêt du paysage réside dans la chaîne du Moyen-Atlas. Hier elle semblait une muraille continue s'effilant vers le Nord ; à mesure que nous nous en rapprochons les détails s'accusent, les reliefs se détachent. Le Djebel Misour, extrémité du Shabet Oulad Abbad, et le bourrelet de collines du Djebel Arlal, ou Djebel bou Dhar, sont assez escarpés sur leurs faces Sud et plongent en pentes douces vers le Nord.

La montagne de quinze cents mètres environ qui s'élève à ce coude porte le nom de Djebel Almis. Almis est une bourgade des Aït Marmoucha, tribu berbère célèbre par la résistance qu'elle opposa aux troupes du Sultan en 1884 [1].

Après le Djebel Almis s'élève une montagne ronde isolée, le Djebel Oulad Ali, au pied duquel s'ouvre le col d'Haïoun d'où sort l'oued Cheq el-Ard. On aperçoit au deuxième plan une autre chaîne parallèle à celle-ci, mais plus élevée, que l'on appelle le Djebel Bou Iblan.

La qoubba de Sidi Iaqoub el-Eshan, bâtie à trois heures de marche d'Igli, groupe autour d'elle cinq qaçbas de misérable apparence. Cette

[1] Le Sultan, pour la châtier de ses agressions constantes contre les caravanes du Tafilelt, donna l'ordre de faire sauter la qaçba d'Almis à la dynamite. Cette explosion fit un effet considérable dans le pays des Braber.

agglomération se nomme Touggour ; ses habitants sont des cheurfa descendants de Sidi Iaqoub, cousins des Taïbiin et des Thouama. Leur pays sans ombre est arrosé par un ruisseau dont le mince filet forme un chapelet de flaques verdâtres. Un aqueduc amenait l'eau captée au pied de la montagne. L'aqueduc est rompu ; les cheurfa n'en ont cure.

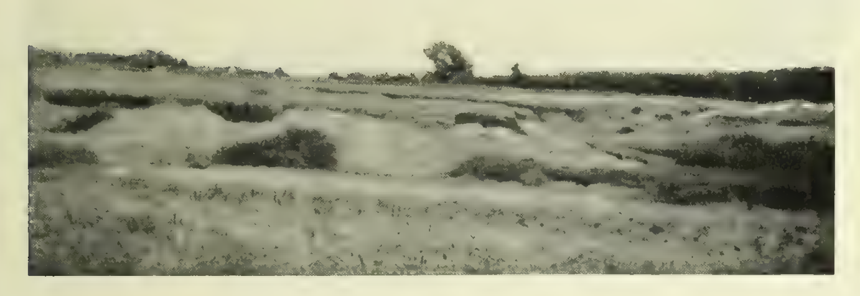


Fig. 115. — Outad Oulad el-Hadj
Az = 270°

La grêle et les sauterelles ont ravagé leurs champs, ils attendent, stoïques et paresseux, que vienne l'époque des prochaines semailles.

Ces cheurfa, ni pasteurs, ni agriculteurs, ni commerçants, passent pour peu hospitaliers ; les voyageurs font d'ordinaire un détour pour éviter les disciples de Sidi Iaqoub.

Outad Oulad el-Hadj barre l'horizon ; les tours et les murailles de ses trente qaçbas émergent de la lisière sombre de sa forêt. Personne n'a pu porter la nouvelle de notre venue, et nous campons discrètement, prudemment, à l'entrée des jardins, auprès de la zaouia de Sidi el-Hadj el-Arbi.

23 juillet.

Les Oulad el-Hadj ont prié le chérif de changer l'emplacement de son camp et de venir faire séjour au milieu d'eux. La journée se passe à l'ombre des oliviers, à écouter les interminables bavardages des nota-



Fig. 116. — Type d'Arabe nomade, des Oulad el-Hadj de Misour.

bles, gens graves et sensés auxquels leurs énormes rezàas donnent un air important que dément la futilité de leurs discours.

Du vivant de Mouley el-Hassen, Outad avait été dotée d'une garnison qui habitait une grande qaçba toute proche de nous. La nuit même où l'on apprit la mort du sultan, les soldats furent pris de panique et s'enfuirent. Depuis lors la qaçba est déserte; sa façade est encore debout, l'intérieur n'est plus que décombres et les Oulad el-Hadj ne paient plus de tribut.

Aussi, quand on apprit hier l'arrivée d'une troupe nombreuse et bien armée, crut-on d'abord au retour des soldats du Sultan; le premier mouvement fut de courir aux armes. Mais à la vue de la mahaffa chérifienne on comprît de suite l'erreur et le chîkh, chef de toutes les djemàa, est venu présenter ses hommages à Mouley Ali.

Il court sur le chérif une version singulière qui nous accompagne depuis quelques étapes : Mouley Ali serait le Sultan lui-même voyageant incognito pour connaître ces tribus insoumises. Un vieil homme l'aurait accréditée en énumérant tous les Sultans qu'il a vus se succéder : « J'ai connu el-Hisham[1], Suleyman[2], Abd er-Rahman[3], Sidi Mohammed[4], el-Hassen[5], dit-il, et celui-là est Mouley Abd el-Aziz, j'en suis certain... »

On nous parle du vieux marabout Mohammed ben el-Arbi Bou Amama qui aurait demandé aux Oulad el-Hadj de lui donner asile au cas où les Français prendraient Figig.

Personne ne peut nous renseigner sur les montagnes du Moyen-Atlas que nous voulons traverser. C'est le pays Braber, nul Arabe ne s'y aventure. On sait pourtant que le col d'Haïoun conduit à Almis et, de là, à Fès: qu'une autre route pénètre dans la montagne à Reggou : une autre encore à Feqqous. Enfin la route que suivent les gens de la vallée

[1] 1752-1795. — [2] 1795-1822. — [3] 1822-1859.

[4] Nommé par nos historiens Sidi-Mohammed XVIII. 1859-1873

[5] El Hassen III. 1873-1893

pour aller à Fès est celle de Rechida qui contourne la montagne et conduit à Taza et, de là, à Fès ou à Melilia.

On voit d'ici dans la vallée, au pied du Moyen-Atlas, les jardins d'Haïoun, patrie des zézei, les portefaix de Fès; ceux de Tiouant, où les gens vont tout nus, et les olivettes de Tirnest, accotés à la montagne.

24 et 25 juillet.

El-Arjan la rivale d'Outad est située à une heure de marche plus au Nord. Elle a même apparence d'îlot verdoyant sur une plaine fauve. Quelques qaçbas et deux djemàa hautes et minces dominent la houle montante de ses oliviers.

Il nous a fallu séjourner à el-Arjan, puisque nous avions séjourné à Outad, et nous avons dû entendre les mêmes histoires, apaiser les mêmes querelles.

26 juillet.

En sortant d'el-Arjan nous nous dirigeons droit vers les montagnes. Cette chaîne du Moyen-Atlas paraît aux gens de la vallée une si infran-



Fig. 117 — Tirnest

chissable muraille que nous ne pouvons même pas trouver un rekass, un courrier, pour porter aux Beni Ouaraïn la nouvelle de notre venue.

Tirnest où nous campons est à trois heures de marche d'el-Arjan. Elle est construite sur les premières pentes de la montagne, sur des dalles de grès gris. Ses villages s'étagent pittoresquement. Ce ne sont plus des tirremts mais des agglomérations de maisons s'entassant les unes sur les autres, formant une bizarre pyramide qui rappelle les villes du Mzab et se termine par la tour d'une mosquée.

Les jardins pierreux, enclos de murs bas, montent en marches irrégulières ; quelques belles sources les arrosent. Tirnest est divisée entre trois fractions qui comptent sept cents fusils. On s'y bat comme à Misour ; la dernière bataille a coûté la vie à plus de quatre-vingts hommes.

27 juillet.

De Tirnest à Reggou la route serre de près la montagne, et coupe une quantité de ravins qui rendent la marche de notre convoi très pénible. Nous dominons la vallée de la Mlouïa au fond de laquelle s'éten-



Fig. 118. — Le Moyen-Atlas
Vue prise de 8 kil. au Nord-Nord-Est de Tirnest.

dent sur trois kilomètres de longueur les jardins des Oulad Jeddar. On nous raconte que ces Oulad Jeddar, ruinés par seize années de luttes intestines, n'ont plus ni chameaux, ni chevaux, ni bestiaux.

Plus à l'Est, les oliviers de Tissaf, oasis des Oulad Sidi Aïssa, font une large tache ronde sur les pentes du Rekkam.

Nous traversons le lit de l'oued Beni Ouriach, rivière de cinq cents mètres de largeur en hiver, seguia minuscule en cette saison. Ce sont ses eaux qui fécondent les terres des Oulad Jeddar. L'oued sort du Moyen-Atlas entre le Djebel Selkhin et le Djebel Gaberhal par une



Fig. 119. — Lit de l'Oued Beni Ouriach
(Az. = 40°).

échancrure qui laisse voir la chaîne suivante, l'énorme massif du Bou Iblan, couvert de neige par endroits.

Les quinze villages dont se compose Reggou s'accrochent aux flancs du Djebel Gaberhal — qu'on nomme aussi Djebel Reggou — et descendent jusqu'au bas des pentes. Les jardins s'étalent dans la plaine et s'allongent indéfiniment au fond des ravins.

Nous sommes ici chez des montagnards, arabes d'origine et frères des Oulad el-Hadj, mais braber par leurs alliances et incorporés aux Beni Ouaraïn.

Cette dualité de race et de sentiments se manifeste dans leur costume, dans leur langage, dans leur architecture, et jusque dans leur type. On rencontre par les ruelles tortueuses de Reggou des selhams et des haïks ; on entend des dialogues mi-arabes, mi-tamazirts.

Ici plus de tirremts, mais de gros villages dont les maisons de terre,

analogues à celles de l'Aurès, portent sur leurs terrasses des hangars à toits plats servant de cuisine et de lieu de réunion.



Fig. 120. — Reggou

Presque tous les hommes vont, dans leur jeunesse, s'engager à Fès comme portefaix[1]. Ils reviennent se marier dans leur village, après fortune faite.

28 juillet.

On nous déconseille la route qui emprunte le col de Reggou. Les mules n'y passent qu'à demi chargées :



Fig. 121. — Une maison de Reggou

la mahaffa du chérif, les chouari[2] ventrus de nos animaux ne sauraient franchir certains étranglements.

[1] Ces monopolisations sont fréquentes au Maroc : la plupart des rekass sont çahraoui (gens du Çahra) ; tous les porteurs d'eau sont Draoui (gens du bassin de l'oued Dra) ; tous les mineurs sont Souassa (ou Soussi, gens du bassin de l'oued Sous) ; les meilleurs brodeurs sont Filali (gens du Tafilelt), etc.

[2] Paniers qui reposent sur le bât : se font en doum (palmier nain tressé), dans le Nord du Maroc, ou en alfa tressé dans le Sud

Nous pousserons donc jusqu'à la passe suivante qui s'ouvre à hauteur de Feqqous.

Le Moyen-Atlas s'abaisse rapidement. Après le Djebel Reggou, dont le revers Nord porte encore un peu de neige, s'élève le Djebel Midran. Une ligne de collines s'en détache, laissant entre elle et le pied du Djebel Midran une dépression où les eaux d'hiver s'amassent et d'où elles s'échappent par les vallées de Meitar et de Feqqous.



Fig. 122. — Le Moyen-Atlas
Vue prise de la route de Reggou à Feqqous.

Meitar, où nous campons, appartient aux cheurfa de Mouley Sidi Iaqoub, qui prétendent n'avoir qu'une similitude de nom avec les descendants de Sidi Iaqoub ben Eshal, de Touggour [1].

29 juillet.

Meitar, Aiounet Abbou et Feqqous appartiennent aux cheurfa et sont des petits centres peu peuplés et des territoires médiocrement fertiles. Leurs oliviers sont moins beaux que ceux d'Outad Oulad el-Hadj.

Quant au col qui débouche près d'ici, les uns le disent accessible, d'autres nous assurent qu'il est impraticable. Un de nos serviteurs

[1] Pour bien affirmer cette différence d'origine, ils prononcent leur nom « Iagoub » au lieu de « Iaqoub ».

envoyé en éclaireur nous apprend que la route est possible, mais que les douars campés dans le col cherchent à nous détourner de cette route par des renseignements pessimistes.

Le Moyen-Atlas s'abaisse de plus en plus du côté du Nord. A dix heures de marche d'ici il se perd dans la plaine.

Le Rekkam s'avance jusqu'à la Mlouïa en une sorte de promontoire peu élevé qui vient barrer la vallée. C'est le Djebel Debdou, au delà duquel commence la plaine de Tafrata. Rechida, ainsi nommée à cause d'une zaouia de Sidi bou Rached, que les cheurfa de Sidi Iaqoub y ont bâtie, s'élève sur les pentes du Moyen-Atlas. En face, au flanc du Djebel Debdou se trouve Admer, oasis des Beni Khelften, fraction des Oulad el-Hadj.

Une étape après Rechida, à Agersif, la Mlouïa reçoit à gauche l'oued Melillo, et, une demi-étape plus au Nord, l'oued Msoun. Elle pénètre ensuite dans le Rif, où elle décrit les méandres qui lui valent son nom [1] et sépare Lemtalça de la Dahra, les Beni Znacen des Oulad Zettout, et Trifa de Qebdana.

De Feqqous, quand l'air est limpide, comme ce soir, on voit à la lorgnette les jardins de Ouizert; on devine au Sud, dans le trait fin qui estompe l'horizon lilas, la silhouette du Haut-Atlas.

Que les traités politiques l'admettent ou le méconnaissent, cette large vallée déroulée à nos pieds est bien la frontière naturelle qui sépare deux pays. Il n'est pas besoin d'en appeler à l'histoire du passé, à l'exemple des Maurétanies, pour affirmer que la Mlouïa délimite le Maghrib. Le Moyen-Atlas est un mur, aucune des tribus qu'il renferme n'en franchit la cime. Et les revendications du Sultan sur ces plaines de l'Oranie, désertiques, « qu'on ne laboure pas », dont les négociateurs du traité de 1845 lui ont reconnu la suzeraineté, paraissent singulièrement chimériques quand on les examine du haut de cette barrière de trois mille mètres d'altitude et de cent kilomètres de large que les montagnes des Braber opposent à ses revendications.

[1] Mlouïa signifie la Sinueuse.

CHAPITRE IV

DE LA MLOUÏA AU SBOU

30 juillet.

Un dernier coup d'œil à l'immense plaine que dore le soleil levant, et nous entrons dans le col de Teniet el-Jir.

La passe est assez rude, mais praticable : on franchit une première ligne de crêtes, celle des avant-monts, les « Qeddamin » ; on traverse ensuite une vallée longitudinale ; on gravit encore une seconde ligne de crêtes, le Djebel Midran ; et l'on descend dans la vaste dépression qui sépare la chaîne méridionale du Moyen-Atlas, de la chaîne centrale.

Les pentes sont boisées de chênes rabougris et de genévriers, jonchées de roches calcaires grises, cimentées dans une carapace rose. On y rencontre des bancs d'argiles irisées, d'où émergent des cristaux de gypse et des dolomies rosées [1].

Telle nous avons vu cette chaîne méridionale au col d'Hajirt et de Bou Chal, telle nous la retrouvons au col Feqqous. Ici, comme là-bas, la chaîne est double, elle a même structure géologique, même couleur rouge caractéristique

Entre elle et la chaîne centrale, plus haute, plus complexe, et qui semble rééditer le massif chaotique qui s'étend du Fàzàz au Tameràqout, s'ouvre une dépression en forme de cirque rappelant le réservoir de Selkhat et la Daïa Sidi Ali ou Mohammed.

En résumé, le panorama qu'on découvre du sommet du Djebel Midran, nous apprend que rien n'est changé dans la succession ni dans la nature des éléments qui forment cette dernière partie du Moyen-Atlas ; la continuité de ses lignes est certaine.

[1] Échantillon n° 94.

Ces constatations, si intéressantes qu'elles puissent être, ne se font qu'*a posteriori*. Le paysage est si grand, si curieux, que l'attention s'y perd :

Dès l'abord les regards vont à la chaîne centrale, énorme, sauvage, escarpée comme un rempart, tranchante comme une frise. Elle est sombre et dénudée, l'on n'y voit que des rochers, quelques cèdres morts, et de la neige.

Des bergers Beni Ouaraïn, dont les douars sont proches, nous désignent les différentes parties de cette chaîne : le Djebel Bou Iblan, à l'Ouest ; le Djebel Ahmar, ou des Beni Aziz, à l'Est.

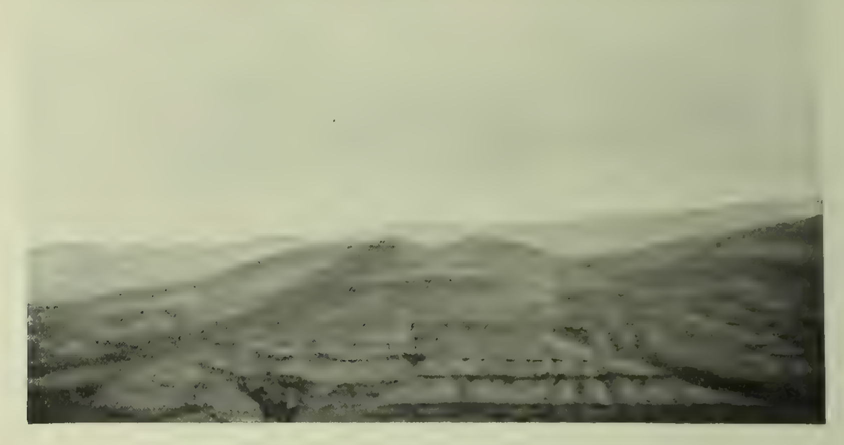


Fig. 123. — Vallée de l'Oued Zebzit
Collines d'en-Nouqra.

Au centre du dos de mulet que figure l'arête du Bou Iblan s'élève le Djebel Moussa ou Çalah, la plus haute cime du Moyen-Atlas, à peine inférieure de quelques centaines de mètres au Ari Aïach. On le voit de partout, des sommets du Rif, des pics du Haut-Atlas, de la plaine de Gigo, des montagnes qui entourent Fès.

Une dépression à peine sensible sépare le Bou Iblan du Djebel Ahmar dont la crête rectiligne porte deux brèches : le col de Tammest par où nous passerons ; la trouée qui livre sortie à l'oued Zebzit, collecteur de la dépression où nous allons descendre. Plus loin, dans le Nord-Est, la chaîne centrale s'abaisse en collines qui paraissent la souder à la chaîne méridionale, et toutes deux ainsi réunies vont se perdre dans la vallée de l'oued Mlouïa.

On descend presque à pic, en lacets, du sommet du col[1] dans la vallée[2].

Le fond de cette large dépression est occupé par un massif de collines dont l'aspect est singulier. Ce sont des assises calcaires compactes et foncées, régulièrement empilées et séparées par des bancs de marne gris clair, formant d'étonnantes pyramides aux flancs desquelles semblent taillés des escaliers cyclopéens.

Le ruissellement des eaux a curieusement érodé, affouillé, ces matériaux friables. Les torrents éphémères ont creusé des ravins rocailleux,



Fig 124. — VALLÉE DE L'OUED BENI BOU NCER

les rivières se sont frayé de profonds couloirs entre des parois verticales.

L'orographie de cette région est simple : deux rivières drainent les eaux de la dépression : l'une apporte le tribut de la chaîne centrale, c'est l'oued el-Akhdar ; l'autre recueille les eaux de la chaîne méridionale, c'est l'oued Beni Bou Ncer. Ces deux oueds se réunissent pour former l'oued Zebzit qui sort par une brèche de ce cirque montagneux et va se jeter dans l'oued Mlillo.

Nos serviteurs ont mis leur amour-propre à franchir le col de Feqqous sans démonter la litière du chérif. Ce tour de force s'est fait à bras d'hommes en quelques endroits. L'expérience a son intérêt ; un canon n'est ni si lourd ni si encombrant que cette mahaffa.

[1] 1 913 mètres. — [2] 1 216 mètres.

Au fond de ce chaos de collines grises, désolé comme un paysage lunaire, serpente la plus délicieuse rivière : l'oued Beni Bou Nçer. Elle est rapide et fraîche comme un torrent, un peu laiteuse aux rares coudes où ses eaux s'attardent et sont profondes, elle coule sous un dôme de verdure et son lit de sable est l'ordinaire chemin que suivent les habitants.

Nous campons sur sa rive gauche près de la zaouia de Sidi bel Qassem, au milieu de la fraction des Beni bou Nçer.

31 juillet.

L'oued Beni bou Nçer est comme la rue d'un long village. Les maisons s'accrochent à ses berges, s'entassent et s'étagent quand la vallée le permet; chacune s'exhausse de son mieux pour se mettre à l'abri des grandes crues.

Ce sont des maisons berbères faites d'argile et de galets, couvertes de dalles et de branchages. Toutes portent un hangar au-dessus de leur terrasse, comme à Reggou, et de loin ces baies superposées font songer aux cellules d'une ruche.

Nous remontons pendant trois quarts d'heure le lit de la rivière pour aller camper au milieu des Beni bou Nçer. En continuant on traverserait les territoires des Beni Meqbil, des Beni bou Iouloun, et l'on atteindrait Qerqera [1], dans la tribu de Marmoucha, où la rivière prend sa source. Cette haute vallée s'enfonce entre deux murailles de calcaire noir marneux [2] si rapprochées qu'une mule a tout juste la place de passer.

On peut faire d'ici l'ascension du Djebel Moussa ou Çalah. Les pentes sont douces, le sommet est en toute saison couvert d'une herbe excellente. Les bergers nous racontent qu'en été, quand les midi sont chauds, les moutons se couchent et dorment sur la neige.

En cette saison il ne reste dans les villages que les vieillards, les femmes, et quelques hommes chargés d'irriguer les maïs, de garder les arbres fruitiers et de soigner les abeilles. Les jeunes gens sont dans la plaine de Mlillo, occupés à la moisson.

[1] Les pâturages de la montagne de Qerqera appartiennent en commun aux Beni Ouaraïn de la fraction de Jlidassen et aux Marmoucha. Ces tribus alternent sur ces pentes sans que la communauté de ces droits de transhumance ait jamais entraîné de discussion.

[2] Échantillon n° 38.

La nature a si bien défendu ce pays, l'a comblé de tant de richesses qu'on n'y connaît ni la guerre ni la misère. Les gens sont riches et



Fig. 125. — Vallée de l'Oued Beni bou Nçer
Village des Beni Ouaraïn.

généreux. La seule zaouia de Sidi bel Qassem a donné au chérif quarante outres pleines de miel, six charges de beurre et 1 100 francs en argent.



Fig. 126. — Vallée de l'Oued Beni bou Nçer
Village des Beni Ouaraïn.

Le miel est un des principaux produits du pays. Il est grumeleux, d'aspect trouble, et cristallise vite. On le vend sur le marché de Taza et

quelquefois à Fès. Pour le transporter on le met dans des peaux de chèvre non tannées, ce qui lui donne un goût singulier auquel nos palais européens s'accoutumeraient difficilement. Le consommateur berbère y trouve un double avantage : le miel tanne la peau de chèvre, et de cette peau de chèvre on fait une gerba, une outre, qui conserve indéfiniment le goût de miel.

1[er] août.

Nous partons, clapotant dans le lit de l'oued, pour aller chercher un gîte au pied de la chaîne centrale. Une centaine d'hommes nous font escorte, à pied, avec des cris et des coups de fusil, que les échos multiplient sans fin. Les oliviers, les peupliers, les noyers, les figuiers, forment un bosquet continu. La vigne envahit les arbres, s'enchevêtre aux branches, franchit l'oued, tissant sur nos têtes un lacis de lianes d'où pendent, jusque dans l'eau, d'énormes grappes déjà mûres.

En une demi-heure de marche nous atteignons le confluent de l'oued el-Akhdar, qu'on nomme aussi oued en-Nahr.

C'est une belle rivière de dix mètres de large, plus transparente, plus rapide, plus glacée que l'oued Beni bou Nçer. Elle naît au pied du



Fig. 127. — Vallée de l'Oued Beni bou Nçer
Beni Ouaraïn escortant le Chérif.

Djebel Moussa ou Çalah, chez les Beni Abd Allah, et passe ensuite chez les Beni Bahr et les Beni Mençour.

Après ce confluent la rivière s'élargit, serpente dans une vallée moins encaissée, sur un lit de galets. La végétation s'appauvrit. Les inondations

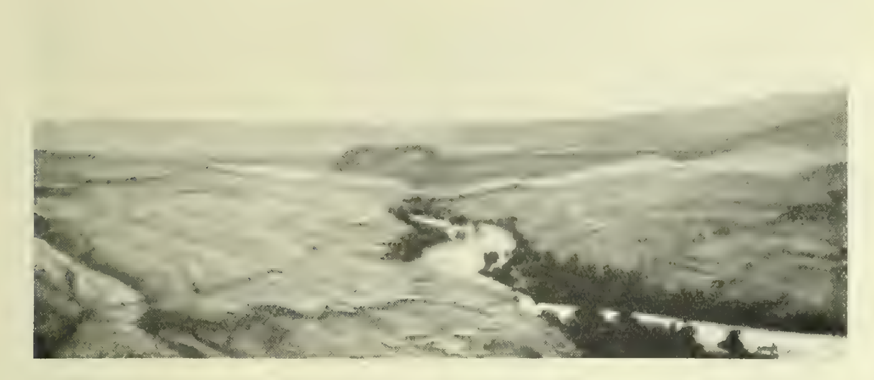


Fig. 128. — L'Oued Zebzit
Vue prise des collines d'en-Nouqra (Az. = 32°)

sont fréquentes, elles arrachent les arbres et emportent les récoltes. On ne confie à ces rives sans cesse ravagées que des maïs et du millet.

Nous quittons l'oued qui s'en va chercher une issue vers le Nord-Est et nous escaladons, d'assise en assise, la berge gauche, haute à peu près de deux cents mètres, dont le sommet est un plateau pavé de dalles craquelées, entre lesquelles croissent des genévriers et des pins rabougris.

Gramellal, où nous campons, est une agglomération des Beni Azziz, abritée au fond du ravin où naît l'oued Bou Ad, petit affluent de l'oued Zebzit.

2 août.

La chaîne n'offre aucune brèche entre le Bou Iblan et la trouée de l'oued Zebzit. Le seul moyen de la franchir est d'escalader les rudes pentes d'argile rouge jaspé[1] et de calcaire dur noirâtre[2] du versant Sud, et de se laisser ensuite glisser le long de la muraille verticale du versant Nord qui tombe à pic dans la vallée de l'oued Hamidit. Les gens de Gramellal nous ont hissé jusqu'à la crête[3] ; les gens de Tammest nous ont aidé à des-

[1] Échantillon nº 100. — [2] Échantillon nº 101. — [3] A 2 032 mètres d'altitude.

cendre par leurs sentiers taillés en berme au flanc de la paroi de calcaire cristallin encrinitique [1].

La mahaffa du chérif a pu passer, mais il a fallu entailler le talus en maint endroit. Quant aux mules elles n'ont eu aucune peine à monter, on a dû seulement les conduire en main dans la descente.

Du sommet du col on voit le Moyen-Atlas dans toute son épaisseur et le territoire des Beni Ouaraïn en entier :



Fig. 129. — Route de Gramellal a Tammest
Ascension du Bou Iblan.

En arrière, la chaîne méridionale que nous avons franchie ; à nos pieds le massif central, formé de plusieurs plissements encadrés entre deux chaînes, celle du Bou Iblan celle de Ouarirth séparées par la vallée de l'oued Mlillo. Plus loin dans le Nord la chaîne septentrionale culmine au Djebel Tazekka et se termine au Nord-Est par les monts de Geldaman.

Tous ces alignements montagneux s'épanouissent dans une grande plaine qui va de la Mlouïa au Sbou et dont nous ne distinguons que la couleur jaunâtre. Au delà de cette plaine les massifs du Rif et des Djebala apparaissent comme une traînée de nuées rousses.

Tammest se trouve au pied du Djebel Moussa ou Çalah, entre le Bou Iblan et l'un des contreforts qui en rayonnent. Ce contrefort porte sur

[1] Échantillon n° 102.

son arête une grosse montagne arrondie et allongée comme la bosse d'un chameau, on la nomme Azroun Arioul[1].

3 août.

La route de Feqqous à Fès, comme celles de Reggou et d'Haïoun à Fès, n'est, qu'une succession d'escalades et de descentes à pic, semblables à celle d'hier. Les gens du pays préfèrent le long détour que fait la route de Taza à la ligne droite qui mène à Fès par la zaouia de Sidi Iahia ben Bekkar[2]. Nous suivrons leur exemple, d'autant que notre caravane s'est alourdie d'un convoi de miel et que nos pauvres mules, bâtées avec des cordes, à la mode marocaine, se trouvent fort mal de nos prouesses en montagne.

Nous faisons séjour à Tammest, l'occasion est bonne d'entrer un peu dans l'intimité des Beni Ouaraïn. Hommes et femmes emplissent notre camp, curieux et confiants, mais un peu indiscrets et familiers.

La race est laide : les hommes ont la tête pointue, les oreilles énormes, le nez long et fort, le menton petit. Ils sont bruns, quelquefois châtains, jamais blonds. Les femmes ont des grands traits disgracieux. Elles tressent leurs cheveux en deux nattes courtes qu'elles laissent pendre le long des joues. Elles ont pour toute coiffure un foulard crasseux qu'un chiffon quelconque maintient sur la tête. Quand elles travaillent, elles nouent les deux nattes au-dessus du front, ce qui leur fait une physionomie très sauvage. Leurs hendiras sont bleu de prusse, noir et rouge.

Ces montagnards possèdent de beaux troupeaux, les Haouara viennent leur acheter du bétail et vont le revendre à Meknessa, à Oujda, ou dans l'Oranie.

Leur miel est réputé, il doit sa saveur spéciale à l' « azir », plante mellifère et aromatique qui pousse en abondance sur les pentes de leurs montagnes.

Ils ont quelques chevaux qui d'ordinaire restent en plaine, dans les douars des pasteurs. Les sédentaires habitent des maisons basses coiffées de toits plats, épais et débordants, réunis parfois en une unique et solide

[1] Les oreilles d'âne, à cause de la forme de mître qu'elle a, vue du Nord-Est.

[2] Voici cet itinéraire : zaouia Sidi Iahia ben Bekkar, chez les Beni Alaham, 1re étape : passage par le col de Tizi n'Termil, Mrila, ou Aïn Beida, chez les Beni Iazra, 2e étape : Risran, el-Menzel, on arrive à Mternara, des Beni Iazra, 3e étape : Aïn Tebouda, zaouia de Sidi el-Hadj abd el-Jelil, chez les Beni Sadden, 4e étape : et Fès, 5e étape.

plate-forme capable de résister au poids des neiges. En été cette terrasse commune sert d'agora. La djemàa s'est réunie ce soir sur celle de Tammest, on y discute bruyamment.

4 août.

Le but de notre étape était la zaouia de Sidi Mbarek, située au bord de l'oued Mlillo. Nous avions compté sans la ferveur de nos hôtes. Les gens du villages de Qamria et de Meichat nous attendaient sur le sentier qui longe le Djebel Ahmar. Il a fallu leur promettre de camper ce soir à Qamria, demain soir à Meichat, sous peine d'assister à une bataille entre ces deux hameaux jaloux.

Nous avons quitté l'oued Hamidit et sa vallée ; nous sommes au point de suture d'un nouveau contrefort qui fait avec la chaîne du Djebel Ahmar un angle très aigu. Dans l'étroite vallée ainsi formée naît l'oued Asaka, affluent de l'oued Mlillo.

5 août.

Meichat est à deux kilomètres à peine de Qamria, sur un éperon, entre deux ravins. Notre camp est planté contre le village. Dans la maison qui touche ma tente, un notable est à l'agonie. Toute la nuit, les femmes du village, accroupies en rond sur le seuil de la demeure funèbre, ont crié, pleuré, huhulé, en s'arrachant les cheveux, en se labourant le visage avec leurs ongles.

Elles sont hideuses ce matin, déchevelées, ensanglantées. Et l'on me dit que l'agonisant va mieux, que cette alerte est la troisième, que les pleureuses lui ont fait déclarer que s'il ne mourait pas cette fois elles ne le pleureraient plus...

6 août.

Même aventure que l'autre jour : les gens de deux villages des Beni Damal se sont disputé l'honneur d'héberger le chérif. La discussion a dégénéré cette fois en une sérieuse bagarre. Les Beni Damal ont voulu dételer la mahaffa de Mouley Ali ; nos Rifains, peu patients, ont résisté à coups de poing. De part et d'autre l'on s'est précipité à la rescousse.

L'affaire se passait au fond d'un ravin, l'entassement y était tel qu'on



Fig. 130. — Le

Vue

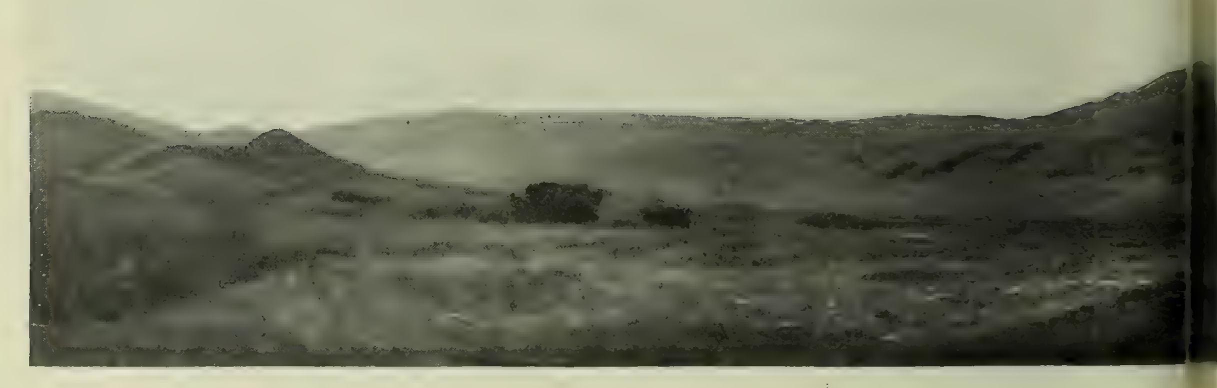
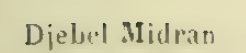


Fig. 131. — Le Moyen-A

Vue



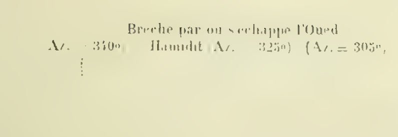
Djebel Midran   el-Qeddamin   Djebel Rechida



…t Abbou   Feqqous (Az. = 310°)

…LAS (face Est).

…ler



Brèche par où s'échappe l'Oued

… 3°)   Az. = 340°)   Hamidit (Az. = 325°)   (Az. = 305°)



…A EE DE L'OUED HAMIDIT

…m st.

ne pouvait avancer ni reculer, et je dois reconnaître que les Beni Ouaraïn ont été admirables de douceur et de calme. Le chérif, qui suivait à cheval de loin, est accouru ; il a voulu tout concilier en déclarant qu'il camperait entre les villages rivaux. Mais les Braber ne comprennent pas ces accommodements diplomatiques. Pour eux, esprits simples, les arrangements dilatoires, les compromissions, sont de pures duperies. Ils n'admettent que deux réponses : oui ou non ; que deux solutions : vainqueur ou vaincu ; et notre détermination conciliatrice mécontente également les deux partis.

Et voilà pourquoi nous passons notre soirée en solitaires, sans autre distraction que de regarder monter aux flancs de bronze du Bou Iblan les pourpres et les ors du crépuscule.

7 août.

L'un des villages s'est cantonné dans son abstention farouche, l'autre s'est emparé de nous dès le réveil, comme par droit de conquête. Les Beni Damal ont tenu à racheter par l'exubérance de leurs démonstrations leur incorrection d'hier soir, nous sommes pris d'assaut, assaillis de prévenances, accablés de menues attentions :

Je demande un peu d'eau, un braber m'en offre : on se précipite sur sa gerba, on la lui arrache, on la jette à terre. « On va t'en donner de la plus fraîche... » Les femmes apportent des grands plats de tàm recouverts de graisse de mouton. Le chîkh bondit, renvoie les femmes au village avec indignation. Un instant après les mêmes plats de tàm reviennent ruisselants de miel... On nous apporte des figues et des noix. Aussitôt les gens s'empressent, ils triturent soigneusement les figues, les fendent, les écorchent à pleines mains, ils cassent les noix avec leurs dents...

Vers deux heures, ces agapes terminées, nous nous remettons en route. Les Beni Damal prient le chérif de traverser leur village et nous défilons dans les rues tortueuses entre deux haies d'hommes, de femmes et d'enfants, hurlant en trépignant et battant des mains :

« Que Dieu bénisse les jours de Monseigneur ! »

Les hommes sont sales et semblables à leurs voisins de Tammest. Les femmes se voilent comme en pays arabe. Dans le feu des ovations

l'étiquette a été quelque peu négligée ; nous avons vu peu de jolis visages et quantité de vieilles femmes. Les petites filles sont ravissantes, les petits



Fig. 132. — La vallée de l'Oued Mlillo en amont de Bel Ferha

garçons affreux, et, par une évolution singulière, ces charmantes petites filles deviendront de vilaines femmes et ces petits garçons cagneux,

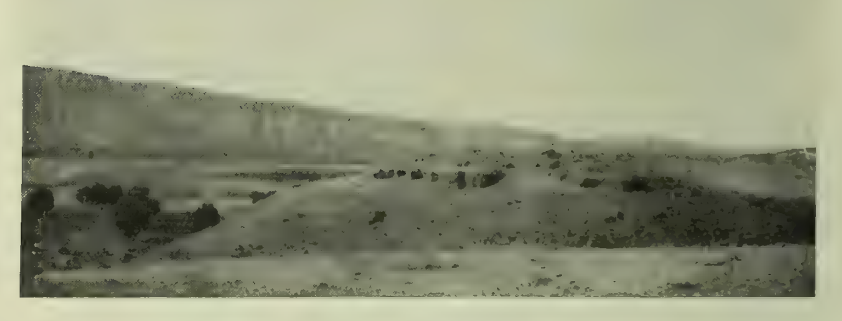


Fig. 133. — L'Oued Mlillo
Vue prise de Zaouia Sidi Mbarek (Az. — 300°).

affligés de gros ventres et de reins cambrés, feront des hommes solides et bien plantés.

L'oued Asaka nous conduit au village de Smio, sur les dernières pentes de la chaîne centrale. Au delà nous entrons dans une plaine marneuse,

profondément ravinée, où l'oued Asaka, l'oued Hamidît, l'oued el-Bared, l'oued Skhoun, issus de toutes les vallées qui séparent les ramifications de la chaîne centrale, viennent se réunir pour former l'oued Mlillo, cette rivière lente et blanchâtre qui coule à nos pieds, large d'une soixantaine de mètres, perdue dans un lit de deux kilomètres de largeur. Les villages et les jardins sont juchés sur les berges, assez loin du bord de la rivière, car l'oued Mlillo devient un formidable torrent, à la fonte des neiges, il emplit son lit, et ronge ses rives de marne grise; seuls les maïs et les millets, récoltes du printemps et de l'été, sont confiés à sa vallée.

L'oued Zebzit se jette dans l'oued Mlillo au milieu des jardins de Bel-Ferha réputés pour leur richesse, pour la précocité de leurs vergers. Plus loin la vallée se resserre; l'oued Mlillo, qui a doublé de volume et de vitesse par l'apport de cet affluent torrentueux, ne s'attarde plus à baigner les champs de maïs, ne s'étale plus en gués faciles. Il court droit et vite, dans la plaine déserte qu'il ne féconde plus, jusqu'à Agersif, chez les Haouara, où il se jette dans la Mlouïa.

Nous demandons l'hospitalité à la zaouia de Sidi Mbarek, tenue par une famille maraboutique arabe, sur la rive gauche de la rivière.

8 août.

Comme nous montions à cheval, le cri d'alarme a retenti. En un clin d'œil tous les hommes se sont précipités vers une hauteur sur laquelle flotte un haïk. Les cavaliers ajoutent en hâte une balle à la charge déjà prête pour la fantasia[1]; les fantassins se ceignent les reins d'une ceinture et retroussent leurs selhams. On nous dit qu'à quinze cents mètres en aval un parti de Riata est venu piller un jardin. Les gens de la plaine n'ont pas la douce quiétude des Beni Bou Nçer et des Beni Iouloun. Les Riata sont de mauvais voisins, des pillards renommés. Les convois de miel ne s'aventurent chez eux que sous la garde de zettats, et encore la sécurité n'est-elle pas complète.

[1] Les Braber se servent en général pour leurs fusils à piston de balles d'un calibre un peu inférieur à celui du fusil. Cette précaution leur permet de charger leurs armes sans se servir de la baguette. Ils emplissent leur bouche de balles et prennent une poignée de poudre dans la main gauche. Dès qu'un coup est tiré ils versent une nouvelle charge de poudre sans aucun souci de la proportion, et soufflent une balle dans le canon du fusil. On m'a montré des tireurs si habiles à charger leur arme qu'ils parviennent à tirer — prétend-t-on — aussi vite avec une moukhala qu'avec un fusil à répétition!

Notre route double le cap rocheux du Djebel Ouarirth, qui s'avance dans la plaine, mince et tranchant comme un éperon. Son profil tourmenté, taillé en dents de scie, s'érige brusquement à près de deux mille mètres de hauteur, terminant une ligne de montagnes rondes d'allure paisible, que l'oued Skhoun échancre au Tizi Aït Oummou.

En avant de cette proue, et comme refoulée par son étrave de roc, une ondulation de terrain argileux s'en va jusqu'aux montagnes du Rif dont les chaînes sont proches. Ce dos d'âne est la ligne de partage des eaux des bassins de la Mlouïa et du Sbou. A sa droite (Est) les ruisseaux vont au Mlillo ; à sa gauche (Ouest) les cours d'eau vont à l'Inaoun.

Sur la crête de cette ondulation l'on aperçoit la qoubba blanche du seïd de Sidi Sàda. A ses pieds, au versant Est de la colline, s'élève la qaçba de Msoun. Ce mouvement du sol marque aussi la frontière entre Beni Ouaraïn et Riata.

Une vingtaine de cavaliers, le fusil haut, nous attendent au seïd de Sidi abd Allah pour nous conduire à Geldaman, principal centre des Riata.

9 août.

Un hémicycle de montagnes chauves, qui seraient farouches n'était le soleil qui les colore en rose, encadre les jardins de Geldaman. Aux extrémités de ce demi-cercle se dressent le Djebel Ouarirth et le massif d'Ahel ed-Doula. Ces deux masses sont reliées par les collines d'er-Reneb qu'échancre le col d'Azekkour. Cet amphithéâtre regarde le désert fauve de la Fahama et les chaînes des Djebala.

Geldaman s'étale au pied des montagnes d'Ahel ed-Doula; c'est un long bois d'où émergent des villages : Beni Sklab, Aboudan, Beni Mahsen, Beni Iahmed. Les arbres fruitiers font des taches sombres parmi les oliviers au feuillage argenté. Les maïs et les millets descendent vers la plaine en tapis de verdure, des sources jaillissent de partout, des ruisseaux courent en tous sens.

Les Riata sont une grande tribu. Leur origine est berbère. Ils l'ont oubliée ou la renient, et se disent Arabes [1]. Seule la fraction montagnarde

[1] Les Riata sont cités par Ibn Khaldhoun parmi les premières tribus berbères qui acclamèrent Mouley Idris et assiégèrent avec lui les villes chrétiennes de Behalil et Mediouna.

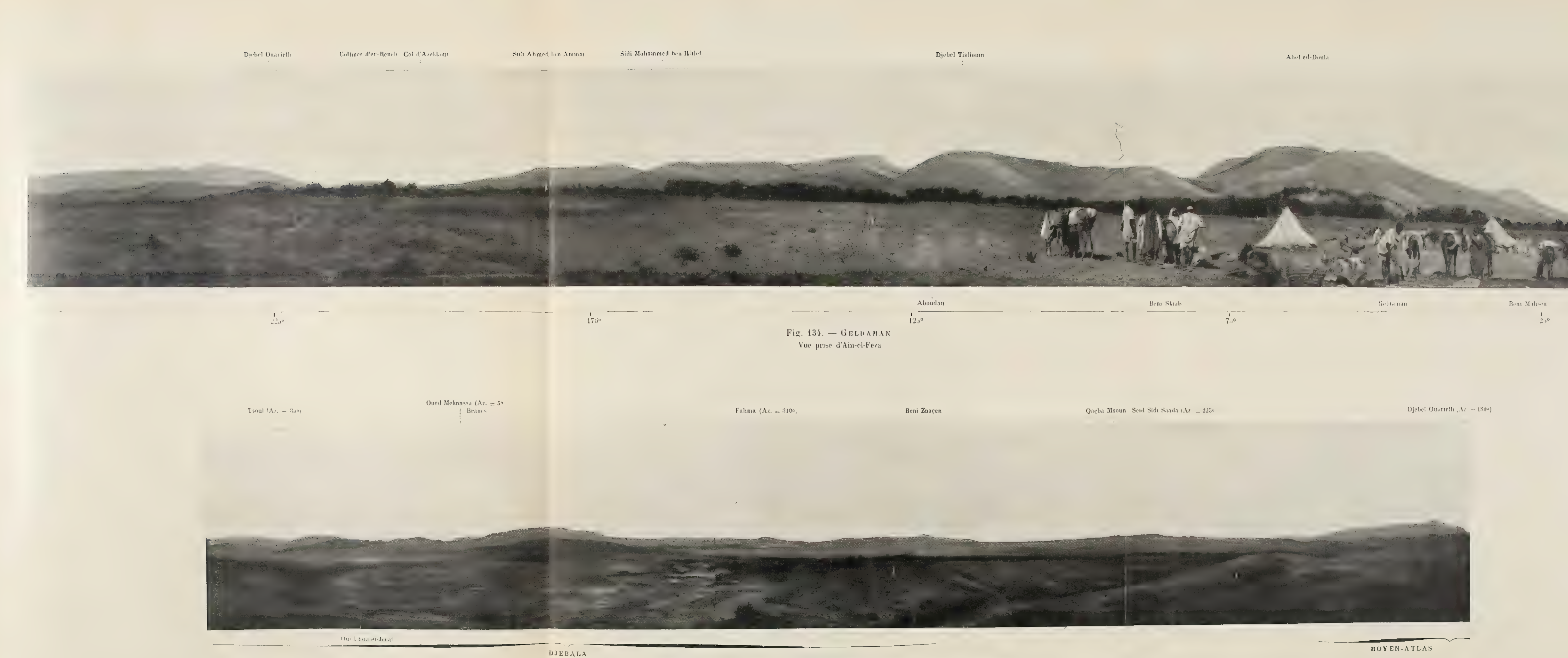


Fig. 134. — Geldaman
Vue prise d'Aïn-el-Feza

Fig. 135. — La haute vallée de l'Oued Inaoun : Trouée Fès Oujda
Vue prise de Mterkat.

d'Ahel ed-Doula a conservé ses traditions ; elle fait cause commune avec les Beni Ouaraïn et parle la langue tamazirt.

Les chîkhs de la tribu racontent que les Riata habitaient autrefois la montagne. Peu à peu, poussés par les Beni Ouaraïn, attirés par la plaine, alléchés par les villes de Taza, de Meknessa el-tahtania, de Meknessa-el-fouqania, ils refoulèrent les Miknassa et s'emparèrent des villes. Leur histoire est une perpétuelle bataille. Leur plus récente victoire fut celle qu'ils remportèrent en 1875, sur Mouley el-Hassen, près des collines de Bou Gerba. Le Sultan eut son cheval tué, il perdit son harem, son convoi et une partie de son armée. Depuis lors les Riata ont fait leur soumission, mais aucun fonctionnaire du maghzen ne s'aventure chez eux.

Le Sultan les fait surveiller par un agent secret, un vieux chérif de la famille d'Ouezzan, Si Abd el-Jelil, qui réside tantôt à Geldaman, tantôt sur l'oued Inaoun, et jouit dans cette région d'un grand renom de sainteté.

Ce chérif nous a conté que l'une des fractions de Geldaman, les Beni Mahsen, passe pour chrétienne. Ses membres mangent de la chair de porc, n'observent pas les prescriptions du Coran, ne font pas le Ramadan. Pour comble de sacrilège ils ont élevé une qoubba sur la tombe d'un slougbi et l'ont nommée Sidi bou Dali. Leurs voisins les méprisent et appellent leur qoubba : « Sidi Keddoub », — Saint Mensonge. On dit encore que ce Sidi bou Dali était un pieux marabout qui prit un renégat juif pour serviteur. Le juif écrivit furtivement un livre de doctrine exposant une religion nouvelle, et quand le saint homme mourut il le lui attribua. Depuis lors les Beni Mahsen suivent le culte forgé par le renégat juif[1].

10 août.

Nos hôtes se sont battus hier soir, et ce matin notre camp est plein de clameurs, de discussions.

[1] J'ai cru discerner, à travers ces accusations peu vraisemblables, que les Beni Mahsen professent un monothéisme très intransigeant. Ils tournent en dérision la crédulité de leurs coréligionnaires et le culte des saints. Cette hétérodoxie ne leur est pas spéciale, on sait que les Anahabites du Nedjed se refusent à admettre la théorie de la *chefâa* — de l'intercession, et n'invoquent pas les saints.

On connaît aussi d'autres exemples de dissidents berbères, tels que les Abahdites du Mzab et ceux de l'île de Djerba.

Beaucoup d'hommes portent la djellaba rayée noir et blanc. Ce vêtement révèle le voisinage du Rif et de Fès. Les cavaliers ont une tournure disgracieuse dans cette blouse de laine si commode pour le piéton. Tous les hommes sont armés du Remington et portent des ceintures garnies de cartouches métalliques; tous sont cavaliers et se servent de la selle algérienne ornée de bissacs de laine à longues floches ; tous parlent l'arabe.

11 août.

Geldaman avait mis trente hommes à cheval pour nous faire escorte, Mterkat en a envoyé cinquante à notre rencontre. Il a fallu répondre à ce déploiement de forces en acceptant l'invitation qui l'accompagnait.

Nous sommes donc venus camper sur les pentes de la vallée de l'oued Ouarga, en face de la trouée de Meknassa, dans la fraction de Mterkat.

12 août.

Nous faisons étape à une heure de marche à l'Est de Taza, à Iaouna, dans la fraction des Beni bou Qitoun.

Au Nord, la grande dépression Taza-Msoun nous sépare des Djebala et du Rif, dont les lignes capricieuses s'étagent sur trois alignements orientés Est-Ouest.

Au Sud, le massif de Geldaman borde de ses talus escarpés la trouée au fond de laquelle coule l'oued Bou el-Geraf. Sur l'un de ces talus taillé en promontoire s'élève Taza qui barre à demi la vallée et commande la passe. Commandement assez effectif pour obliger les caravanes désireuses d'éviter la traversée du territoire des Riata à quitter la route directe Fès, Taza, Oujda, pour aller de Qaçba Msoun à Meknassa el-fouqania par la montagne.

13 juillet.

Taza, bien campée sur une croupe du Moyen-Atlas, apparaît comme une grande ville enfermée dans des murailles blanches, inaccessible sur trois faces. Elle est orientée Nord-Ouest-Sud-Est et s'étend sur environ quinze cent mètres de longueur. Sa face Nord-Est tombe à pic sur le ravin de l'oued el-Haddar ; sa face Sud-Est descend en pente escarpée sur la

vallée de l'oued Anemli. Le saillant Nord surplombe la route d'Oujda à Fès d'environ cent trente mètres.

Après avoir franchi l'oued Anemli[1], qui s'épanouit en innombrables canaux d'irrigation, on gravit le rebord Sud, haut de quatre-vingts mètres. Le chemin aboutit au pied d'une grosse construction carrée massive et trapue nommée « el-Bastioun ». Ce bastion porte une solide plate-forme d'où les défenseurs peuvent fusiller les assaillants, des embrasures étroites et profondes permettent à l'artillerie de tirer vers le Sud et vers l'Est. Les murs sont en briques plates, ils ont plus d'un mètre d'épaisseur et sont revêtus d'une couche de plâtre badigeonnée de brun. Le Bastioun forme l'angle Sud-Est de la ville et fait partie d'une forteresse dont l'enceinte porte trois tours à demi écroulées. Les murs s'effritent, l'herbe et la mousse en tapissent les brèches et le bastion porte à sa façade

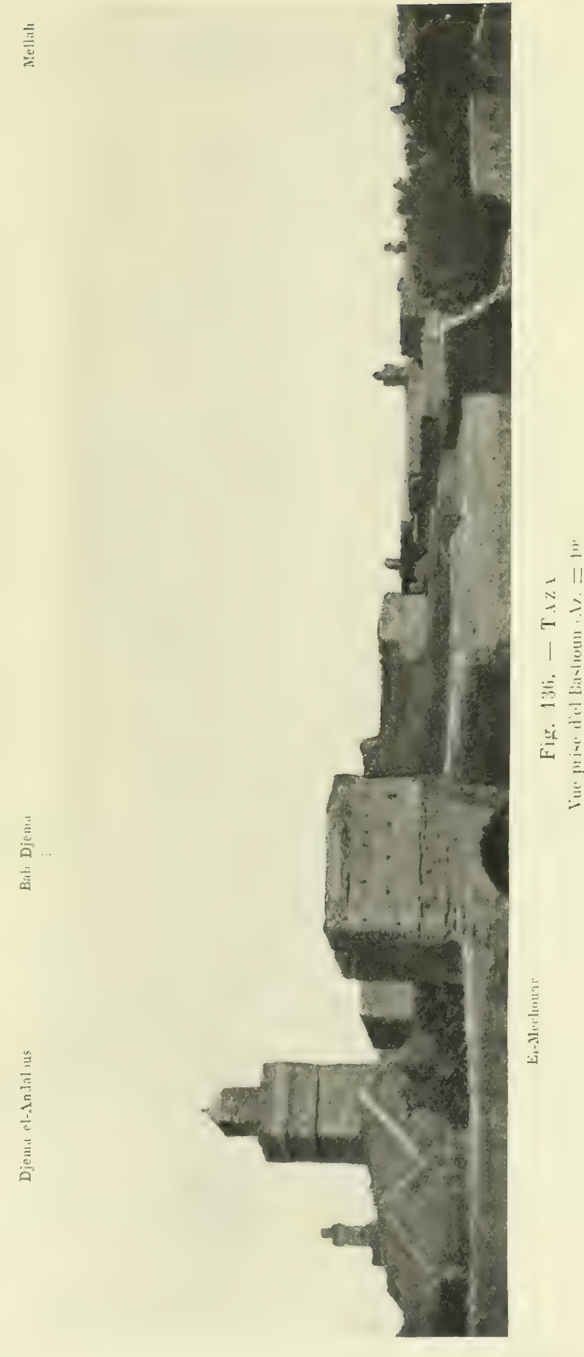


Fig. 136. — Taza
Vue prise d'el Bastioun (Az. = 10°)

[1] L'oued Anemli a 2 mètres de largeur en ce point.

Est, celle qui regarde la montagne, une plaie béante que lui fit en 1828 un obus impérial.

La ville est entourée de murs bas. Quatre portes y donnent accès : Bab Qebboun, près d'el-Bastioun ; Bab Iemà, un peu plus au Nord ; Bab er-Rih, au Nord-Ouest ; Bab Titi, au Sud.

Les jardins couvrent les pentes Nord-Est ainsi que le plateau qui soude Taza au Moyen-Atlas.

Cette dernière partie des jardins est ceinte d'un vieux rempart en ciment. Ce rempart dut être un formidable ouvrage si l'on en juge par la dimension de ses ruines. On en retrouve aussi des débris dans les jardins près de l'oued Anemli, les habitants prétendent que ce sont les vestiges de Rbat-Taza [1], l'une des sept capitales de l'empire marocain. Au VIIIe siècle, Mouley el-Hassen, surnommé el-Hajjam, petit-fils de Mouley Idris II, fut vaincu sous ces murs par Moussa ibn abd el-Afia, chef des berbères Miknassa, fondateur de la brève dynastie miknassienne.

Cette antique cité s'étendait, nous dit-on, d'Hajerat el-Genoua à Qern en-Negrani et à el-Medhouna. On lui donne le nom symbolique de Medinet en-Nàas — la ville endormie [2]. Son importance tenait à sa situation géographique entre Fès, capitale de l'empire, et Tlemcen, capitale du royaume créé par le chérif Iarmorassen, chef des berbères Zenata et fondateur de la dynastie des Beni Zian. Cette position fit la fortune et le malheur de Taza. Léon l'Africain vante sa splendeur au milieu du XVIe siècle ; Ali Bey célèbre sa beauté au début du XIXe siècle ; de Foucault la vit déchue et à demi ruinée en 1884.

Aujourd'hui ce n'est plus qu'un amas de décombres, une pauvre ville toujours assiégée, chaque jour mise au pillage. Les Riata la tiennent prisonnière et la rançonnent sans raison ni merci. Ils coupent les ruisseaux qui l'alimentent et, lorsque les citernes sont vides, que les gens meurent de soif, les Riata vendent l'eau.

Quand les moissons sont blondes, quand les olives sont mûres, quand le temps des récoltes vient, les Beni bou Qitoun enferment la ville ; nul

[1] *Rbat*, ou mieux *Ribat*, est le nom qu'on donnait aux forteresses élevées sur les frontières de l'empire pour garder la terre de l'Islam contre les incursions des Infidèles. Les garnisaires étaient des volontaires et leur faction était tenue pour méritoire. Telles sont encore certains *bordj* rifains qui surveillent les présides espagnoles.

[2] Un informant nous a dit aussi Medinet en-Nhas — la ville du cuivre.

ne sort qu'avec leur permission et accompagné de zettats. En hiver ils volent les enfants et ne les rendent que contre rançon.

Les Tazi portent cette déchéance, cette misère, cette perpétuelle épouvante, écrites sur leurs visages pâles, maladifs. Ils ont des figures de reclus, des faces blêmes, des yeux caves. Presque tous sont atteints de conjonctivite ; les enfants ont la pelade ou la teigne ; les femmes ont la gale ; les infirmes sont légion ; les mendiants pullulent.

Pourtant ces malheureux trouvent moyen de faire du commerce, d'exercer leurs industries, de faire fortune même, aux dépens de leurs bourreaux.

Leurs relations avec Fès sont très actives. Un courrier fait le service assez régulièrement ; une caravane d'ânes organisée par un hammar, fait constamment la navette. On trouve de tout sur le marché de Taza, tous les fruits, tous les produits européens, algériens ou marocains.

Sur cette population de misérables règne un bacha plus misérable encore.

Si Abd es-Salem ben abd el-Malek, représentant du Sultan à Taza, ne sort jamais de chez lui, personne ne l'a vu, on ignore jusqu'à son nom. Presque tous ses moghazni l'ont abandonné ; il paye une redevance aux Riata pour se placer sous leur mezrag [1].

Les Tazi sont très dévots ; ils ont envahi le bois d'oliviers où nous campons. Toute la soirée et une partie de la nuit ils ont prié, hurlé des airs religieux, dansé des danses liturgiques. Un petit groupe de profanes s'est installé près de ma tente pour faire de la musique gaie. Le programme se compose de chansons de Fès accompagnées sur le goumbri, de danses soutenues par des reita et des tobbal ; répertoire classique indéfiniment ressassé par un violon, un rebab et un âoud ; chansons nasillées ou vociférées dans le haut de la voix, hachées d'arrêts déconcertants, de hoquets ; unissons discordantes ; variations indéfinies autour de la note juste.

Les Tazi ont des prétentions musicales ; leur séquestration leur laisse de longs loisirs pour cultiver leur art favori.

[1] Sous leur lance, c'est-à-dire sous leur protection.

14 août.

Ce matin de bonne heure j'ai gravi le tertre qui nous avoisine, d'où l'on découvre presque toute la ville. J'avais pour compagnons de promenade deux habitants qui m'ont fait les honneurs de leur cité.

Taza s'enorgueillit de ses mosquées, seuls vestiges de sa gloire passée. Elle en possède sept, on en peut compter d'ici les minarets.

La plus proche de nous, dont la tour carrée est plus haute, plus mince que les autres, et renflée du haut, est la djemà el-Kebir, la cathédrale. Elle date de la fin du XIIIe siècle et l'auteur du Roud el-Qartas déclare qu'elle peut contenir dix à douze mille fidèles.

En réalité, elle a trente mètres de long (Nord-Sud) sur vingt-six de large (Est-Ouest). Les sept travées qui la composent sont soutenues par soixante piliers de maçonnerie blanchis à la chaux. Un coffrage en planches marque la place réservée au sultan. Les musulmans racontent que la mosquée de Taza possède un lustre de cuivre qui pèse trois tonnes et porte cinq cent cinquante bougies.

Ce lustre est en laiton. Il se compose de douze étages dont l'inférieur peut avoir un mètre vingt de diamètre et dont le supérieur porte cinq bougies. L'obscurité et l'oxydation ne permettent pas de constater si le Coran tout entier est gravé sur ce lustre, comme les habitants le prétendent.

Quand Mouley el Hassen vint à Taza en 1898, il fit nettoyer le lustre pour s'en assurer. J'ignore ce qui fut constaté.

Un cloître orne la face Nord ; ses arcades sont en ruines. La cour intérieure est en partie dallée. Un jet d'eau emplit le bassin qui sert aux ablutions. L'autre partie de la cour est plantée d'oliviers.

J'avais lu que l'émir Abou abd er-Rahman avait été inhumé vers 1734 dans cette mosquée. On ne voit aucune trace de son tombeau.

Les six autres mosquées sont plus petites et plus modernes. L'une d'elles est si délabrée qu'elle est désaffectée. Celle qui fait corps avec le mechouar, la maison du qaïd, s'appelle djemà el-Andalous. La khotba, le prône du vendredi, n'est prêchée que dans trois mosquées.

Taza renferme encore de nombreux sanctuaires : des seïds, dont plusieurs sont richement décorés et couverts de tuiles émaillées ; des zaouia,


Sidi Saada (Az. = 255°)
Djebel Ouarirth (Az = 180°)
Ahel ed-Doula
Geldaman (Az. = 150°)

Fig. 137 —
Vue


330°
Bab er-Rih



...YEN-ATLAS
...at (Riata).



-TAZA
A = 300°).

au nombre de cinq : celles des Derqaoua, des Tedjaniin, des Aïssaoua, des Qadria, des Taïbiin.

Le quartier le plus propre et le mieux conservé de la ville est le Mellah, le quartier juif. Il borde la face Sud-Est du plateau de ses hautes maisons bien blanchies ou badigeonnées de rouge.

Les femmes ne sortent presque jamais. Elles sont voilées à la mode égyptienne, c'est-à-dire qu'au lieu de fixer le voile sur le visage, elles croisent seulement le haïk devant la figure d'une façon plus gracieuse, plus coquette.

On montre encore, comme l'un des monuments de l'ancienne cité, une grande citerne à ciel ouvert de cinq ou six mètres de profondeur. Deux baies permettent d'y plonger des seaux.

Nous faisons séjour à l'ombre des oliviers séculaires de l'une des zaouia, véritable jardin sacré que les Riata respectent. Les olives, les figues vont mûrir ; le raisin, les pommes, les pastèques, les melons sont mûrs; les moissons sont finies, les vendanges commencent. Tout cela, moissons, vendanges, récoltes des fruits, est fait par les Riata ou sous leur surveillance, avec leur permission. Le Tazi n'a qu'un droit, celui de planter ou de semer. Il plante quand même, le malheureux, tant l'espoir est tenace, et, la saison venue, il achète aux Beni bou Qitoun sa propre moisson.

Le marché est assez animé. On y vend beaucoup de bestiaux. Le chiffre des entrées à Fès fut, l'an passé : 32 000 bœufs. 150 000 moutons. 20 000 chèvres, le tout importé par les Braber. Depuis, ces chiffres ont un peu diminué.

Ce sont les Haouara qui achètent les animaux et les introduisent en Algérie par Oujda. Cette exportation fut interdite par le Sultan, elle reprit en contrebande par l'itinéaire : Hiaïna, Meknassa, Elsa et Lalla Marnia.

Aujourd'hui le trafic se fait librement, mais non sans quelques risques. Un bœuf coûte cent soixante pesetas à Fès, il est revendu deux cent cinquante francs à Tlemcen. Les frais de zettat, de conducteurs, le déchet, laissent au propriétaire un bénéfice de quarante francs par bête.

On ne trouve plus de moutons à cornes sur le marché de Taza. Les Algériens n'en voulaient pas. Les Haouara ont acheté des béliers pour modifier la race.

La mesure de capacité en usage à Taza, le « moud », est la plus grande de tout le Maroc ; elle équivaut à deux mouds et demi de Fès.

Le miel se vend mal : nos cinquante-sept peaux de chèvre pleines de miel ont rapporté cent trente douros.

Le commerce des esclaves est assez actif. Un nègre qui s'était échappé de chez son maître est venu se réfugier près de la mahaffa du chérif. Le maître aussitôt accourut au camp, mais la litière chérifienne est un asile inviolable et le nègre refusait de céder aux objurgations, aux menaces, aux prières. Pour clore l'incident, Mouley Ali offrit de rembourser le prix qu'avait coûté l'esclave. L'affaire fut conclue, le nègre avait été payé douze douros.

De Foucault raconte qu'il entendit les gens de Taza souhaiter la venue des Français. Cet espoir fut sans doute trop longtemps déçu et les Tazi paraissent ne plus s'en souvenir. Ils ont mis toutes leurs espérances dans le Sultan. L'un d'entre eux nous a dit : « Le jour où Mouley Abd el-Azziz rentrera dans Fès, les Beni Ouaraïn lui demanderont un qaïd et deviendront Bled el-Maghzen[1]. Ce jour-là les Riata en seront réduits à faire leur soumission ou à rentrer dans leurs montagnes. Alors Taza retrouvera sa prospérité, ses jardins redeviendront ce paradis que vantaient nos pères, où murmuraient les sources, où chantaient les rossignols. »

La réalisation de ce rêve est peut-être proche, car le Sultan va revenir dans sa capitale du Nord, mais l'avenir réserve sans doute à Taza des destinés plus hautes. Il faudra bien que le Maroc subisse un jour la loi commune, rentre dans l'évolution du monde, noue des relations, s'ouvre au commerce.

Or la nature a tracé la voie qui reliera l'empire chérifien au reste de l'univers ; dans le rempart montagneux dont elle a ceint le Maroc elle n'ouvre qu'une seule brèche praticable : la trouée Fès-Oujda. Et Taza, plantée sur son cap, comme un phare au bout d'une jetée, commande la passe.

15 août.

Il n'est pour sortir de Taza qu'un seul chemin par où notre mahaffa puisse passer : celui qui nous amena.

[1] Les Beni Ouaraïn nous ont confirmé leur désir de devenir vassaux du Maghzen.

Nous défilons donc de nouveau sous la façade éborgnée du Bastioun, devant le Mechouar et la mosquée des Andalous, par la porte el-Qebboun, puis nous longeons le plateau, au pied du Mellah, et nous doublons l'extrémité du promontoire.

La route franchit l'oued el-Haddar sur un pont d'une seule arche en très bon état, et longe ensuite la grande trouée où déjà se sont réunies les eaux des oueds el-Geraf, Ouarga, Meknassa, où débouche la branche principale de l'oued Inaoun, venue du Nord par une large vallée. Un peu



Fig. 139. — Taza

Vue prise de la vallée (Az. = 10°).

plus loin, l'oued reçoit un autre affluent de droite : l'oued el-Hadar, celui-là même au bord duquel j'ai campé dans le Rif.

L'Inaoun est maintenant une rivière de vingt mètres de large environ, peu profonde mais rapide et coulant dans une vallée de deux kilomètres de largeur. Le flanc droit est formé par des collines des Mterkat, le flanc gauche par trois plissements des montagnes des Riata. Le plus lointain, énorme et boisé, culmine au Djebel Tazekka ; le deuxième couronné d'une falaise de grès où les rivières ont taillé de profondes coupures verticales, se nomme Djebel Akaman ; le troisième est formé de collines rondes auxquelles sont cramponnés les hameaux des Beni Oujjan. Nous campons à côté de l'un deux, à Derdara, près du ruisseau qu'on appelle l'oued Maoukan.

16 août.

Les Beni Medgara sont venus nous éveiller de bon matin en égorgeant un taureau devant la tente du chérif. Ils supplient Mouley Ali de rendre leurs femmes fécondes. « Notre tribu est maudite, nous ne parvenons pas à dépasser le nombre de quatre cents hommes, malgré les efforts de tous ! » — dit leur porte-parole.

Nous continuons à descendre la vallée de l'oued Inaoun. La rivière est trouble et sinueuse, ses berges n'ont pas d'ombre, les pentes voisines semblent arides. Toute la vie, toute la végétation de ce pays réputé pour sa richesse, est réfugiée, abritée, au fond des vallons, dans les ravins ombreux, où la vendange est si belle cette année qu'une charge de raisin s'échange contre une poule.

Nous campons à el-Ouelja, sur la rive droite de l'oued qui pénètre ici dans une gorge étroite, au milieu de schistes injectés de granulite.

17 août.

Courte étape d'une heure et quart pour franchir le bourrelet de deux

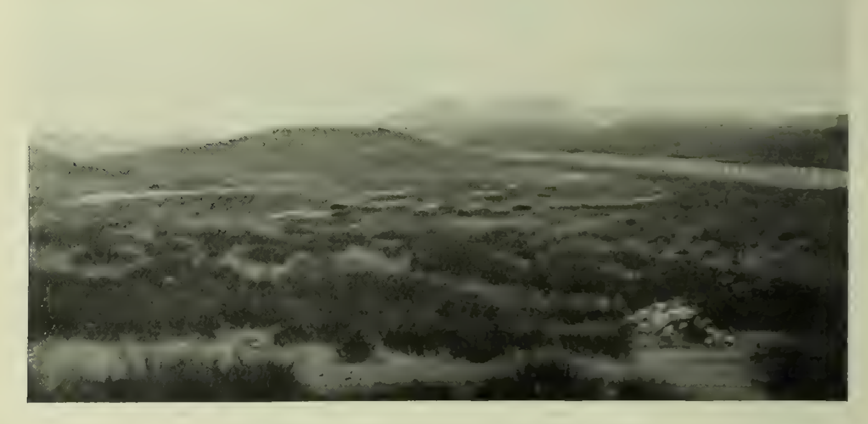


Fig. 140. — Vallée de l'Oued Inaoun
Vue prise de Rdir Qdir (Az. = 180°).

cents mètres d'altitude par où les dernières collines Nord du Moyen-Atlas

se soudent aux montagnes de Tsoul. L'oued Inaoun s'est frayé une issue par la coupure où nous l'avons vu pénétrer hier. Nous campons ce soir à son débouché chez les Beni Medgara. Le sol est, comme hier, composé d'argile, de schistes argileux[1], de granulite[2]; l'oued coule sur un lit multicolore fait de galets de quartzite[3], de nodules siliceux noirâtres[4], de grès marmoréens d'une éclatante blancheur, d'ardoises, de schistes rouge vif ou violet foncé.

Cette rivière diaprée serait charmante parmi les arbres, au milieu des prés ; solitaire et encadrée de berges arides, elle est sans grâce, sans fraîcheur; son eau s'échauffe si fort, sous le vent d'Est qui nous brûle, que nos mulets eux-mêmes n'en veulent pas boire.

Le village qui nous héberge se nomme Rdir Qdir.

18 août.

Toujours ce ciel embrasé, et ce vent d'Est brûlant, qui sent le feu des déserts de Jell, de Fahama, d'Angad, de la Dahra. Même paysage : l'oued glissant entre ses rives pelées, et la surprise des ravins délicieusement fertiles.

L'oued Amellil[5] amène les eaux des pentes djébaliennes ; l'oued Ziri, l'oued Bou Halou[6], celles des montagnes braber.

La vallée appartient encore aux Riata : à gauche aux fractions d'Ahel el-Oued, d'Ahel et-Tahar, de Mgaça ; à droite aux gens de Mterkat, puis aux Hiaïna.

Nous avons traversé l'Inaoun à hauteur de la zaouia de Mouley Abd el-Qader. Le gué a trente mètres de large, il est pavé de dalles basaltiques[7].

Nous pénétrons en ce point sur le territoire des Hiaïna, et, par 44° à l'ombre, nous plantons nos tentes au milieu du hameau d'el-Asra.

19 août.

Deux heures de marche sur la rive gauche nous amènent au con-

[1] Échantillon, n° 113. — [2] Échantillons, n[os] 112 et 114. — [3] Échantillon, n° 116. — [4] Échantillon, n° 115.

[5] 2 mètres de large, 20 centimètres de fond.

[6] 10 mètres de largeur et 1 mètre de profondeur, eau claire et fraîche.

[7] Échantillon, n° 117.

fluent de l'oued Bou Zemlan, au pied de la demeure de Si Ben Abd el-Jelil, chérif d'Ouezzan, descendant de Mouley Abd el-Jelil ben Ali. Cet ancêtre était le frère aîné de Si el-Hadj el-Arbi ben Ali, le chérif fameux par son embonpoint et ses voyages. La Baraka ayant été conférée au cadet, Abd el-Jelil quitta Ouezzan et vint s'établir dans ce pays, où sa descendance est nombreuse et riche.

L'oued bou Zemlan coule au milieu d'un verger. Du haut de la colline qui domine son confluent, on l'aperçoit déroulant sur les pentes des Beni Ouaraïn son ruban de verdure. Il marque la limite des Beni Sadden et des Beni Ouaraïn. On aperçoit d'ici le Zalagh (la montagne de Fès), les monts des Cenhaja, le djebel Tazekka (la montagne de Taza), le djebel Behalil (la montagne de Cefrou), et, par delà les crêtes des Braber, le majestueux Bou Iblan casqué de neiges.

20 août.

Nous évacuons sur Fès une quinzaine de mules fatiguées et cinq ou six hommes malades, et nous nous préparons à reprendre la direction des montagnes.

C'est une véritable épreuve que j'impose à mes compagnons en remettant le cap au Sud en vue du port. Je fais semblant de ne pas voir l'air mélancolique dont ils regardent le Zalagh, les cimes rifaines et leurs montagnes des Djebala. Ils ne comprennent guère quelle fascination peut exercer l'inconnu, quel intérêt peuvent avoir ces pays Braber, pourquoi l'origine mystérieuse de l'oued Sbou m'inquiète ; pourtant leur soumission n'a ni défaillance ni murmures.

21 août.

De Bou Zemlan l'oued Inaoun remonte vers le Nord-Ouest, coupant le territoire d'Hiaïna, se dirigeant vers le djebel Seddina que l'on aperçoit d'ici, au pied duquel il se jettera dans l'oued Sbou.

Notre route monte dans le Sud-Ouest au milieu de collines de terre noire où les champs de millet alternent avec des chaumes envahis de chardons. Aucune rivière n'arrose ces pentes, leur fertilité dépend des saisons. Les villages paraissent riches et les jardins d'oliviers sont entourés de haies de cactus ou d'aloès.

Nous campons auprès de la zaouia d'Aïn Tebouda, où les cheurfa, descendants d'Abd el-Jelil, nous donnent l'hospitalité.

22 août.

Les Beni Sadden, enclavés entre les Aït Ioussi à l'Ouest, les Beni Ouaraïn à l'Est, les Oulad el-Hadj au Nord et les Beni Iazra au Sud, se prétendent issus de la même origine que les Djebala. Ils se disent *Chleuh* et non *Braber*, ils parlent le tamazirt et l'arabe et portent le burnous de laine ou le haïk et non la djellaba. Trois qaïds les gouvernent ; ils



Fig. 141. — La Zaouia d'Aïn Tebouda (Az. = 70°).

sont vassaux fidèles de l'empire, à la condition d'être indépendants et de payer peu d'impôts. L'antithèse entre cette suzeraineté et cette indépendance n'est qu'apparente, le Maghzen s'entend à merveille à graduer le poids de son autorité ; il écrase le Rarb et gouverne les tribus lointaines avec tant d'adroite souplesse que son joug équivaut à la liberté. Ainsi pensent les Beni Iazra. Ils ajoutent que leurs puissants voisins les eussent « mangés » depuis longtemps n'était le salutaire respect qu'on porte à des clients du Sultan.

Nous avons traversé la tribu dans toute sa longueur en suivant la ligne de faîte qui sépare la vallée de l'oued Bou Zemlan de la vallée du Sbou. Ce pays est laid et pauvre. Hors des ravins et des vallées le sol argileux ne produit que des jujubiers et des palmiers nains.

Nos guides nous indiquent, parmi les montagnes qui ferment l'horizon, les habitats des Aït Cherrouchen, devenus par migration fraction des Beni Ouaraïn; des Qassioua[1] qui cultivent la vallée de l'oued el-Ahmar pour le compte des Beni Ouaraïn; des Marmoucha vers le Bou Iblan; des Beni Alaham vers la trouée du Sbou; des Beni Iazra chez qui nous campons.

Les Beni Iazra possèdent une vallée encaissée admirablement fertile au fond de laquelle coule l'oued Mternara. De grands villages, des villes même, avec enceintes et mosquées, s'échelonnent dans la vallée et sur ses flancs.

Nous nous arrêtons à Mternara à l'entrée de ce vallon riche et peuplé.

23 août.

Nous avons remonté pendant une heure et demie la vallée de l'oued Mternara. Un orage qui s'amoncelait depuis le matin a éclaté au moment du départ. Toute l'étape s'est faite sous un déluge qui rendait plus sombres et plus glissantes les dalles de calcaires tufacés[2] et les roches de quartzite ferrugineux.



Fig. 142. — VALLÉE DE L'OUED MTERNARA

Vue prise de l'entrée d'el-Menzel (Az. = 210°).

La vallée n'est qu'une succession de villages, de jardins, de cultures.

[1] J'ai entendu prononcer aussi : *Kaçioua*.

[2] Échantillon, n° 118.

Au point, le plus étroit, deux villes se sont bâties, l'une au fond de la vallée : el-Qelàa, l'autre sur la berge : el-Qaçba, l'ensemble porte le nom



Fig. 143. — L'Oued Sbou
Vue prise 1 kil. en aval d'Aïn Sbou (Az. = 220°).

d'el-Menzel. El-Qelâa, que nous traversons, est entourée d'un mur bas, un cavalier a quelque peine à passer sous ses portes ; les rues sont étroites, la pluie les transforme en torrents. La djemà est toute blanche et flanquée d'un minaret d'une quinzaine de mètres de hauteur, dont l'ornementation n'est pas sans grâce.

Les reitas, les toblas, les étendards, nous attendaient à l'abri sous les oliviers. La foule nous a fait cortège malgré l'averse, mêlant le bruit de sa fusillade au fracas du tonnerre.

Les Beni Iazra ont une teinte cuivrée particulière. Ils ont la tête ronde, comme les Djebala dont ils se disent frères. Tous portent le burnous et presque tous vont tête nue. On rencontre beaucoup de blonds, quelques roux. Les femmes sont en haillons et coiffées d'un simple foulard.

L'autre ville, el-Qaçba, est la résidence du qaïd. Elle est bâtie sur la hauteur et coupée en deux par un ravin.

Plus haut dans la vallée se trouvent les Beni Sourat chez qui nous campons et dont les villages ont une moindre apparence de prospérité.

24 août.

Nos hôtes ont organisé une excursion à l'Aïn Sbou la source fameuse d'où jaillit le plus grand fleuve du Maroc. Nous partons en bande nombreuse, emmenant des moutons qui rempliront le double rôle de victimes et de provisions de bouche. L'usage veut qu'on fasse en ce lieu un sacrifice et un repas et les habitants eux-mêmes croient voir dans cette antique coutume la survivance d'un rite antéislamique.

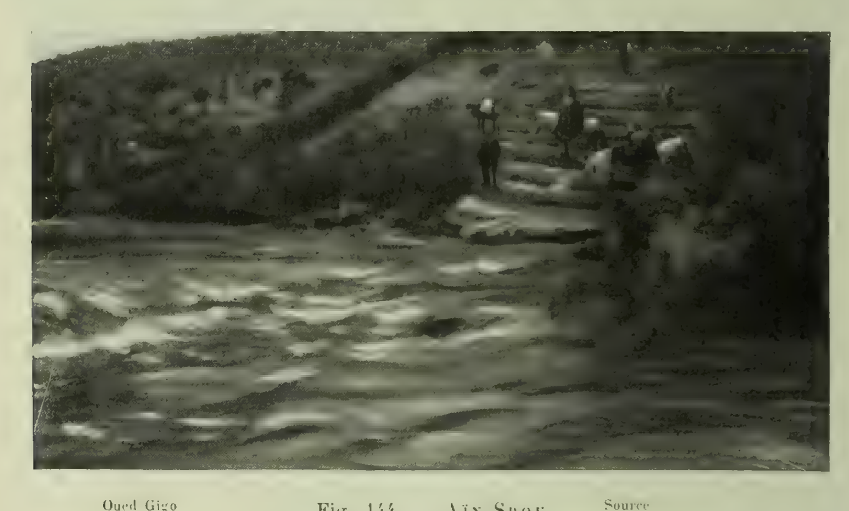


Fig. 144. — Aïn Sbou
Vallée de l'Oued Gigo (Az. = 10°).

Nous montons jusqu'à l'origine de l'oued Mternara, puis nous redescendons en suivant la vallée encaissée de l'oued Kmich au milieu des oliviers, à travers les villages d'Aïn Igli, de Tarit, jusqu'à l'oued Sbou. Le fleuve coule en cet endroit entre des assises de calcaires marneux ; il n'a guère plus de vingt mètres de large, mais il est rapide et profond.

Nous remontons son cours capricieux pendant une demi-heure et, brusquement, d'un coude de sa vallée, nous apercevons un remous violent, des bouillonnements tumultueux. Un torrent d'une limpidité merveilleuse jaillit de la berge gauche, coupe en deux l'oued Gigo, le tranquille fleuve de boue, le bouleverse, lui donne son impetuosité et prend, hélas ! sa couleur.

C'est l'Aïn Sbou.

La paroi d'où jaillit la source est creusée en piscine ogivale profonde de huit mètres et séparée de l'oued Gigo par un seuil rocheux.

Ce seuil a huit mètres de long. L'eau s'y heurte si violemment qu'elle le franchit avec un ressaut de soixante centimètres, et conserve assez de force pour traverser le Gigo, d'un trait, sans y mêler ses eaux, et aller se briser sur la rive voisine.

Le cadre de cette source merveilleuse est si régulier qu'on dirait d'un décor : la berge descend en larges assises calcaires, comme un escalier géant ; un bouquet d'arbres forme un dôme d'ombre ; l'eau est bleue et d'une transparence cristalline, en se penchant on voit jusqu'aux moindres cailloux du fond, on peut suivre les ébats des grands poissons qui luttent dans le tourbillon ; l'on éprouve, tant la limpidité est admirable, une sorte de vertige à regarder ce gouffre dont les parois verticales sont vêtues de mousses sombres ondulant comme une toison.

La température de l'eau est de quinze degrés centigrades. Nulle pierre, si lourde soit-elle, ne peut atteindre le sommet de l'ogive d'où jaillit la source ; elle est rejetée vers le seuil.

Les gens du pays nous ont conté mille légendes : cette source correspondrait avec le Nil !

Elle exige des sacrifices, et, sur la dernière marche, on égorge des victimes dont le sang ruisselle dans la piscine. Ensuite, on fait des feux, on cuit les moutons sacrifiés, on les mange, on dit la Fatiha... et la récolte sera bonne !

Quand l'oued Gigo, grossi par les pluies, envahit la piscine et trouble sa clarté, la source tarit pendant plusieurs jours. Les habitants sont unanimes à confirmer ce phénomène peu vraisemblable.

J'ai ramassé sur la rive, en face de la source, des fragments de calcite cristallisée[1], de quartzite ferrugineux[2] et de pyrite de fer[3].

Ainsi se justifient les renseignements recueillis jusqu'à ce jour sur les origines de l'oued Sbou, renseignements qui semblaient contradictoires et inconciliables, puisque les uns le faisaient naître au pied du Ari Haïan, les autres dans le massif des Beni Ouaraïn.

En réalité, le fleuve a bien pour branche principale l'oued Gigo, qui se grossit en chemin des oueds Aman Rouinin, Derdoura, chez les Beni

[1] Échantillon, n° 120. — [2] Échantillon, n° 123. — [3] Échantillon, n° 122.

Mgild ; Bou el-Man chez les Aït Ioussi ; Mdess chez les Beni Alaham ; Zelloul chez les Beni Iazra. Sans compter tant d'autres ruisseaux que nos hôtes énumèrent et dont les noms m'ont échappé.

Ensuite il reçoit le tribut de l'Aïn Sbou et prend son nom.

Nous sommes revenus par la même route en faisant un crochet pour aller voir l'Aïn Timidrin, une autre source abondante aussi, qui donne naissance à un ruisseau de trois mètres de largeur. Tout à côté s'élève un azib de Si Abd el-Jebbar, ce chérif ouezzani que le Sultan retient auprès de lui.

Notre camp s'est transporté à Mellaha, dans la fraction de Terrout, où nous recevons l'hospitalité du qaïd el-Hassen.

25 août.

Encore une excursion — la dernière — pour éclairer notre conception du Moyen-Atlas.

Nous avons traversé le massif à ses deux extrémités et vu ses versants Sud et Nord ; un coup de sonde au centre s'impose. Les collines de Risran d'où l'on découvre, dit-on, le Tazekka, le Bou Iblan et le Behalil semblent un observatoire propice.

Le temps est gris et brumeux ; ciel sans soleil, paysage sans profondeur dont on devine les lignes plus qu'on ne les distingue. Nous longeons le djebel Tirat jusqu'à son extrémité orientale où s'élève le djebel Mrila. Risran est un village situé aux sources de l'oued Mrila.

Cette fraction des Beni Iazra fait corps avec les Beni Ouaraïn. Quand on demande aux habitants les motifs de cette option, ils montrent la colline d'Hassi Ahmed ou Ali qui les domine et disent : « Voici ce que nous a coûté la lutte pour l'indépendance. » Cette colline est le cimetière des hommes tués à l'ennemi.

Les tombes sont des auges en pierres cimentées qu'on remplit et recouvre d'argile ; une pierre plate, ou une planche fichée en terre, marque l'emplacement de la tête. Tout le sommet de la colline n'est qu'une tombe.

De ce cimetière on domine tout le pays.

Le plissement sur lequel nous nous trouvons va du djebel Tazekka aux montagnes des Aït Ioussi. Il porte en son centre un affaissement

d'une dizaine de kilomètres encadré entre l'oued Bou Zemlan et l'oued Sbou.

Risran se trouve à peu près au centre de cet affaissement.

Le plissement suivant doit naître au djebel Ouarirth. Il porte les hauts massifs des Beni Zelloul et des Beni Alaham.

Entre ces deux grosses montagnes la chaîne s'abaisse, et par cette échancrure on voit le troisième plissement, le djebel Bou Iblan.

Ces chaînes sont séparées par de profondes et larges vallées : celle



Fig. 145. — L'Oued Sbou

Vue prise en amont du jardin de My Abd el Hadi (Az. = 180°).

de l'oued Zelloul, entre la première et la deuxième ; celle de l'oued Mdess, ou des Beni Zehna, séparant la deuxième de la troisième.

L'oued Sbou ouvre une brèche dans les deux premiers plissements dont il brise même un instant l'alignement, puis les rides longitudinales reprennent leur direction. La chaîne des Aït Ioussi forme une muraille escarpée, suite probable du Ari Bougader et du Ari Boudaa. Le djebel Behalil s'en détache comme un promontoire dirigé vers la plaine de Fès.

Tels sont à grands traits les éléments de ce panorama un peu sombre et sauvage, mais splendide dans sa majesté sévère et son harmonieuse régularité.

Nous sommes rentrés à Risran et nous avons pris la route du retour par la vallée de Mternara. De là, à petites étapes, en descendant la vallée encaissée du Sbou, nous avons regagné Aïn Tebouda.

Plus bas, le fleuve, sorti des gorges des Beni Sadden, s'étale largement entre les collines arrondies des Oulad el-Hadj. Il faut quatre heures de marche pour aller d'Aïn Tebouda à Fès.

Ici commence le pays de plaines, l'Empire Chérifien, le Bled el-Maghzen. Ici finit le pays des Braber et s'achève notre voyage au Bled es-Siba.

1er septembre.

Du haut des terrasses de la ville de Mouley Idris j'ai voulu revoir ce matin, avant de partir, au soleil levant, le splendide décor où Fès est enchassée, les coteaux des Djebala, d'Hiaïna, des Oulad el-Hadj et des Beni Mtir et, par delà ces collines blondes, les montagnes toujours bleues du Moyen-Atlas.

Je ne puis m'empêcher de songer avec un peu de confusion combien ce voyage de quelques mois a démenti ma conception des pays Braber. De cette même terrasse, en février dernier, le Moyen-Atlas, avec ses cîmes neigeuses, ses crêtes tourmentées, perdues dans les brumes hivernales, m'était apparu comme une terre assez misérable, a peu près déserte, tout à fait inhospitalière, à qui de terribles légendes faisaient un rempart d'épouvante...

Et ce matin, dans la limpidité et la douceur de ce jour élyséen, à travers mes souvenirs de route, je le revois tel qu'il est vraiment, riche, peuplé, avec ses monts boisés et ses vallées fertiles, admirable réduit où la race la plus indomptable du monde s'enferme dans son farouche isolement.

TROISIÈME PARTIE

LE SOUS

CHAPITRE PREMIER

MERRAKECH. — TAROUDANT. — TIZNIT. — AGADIR. — MOGADOR

J'ai quitté Merrakech le 31 octobre 1899 [1].

Nous partons trois : El-Hadj Çaddeq el-Miliani, mon muletier ; Hamou ben abd er-Rahman, surnommé Sidi Mrri, du nom du célèbre patron de son pays, un vigoureux nègre, mais un assez pauvre serviteur ; et moi, devenu pour les besoins du voyage Ahmed ben Mjàd, pèlerin tripolitain.

Nous avons la pacifique apparence des voyageurs musulmans, marchant à petite allure, et, selon le terrain, montant ou poussant devant nous les trois mules qui portent notre modeste bagage. J'avais sollicité un sauf-conduit du Sultan, me recommandant aux fonctionnaires chérifiens ; je n'ai obtenu qu'une dérisoire autorisation d'aller de Merrakech à Mogador par la route connue et très fréquentée qui longe les pentes Nord du Haut-Atlas ; mais cette pièce officielle porte le sceau impérial.

Mardi 31 octobre.

Vers une heure de l'après-midi, nous sortons de Merrakech par la porte du Sud-Ouest : Bab Rob. Il fait un temps radieux, la chaîne du Haut-Atlas émerge toute neigeuse des brumes qui l'enveloppent depuis mon arrivée.

[1] Ce voyage est le premier dans l'ordre chronologique.

A l'Est de ma route, dans la montagne, sur les pentes du col d'el-Glaoui, on voit s'élever des fumées blanches. Ce sont les incendies des douars Mesfiouas. Les soldats du Sultan ont battu ces rebelles, révoltés contre les exactions de leurs qaïds ; avant-hier, quarante-quatre têtes coupées et cent cinquante prisonniers pesamment enchaînés ont été promenés par la ville ; derrière suivait le lamentable cortège des mères, des femmes, des filles de ces prisonniers.

L'atroce usage de ne pas nourrir les prisonniers amène ainsi, après chaque campagne, toute une migration de malheureuses femmes. Elles installent leurs nouala de roseaux dans les faubourgs, auprès des tentes des soldats, et font de menus travaux, mendient, ou se livrent à la prostitution, pour procurer quelques vivres à leurs chers captifs qui sans elles mourraient de faim dans les geôles chérifiennes.

Le but de notre première journée de marche est Tameslouht, bourgade située à l'Est-Sud-Est de Merrakech, courte étape d'à peine vingt kilomètres, simple mise en route de notre petite caravane.

J'ai pris un guide ; il se fait appeler pompeusement le qaïd Ahmed, sous prétexte qu'il fut autrefois qaïd-mia, capitaine d'une compagnie de cent hommes, du contingent du Cherarda, aux appointements de trois grich [1] par jour. Déchu de ces grandeurs, à la suite de je ne sais trop quelle aventure, il exerce aujourd'hui le métier moins honorifique, mais plus rémunérateur, de savetier sur le marché de Merrakech.

Le qaïd Ahmed prétend connaître la plaine et la montagne et les chemins de la vallée du Sous ; connaissance rare et précieuse, car les Marocains du Nord ne voyagent guère et les Marocains du Sud ne se soucient pas d'enfreindre les défenses du Sultan en introduisant des étrangers chez eux. Mais notre qaïd se fait fort de nous conduire jusqu'à Taroudant. Il est beau parleur, ses promesses nous ont convaincus ; il a loué un cheval, emprunté un fusil, pour lequel il n'a d'ailleurs ni poudre ni balles ; il chevauche fièrement à cent pas devant nous, portant sa chechia sans turban tirée en pointe, à la façon des bokhari de la garde noire du Sultan.

La route est en plaine et monte insensiblement, coupant les lits d'une quantité de petits oueds desséchés en cette saison. Des seguias, des fog-

[1] Le grich vaut 0 fr. 25 centimes environ.

garas[1] souvent effondrées, témoignent de l'habileté des ancêtres à irriguer leurs champs. Le sol rougeâtre, rocailleux, est encore fertile. Pourtant la vallée du Tensift est bien déchue de son légendaire renom de fécondité. Les guerres, l'insécurité, et par dessus tout l'âpre cupidité des fonctionnaires impériaux, ont ruiné le pays. L'habitant ne laboure et n'ensemence que pour subvenir à ses besoins ; soucieux avant tout de ne pas tenter la rapacité des grands, il redoute la richesse et préfère rester pauvre.

Vers quatre heures, notre route atteint un mur de terre battue qui la borde ensuite jusqu'à Tameslouht. Ce mur a toute une histoire ; voici ce qu'on m'a conté :

Le chérif Mouley ben el-Hadj, dont la haute maison domine au loin Tameslouht, est un personnage religieux, d'importance secondaire, mais puissamment riche. Sa richesse tient en partie à ce qu'il est administrateur des biens d'une importante zaouia, biens habbous, c'est-à-dire exempts d'impôts. Le reste de ses domaines était également exempté d'impôts en vertu de coutumes remontant à des temps immémoriaux et déclarant horra les terres et les troupeaux des descendants du prophète. Une récente ordonnance du Sultan a supprimé ce privilège des cheurfa qui désormais paieront l'achour, 1/10 de la récolte des grains, et la zekkat, 2 p. 100 de la valeur des bestiaux, comme la loi coranique le prescrit à tout musulman.

On m'a dit qu'il fallait voir dans ce coup porté aux prérogatives des chefs spirituels un symptôme de l'attiédissement de la foi islamique. Le fanatisme traditionnel n'eût pas toléré cette atteinte au prestige de ses pontifes. Il fallait que le Sultan se sentît bien fort, ou crût les cheurfa bien faibles pour oser ainsi réduire leurs privilèges sacrés.

Mouley ben el-Hadj voulut se soustraire à l'impôt. Il habitait trop près de Merrakech pour résister en face ; il usa donc d'un subterfuge et demanda pour sa personne et pour ses biens la protection d'une puissance européenne. Il s'adressa d'abord à la France. Pareil cas n'était pas prévu ; un chérif sollicitait le titre de « protégé », la chose pouvait être grosse de conséquences ; il fallait consulter en haut lieu, réfléchir… Le chérif, qui jouait sa fortune et sa liberté dans cette aventure, n'avait

[1] Canalisations souterraines qui ont l'apparence d'une suite de puits, assez rapprochés les uns des autres, et réunis par une conduite.

pas le temps d'attendre ; il se tourna vers l'Angleterre qui l'accueillit à bras ouverts. La protection anglaise s'étendit non seulement à ses biens personnels, mais encore aux biens habbous dont il avait la gestion. Pour faire acte de propriétaire, Mouley ben el-Hadj entoura le tout d'un mur.

Le Sultan supporta cet échec sans rien dire, mais, pour contrebattre l'influence funeste de ce transfuge, il lui suscita sur place un concurrent, le chérif Mouley et-Tahar.

C'est à ce loyal serviteur du maghzen que nous demandons l'hospitalité. Il nous donne, à l'étage supérieur de sa maison, une longue chambre dont l'étroite fenêtre grillée s'ouvre au couchant sur l'Atlas tout enveloppé ce soir de nuages roses.

1er novembre.

Il pleut.

Les mules sont chargées ; on mange la classique bouillie d'orge, la harira, on échange des souhaits sans fin : Pars avec le bonheur... — Reste avec la paix... — La bénédiction sur ta route... — La prospérité sur ta maison... — et, en route pour Agergour.

La ceinture de jardins qui entoure Tameslouht est limitée au Sud par deux séguias qui, ce matin, coulent à pleins bords. Plus loin, la plaine s'étend toute semblable à ce qu'elle était hier, un peu plus tourmentée seulement, car nous nous rapprochons de la montagne et les ravins des oueds ont déjà l'aspect des petites vallées.

Les pentes sont raides et glissantes ; nous cheminons tristement sous la pluie derrière nos mules, traînant nos bellera dans une boue argileuse couleur d'ocre.

Les montagnes vont du Nord-Ouest à l'Est-Sud-Est, le chemin court droit au Sud et les rencontre à Agergour. On traverse les jardins de Sekoutana que surplombe l'agadir du qaïd Omar, puis le village de Taouerda, d'assez misérable apparence, où se tient tous les mercredis un marché important. La route s'élève ensuite sur les diara, les poitrails du Haut-Atlas, dominée à l'Est par le djebel Gergouri, dominant à l'Ouest la plaine infinie qui s'étend entre le Djebilet et le Haut-Atlas, vers Mogador.

Agergour est un nid d'aigle accroché au flanc de la montagne, à 1.095 mètres d'altitude. Les jardins et les cultures s'étalent d'abord largement

dans la plaine ; puis les bouquets d'oliviers escaladent les pentes abruptes d'où tombe, moitié torrent, moitié cascade, le joli ruisseau auquel ce pays doit sa luxuriante fécondité. Des maisons émergent de cette verdure, bien closes dans leurs murs de terre, surmontées de tourelles crénelées; une grosse forteresse toute neuve surveille la plaine.

Ici commence le territoire du qaïd El-Goundafi et cette forteresse fut la résidence de son ancien khalifat.

A la mort du dernier Sultan, les habitants assiégèrent leur khalifat et démolirent son agadir. Son successeur, El-Hadj Mohammed reconstruisit la forteresse, mais transporta sa demeure dans la montagne, au milieu de la ville, pensant y être plus fort et mieux à l'abri.

Cette aventure n'est pas une exception. Au Maroc, la mort de chaque Sultan ouvre une ère de compétitions, de guerres civiles, que terminent la victoire de l'un des prétendants et le massacre ou l'emprisonnement des autres. Mouley er-Rechid, chef de la dynastie actuelle, monta sur le trône en faisant égorger son frère Mouley Mohammed (1665) ; Mouley Abd el-Azziz, le sultan régnant, n'a recueilli la succession de Mouley el-Hassen qu'en emprisonnant ses frères.

Chez les Berbères de l'Atlas la mort d'un souverain est souvent le signal d'une insurrection. On se fusille de tribu à tribu, de famille à famille, le plus souvent sans raison. Les gens disent : « — C'est l'usage... les coups de fusil partent d'eux-mêmes... » Malheur aux étrangers, aux voyageurs qui sont sur les routes. On profite de l'occasion pour régler les comptes arriérés, assouvir de vieilles vengeances, satisfaire ses haines, ses rancunes.

D'ordinaire pourtant, on fait trêve aux querelles privées pour aller assiéger le qaïd dans son agadir, car tout fonctionnaire est nécessairement un objet d'exécration commune. Son rôle est odieux par lui-même, presque toujours il l'aggrave. Il est le justicier, exécuteur des sentences du maghzen, et le tyran uniquement préoccupé du souci de ses intérêts. Il lève les impôts dont il fait deux parts : l'une pour lui, et non la moindre, car la plupart des fonctionnaires ne reçoivent pas d'appointements et subviennent comme ils peuvent à leurs besoins; l'autre doit solder le revenu arbitraire et variable qu'exigera le Sultan, payer des dons de bienvenue au souverain, des cadeaux au grand vizir. Si l'impôt exigé n'est pas versé de suite, si les présents sont insuffisants,

le caïd est jeté en prison. Il sera battu chaque jour jusqu'à ce qu'il révèle la cachette où est enfoui son trésor; ou bien, on enverra chez lui des serviteurs du maghzen qui vendront ses biens, ses récoltes, ses troupeaux, jusqu'à concurrence de la somme requise ; ou enfin, s'il est insolvable, on l'emprisonnera pour la vie.

Aussi, n'est-il pas rare, quand les qaïds sont bavards ou confiants, de leur entendre dire : « — Nous mangeons nos administrés pour n'être pas mangés par le maghzen... ; une bonne administration rapporterait dix fois plus au trésor et coûterait dix fois moins au peuple..., le mal dont souffre ce pays, du petit au grand, est l'injustice ».

Et de même les voyageurs marocains, qui ont parcouru l'Algérie, les pèlerins de la Mecque à qui l'itinéraire officiel impose le passage par la Tunisie, parlent avec admiration et envie de ces pays heureux où le travailleur reçoit et conserve son salaire, où l'on peut devenir riche sans courir le risque d'être dépouillé ou emprisonné, où les juges n'acceptent pas de cadeaux. où la vie est si douce et si facile que beaucoup s'y sont établis et n'en veulent plus revenir.

Le sentier qui mène au logis du khalifat El Hadj-Mohammed monte en zigzags par des lacets à peine praticables aux mulets et aboutit à la porte Est de la ville. Agergour est entourée d'un mur; le côté Nord s'adosse à la montagne, le côté Sud surplombe la plaine.

Le khalifat est un vieil original. Son accueil nous l'apprend de suite. Il nous laisse pendant une grande heure sur le seuil de sa porte, en tête à tête avec des serviteurs dont la consigne est de rester muets ; il paraît incognito, nous interroge sur nos professions, nos projets ; enfin il revient avec une certaine majesté, entouré d'une suite de serviteurs et d'esclaves, et prononce le : « Maraba bikoum », — la bénédiction soit sur vous, — qui fait de nous définitivement ses hôtes.

Sa maison est construite en fer à cheval autour d'une cour intérieure ; le côté libre, bordé d'un parapet, donne à pic sur le plus beau panorama qu'on puisse rêver : Au Nord le Djebilet; plus près, les collines du Gilis et les Koudiat el-Abid, au pied desquelles commence une immense oasis d'un vert sombre, d'où surgissent les terrasses étagées de Merrakech que domine la haute et svelte Koutoubia, sœur de la Giralda de Séville. La chaîne du Haut-Atlas limite la vue au Sud. On en voit sortir l'oued Nefis et ses affluents : l'oued Amesmiz, l'oued Enouggal, l'oued Aqqa.

Au centre, dans la plaine, on aperçoit Tameslouht, Sekoutana, Taouerda, toute la route que nous avons suivie, et, plus loin dans l'Ouest, la ville d'Amsmiz et d'innombrables îlots de verdure où se cachent des villages, des douars et des maisons isolées.

Le vieux khalifat a fait construire à l'angle Nord-Ouest de sa cour une cabane en roseaux qui lui sert d'observatoire ; il m'en fait les honneurs. De là-haut, il dénombre avec volubilité les tribus, les familles, les qaïds, les chîkhs ; il me raconte des légendes aussi, car le Marocain est superstitieux : « — Cette grande crevasse dans la montagne d'el-Goundafi renferme une mine d'or que garde un démon jaloux... ; dans cette grotte inaccessible, les Roumis ont caché un immense trésor... ; au petit village de Lalla Takerkous, on prend des tortues qui guérissent les possédés... »

Jeudi 2 novembre.

Notre caravane s'augmente, fort à propos, d'un Bokhari de la garde du grand vizir, porteur d'une lettre pour le qaïd Si Taïeb el-Goundafi.

Hier, en nous montrant la direction de notre route, le khalifat nous a recommandé de franchir vite les parages de l'oued Agedouren, peuplés de Derqaoua assez redoutés. Du coup, l'ardeur de notre guide, le qaïd Ahmed, est tombée ; il ne sait plus le chemin, son cheval boite.

Pendant la première heure, le sentier de chèvres où nous marchons escalade les pentes rocheuses qui aboutissent au ravin de l'oued Agedouren. Nous traversons les jardins d'Ouizel et le village de Tatcher. Au moment où nous descendons dans l'oued, le vieux khalifat nous rejoint monté sur sa mule grise, le fusil en travers de la selle, suivi de deux serviteurs. Il a jugé sans doute que les devoirs de l'hospitalité l'obligeaient à nous protéger jusqu'aux confins de son territoire. Il nous escorte donc, obligeant et bavard, nommant tous les villages qu'on aperçoit, tous les sommets qu'on découvre, et ne nous quitte qu'à la limite de son commandement.

De la crête de ce djebel Gergouri, on redescend dans la vallée de l'oued Nefis qui ouvre le col d'el-Goundafi. L'entrée du col porte le nom de Tizi n'Imiri ; elle est encadrée de deux grosses montagnes : le djebel Goursa à l'Est le djebel Ferrati à l'Ouest. L'ensemble de ce massif montagneux porte le nom d'Adrar n'Deren.

Adrar, en berbère, signifie montagne. Le mot « Atlas » est totalement ignoré des habitants. Ils désignent chaque massif du nom de la tribu qui l'habite. Ainsi, nous sortons du territoire des Ousgita pour entrer dans les montagnes des Goundafa; la tribu qui peuple le col porte le nom de Oued Nefis. A l'Est, sont les Glaoua; à l'Ouest, les Ida ou Moumen; puis les Ida ou Mahmoud, les Ida ou Ziki, les Ida ou Tanan, enfin les Haha qui bordent l'Océan.

Djebel Goursa — L'Oued Nefis — Djebel Ferrati

Fig. 146. — Entrée du col d'El-Goundafi
Vue prise du Djebel Gergouri.

De l'altitude de 1,400 mètres, l'on descend à 900 mètres par des lacets sans nombre. On longe un instant un ruisseau salé coulant dans un lit d'argile rougeâtre, où, par des procédés très primitifs, les habitants recueillent ce sel rose qu'on vend sur les marchés du pays.

La route emprunte ensuite la vallée de l'oued Nefis dont la largeur varie entre cinquante et deux cent cinquante mètres. En cette saison, l'oued n'est qu'un joli torrent de six à dix mètres de large, de soixante centimètres de profondeur moyenne, roulant une eau laiteuse mais bonne à boire, sur un lit de galets, parmi les lauriers-roses.



Fig. 147. — Le lit de l'Oued Nefis

Plus loin, la vallée se rétrécit, la route est taillée à flanc d'escarpement. Ces gorges d'el-Mekhara avaient jadis mauvais renom, elles sont boisées et d'aspect sauvage. Sur notre passage, nous faisons détaler un couple de petits sangliers et lever quelques perdreaux. Le grand fauve de ces montagnes est la panthère ; nous n'en avons jamais rencontré.

Agadir el-Bour, notre gîte de ce soir, est un gros cube mi-partie terre et mi-partie galets. Le chîkh Si Brahim nous y fait un accueil d'abord glacial, puis très hospitalier, selon la coutume des Chleuh.

Car nous avons franchi la limite extrême du pays arabe. Dès le seuil de l'Atlas, on entre définitivement chez les Berbères du bassin atlantique, chez les Chleuh.

Vendredi 3 novembre.

D'Agadir el-Bour à la Qaçba du qaïd el-Goundafi, la route est difficile, même, en quelques endroits, dangereuse. Les chameaux chargés ne peuvent y passer et les mulets de bât n'y passent qu'avec peine. On chemine dans le lit de l'oued lorsqu'il est praticable ; quand les passages deviennent difficiles, on les évite en s'élevant le long des pentes escarpées de la vallée, on coupe des éperons abrupts qui forcent la rivière à de capricieux méandres.

Nous avons une chance toute particulière ; le qaïd est rentré avant-hier dans sa demeure en suivant cette route, et nous bénéficions des quelques réparations de fortune que l'on a faites aux endroits effondrés. Pourtant, sous prétexte de diminuer l'étape, notre guide nous entraîne dans des raccourcis, sur de véritables corniches dont l'étroite saillie surplombe la vallée. Par endroits, la corniche est ébréchée ; les muletiers ont alors un procédé simple pour faire passer leurs mules : deux hommes tirent l'animal par la bride, deux autres le retiennent par la queue, un cinquième frappe, tout le monde crie, et... l'obstacle est franchi !

La vallée continue à être très peuplée. Toutes les fois qu'elle s'élargit, des villages s'y pressent, les jardins s'allongent le long des rives. Dès que les pentes s'adoucissent, les cultures les envahissent. On rencontre beaucoup de ruines aussi, beaucoup de maisons abandonnées, croulantes, qui témoignent de l'âpreté des dernières luttes.

L'oued Nefis coule à peu près du Sud au Nord dans cette partie de son

cours ; plus haut, son lit fait un coude et suit une large vallée d'environ huit kilomètres de longueur, en travers de laquelle est plantée, massive, trapue et d'assez imposante allure, la qaçba du qaïd el-Goundafi. L'oued en baigne les murs et se divise, dans cette vallée, trop large pour son débit actuel, en deux ou trois bras qui se confondent, se séparent et se rejoignent.

Le qaïd el-Goundafi est un puissant seigneur, il est maître de toute la montagne, entre le territoire d'el-Glaoui et celui de Mtougi ; son commandement s'étend dans le Sud sur le Ras el-Oued et même au delà, car on m'a conté qu'il imposait ses volontés à Tikirt et à Tazenakht. Il est l'un des grands chefs du Sud marocain.

La qaçba est encombrée de monde ; nous y pénétrons par la porte Est. Le maître, rentré de la veille, reçoit à cette heure les hommages et les présents de ses vassaux. La cour intérieure est pleine de gens en armes, de tentes, de chevaux. Le qaïd donne ses audiences dans son palais; un de ses frères reçoit les arrivants sur une sorte de place de parade qui précède la porte Ouest. Le cérémonial est assez imposant : le frère du qaïd se porte à la rencontre des arrivants à la tête d'un goum d'une vingtaine de cavaliers. Ils font quelques foulées de galop, le fusil haut, et s'arrêtent

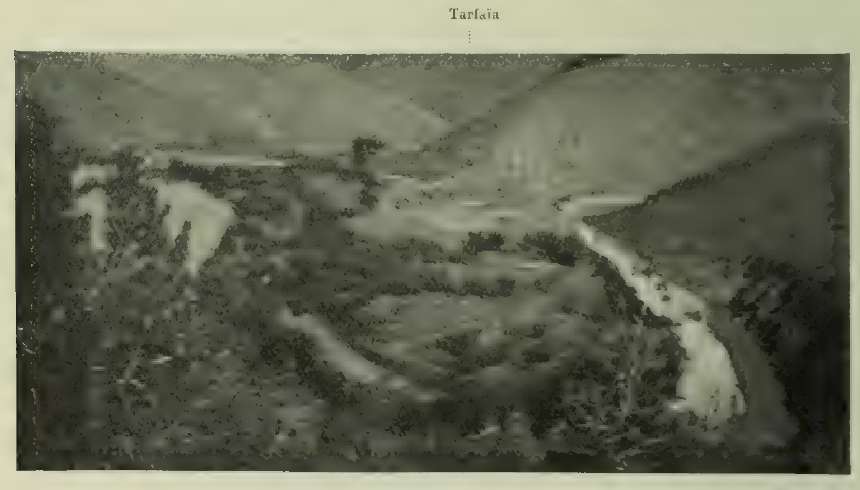


Fig. 148. — Vallée de l'Oued Nefis
Vue prise de la rive gauche.

en tirant en l'air. Les chefs se donnent l'accolade et le nouveau venu pénètre dans la qaçba.

Nous avions compté passer inaperçus dans cette foule, mais la police du qaïd est vigilante. On est venu nous demander nos projets et nos qualités, puis un soldat nous a conduits dans la maison des hôtes en nous disant que le qaïd nous verrait le lendemain.



Fig. 149. — Vallée de l'Oued Nefis
Qacba du Qaïd el-Goundafi.

Samedi 4 novembre.

Serions-nous prisonniers ? On nous surveille étroitement. Ce matin, nous avons voulu partir au petit jour ; nous avions engagé un guide, les mules étaient chargées, on est venu nous prévenir que nous devions attendre la permission du qaïd. Il a fallu débâter les mules, et nous voici, accroupis le long du rempart, attendant, sans aucun recours possible, le bon plaisir de Si-Taïeb.

La volonté du Sultan est formelle : les étrangers ne doivent pas pénétrer dans le Sous. Le motif de cette prescription est facile à expliquer :

La conquête du Sous est trop récente pour que sa soumission soit sûre, et l'histoire de son passé justifie toutes les défiances.

Conquis par Mouley er-Rechid en 1670, soumis à son successeur Mouley Ismaïl (1672-1727), le Sous secoua le joug sous les règnes troublés de Mouley Ahmed, Mouley Abd Allah, Sidi Mohammed. Mouley Sliman (1790-1822) parcourut le pays qui, de nouveau, se révolta sous Mouley Abd er-Rahman (1822-1859) et sous Sidi Mohammed (1859-1873).

Mouley el-Hassen y fit une première campagne en 1873, avant de monter sur le trône ; il en entreprit une seconde en 1882. Enfin, à l'heure actuelle encore, une expédition commandée par le qaïd el-Gellouli achève, après trois années de combats, la soumission du Tazeroualt.

Au danger d'une insurrection s'ajoute — nous dit-on — un péril nouveau. Les puissances européennes ont appris la richesse du pays de Sous

et des chrétiens ont tenté maintes fois d'y pénétrer. Les Anglais surtout se sont montrés entreprenants. Tout récemment encore, un membre du Parlement anglais s'est fait arrêter sur la route de Mogador à Agadir, et les missionnaires anglais de Merrakech ont essayé de gagner Taroudant par le col de Bibaoun. Enfin, personne au Maroc n'a oublié la tentative de débarquement du major Spietsbury, sur la côte du Sous, ce qu'on a appelé en France « l'aventure de la Tourmaline », aventure qui fut jugée comme acte de piraterie par les tribunaux anglais et, acquittée.

Après une longue journée d'attente, vers cinq heures du soir, le qaïd nous donne audience. On nous introduit dans une salle assez obscure. Le qaïd est accroupi dans un coin; il a son secrétaire à côté de lui et devant lui une vingtaine de personnages, parents, amis, vassaux et serviteurs.

Si Taïeb est un homme d'environ trente-cinq ans ; court, fort, autant que j'ai pu juger de sa prestance, car il était accroupi et drapé dans plusieurs burnous. Figure énergique, yeux très mobiles, avec une légère contraction nerveuse du côté gauche ; visage assez brun, barbe courte et ronde, mains petites mais énergiques. Pas de salutations oiseuses, de circonlocutions subtiles, la parole est brève, la voix nette, la phrase précise : — « Assieds-toi ; bonjour ; que cherchez-vous ?... Aller au marché d'el-Menaba dans le Sous ? impossible, la route est coupée par une tribu qui s'est révoltée... »

Tout ce que nous pouvons obtenir, c'est la promesse d'un guide qui nous ramènera par un chemin nouveau. Pendant l'audience on sert du café, boisson rare au Maroc où l'on ne boit que du thé. Des esclaves apportent des lettres, elles se succèdent sans cesse ; le qaïd les ouvre d'un geste sec, les parcourt rapidement et les jette à son secrétaire avec quelques mots d'explication.

L'audience est terminée, on cause maintenant. La conversation roule sur la campagne du Tazeroualt, sur l'expédition contre les Mesfioua, sur l'ambassade italienne qui est attendue ces jours-ci à Merrakech. On parle de l'état des routes ; je raconte la chute que j'ai faite la veille, avec mon mulet, dans un gué de l'oued Nefis. Sur cet accident, qui met tout le monde en joie, on se sépare et nous regagnons la maison des hôtes.

Dimanche 5 novembre.

A dix heures seulement, le qaïd nous envoie le guide promis. C'est un Chleuh de la montagne voisine. Il porte à l'oreille droite un large anneau d'argent auquel pend un colifichet; il a l'air insolent, leste et féroce, comme tous les gens d'ici.

Nous reprenons en sens inverse la route parcourue l'avant-veille ; on nous mène à Tinesk chez un des frères du qaïd qui nous fera conduire à Amsmiz. Journée terne, route sans intérêt. Nous sommes en tutelle, il s'agit de reconquérir notre liberté d'action, d'échapper à la surveillance officielle que nous avons éveillée, aussi, le soir, en arrivant à Tinesk, comme on nous fait attendre longuement la réponse du chîkh Ahmed, nous débâtons nos mules à la porte de sa demeure, et quand, à la nuit, on vient nous prier d'entrer, nous déclinons son offre d'hospitalité trop tardive. Ainsi, nous serons libres de nos mouvements demain.

Lundi 6 novembre.

Le sentier qui va de Tinesk à Amsmiz est un véritable escalier. Il s'élève à 2 250 mètres et redescend dans la plaine à 1 000 mètres.

Du sommet du col, on voit tous les pics environnants; aucun n'a de neiges.

Le temps se couvre, les nuages s'amoncellent, nous cachent la vue, et quand nous atteignons la plaine, la pluie se met à tomber. Pluie inclémente aux voyageurs, mais bienfaisante pour la fécondité du pays.



Fig. 150. — Sentier de Tinesk a Amsmiz

Les gens d'Amsmiz labourent leurs champs sous l'averse, la campagne est pleine de monde et la qaçba du qaïd el-Hassen ould Haddouk Mohammed est bruyante et agitée.

Mardi 7 novembre.

J'ai dû me séparer de mon guide le qaïd Ahmed, il était malade de peur. Nous continuons notre route en très humble équipage, guidés vers la qaçba du qaïd el-Mzoudi par un homme du pays.



Fig. 151. — Route des Diara
Vue prise à hauteur de Mzouda.

Il pleut toujours. Amsmiz, dont nous contournons un instant l'enceinte, est un rectangle où des maisons en terre battue et d'assez misérable apparence se pressent autour d'une mosquée neuve. Un monceau de ruines remplit le coin Nord-Ouest de la ville; ce fut la demeure de l'ancien qaïd. A la mort de Mouley el-Hassen, le qaïd fut tué et sa maison détruite.

Route monotone : à gauche, les pentes de l'Atlas, dont notre itinéraire longe le pied, ce qui lui vaut le surnom de « route des diara » — des poitrails; à droite, une plaine infinie où s'élèvent de grands villages entourés de jardins.



Fig. 152. — Qaçba du qaïd el-Mzoudi



A Mzouda comme à Amsmiz, comme à Agergour, la qaçba du qaïd s'élève à côté des décombres de l'ancienne qaçba; mais ici force est restée au repré-

sentant du Sultan, comme en témoignent les ruines du village voisin.

Le qaïd el-Hadj Omar est un homme jeune. Il sort de prison. Mouley el-Hassen le fit arrêter avec quelques fonctionnaires du voisinage et l'oublia dans un cachot. Il vient d'être libéré après sept années de captivité au cours desquelles la plupart de ses compagnons d'infortune sont morts. Le qaïd a été à la Mecque ; il en est revenu par Constantinople. Il a beaucoup retenu et assez bien compris, possède des idées générales étonnamment justes et se tient de son mieux au courant de la politique extérieure européenne. Il est venu souper avec nous et nous sommes restés très avant dans la nuit à parler de l'avenir du Maroc.

Mercredi 8 novembre.

L'étape est courte et la route semblable à celle d'hier. Le gîte naturel serait Imi n'Tanout, où demeure le khalifat du qaïd el-Mtougi. Mais la leçon d'el-Goundafi nous a instruits. Pour franchir l'Atlas, il faut éviter tous les fonctionnaires officiels. Nous coucherons donc ce soir dans la qaçba du qaïd ed-Douiri comme si, marchant à très petites journées, nous voulions aller à Mogador.

Le qaïd Ahmed Boundi est absent ; son fils et son khalifat nous font un assez tiède accueil, ce sont de pauvres gens, et l'absence du maître les laisse craintifs et défiants.

Jeudi 9 novembre.

Un guide que nous avons embauché à grand'peine veut nous faire prendre le chemin de Seksaoua. Il doit obéir en cela à quelque consigne donnée par le khalifat, car le qaïd séjourne pour l'instant à Seksaoua, et, visiblement, on veut nous mener chez lui. Mais nous nous sommes fait expliquer le chemin d'Imi n'Tanout et toutes les objurgations de notre guide nous laissent insensibles ; nous suivons la route de Souera (Mogador) jusqu'au village de Nfifa où bifurque la route du col de Bibaoun.

Imi n'Tanout est composé de quatre groupes de maisons. Les deux plus importants, situés juste à l'entrée du col, encadrent l'oued Nfifa. Nous les franchissons rapidement, capuchons rabattus et cœurs battants ; il nous faut passer devant le porche du khalifat où cinq ou six Arabes

vêtus de burnous très blancs sont accroupis oisifs et contemplatifs... Notre apparence doit être bien minable, car pas un n'a levé les yeux sur nous.

Au-dessus de l'étranglement qui gêne son débouché dans la plaine, la rivière coule dans une vallée spacieuse. La route facile serpente au milieu des jardins, parmi les oliviers, les amandiers ; les villages se succèdent et parfois se touchent ; les pentes très douces sont couvertes de cultures ; partout on laboure, on travaille, le pays a l'apparence de la prospérité heureuse. Ici, pas de ruines comme dans la vallée sauvage de l'oued Nefis, plus de murailles de rochers, ni d'escaliers inaccessibles. Le col de Bibaoun est la grand'route officielle entre le Sous et Merrakech. Les caravanes passent par là ; à chaque pas on rencontre des chameaux pesamment chargés dont le lent défilé encombre le chemin.



Fig. 153. — Col de Bibaoun. — Amarou Chéar

Après quelques kilomètres, la route quitte la vallée et s'engage dans un vaste cirque d'aspect plus sévère, sans habitations, sans arbres ; elle le traverse en montant doucement et vient butter sur une grosse montagne boisée ; elle tourne alors à l'Ouest et entre dans un couloir large d'une dizaine de kilomètres dont la muraille Est est formée par la haute chaîne des Ida ou Mahmoud.

Nous déboîtons de la route pour trouver un asile. Un vieux chîkh de la montagne consent à nous donner l'hospitalité dans sa très modeste demeure, auprès du hameau de Amarou Chéar.

Vendredi 10 novembre.

Nous marchons toute la journée dans le large couloir où nous sommes entrés hier. La chaîne des Ida ou Mahmoud domine toutes les cimes d'alentour. Elle a l'apparence d'un long dos de chameau dont la bosse serait

figurée par le pic d'Ifqih qui paraît nous dominer de 2 000 mètres. La chaîne des Ida ou Ziqi forme la muraille Ouest du couloir ; elle ne semble pas avoir plus de 600 à 800 mètres de haut. Ses pentes sont en glaise verdâtre, escarpées, les eaux y ont creusé des ravins qui mettent à nu une argile rouge. Cette chaîne bizarrement colorée est surmontée d'une falaise de grès gris qui peut avoir une cinquantaine de mètres de hauteur. D'où nous sommes, on ne peut voir si cette falaise est une arête ou le bord d'un plateau.



Fig. 154. — Col de Bibaoun. — Argana Nzala

La route est toujours facile et douce ; elle rencontre un oued qui d'abord s'appelle l'oued Talatirhal, du nom d'un village qu'il traverse. Elle l'accompagne ensuite chez les Aït Moussi dont l'oued prend le nom. Nous quittons la route vers le soir pour demander l'hospitalité au chîkh el-Hadj Bihi Genouni à la nzala Argana.



Fig. 155. — Types d'Ida ou Ziki

Ces nzala jalonnent les routes officielles du bled el-Maghzen. Les voyageurs y trouvent, moyennant rétribution, un abri, quelques vivres et de l'orge. Parfois la nzala est une maison, le plus souvent elle n'est qu'un nouaïl, une hutte en roseaux ou en branchages. ou même une simple tente dans un douar.

L'accueil qui nous fut fait ce soir-là est un des mauvais souvenirs de notre voyage. Le chîkh, mis en défiance je ne sais pourquoi, nous refusa l'accès de sa nzala et nous laissa dehors. La pluie s'était mise à tomber, la nuit était très noire, des gens rôdaient autour de nous avec des allures inquiétantes. Sidi Mrri, mon nègre, nous avait quittés sous un prétexte quelconque et ne reparaissait pas, notre guide s'était éloigné vers la montagne, prétendant qu'on nous attaquerait si nous restions groupés. Vers dix heures un serviteur vint, un falot à la main, nous prier de pénétrer dans la nzala. Tout d'abord, nous crûmes à un piège, encore que tant de précautions pour s'emparer de deux hommes parussent improbables. Mais le chîkh vint lui-même, nous fit servir un plat de couscous, et se mit à manger avec nous. Dès lors, nous n'avions plus rien à redouter. On se mit à bavarder; l'intention évidente de nos hôtes était de nous détourner de notre voyage. On nous conta force histoires de brigands : — « La route était coupée... hier encore des caravaniers y avaient été pillés... les Houara avaient attaqué un détachement de cavaliers du Sultan... » — Notre mérite n'était pas grand de mépriser tous ces dangers ; nous avions rencontré quelques heures auparavant de pacifiques voyageurs qui nous avaient fait le plus rassurant tableau de la sécurité du chemin. Miliani le conta en riant et ce fut une hilarité générale chez ces grands enfants. On nous fit des confidences; notre venue avait été annoncée par un rekass, on avait résolu de nous arrêter. Sidi Mrri, pris de peur, nous avait trahis pour se sauver ; on savait parfaitement qui nous étions et où nous voulions aller.

Mais la trahison de notre nègre avait produit un revirement complet dans les intentions des Ida ou Ziki, car si ces Berbères sont très capables de piller un voyageur, ils n'accepteraient pas de commettre une trahison avec la complicité d'un nègre, c'est-à-dire d'un esclave.

Voici donc ce qui fut décidé : Puisque notre volonté d'aller au Sous était formelle, le chîkh ne nous en empêcherait pas, il nous y aiderait même — moyennant salaire, la chose va de soi. Il nous donnerait trois compagnons : son frère el-Hassen, un de ses amis, Mohammed, et un Houara d'un village voisin. On nous fit la leçon pour nous mettre en garde contre certains obstacles et on convint de partir le lendemain dès l'aube.

J'ai conté cette petite aventure parce qu'elle montre ces Chleuh sous leur véritable jour : accueil effrayant, aspect peu rassurant, instinct

pillard, avec un fond de droiture chevaleresque et beaucoup d'enfantillage.

Samedi 11 novembre.

Nous partons de bonne heure. La route rejoint l'oued Aït Moussi, puis le perd définitivement ; l'oued tourne à gauche vers l'Est, tandis que la route escalade la chaîne où s'ouvre la dernière brèche du col. Nous partons de 750 mètres d'altitude, la trouée est à 1 480 mètres. Cette partie du trajet est assez dure, mais sans comparaison possible avec l'itinéraire d'el-Goundafi. La montagne est toujours peuplée, cultivée ; le village d'Iferd, situé au sommet du col, est réputé pour l'indépendance de ses habitants et la richesse de ses jardins.



Fig. 156. — Col de Bibaoun. — L'Oued Aït Moussi

La brèche par où nous passons est connue sous le nom de « Ferq er-Rih » — la porte du vent. Après cette grosse chaîne, véritable barrière de schistes argileux et quartzeux dressés verticalement, l'Atlas tombe brusquement dans la plaine du Sous. Quand on vient du Nord, il faut deux journées pour atteindre le sommet du col ; on descend dans la vallée de l'oued Sous en cinq heures.

La chaîne principale est orientée Est-Ouest ; il s'en détache des contreforts orientés Nord-Sud, séparés par des ravins profonds, dont le schéma donnerait l'idée d'une suite de stalles.

Nous descendons le long d'un de ces contreforts ; la route prend en ce point le nom de Tizi Bibaoun que nous appliquons ordinairement à tout le col ; de ce point l'on découvre la vallée du Sous. Elle apparaît large d'une cinquantaine de kilomètres, bordée au Sud par le petit Atlas qui semble reproduire, en moins élevé et plus épais, le massif montagneux du Haut-Atlas. A l'Ouest on découvre une longue frange

de dunes et la mer admirablement bleue ; à nos pieds, un océan de verdure, des villes grises, des maisons à tourelles, quelques qoubbas d'une éclatante blancheur, et, par endroits, le miroitement de l'oued Sous qui semble une grande rivière.

Nous devions aller coucher chez le chîkh de Meneizla, premier khalifat du gouverneur de Taroudant, mais notre Houara, Mohammed bou Taleb, nous offre l'hospitalité chez lui, dans sa maison, au village de Loummi; nous éviterons ainsi un de ces personnages officiels, si hostiles aux étrangers. Pendant toute la soirée, la demeure de Bou Taleb ne désemplit pas de visiteurs ; on vient voir les Roumi, car Miliani passe aussi pour Européen, et tous sont un peu déçus de nous trouver si peu différents d'eux-mêmes.



Fig. 157. — Route de Meneizla a Taroudant. La forêt d'Arganiers

Dimanche 12 novembre.

Loummi est situé à l'origine de la vallée de l'oued Temna. Nous laissons cette vallée à notre droite (Ouest) et nous suivons la ligne de faîtes d'un de ces contreforts perpendiculaires à la direction générale de la chaîne qui sépare la vallée de l'oued Temna de la vallée de l'oued Meneizla. On l'appelle « ânq el-djemel », le cou du chameau, à cause de sa forme tranchante. L'arête est étroite et la route coupe et recoupe la crête en zigzags.

Les habitants nous parlent de gisements métallifères ; il y aurait près d'Argana des mines d'argent ? Les échantillons qu'on m'a montrés étaient des pyrites de cuivre et de fer oligiste ou simplement des morceaux de quartz où étincelaient quelques parcelles de mica.

Meneizla est une grosse bourgade sise au pied du contrefort, le long duquel nous dévalons; le marché qui s'y tient le dimanche est aujourd'hui particulièrement populeux. Les Haouara, sur le territoire desquels nous entrons, jouissent d'une détestable réputation. Lenz raconte les émotions

Ida ou Mahmoud



Fig. 158. — Ruines d'une enceinte fortifiée
Vue prise de Gaba.

qu'il éprouva en parcourant, il y a de cela dix-neuf ans, la route que nous suivons. Foucauld de même parle des dangers que les voyageurs courent dans ce pays. Cette insécurité n'est plus qu'une légende, si j'en juge par la tranquille allure des voyageurs que nous avons rencontrés.

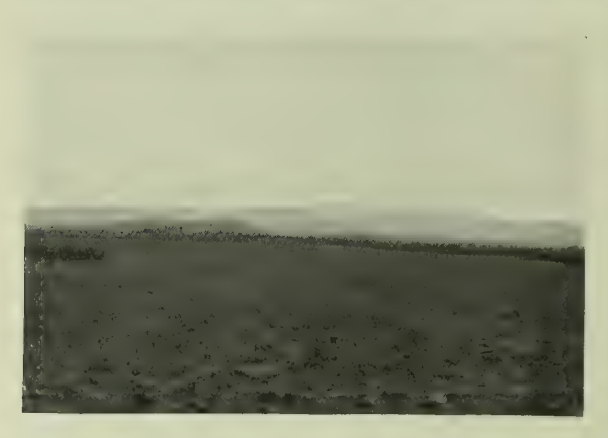


Fig. 159. — Taroudant et l'Anti-Atlas
Vue prise de Gaba (Az. = 180°).

A partir de Meneizla, nous sommes en terrain plat et dans une forêt d'arganiers. Non pas une forêt dense comme celles d'Europe, mais une forêt aux arbres largement espacés entre lesquels croissent des buissons de jujubier sauvage.

La route traverse des ravins, qui deviendront des oueds à la fonte des neiges ou au temps des pluies. On aperçoit à travers les arbres des villages, des champs cultivés, des troupeaux de chèvres. Nos guides nous parlent d'une ville en ruine qui serait près de la route et se nommerait Gaba ; nous quittons le sentier pour la voir.

En effet, voici l'enceinte ; on voit encore très distinctement le tertre qui portait le rempart et son fossé. Les pierres énormes de ce rempart jonchent le sol. Rien ne pousse sur le polygone à peu près rectangulaire qui mesure environ cent mètres sur soixante mètres, cette aridité contraste avec la fertilité des plaines voisines. Sur la face Est, des pierres restées debout supportent encore quelques dalles. Je ne découvre aucune



Fig. 160. — Taroudant
Vue prise du lit de l'Oued Ouar.

inscription apparente, nous n'avons aucun moyen de faire des fouilles; l'heure nous talonne, car il faut rentrer à Taroudant avant le « louli »; nous passons, laissant à leur sommeil les mystérieuses ruines.

Aussitôt après avoir quitté Gaba, nous apercevons dans la plaine les tours blanches et les murailles crénelées de Taroudant. Nous sommes tous un peu émus de savoir quel accueil nous réservent les Roudani. Le bacha Hammou, gouverneur de la ville, fut autrefois gouverneur de Meknès, où son fils lui a succédé. Il a la réputation d'être un homme intelligent et énergique. La soumission de cette partie du Sous est l'œuvre de ses cinq années de commandement, et Bou Taleb prétend qu'il a fait couper plus de têtes qu'il n'y a de créneaux aux remparts de sa ville.



Fig. 161. — Taroudant. — Le Mellah

Taroudant est la capitale du Sous, la plus grande ville du Sud marocain. Sa richesse, la beauté de ses jardins, ses orangers, ses citronniers, ses oliviers, sont renommés dans toute l'Afrique du Nord.

Nous y pénétrons par la porte des Aït bou Nouna, la plus septentrionale des cinq portes; tout à côté s'élève la qoubba de Sidi Mohammed ben Abd Allah, qui disparaît presque entièrement dans la verdure.

Nous traversons paisiblement la ville dans toute sa longueur; on nous regarde à peine, et nous entrons dans la cour de la qaçba, où demeure le bacha. Je lui fais porter par un de ses soldats la lettre du sultan, en demandant une audience, et nous nous accroupissons à la porte au milieu des moghazni et des quémandeurs. Quelques minutes après, le soldat revient accompagné d'une sorte d'intendant. Il nous apporte les compliments du bacha, nous annonce que nous serons reçus le lendemain et qu'une maison et des hommes de garde sont mis à notre disposition.

Lundi 13 novembre.

Après deux traversées de l'Atlas, dont la première très rude et suivie d'un retour, un peu de repos nous était bien dû. Nos mules sont très blessées et déferrées, nos chouari sont en lambeaux, nos belleras sont percées. Taroudant est une ville de ressources, on y trouve de tout, même un bitar, un vétérinaire, qui panse avec du savon les plaies de nos pauvres mules.

La maison qui nous est donnée sert de demeure aux qaïds de passage, elle est spacieuse et dotée d'un joli jardin d'orangers et de citronniers doux, couverts de fruits mûrs. De nombreux Roudani viennent nous y voir, s'installent sans façon sur nos nattes, boivent notre thé, cueillent nos oranges, et lorsque, à neuf heures, le bacha nous fait dire qu'il nous attend, toute une bande d'amis nous fait escorte jusque chez lui. Le chemin qu'on nous fait suivre longe le rempart, passe auprès du mellah, sort par la porte Zourgan et rentre par la porte de la qaçba. Cette promenade nous permet d'admirer les beaux jardins d'oliviers qui entourent la ville.

La porte de la qaçba est percée au fond d'un renfoncement du rempart, de façon que l'assaillant n'y puisse accéder qu'en défilant sous des feux croisés à bout portant. La porte débouche sur une petite place assez pittoresque ; l'entrée de la qaçba est à droite. On pénètre d'abord dans une grande cour où des soldats oisifs se chauffent au soleil. Le long d'un mur, à gauche en entrant, trois petits mortiers et deux vieux canons à roues de bois braquent vers le ciel leurs gueules rouillées. Un grand vieillard en caftan vert olive, la tête coiffée d'un énorme turban blanc, nous introduit auprès du bacha.

Le prétoire est un hangar ouvert sur la cour et porté par deux colonnes. Le bacha est accroupi contre le mur du fond ; c'est un vieillard très noir avec, tout au bas du menton, une petite barbe blanche crépue. Il a l'air malin et bienveillant ; il parle tout bas, en bredouillant un peu, comme si ses grosses lèvres étaient lourdes à remuer. La conversation s'engage avec la courtoisie complimenteuse en usage dans tout l'Orient. Le bacha me regarde de côté avec un petit sourire d'incrédulité quand je

lui conte que nous nous sommes perdus dans la montagne et que, voulant aller à Mogador, nous arrivons à Taroudant... Je n'insiste pas et je me répands en éloges sur la prospérité du pays, sur sa sécurité surtout, car enfin, dans ce terrible pays de Sous, réputé si inaccessible, nous avons circulé sans escortes, sans armes, trouvant partout bon accueil et hospitalité. J'ai touché une corde sensible. A voix très basse, le vieux bacha nous conte l'insécurité passée, la ville assiégée par les montagnards, affamée, rançonnée. Depuis cinq années qu'il gouverne, il a dû faire couper plus de mille têtes... et ses deux secrétaires, un vieux taleb à barbe de neige, aux yeux ridiculement charbonnés de koheul, et l'autre, un tout jeune homme à l'air obséquieux, fourbe et servile, approuvent avec un grand murmure admirateur.

Sous son prédécesseur, Ould el-Boughdadi, les Roudani ne sortaient plus de leur ville, on faisait faction jour et nuit; les pillards venaient sous les murs, en plein jour, récolter les olives des jardins, et la nuit perçaient de grands trous dans les remparts pour s'introduire dans la ville.

Nous remercions le bacha de la maison qu'il nous a fait donner. Il demande quelle est cette maison; on la lui désigne, et le voilà qui se fâche, qui envoie chercher l'amin des jardins, les chefs des quatre quartiers. Il veut qu'on nous loge dans la bahira du qadi Sidi Iahia, fils du fqih Sidi Abd el-Kerim. Nous nous confondons en remerciements, mais nous sommes ici pour très peu de temps, nous voudrions partir après-demain déjà, regagner Mogador. Le bacha tient à son idée, nous habiterons la bahira. L'amin des jardins, el-Hadj Mohammed abd er-Rahman Mzioud, est chargé de notre installation, il commandera vingt hommes de garde pour veiller sur nous, et, quand nous voudrons partir, il désignera un bokhari pour nous accompagner.

Nous voici donc installés dans la bahira du qadi. La maison se compose d'une unique salle, très grande, très claire, précédée d'une voûte portée par deux colonnes. Le jardin est un véritable parc dont les arbres forment un impénétrable dôme de verdure. Une séguia traverse le jardin, et, pour nous faire honneur, on remplit un bassin cimenté placé devant ma porte, au grand émoi d'une colonie de cafards qui, paisiblement, y avait élu domicile.

Mardi 14 novembre.

Journée de repos, délicieusement oisive. Les visiteurs affluent; quelques-uns, pour se donner une contenance, nous apportent de menus présents : des noix, des dattes, des amandes, des olives nageant dans une sauce au piment, des pommes minuscules, grosses comme des nèfles et très parfumées, de la menthe, du jasmin, des géraniums, des poivrons, des keftas, boulettes de hachis de viande cuites dans le beurre. En échange, nous offrons d'innombrables petites tasses de thé et l'on cause interminablement. En pays musulman, les conversations générales sont plus productives que les a-parte; les gens sont moins méfiants en public et plus sincères; il est facile de contrôler les renseignements, les interlocuteurs se reprennent, se corrigent, se complètent, et cette soirée nous fournit d'intéressants aperçus sur le pays. On sent bien, à la haine qui sépare le Chleuh, le Berbri, l'Arabe marocain, le Hartani, le nègre soudanais, que l'agrégation de ces éléments si disparates ne peut être que momentanée. L'unité nationale ne découle pas nécessairement de la communauté de religion; dans le Sous cette unification, œuvre laborieuse des derniers Sultans, n'a été réalisée que par la force de leurs armes et ne survivra pas à leur fortune.

Un bataillon de l'armée chérifienne tient garnison à Taroudant. Tous les soirs, vers cinq heures, les hommes manœuvrent, les tambours battent, les clairons sonnent.

La grande mosquée dresse tout contre nous son gracieux minaret rose, treillagé de vert. De notre terrasse on plonge indiscrètement dans l'intérieur de la djemà de Sidi ou Sidi, auquel son toit singulièrement gondolé donne un aspect de pagode.

La journée est finie, nos bagages sont prêts, nos mules ferrées de neuf, nos bâts réparés, nos bellera ressemelés; nous partirons demain avec le jour. Un peuple de hérons s'installe pour la nuit dans les arbres de notre jardin avec un assourdissant vacarme de crécelles.

Mercredi 15 novembre.

Nous attendons notre guide de six heures du matin, heure convenue pour le départ, à huit heures quarante. La précipitation est inconnue des

Arabes, leurs existences désœuvrées se déroulent noblement, lentement.

La route de Mogador longe la rive droite de l'oued Sous. Elle fut parcourue, en 1884, par le vicomte de Foucauld ; elle n'offre donc plus aucun imprévu topographique. La rive gauche, au contraire, est vierge et toute blanche sur nos cartes ; c'est elle que nous allons suivre. Notre guide fait quelques objections à cet itinéraire qui contrevient aux ordres du bacha. Pour calmer ses scrupules, nous lui donnons une lettre de satisfaction et quelque argent, moyennant quoi il nous abandonne, et nous voici redevenus de simples voyageurs musulmans, allant au gré de nos caprices. Nous marcherons tout le jour en territoire Houara.

Taroudant est un peu au Nord de l'oued Sous ; la ville est alimentée par des séguias qui absorbent une partie considérable de la rivière. Notre route descend parallèlement au lit de l'oued Ouar et traverse l'oued Sous au confluent des deux rivières. La vallée est peuplée d'une quantité de villages dont les jardins forment deux haies continues le long du chemin. Les maisons en terre et pierres, ou en terre seulement, ont toutes la même apparence : toits plats, enceinte percée d'une seule porte, tourelles crénelées.



Fig. 162. — Lit de l'Oued Ouar
En aval de Taroudant.

Les gens du pays nous parlent de nombreuses ruines. A les en croire, une ville très bien conservée et qu'ils appellent Toukhrout, ne serait qu'à une demi-journée de marche au Sud-Ouest de Taroudant ; un long aqueduc partant du Ras el-Oued aurait mené l'eau jusqu'à Agadir, desservant par des branchements, ou directement, les villes de la vallée : Gaba, Toukhrout, Oulad Qouràa, etc.

Et de fait, on nous montre un admirable fragment d'aqueduc qui franchit l'oued Ouar auprès de Gelelcha. Il se compose de cinq belles arches

hautes d'une vingtaine de mètres, légères et gracieuses. Je n'y vois aucune inscription, quelques piles portent à leur partie supérieure de petites niches vides.

Au point où nous traversons l'oued Sous, — au confluent de l'oued Ouar, — la rivière se partage en plusieurs bras dont le plus gros n'a qu'une dizaine de mètres de largeur sur soixante centimètres de profondeur. On nous dit que le débit d'eau n'est jamais inférieur à cet étiage ; en certains temps, l'oued remplit sa large vallée et devient un énorme torrent. L'eau est claire et bonne, le courant est assez rapide, encombré de gros galets, de roseaux, des àràrs et de lauriers-roses.



Fig. 163. — Maison du Sous

La route longe ensuite la berge à peine accusée de la vallée à travers des prairies, des champs cultivés, des jardins. Le côté Sud est masqué par la lisière de la forêt d'arganiers ; le côté Nord descend en pente douce vers la rivière, puis remonte insensiblement jusqu'aux premières pentes du Haut-Atlas, toujours couvert de forêts, de jardins et de villages.



Fig. 164. — Maison du Sous

A la hauteur du gros village d'Aourchienne, on nous montre l'emplacement où fut plantée la tente du sultan Mouley Sliman. Les fidèles

en conservent pieusement l'empreinte ; le pourtour est dessiné par de grosses pierres.

Un peu plus loin, nous franchissons un aqueduc, et nous laissons à notre gauche la qoubba de Sidi Ahmed ou Hammou, à côté de laquelle



Fig. 165. — Ruines d'un aqueduc

Franchissant le lit de l'Oued Ouar.

s'élève une médersa fameuse. Enfin, vers quatre heures du soir, on nous montre, sur le territoire des Oulad Qouràa, une colline couverte de



Fig. 166. — L'Oued Sous

En aval de Taroundant (confluent de l'Oued Ouar

débris de poterie à côté de laquelle on voit encore très distinctement un bassin de quatre-vingts mètres sur quarante mètres, jadis alimenté par un aqueduc, qui en longe encore le côté Ouest.

Nous quittons alors la vallée de l'oued Sous, pour aller vers le Sud

demander l'hospitalité à Mohammed Abd Allah ben Qouri, chîkh de Gelelcha, chez les Oulad Qouràa.



Fig. 167. — Un Arganier

Jeudi 16 novembre.

Nous partons d'abord vers le Sud, puis, au Douar Kebir el-Kefifat, nous faisons demi-tour en prenant pour point de direction Agadir, dont les remparts font au dernier contrefort du Haut-Atlas une couronne blanche, visible de très loin. Vers Kefifat, la plaine se dénude, la forêt fait place à de maigres buissons de jujubiers sauvages, les villages sont plus espacés, ils semblent être de petites oasis au-dessus desquelles pointent quelques tourelles et quelques hauts palmiers. En revenant vers l'oued Sous, au contraire, nous rentrons en forêt, les villages et les champs cultivés se succèdent presque sans intervalle. Beaucoup de ruines jonchent la route : un gros pan d'aqueduc en ciment; plus loin une sorte de tumulus; sur le territoire des Oulad Daho, un réservoir semblable à celui d'hier; plus loin, dans la forêt, en entrant chez les Aït Moussa, des pierres éparses pouvant provenir d'une ville détruite. Nous sommes sur le théâtre des dernières insurrections. La répression fut terrible, le qaïd Si Saïd el-Gellouli en fut chargé. Il ins-



Fig. 168. — Dar Chikh Salem Dahé (Ksima)

Chefs Soussi et leurs serviteurs.

talla son fils à sa place dans son qaïdat du Haha et descendit vers le Sud en longeant la mer. La première rencontre eut lieu sur le territoire des Oulad Daho. Toutes les tribus des Chtouka avaient envoyé leurs contingents. La victoire resta aux troupes du Sultan. On coupa cent cinquante têtes, on fit trois cents prisonniers, parmi lesquels les qaïds des Oulad Daho, des Oulad Allel, des Aït Boukko, des Aït Deleimi. Les demeures de ces révoltés et beaucoup de villages furent détruits ; l'armée victorieuse campa pendant une année entière sur le pays conquis.

Nous entrons sur le territoire des Qsima, qui limite à l'Ouest l'immense plaine des Haouara. Le chîkh Salem Daho, des Aït Moussi, nous invite à déjeuner chez lui avec le chîkh de Gelelcha Aït Qouràa et le chîkh Mohammed el-Gerni, de la ville d'Azro, qui nous accompagnent. Le menu de ces agapes ne varie guère ; partout on sert des œufs durs, des tagines, poulets rôtis, du miel immergé dans de l'huile d'arganier et mélangé de beurre rance, des patates ; le tout accompagné de galettes de farine, de seigle ou de maïs, et arrosé d'une quantité de petits verres de thé trop sucré, dans lequel on met une botte de menthe ou d'absinthe pour le parfumer.

Le Chîkh d'Azro



Le Chîkh de Gelelcha

Fig. 169. — Types de Soussi

En reprenant notre route, nos côtoyons de grosses bourgades, presque des villes : Tamezia, Azro. En ce dernier point nous retrouvons l'oued Sous, plus large, plus lent, et nous suivons sa fertile vallée jusqu'au village des Aït Melloul, où passe la route d'Agadir au Tazeroualt.

Vendredi 17 novembre.

Le qaïd Si Saïd el-Gellouli, poursuivant ses conquêtes, s'est enfoncé dans le Sud, vers le Tazeroualt, emmenant comme auxiliaires et comme

otages, des contingents levés dans le pays et les chefs qui ont fait leur soumission. Tous les chîkhs des Qsima et des Chtouka sont auprès de lui à Tiznit. Ce qu'on me conte de cette expédition dans l'Extrême-Sud, le mystère dont on l'entoure, me donne envie d'en pénétrer le secret et d'en suivre les opérations de plus près. Nous descendrons vers le Sud, la route est bonne et le voyage paraît si facile.

On marche d'abord en forêt clairsemée, déboisée par places, peuplée de nombreux villages.

Le voisinage de la mer est annoncé par la présence du sable, d'abord rare, puis s'étendant en nappe ridée, et vers l'Ouest, à l'horizon, s'élevant en bourrelet de dunes.

On sort de la forêt après la médersa de Ben Djerrar pour entrer dans cette plaine immense que nous apercevions hier de Kefifat. Nous nous dirigeons sur l'Anti-Atlas dont les derniers contreforts s'abaissent avant d'atteindre la mer, laissant une bande de terre entre les montagnes et l'Océan. Cette langue de terre est limitée, au Sud, par les collines des Aït Brahim. Un seul cours d'eau la traverse : l'Oued Massa qui sort de la montagne des Ida ou Gerchmout et des Aït Mezal sous le nom d'oued Oulrass.

Les villages émaillent cette plaine au milieu de laquelle ils prennent l'aspect d'oasis. Leurs jardins, d'abord étendus et fertiles, vont en s'appauvrissant, à mesure qu'on descend vers le Sud, jusqu'à n'être plus que des haies de cactus et de figuiers de barbarie. La seule richesse du pays est la fertilité du sol qui produit d'admirables récoltes de céréales. Mais cette richesse varie avec l'abondance des pluies hivernales, car les puits suffisent à peine à l'arrosage des jardins. Dans les années pluvieuses, la plaine devient un océan de récoltes ; la sécheresse produit d'affreuses disettes. Le pays est dénudé en cette saison ; les moissons ont été faites, les puits sont bas, les troupeaux paissent au loin dans la montagne ; la guerre a pris les hommes, et les villages à demi-détruits, endormis dans l'inaction, ensevelis sous la mince couche de sable que le vent de mer charrie jusque très loin dans l'intérieur, ont un air d'abandon et de misère. La transition est brusque de la luxuriante vallée du Sous à cette plaine sans eau, tributaire des saisons si capricieuses sous ces latitudes.

Ainsi s'expliquent les alternatives de détresse et de prospérité qui

font le pays faible ou fort, soumis ou indépendant. La conquête du qaïd el-Gellouli s'est trouvée bien servie par une année de famine, et l'occupation du pays se fait tout simplement en entretenant la misère sur la ligne de retraite de l'armée chérifienne.

Tout est cher dans ce pays pauvre : l'argent diminue de valeur, la pièce de 1 fr. 25 de la monnaie hassani ne vaut plus qu'une peseta espagnole, c'est-à-dire au cours actuel du change, moins qu'un franc.

Et à ce propos, il est intéressant de noter que la monnaie marocaine — monnaie hassani, comme on l'appelle — frappée d'abord en France et maintenant en Allemagne, suit les fluctuations de la monnaie espagnole. Ce phénomène est anormal, puisque la valeur de la monnaie marocaine est totalement indépendante du change espagnol; voici l'explication qui m'en fut donnée :

Pendant longtemps l'argent espagnol fut à peu près la seule monnaie d'argent employée au Maroc. L'unité supérieure était le douro ou rial, valant environ cinq francs et désigné, suivant l'effigie qu'il portait, du nom de « rial fonço » (Alphonso) ou « rial zabil » (Isabella).

Actuellement, le Sultan accapare la monnaie espagnole et le paiement de la nouvelle monnaie marocaine s'effectue par un simple échange. On remet au concessionnaire de la frappe autant de pièces espagnoles qu'on reçoit de pièces marocaines de valeur semblable. On voit de suite que le concessionnaire gagne à cette opération la différence entre la valeur fictive de chaque pièce et le prix de revient de cette pièce, qui est en argent, à un titre faible, et frappée avec des coins très simples portant le nom du sultan régnant sur une face, et la date sur l'autre. Ce bénéfice est partagé, me dit-on, entre le maghzen et le concessionnaire. Il va de soi que, dans cet échange, la monnaie nouvelle perd sa valeur propre, indépendante, prend celle de la monnaie espagnole, et suit le cours si fantaisiste de son change.

Pour achever ce qui a trait à l'argent, on m'a dit que la contrebande d'argent se faisait en grand dans les ports marocains. On n'introduit pas de fausse monnaie, mais seulement de la vraie monnaie marocaine qu'on fait entrer en fraude. De cette façon, le fabricant n'a plus à partager avec le maghzen les bénéfices de l'opération; le douro lui coûte environ trois pesetas et en représente cinq, ce qui constitue une contre-

bande assez agréablement fructueuse pour que des gens peu scrupuleux, en courent les risques.

Presque tout l'argent en cours au Maroc est oyxdé à tel point que la Banque de Marseille avait déclaré qu'elle ne recevrait plus de pièces de cet État. Cela tient à la façon dont les Marocains enterrent leur fortune. L'insécurité est grande, les actes de banditisme sont courants, les maisons sont mal bâties et n'offrent pas de cachettes sûres ; on enfouit son argent. Cet usage explique toutes les légendes de trésor qui se racontent et qui trouvent créance. Bien des gens sont morts loin de chez eux, sans livrer le secret de leur cachette et, partant, bien des fortunes doivent dormir ignorées dans la terre.

On ne trouve pas de monnaie d'or au Maroc. Il en existe pourtant, puisque les grands qaïds n'abordent jamais le sultan ni son vizir sans lui offrir une poignée ou même une caisse de « louiss ». Je sais de source sûre que certains commerçants de la côte introduisent de l'or, et en font l'échange, sinon le trafic. On m'a dit que des mesures allaient être prises par les nations intéressées pour empêcher cet exode de leur or.

Nous couchons ce soir chez le chîkh el-Mahfoud, des Oulad Allel. Le chîkh est auprès du qaïd el-Gellouli ; son fils et son frère nous reçoivent et nous hébergent de leur mieux.

La maison de notre hôte vient d'être le théâtre d'une petite scène d'intérieur qui peint un côté des mœurs souassiennes.

L'esclavage existe dans tout le Maroc. On s'en cache à Tanger par déférence pour les Roumis dont il faut ménager la susceptibilité. Dans les grandes villes, où les Européens ont droit de cité, on écarte doucement les visiteurs du marché des esclaves. Dans le Sud, la traite se pratique librement. Ce sont les nègres qui font tous les frais du marché ; le captif de guerre n'est jamais vendu pour la raison qu'il est toujours musulman, c'est-à-dire, selon les lois de l'Islam, invendable [1].

Notre hôte possédait une belle négresse ; il l'avait achetée pour en faire sa concubine et l'avait payée cent quarante-cinq francs, prix moyen pour une esclave jeune. Après une année, il s'était lassé de sa négresse, avait acheté un beau nègre de cent vingts francs en pleine vigueur, et l'avait marié avec sa négresse. Le ménage avait eu cinq enfants, dont

[1] Exception est faite à cette règle par les Djebala.

l'aîné paraît avoir dix ans, et la famille nouvelle vivait heureuse sous le toit patriarcal dont cette fécondité accroissait la fortune.

Avant-hier une violente discussion éclata entre notre hôte et son nègre. On fit fouetter le nègre, et ce matin on l'a vendu sur le marché d'Hassi el-Boger. Mais, comme un serviteur est indispensable, qu'il faut donner un consolateur à la veuve, un père aux orphelins, le frère du chîkh a acheté un autre nègre qu'on a marié à la négresse.

Cette histoire nous est dite naïvement, comme une chose toute naturelle; le Soussi est doux pour ses esclaves, les traite bien, mais les considère comme un simple bétail.

Samedi 18 novembre.

A quatre heures du matin, le frère du chîkh vient nous proposer de partir. Il fait un clair de lune admirable, les indications de mes instruments sont aussi facilement lisibles qu'en plein jour; sous cette lumière blafarde la plaine prend un aspect de désolation fantastique. Nous nous rapprochons des montagnes, elles forment un massif sombre. La route est monotone d'abord, puis, au lever du soleil, le paysage s'éclaire ; la silhouette de l'Anti-Atlas se découpe avec une merveilleuse netteté sur le ciel rose. Notre guide nous désigne tous les sommets, toutes les vallées. A mesure que le soleil monte, les reliefs se dessinent et la chaîne apparaît tout entière jusqu'au djebel Siroua, qui paraît souder le Haut-Atlas à l'Anti-Atlas, et fait de loin l'effet d'un énorme cône trapu, au sommet tronqué.

On pénètre dans la montagne sur le territoire des Aït Millek. C'est une immense cuvette dont le seuil, au Nord, est une dune de sable. A l'Est, le djebel Tachilla, dont le point culminant n'a pas plus de trois cents mètres de haut, nous est signalé par les habitants comme renfermant une mine d'argent jadis exploitée par les Roumis? Du côté de l'Ouest, l'Anti-Atlas, qui depuis le Siroua court dans la direction Ouest-Est, se brise, fait un angle droit et se dirige vers le Sud. Au sommet de cet angle se trouve la tribu de l'Oued Rinn.

Nous demandons l'hospitalité au chîkh Ahmed Ifqih et, avant la tombée du jour, nous faisons l'ascension du djebel Tachilla qui ne porte aucun vestige de mine, mais d'où l'on découvre tous les sommets des

environs, toute la plaine, Agadir, Tiznit et parfois, quand le temps est clair, Taroudant et le Haut-Atlas.



Fig. 170. — Type de maisons du Tazeroualt

Dans la soirée, un jeune chérif, du nom de Mouley Ahmed, vient également s'installer chez le chîkh Ahmed Ifqih. Il habite chez les Aït Mezal, dans la montagne, à l'Est du territoire de Chtouka. Il est beau-frère du caïd El-Gellouli et se rend à Tiznit en nombreux équipage. Son allure est trop rapide pour que nous puissions le suivre et d'ailleurs de pauvres voyageurs comme nous dépareraient sa brillante escorte, mais, en échange d'un crayon et d'un carnet, il nous donne un panier de dattes et nous laisse un de ses hommes pour nous servir de zettat sur le territoire insoumis des Ida ou Gerchmout.

En Bled el-Maghzen, le voyageur est protégé par la loi. Les fonctionnaires chérifiens sont responsables de la sécurité de leurs territoires et paient des dommages et intérêts pour les délits qui se commettent chez eux. On n'a donc à redouter que les bandits. Il paraît qu'ils sont nombreux et entreprenants : je n'en peux rien dire, n'en ayant pas rencontré.



Fig. 171. — Type de maisons du Tazeroualt

En Bled es-Siba, pays insoumis, le voyageur se fait accorder des zettats, c'est-à-dire des gardiens responsables. Tout personnage influent, dont l'autorité est

respectée dans la contrée, fait commerce de sa protection, accorde sa sauvegarde. Moyennant un prix fixé à l'amiable, il donne une escorte, forte ou faible suivant le cas, et devient responsable de son protégé. Non pas responsable pécuniairement ni judiciairement, mais un accident jette le discrédit sur son autorité, lui enlève sa clientèle et le prive de bénéfices souvent considérables, car cette protection est un véritable impôt et se paye à raison du nombre d'animaux ou de la valeur des charges transportées. La plupart du temps, un ou deux zettats suffisent pour escorter les hôtes d'un chef respecté; ils n'ont, en général, aucune arme et les voyageurs redoutent la traversée des pays dangereux où les zettats doivent être nombreux et armés pour pouvoir défendre effectivement leurs clients.

Dimanche 19 novembre.



Fig. 172. — Sbouia
A l'horizon l'Anti Atlas

Comme hier, nous partons dans la nuit : mais la lune est voilée, un brouillard très dense tombe en pluie fine et, jusqu'à huit heures du matin, je ne sais de la route parcourue que des azimuts, des hauteurs barométriques et ce que nous en avons découvert hier soir du djebel Tachilla.

De loin en loin, des aboiements de chiens, un chant de coq, une prière du fejer, dénoncent le voisinage d'un village ou d'un douar; nous frôlons des taches plus sombres qui sont des jardins et, quand le brouillard se dissipe enfin, nous apercevons à notre gauche (Sud-Ouest), une longue arête dentelée que nous suivions depuis le matin, et à notre droite, une plaine rocailleuse bordée par des collines rondes.

Nous traversons l'assif Oulras qui coule encaissé entre deux berges de grès gris ou vert. Son cours est peu rapide; il a trente mètres de large environ et cinquante centimètres de profondeur: son lit est pavé

de gros galets et encombré de roseaux. L'eau est limpide, agréable à boire et ne tarit jamais. Le hameau de Tougourza, près duquel nous franchissons la rivière, étage ses maisons sur la rive gauche et disparaît presque entièrement dans la verdure de ses jardins.

Plus haut, à une demi-heure en amont, près du village de Taukis, on me signale un pont en briques et ciment, semblable à celui de Merrakech. L'explorateur O. Lenz l'avait, paraît-il, déjà signalé. Je ne l'ai su que trop tard pour aller contrôler ce renseignement intéressant.

Route peu accidentée. Quelques gros centres formés de villages sans jardins, disséminés à quelques centaines de mètres les uns des autres : Shouia. Afergoulla. el-Mader, dont la population est estimée supérieure à 3.000 âmes.

Il est midi, la plaine est morne, mais non déserte ; le soleil est chaud, mais non pas écrasant, et nous sommes pourtant plus bas que nos postes de l'Extrême Sud algérien. On juge le Maroc par comparaison, on le conçoit pareil à l'Algérie, à la Tunisie, tandis qu'il n'est comparable qu'à l'Espagne à laquelle il ressemble par son climat, par sa structure géologique, par son système orographique, ses hautes montagnes d'où naissent de grands fleuves aux vallées fertiles. On s'en fait une opinion à travers des légendes qui défigurent sa fortune et le caractère de ses habitants.

Une grande oasis, dont la lisière Nord paraît avoir quatre kilomètres de long, barre notre route : c'est Tiznit.

Lundi 20 novembre.

Quand le jeune chérif Mouley el-Hassen, fils du sultan Sidi Mohammed — de glorieuse mémoire — eut atteint la plaine des Aït bou Amran, il installa son camp au pied des collines des Aït Brahim, auprès d'un pauvre village qu'on nommait Tiznit, du nom d'un oued desséché qui le traversait. Les puits étaient bons, deux sources abondantes suffisaient à la consommation des soldats, les jardins contenaient de beaux arbres ; Mouley el-Hassen comptait s'arrêter là pendant quelque temps, y refaire son armée, entamer des négociations avec le maître du Tazeroualt, le fameux marabout Sidi el-Hossein ould Hachem, chef de la zaouïa de Sidi Ahmed ou Mousa. Après deux ou trois semaines de séjour, on apprit que le marabout refusait de payer tribut au Sultan et appelait



Fig. 173. — TAROUDANT
Vue prise de la lahira du qadi sidi lahia.

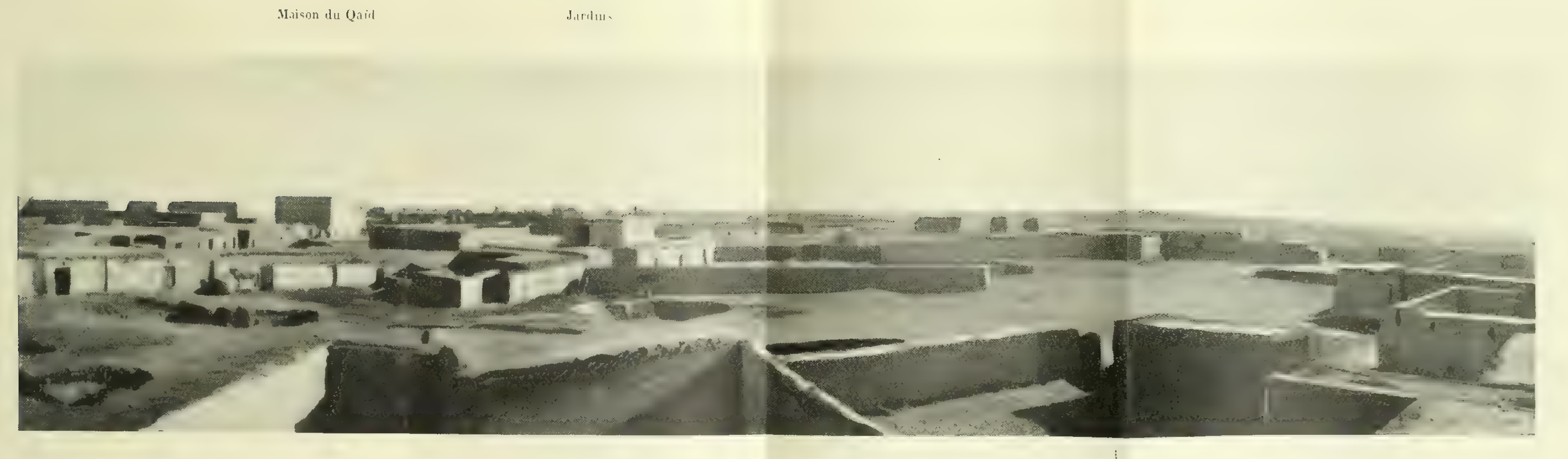


Fig. 174. — TIZNIT
Vue prise de la face Ouest du rempart.

à lui les guerriers de l'oued Noun pour attaquer l'armée chérifienne. Mouley el-Hassen, jugeant sa situation trop aventurée, sa ligne de communication trop peu sûre, replia son camp et remonta vers le Nord. Mais son séjour avait suffi pour attirer à Tiznit les populations environnantes, un grand marché s'y était établi, des travaux avaient même été entrepris. Petit à petit, la ville s'accrut, s'entoura d'une ceinture de remparts; les caravanes du Soudan arrivant de Tendouf prirent l'habitude de passer par Tiznit, d'où elles bifurquaient sur Taroudant ou Mogador.

En 1882, Mouley el-Hassen, devenu Sultan, reprit la conquête du Sous et revint camper à Tiznit. Il y reçut la soumission du marabout rebelle, construisit une qaçba, installa un qaïd, acheva les remparts et fit de la ville nouvelle la capitale du Sud marocain.

Ainsi nous fut contée la fondation de Tiznit. Et la ville nouvelle a bien, en effet, les dehors et les proportions d'une capitale. Ses hautes murailles crénelées, un peu fragiles peut-être, ont au moins cinq kilomètres de développement et sont percées de six portes monumentales. Tiznit est divisée en quatre quartiers, possède quatre djemà et un mellah peuplé d'une nombreuse colonie juive. La volonté du Sultan est obéie, la capitale est forte et spacieuse, il n'y manque que des habitants ; Mouley el-Hassen a pu créer une ville, il n'a pas pu lui donner la vie.

En ce moment, la qaçba sert de résidence au qaïd Si Saïd el-Gellouli. Le corps d'expédition est plus au Sud et opère sur l'oued Noun, contre le fils du marabout Sidi el-Hossein, et, vers Ifran, contre les Aït Imejjat.

En réalité, la campagne se poursuit diplomatiquement, les coups de fusil sont rares. Le qaïd temporise ; il est de son intérêt de prolonger cette guerre qui fait de lui le plus puissant et le plus indépendant des chefs du Maroc. Il répand des nouvelles alarmantes sur la situation du pays, sur sa position critique, il demande des renforts, il se fait apporter par mer des approvisionnements de vivres et de munitions.

Ainsi s'est créée cette fable, que j'ai entendu répéter partout, d'une campagne terrible, coûteuse et difficile, qui retiendrait l'armée expéditionnaire dans le Tazeroualt.

D'autre part, le Sultan n'est pas fâché d'avoir des troupes de ce côté. On dit que le chef de la zaouia de Sidi Ahmed ou Moussa, non content de s'être révolté, se pose en compétiteur et prétend au trône. Il exploite une prophétie très connue annonçant que le règne de la dynastie fila-

lienne est terminé et que le successeur du sultan actuel viendra du pays de Sous.

Il est donc de bonne politique de surveiller ce marabout puissant et remuant, et cette surveillance serait le véritable but de la campagne du Tazeroualt. On explique par ce même motif le rapprochement qui s'est opéré entre le Sultan et le chérif Màou el-Aïnin ech-Chengiti qui habite au sud de la Segiet el-Hamra, soit à Smara, soit à Daoua el-Betni, soit encore à Chengit. L'influence religieuse de ce chef, qui se donne pour un réformateur de l'orthodoxie serait volontairement exagérée par le sultan. On l'a reçu, cette année encore, à Merrakech, avec des honneurs magnifiques ; on lui a fait construire une zaouia. Il était venu avec ses deux fils Si Hassad et Si Moktar et trois cents Maures montés sur des mehara, tous tolbas et parlant le tamazirt et l'arabe Çahraoui usité chez les Maures Trarsas, Brakna et Douaïch, du nord du Sénégal.

La situation politique du Sud, telle que me l'ont décrite les indigènes, est donc la suivante :

Le qaïd El-Gellouli réside à Tiznit avec quelques troupes ; environ un bataillon. Ses avant-postes forment un demi-cercle et sont au contact avec l'ennemi dans deux directions : sur l'oued Noun, avec Sidi Hossein ; vers Ifran, avec les Aït Imejjat.

Au Sud s'étend le territoire des marabouts de la zaouia de Sidi Ahmed ou Moussa, et plus bas commencent les territoires soumis à l'influence religieuse du chérif de Chengit, auxquels confine l'hinterland du Sénégal.

Mardi 21 novembre.

Il serait exagéré de dire que notre visite ait fait plaisir au qaïd. Dès l'entrée dans la ville, nous avons été l'objet de la curiosité générale. La guerre a supprimé tout transit ; voyageurs et commerçants n'ont que faire sur ce théâtre d'opérations militaires. Force nous fut donc d'entrer dans la qaçba et d'y remettre la lettre du sultan faisant connaître nos véritables qualités. Justement, le qaïd Si Saïd el-Gellouli était assis dans sa cour, entouré d'une vingtaine de chefs du pays. C'est un grand et robuste vieillard, aux traits durs ; le nez se recourbe en bec d'aigle, il a le teint très blanc, l'air décidé. Le cachet du sultan a tout de suite fait son effet, corrigeant l'étonnement qu'a produit la révélation de notre

identité. Sans insister davantage, le qaïd nous a désigné une maison adossée au rempart, près de sa qaçba, où nous sommes installés de suite, et la soirée s'est passée sans incidents.

Mais la nuit n'a pas porté bon conseil au qaïd. Il m'envoie dire, dès l'aube, que je dois me préparer à partir de gré ou de force, et sous escorte, pour Taroudant ; ses cavaliers me remettront au bacha Hammou, auquel il entend laisser la responsabilité de mon voyage.

Notre seule arme est l'inertie. Je fais dire au qaïd qu'il est le maître, puisqu'il a la force pour lui, mais que je n'irai pas à Taroudant.

Le hasard fait qu'un serviteur du qaïd, en aidant à débâter nos mules, aperçoit mon fusil de chasse, un calibre 16 à percussion centrale. Il nous raconte qu'on a donné un fusil semblable au qaïd qui ne peut s'en servir faute de cartouches. Justement j'ai cent cartouches qui alourdissent bien inutilement nos bagages. Je les fait porter chez le qaïd, en le priant d'accepter ce présent et de nous accorder audience. En échange de ce cadeau le qaïd m'envoie deux pièces de cotonnades bleues du Soudan, une quinzaine de pains de sucre, et me fait dire qu'il nous attend.

Il est évident que notre venue contredit singulièrement la légende du qaïd. Qu'un Européen ait pu voyager sans escorte, dans un pays en pleine insurrection, la chose ne paraît guère croyable et la conclusion qui s'impose naturellement est que cette insurrection n'est pas très redoutable. Sa préoccupation est de savoir où nous voulons aller. Notre intention de rentrer à Mogador, suivant les prescriptions de notre sauf-conduit, paraît le satisfaire. Il redoutait, nous a-t-on dit, de nous voir retourner à Merrakech, ou passer chez Sidi Hossein qu'on soupçonne de solliciter l'appui de la France. Après de savantes circonlocutions, où le qaïd déploie toute sa rouerie de vieux diplomate oriental, il condescend à nous accorder la solution qui sert le mieux ses intérêts, et qui, par bonheur, se trouve conforme à nos intentions : il nous donnera demain deux guides qui nous mèneront à Mogador par Agadir.

Mardi 21 novembre.

Dès les débuts de la route, je me sépare de mon escorte officielle ; on veut m'imposer un itinéraire qui longe la mer, je lui en préfère un

autre qui passe dans la plaine. Cette discussion sert à merveille nos désirs d'émancipation. Je paye mon escorte et je la renvoie ; nous prenons un homme du pays et nous voici de nouveau libres et inconnus.

Jusqu'à l'oued Massa, la route n'offre aucune particularité ; elle est plate, monotone, jalonnée de gros villages, comme celle d'avant-hier.

La courte vallée de l'oued Massa entre Azennoul et Arbalou est un des plus jolis points de la côte marocaine. La rivière est lente, presque majestueuse. Elle coule sur un lit de sable entre deux berges couvertes de roseaux avec une largeur moyenne de cinquante mètres. Nous faisons fuir en passant des vols de canards, des hérons, des bécassines, des poules d'eau. La rive droite est en prairies ou en jardins, sa pente très douce va rejoindre la ligne des hauteurs qui bornent l'horizon ; la rive gauche est dominée presqu'à pic par les collines des Ida ou Loul où s'accrochent de pittoresques villages. La plus grosse bourgade du pays des Aït Massa est Arbalou, où nous trouvons l'hospitalité pour ce soir dans la demeure du qaïd El-Hadj Hammou, un des meilleurs auxiliaires du Gellouli, nous dit-on.

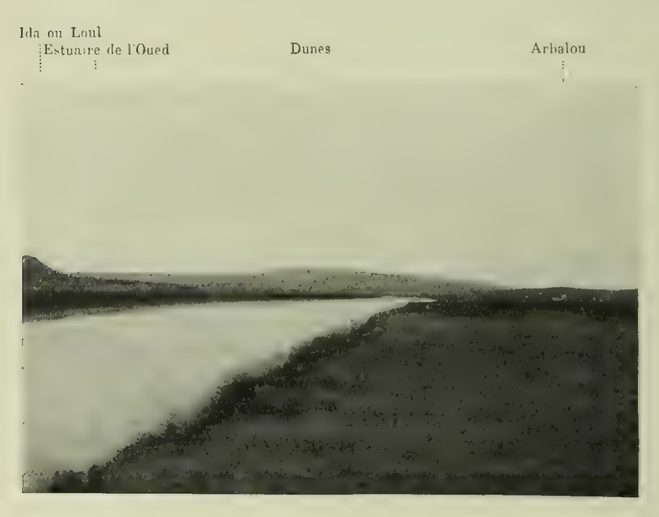


Fig. 175. — L'Oued Massa
Vue prise d'Azennoul.

Mercredi 22 novembre.

Nous partons au petit jour ; une brume lourde rampe, par places, sur la vallée de l'oued Massa. On entend la mer, sa senteur nous imprègne, elle n'est qu'à quelques centaines de mètres de nous, mais elle reste invisible derrière les hautes dunes qui bordent la côte. Le Haut-Atlas reparaît, un peu confus encore, mais très imposant. Il n'a

plus de neiges dans toute la partie qu'on découvre, d'Agadir au Glaoui.

La plaine est toujours pareille et la route continue à serpenter sur ce sol rougeâtre, de village en village. Des ruines partout : chez les Aït Boukko, les Aït bou Taïeb; ruines de la haute demeure du qaïd Hossein el-Deleïmi qui fut le plus grand bandit de la contrée, au dire du commandant Erckmann, et un grand défenseur de l'indépendance et de l'autonomie berbère, si l'on en croit les Cthouka.



Fig. 176. — L'Oued Sous
Gué à 1 kil. de la mer.

Au village de Nechada, nous faisons halte chez le chîkh El-Hadj Brahim, puis nous repartons vers Agadir, très visible maintenant sur la montagne verte qui lui sert de socle. La transition de la plaine du Tazeroualt à la vallée du Sous est marquée par l'apparition de la forêt d'arganiers. Le contraste de ces quelques jours de désert nous la fait trouver plus belle et plus riche qu'aux environs de Taroudant. Et, naturellement, les histoires de brigands recommencent. Une jolie clairière où nous passons est nommée Hofra Aniou Kouroum ; elle fut le théâtre d'un massacre affreux : le trésor de Mouley el-Hassen



Fig. 177. — Route de Tiznit à Agadir
Après la traversée de l'Oued Sous.

aurait été attaqué et pillé en cet endroit et tous les muletiers égorgés ?

Après avoir franchi le bourrelet des dunes qui encombrent les rives, nous descendons dans l'oued Sous. Il s'étale ici en une large nappe au courant peu rapide où se mire le palais du qaïd El-Hadj Hammou el-Qsimi, haute et seigneuriale demeure flanquée d'une grosse tour ronde.

Un peu plus loin, nous passons devant la maison de son neveu, le chîkh Abd er-Rahman el-Hadj el-Arbi, ornée de deux minces tourelles qui lui font une amusante silhouette de palais byzantin.

Et le soir enfin, nous atteignons Agadir-Founti, le port du Sous. Nous couchons chez le khalifat Mohammed, beau-frère du qaïd El-Gellouli, homme jeune, très brun, à l'air hautain, portant la barbe en pointe et paraissant se faire une haute opinion du commandement qui lui est confié.

Jeudi 26 novembre.

L'étape d'hier a fourbu bêtes et gens et nous nous reposons en regardant la mer que nous n'avions pas revue depuis Casablanca.

Agadir passe pour le meilleur port de la côte marocaine. C'est une rade foraine sans aucun obstacle qui l'abrite de la houle ni du vent du large ; on m'a dit qu'à trente mètres de la côte, on trouvait quinze mètres de fond. La plage vient du plein Sud, forme une anse peu profonde, puis est brusquement brisée par le dernier contre-fort du massif de Haha, qui s'avance droit à l'Ouest et plonge dans la mer, formant un cap d'un kilomètre de longueur. Au haut de ce promontoire s'élève Agadir, ville hermétiquement close, dont les remparts n'ont qu'une seule porte. Agadir est connue, son enceinte triangulaire a été levée ; il a fallu, au moment des famines du Sous, et sur l'ordre du sultan, ouvrir la porte inhospitalière aux Européens qui apportaient des vivres.

A mi-côte, on a construit un petit fort qui surveille la mer. Ce fortin est armé de vieux canons, dont six sont braqués vers le large et trois vers le Sud, pour battre la rade. Vieux canons sans affûts, montés sur des roues de bois, comme toute l'artillerie de forteresse marocaine, jouissant d'un commandement superbe, mais plus dangereux sans nul doute pour leurs canonniers que pour l'ennemi.

Au pied du contrefort qui porte Agadir, du côté du Sud, se trouve

le village de Founti. Deux qoubbas, une grosse maison neuve, toute blanche, bâtie pour servir de poste de surveillance et de douane quand par miracle un bateau vient sur la rade, quelques pauvres maisons de pêcheurs, constituent tout ce hameau auquel sa situation semble promettre de si belles destinées. Le jour où le port d'Agadir s'ouvrira au commerce européen, Mogador cessera d'exister. Les gens du Sous n'auront plus à faire les quatre ou cinq étapes de la route monotone d'Agadir à Mogador pour vendre les grains, les dattes, les oranges, les écorces de grenadier, les fruits d'arganiers, les pois chiches, les peaux de chèvres et le cuivre que produit leur pays.



Fig. 178. — Agadir
Vue prise à 3 kil. au Sud (Az. = 0°).

Mais cette heure de prospérité n'est pas encore venue pour Agadir ; mieux que ses vieux canons, que ses jolies murailles blanches, nos compétitions lui font une inviolable ceinture.

Nous avons parcouru le chemin d'Agadir à Mogador en quatre étapes.

Cette dernière partie de mon itinéraire a été levée et décrite par le vicomte de Foucauld ; je n'ai pu que constater la vérité des descriptions et la justesse des renseignements de cet admirable voyageur, et je suis heureux que cette route commune me fournisse l'occasion de terminer mon récit en lui rendant hommage.



APPENDICES

I

RENSEIGNEMENTS

POLITIQUES — STATISTIQUES — RELIGIEUX

J'ai donné, au cours de mon journal de route, les observations que j'ai pu glaner sur les mœurs, les coutumes, les institutions des Berbères marocains.

Sous ce titre de *Renseignements* j'ai voulu grouper quelques faits politiques, statistiques, religieux, qui m'ont été rapportés par les indigènes.

Ces documents ne peuvent naturellement prétendre à une exactitude absolue ; de même ils sont forcément très incomplets. Je les livre tels qu'ils m'ont été fournis, en insistant sur la difficulté qu'on éprouve à obtenir des informations géographiques concordantes, des estimations numériques raisonnées.

Je tiens à dire aussi de quel secours m'ont été, pour ces enquêtes, les travaux de tous les savants qui m'ont précédé sur ce terrain d'études[1]. Par eux ce *Maroc inconnu* m'était, avant le seuil, déjà familier et ces notes ne seront, le plus souvent, que la confirmation, le complément, de leurs informations.

DIVISIONS DU MAROC

Dénomination. — Le seul nom par lequel on désigne le Maroc, dans le monde musulman, est : *el-Maghrib* — l'Occident. On ajoute quelquefois à ce nom l'épithète d'*el-aqça* : el-Maghrib el-aqça — l'extrême occident.

[1] Notamment les ouvrages de MM. le vicomte Ch. de Foucauld, le comte H. de Castries, commandant Le Vallois, capitaine Larras, H. de la Martinière, A. Moulièras, E. Doutté, G. Rohlfs, P. Schnell et Aug. Bernard, J. Schaudt, Quedenfeld, W. B. Harris, Jos. Thomson, J.-D. Hooker and J. Ball, Budgett Meakin, et la précieuse carte de M. R. de Flotte Roquevaire.

Division politique. — Le Maroc se divise en deux régions que ne sépare aucune frontière précise ni définitive :

Le *Bled el-Maghzen*, formant l'empire chérifien, dont les provinces sont administrées par des qaïds régulièrement investis, dont les villes sont gourvernées par des bachas officiels. Sa superficie serait d'environ 200 000 kilomètres carrés ; sa population d'à peu près 4 millions d'âmes ; le *Bled es-Siba,* pays insoumis, dont les tribus sont indépendantes, s'étendrait sur 600 000 kilomètres carrés peuplés de 7 à 8 millions d'âmes.

Division ethnographique. — Le Maroc est habité par deux races : la race blanche, représentée par les Berbères, les Arabes et les Juifs ; la race noire, par les nègres soudanais.

La population aborigène est berbère. L'élément arabe s'est amalgamé avec les éléments berbères et nègres de telle façon qu'il n'existe plus d'Arabes proprement dits au Maroc. Nous conserverons cependant ce nom d'Arabe pour désigner les tribus arabisées parlant exclusivement la langue arabe.

Division géographique. — Le Bled el-Maghzen, qu'on désigne souvent sous le nom d'*el-Rarb* — l'Ouest, comprend à l'heure actuelle :

Le Sahel septentrional, la province de Fès, la province de Merrakech, le Sous (Berbères), le Tafilelt (Cheurfa).

Le Sultan possède encore quelques îlots isolés : Oujda, Figig...

Il entretient des garnisons permanentes à Taza, Aïoun Sidi Mellouk, Azrou, Çefrou... Quelques camps provisoires occupent la zone frontière ; quelques colonnes mobiles rayonnent dans le Rif, les Djebala, la partie occidentale des Braber, le Sous.

Le Bled es-Siba, comprend : le Rif, les Djebala, la Dahra (Arabes), les Braber, le Çahra, l'Oued Noun, le Dra, la Seguiet el-Hamra.

Chacune de ces provinces constitue l'habitat d'un certain nombre de tribus. Nous ne nous occuperons ici que des Berbères.

BERBÈRES

Les Berbères du Maroc se donnent le nom patronymique d'*Imaziren*[1] et se répartissent en :

Chleuh — Berbères des bassins atlantique et méditerranéen.

Braber — Ceux de l'Atlas et du désert.

Hartani — Berbères noirs : Draoui, Çahraoui.

L'appellation de *Qebaïl* donnée à certaines agglomérations berbères est la traduction du mot *tribu* mais ne constitue pas un nom propre;

[1] Singulier Amazir — féminin Tamazirt.

De même les *Qebala* sont des Berbères, vassaux ou serfs, selon les cas, d'autres tribus berbères plus puissantes.

I. — RIF

Division. — Nous diviserons arbitrairement le Rif en trois zones :
Septentrionale — comprenant toutes les tribus du littoral ;
Centrale ;
Méridionale — comprenant les tribus limitrophes des Djebala.

Zone septentrionale. — Les tribus du littoral méditerranéen sont, de l'Est à l'Ouest[1] :

1. Trifa.[2]
2. * Qedbana[3].
3. * Gelaïa.
4. * Beni Saïd.
5. * Beni Oulichchek[4].
6. * Temçaman.
7. * Beni Ouriarel.
8. * Beqqouïa.
9. * Beni Itteuft.
10. Beni Boufrah.
11. Beni Gmil[5]
12. Mtioua.

Zone centrale. — Les tribus du centre sont, de l'Est à l'Ouest :

13. * Beni bou Iahi.
14. * Lemtalça,
15. Tafersit.
16. * Beni Touzin.
17. Targist.
18. Zerketh.
19. Beni Seddat.

Zone méridionale. — Les tribus de la frontière Sud sont, de l'Est à l'Ouest :

20. Beni Znacen[2].
21. Oulad Zettout.
23. * Gsennaïa.
24. Beni Ahmrad.
25. Beni Mesdoui.
26. Beni Bechir.
27. Beni bou Nçer.
28. Tarzout.

Langue. — La langue commune est la langue tamazirt, mais le dialecte que parlent les Rifi diffère sensiblement du dialecte des Braber et est à peine compris des Soussi (ou Souassa).

[1] Les numéros correspondent aux numéros marqués en rouge sur la carte.
[2] Les Rifains du centre et de l'ouest renient les tribus de Trifa et des Beni Znacen.
[3] Les tribus précédées d'un astérisque sont celles sur les territoires desquelles nous sommes passés.
[4] Qu'on prononce aussi Ourichchek.
[5] Ou Beni Igmil.

Les tribus voisines des Djebala et de l'Oranie parlent l'arabe autant et même plus que le berbère, et la migration, chaque année plus importante, des moissonneurs rifains tend à répandre de plus en plus l'usage de la langue arabe.

Renseignements politiques. — Les Rifains se disent indépendants ; de fait ils reconnaissent la suzeraineté du Sultan.

Les guerres contre les Espagnols, l'expédition des Beqqouïa, l'occupation de certains points stratégiques qui l'a suivie et qui persiste encore, ont établi dans le pays un peu d'ordre et une sécurité relative.

Les tribus nomment leurs qaïds à l'élection. D'aucunes, les plus fidèles, les plus exposées, soumettent leur choix à la ratification du Sultan, qui confère l'investiture : telles sont Gelaïa, Qebdana, Beni Saïd. D'autres se passent de la sanction chérifienne : telles Cenhaja, Targist. Quelques-unes enfin n'ont pas de qaïds ; chaque fraction, chaque village, y est gouverné par sa *djemàa*, son conseil des notables : telle Gsennaïa.

Le rôle du qaïd se borne, quant à la politique extérieure, à celui d'intermédiaire entre le Maghzen et sa tribu ; quant à la politique intérieure, à celui d'arbitre et de policier. Il a, de plus, la responsabilité des négociations avec les tribus voisines, le commandement des petites opérations de guerre. Pour les expéditions importantes on nomme généralement un chef spécial, un *amrar*, un *chîkh er-rebea*, qui dirige la campagne.

Ces charges sont révocables et n'ont aucune durée limitée.

Chaque tribu est partagée en fractions, *roubà* [1]; la fraction forme un ou plusieurs villages, le village est divisé en plusieurs parties, ou *çoff*, et régi par une *djemàa*.

Les Rifains sont tous sédentaires, agriculteurs et fantassins.

La seule tribu qui ait renom de tribu cavalière est Lemtalça.

La tribu la plus puissante, la mieux armée, la plus peuplée, est Gelaïa;

La plus étendue est Lemtalça; après elle vient Gsennaïa; la plus petite est Tafersit;

La plus pauvre est Beqqouia, où les soldats du Sultan « ont brûlé jusqu'aux racines des oliviers! »

Renseignements statistiques [2]. — 2. Qebdana : 1 qaïd. 3.000 fusils.

3. Gelaïa : 7 qaïds, 6 fractions : Mezzouja, Beni bou Ifrouh, Beni bou Chiker. Beni bou Gafer, Beni bou Remran, Ferkhana. 12.000 fusils.

4. Beni Saïd : qaïd Bou Zian es-Saïdi ; 25 roubà dont 4 ne paient aucun impôt. 4.000 fusils.

5. Beni Oulichchek : qaïd el-Hadj Arbi el-Oulichchki. 4.500 fusils.

[1] On prononce *rboa*.

[2] Je ne transcrirai que les renseignements recueillis dans les tribus que j'ai visitées ; ces évaluations sont essentiellement aléatoires et variables.

6. Temçaman : 5 fractions :	trois de	5.000	fusils.
	une de	3.000	»
	une de	1.000	»
7. Beni Ouriarel : 6 fractions : el-Mrabtin, qaïd Si Bou Bekr.		800	fusils.
	les cinq autres	1.800	»
8. Beqqouia (autrefois 6.000 fusils) Adouz.		500	fusils.
9. Beni Itteuft : qaïd Ali bou Si Taïeb.		500	fusils.
	Snada.	500	»
		1.000	fusils.
10. Lemtalça : qaïd el-Hadj Omar.		10.000	fusils.
11. Beni Touzin, 6 fractions.		5.000	fusils.
12. Gsennaïa, 4 fractions : Chaouia, Beni Iounès, Beni Mhammed, Beni Hassen.		7.000	fusils.

Renseignements religieux. — Mes rapides observations ne me permettent pas de conclure à l'indifférence religieuse des Rifains. Il semble bien pourtant, à les entendre, à voir leur attitude dans les mosquées, que leur foi soit singulièrement tiède, que toute leur religion se borne aux pratiques extérieures et au culte des saints.

Les tolbas sont très nombreux, mais très ignorants.

En principe, tout adolescent est un *taleb,* un écolier; ce titre lui confère un droit de vagabondage et une étonnante immunité. Les gens du peuple sont profondément ignorants, leur savoir se borne à la récitation de quelques sourates du Coran qu'ils répètent sans en rien comprendre.

En matière de droit les djemàa et les qaïds appliquent plutôt les règles du bon sens : le *raï,* ou les coutumes : l'*ourf,* ou l'*àda,* que les préceptes du Coran ou de la Sounna.

Les études théologiques se réduisent à la lecture en commun des commentateurs et des traditionalistes.

Le clergé, si tant est qu'on puisse donner ce nom qui suppose une organisation, une hiérarchie, aux imams et aux marabouts rifains, se recrute sans aucune règle. Ces emplois sont souvent électifs et plus souvent encore héréditaires. Ils ne confèrent ni appointements fixes, ni droits spéciaux. Le clergé rifain vit de l'autel, du seul produit des offrandes, des ziara, des ouàda.

Le culte des saints, qui fut de toute antiquité si cher aux Berbères [1], a pris dans le Rif une incroyable extension. Chaque tribu, chaque village a ses ouali, ses medjdzoub, ses marabouts, ses cheurfa. La tombe du santon local varie, suivant les ressources et la piété des habitants, depuis l'humble *mzàra,* à ciel ouvert, jusqu'à l'élégant *seïd* surmonté d'un toit de tuiles vertes ou d'une qoubba. Le passant, même s'il ignore le vocable de ces mausolées, se détourne de son

[1] Voir Procope : Guerre des Vandales.

chemin pour ajouter une pierre à l'*haouita* ou baiser la porte du Seïd ; il invoque ces *dei ignoti* en portant ses deux mains réunies à son front, à sa bouche et à sa poitrine.

Il peut paraître singulier que les doctrines monothéistes, si sévèrement orthodoxes, des Derqaoua puissent se concilier avec ces formes anthropolâtriques du culte rifain, survivance des religions polythéistes antéislamiques. On m'a pourtant assuré que les confréries ayant le plus de *khoddam,* d'affiliés, dans le Rif étaient les Derqaoua et les Taïbia. Ensuite viendraient, par ordre d'importance, les Tidjanïa, les Chikhia, les Zerroukia, les Heddaoui.

Les confréries mystiques des Qadria et des Aïssaoua ont relativement peu d'adeptes.

J'ai dit, en parlant de Snada, quelle influence prépondérante ont su conquérir les cheurfa Ouezzani. Ils la tiennent de leurs ancêtres et la conservent par de continuelles excursions dans le Rif, en stimulant sans cesse l'activité de leurs moqaddems et le zèle de leurs foqra.

II. — DJEBALA[1]

Division. — Pour la commodité de notre énumération nous grouperons les tribus des Djebala suivant leur situation géographique :

Littoral méditerranéen. — Les tribus du littoral méditerranéen sont, de l'Ouest à l'Est :

29. Landjera.
30. Tittaoun.
31. Beni Màden.
32. Beni Saïd.
33. Rmara.

Frontière du Sahel septentrional. — Les tribus limitrophes du Sahel septentrional sont, du Nord au Sud :

34. Beni Mçaouer.
35. Djebel el-Habib.
36. Bdaoua.
37. Beni Gourfet.
38. Ahel Serif.
39. Ouezzan.

Frontière de la province de Fès. — Les tribus limitrophes de la province de Fès sont, de l'Ouest à l'Est :

40. Setta.
41. Beni Messara.
42. Beni Mezgilda.
43. Fichtala.
44. Slès.

[1] *Djebala* signifie montagnes, *Djebaïli,* pluriel : *djebaïlia.* montagnard. Nous avons adopté, contrairement à ces dénominations normales, mais conformément à l'usage courant, les noms de *Djebli,* pluriel : *Djebala,* pour désigner les habitants des Djebala.

Frontière des Braber. — Les tribus qui bordent la trouée de Fès-Oujda sont, de l'Ouest à l'Est :

45. Hiaïna.
46. Tsoul.
47. Oulad Bekkar.

Frontière du Rif. — Les tribus limitrophes du Rif sont, de l'Ouest à l'Est :

33. Rmara.
48. Ktama.
49. Beni Ahmed.
50. Mernissa.
51. Cenhajat ez-Sraér.
52. Branès.

Tribus de l'intérieur. — Face méditerranéenne, du Nord au Sud :

53. Oued Ras.
54. Beni Hozmar.
55. Beni Hassan.
56. Lekhmès.
57. Beni Ahmed ez-Zerrouq.
58. Beni Zeroual.
59. Ledjaïa.

Tribus de l'intérieur. — Face rifaine, de l'Ouest à l'Est :

60. Beni Ouriagel.
61. Meziath.
62. Beni Ouandjel.
63. Fenaça.
64. Beni Oulid.
65. Rerrioua.
66. Cenhajat er-Reddou.
67. Beni bou Chibet.

Tribus de l'intérieur. — Face occidentale, du Nord au Sud :

68. Beni Arous.
69. Beni Ider.
70. Rehouna.
71. Meçmouda.
72. Rzaoua.

Langue. — Les Djebala emploient exclusivement la langue arabe.

Renseignements politiques. — Les Djebala sont Bled es-Siba, pays indépendant. Ils n'ont ni qaïds, ni fonctionnaires chérifiens. Chaque tribu s'administre à sa guise. On y trouve toutes les formes de gouvernement depuis l'autocratie des cheurfa puissants, jusqu'à l'oligarchie des djemàa.

A l'heure actuelle, pourtant, certaines tribus voisines de Fès reconnaissent tacitement l'autorité du sultan. Ce sont :

Fichtala, qui relève du bacha de Fès Jdid
Beni Ouriagel — —
Tsoul, qui est administrée par 4 qaïds
Branès, — —

Cenhadja, qui est administrée par 6 qaïds.
Hiaïna — 5 qaïds
Tittaoun qui relève du bacha de Tanger.

La région montagneuse comprise dans le triangle : Tanger, frontière du Rif, Fès, est l'une des plus impénétrables du Maroc. L'insécurité est telle que les Djebala eux-mêmes n'y sauraient voyager. Il s'ensuit que les habitants ignorent le pays; les renseignements qu'on y recueille sont à peu près inconciliables. Ces difficultés n'ajoutént que plus de prix au travail d'informations du savant professeur A. Mouliéras, auquel nos itinéraires apportent seulement quelques rares rectifications.

Renseignements religieux. — Les Djebala ont un universel renom de savoir. Certaines tribus, celles de l'Ouest notamment, se vantent de n'avoir pas un illétré. Les zaouia sont nombreuses et fréquentées. L'enseignement qu'on donne aux tolbas passe pour fort étendu; Ech-Chaoun, Tetouan, Beni Arous, Rzaoua, Fichtala, sont des centres d'études importants. On vient de partout prier dans leurs sanctuaires, écouter les leçons de théologie et de droit de leurs docteurs. Un fqih djebalien, verbeux et disert, émerveillait devant nous son auditoire par la simple énumération des branches de son savoir; il savait par cœur, disait-il, le Coran, la Sounna, et Sidi Khelil ben Ishaq, le plus fameux des jurisconsultes malékites; il connaissait encore les *oçoul el-fiqh,* les sources du droit musulman, qui sont, le Coran et les Hadits, l'*Ijma*, le recueil des décisions des docteurs de la foi et le *Qïas*, la logique, ou plutôt l'induction analogique.

Plus encore que les Rifs, les Djebala professent le culte des saints, et dans ce pays privilégié, les marabouts et les cheurfa sont innombrables. Les Beni Arous, les Beni Zeroual, par exemple, se disent descendants du Prophète; chez eux tout homme est chérif.

On a quelque peine à comprendre comment des Berbères peuvent établir leur filiation pour remonter jusqu'à Qoréich. Ils renient leur origine berbère et se prévalent de généalogies apocryphes qui leur donnent pour ancêtres les cheurfa hoseïniens et hasaniens réfugiés jadis chez les Berbères. La prophétie de Fatimat ez-Zohra s'est réalisée : « Chaque prophète a eu ses apôtres; les miens dans l'avenir seront les Berbères. On massacrera El-Hasan et El-Hoseïn; leurs enfants s'enfuiront au Maghrib et les Berbères seuls leur donneront asile[1]. »

Les plus grands saints des Djebala sont :

Abd es-Selam ben Mechich[2], le disciple de Abou Median, le patron et l'ancêtre des Beni Arous, inhumé sur le Djebel Alem ;

[1] *Nozhet el-Hadi*, éd. Houdas, p. 485.

[2] Dont la généalogie complète est : Abd es-Selam ben Mechich ben Abi Bekr ben Ali ben Horma ben Isa ben Sellam ben Mezouar ben Haïdara ben Mohammed ben Idris ben Idris ben Abd Allah ben el-Hasan ben el-Hasan ben Ali ben Ali Talib. — *Kitab el-Istiqça* ap. Mou-

Mouley bou Chta el-Khammar, patron des cavaliers, enterré sur le territoire de Fichtala ;

Sidi Allal el-Hammoumi, chez les Beni Zeroual, au village d'el-Mekraoui ;

Sidi Ahmed Zerrouk, dans la tribu d'el-Branès[1].

On m'a nommé dans l'ordre suivant, qui prétend être celui de leur importance numérique, les principales confréries représentées dans les Djebala :

Qadrïa, Touhama, Tidjanïa, Derqaoua, Zerroukia, Aïssaoua, Kettanïa [2], Djazoulia [3], Hamadcha, Heddaoua.

Le grand nombre des cheurfa et des marabouts, la ferveur de ces cultes locaux, amènent des rivalités entre les tribus trop ardentes à soutenir la supériorité des mérites et la préséance de leurs patrons. Cette pléthore entraîne aussi une dépréciation, une démonétisation du titre sacré de chérif. Dans les Djebala, comme à Fès et au Zerhoun où les drisiin pullulent, comme au Tafilelt, peuplé de cheurfa filali, comme chez les Medghara et dans la vallée de Reris, les descendants du Prophète et les marabouts ne jouissent d'aucune immunité, ni d'aucun prestige. On m'a conté dans la tribu de Slès, comme une aventure courante, l'assassinat de deux cheurfa. De même encore les Beni Messara et les Rzaoua attaquent et pillent les cheurfa d'Ouezzan ; ils se vantent de vendre un jour prochain les chérifas sur leurs marchés !

III. — BRABER

Division : Les Braber sont à peu près d'accord pour se répartir en trois groupements [4] :

Aït Idrassen, — orientaux.
Aït Oumalou, — occidentaux.
Aït Iafelman, — méridionaux.

Il faut ajouter à cette répartition : la tribu maraboutique des Aït Aïssa, et la tribu chérifienne des Aït Cherrouchen.

La répartition des tribus entre ces trois groupes est la suivante :

liéras. *Maroc Inconnu*, p. 175. Voir aussi la judicieuse critique de cette généalogie dans E. Doutté. *Les Marabouts*, p. 51.

[1] On y trouve aussi des saintes : telle cette Lella Mimouna qui vécut d'une existence érémitique et mourut en odeur de sainteté dans la tribu de Setta. On en cite quantité d'autres dont on ne prononce les noms qu'en leur accolant les épithètes de *mahboula*, chérie de Dieu, ou de *mouqarraba*, bénie de Dieu.

[2] Disciples de Si Mohammed ben Djâfar ben Idris el-Kettani, le jeune et célèbre docteur de la Djemâ d'el-Kerouiyin, auteur du Selouat el-Enfas.

[3] Disciples de l'imam Abou abd Allah el-Djazouli, auteur du Delaïl el-Kheirat.

[4] Je n'ai rencontré aucun Berbri capable d'énumérer les fractions de sa tribu ; à plus forte raison les Braber ignorent-ils leurs voisins. La présente liste ne peut qu'être très provisoire et perfectible.

Aït Idrassen :

73. Beni Mtir. } (Ces deux tribus, si éloignées,
74. Aït Aïach. } se disent sœurs.)
75. Mejjat.
76. Aït Ouafella.
77. Aït Ouallal.
78. Beni Ouaraïn.
79. Aït Ioussi.
80. Beni Alaham.
81. Beni Isliim.
82. Qassioua.
82 *bis*. Beni Mqout.
83. Beni Iazra.
83 *bis*. Beni Mekhalet.
84. Beni Sadden.
84 *bis*. Beni Ioub.
85. Beni Feqqout.
86. Riata.
86 *bis*. Beni Zelloul.

Aït Oumalou (Moualin ed-Del) :

87. Beni Mgild.
88. Zaïan.
89. Zemmour.
90. Zaër.
91. Beni Ahsen.
92. Chaouia.
93. Aït Ouarra.
94. Aït Chorman.
95. Aït Seri.
96. Aït Cheqqir (Ichqqiren).
97. Aït Iahmed.
98. Aït Ishaq.

Aït Iafelman :

99. Aït Izdeg.
100. Aït Merrad.
101. Aït Hadidou.
102. Aït Iahia.
103. Thodra.
104. Ferkla.
105. Aït Atta.

Chacune de ces tribus se fractionne ainsi qu'il suit :

Beni Mtir :

- Aït Ahmed (Hammed).
- Aït Ourtindi.
- Aït Ièkeddéren.
- Aït Bou Rouzzin.
- Aït Bou Bideman.
- Aït Harsalla.
- Aït Nàman.
- Aït Sliman.
- Aït Aïach.
- Aït Ouallal.

Ces fractions se subdivisent de la façon suivante :

Beni Mtir

Aït Bou Bideman :

- Aït Athman ou Daoud.
- Aït Amar Ioussef.
- Aït Mouger.
- Aït Ammar ou Saïd.
- Aït Alla.
- Aït Hassi ou Ali.
- Douar Mohammed Assou.
- Douar bou Chta ou Khassou.
- Douar Ali ou Genaoui.
- Douar Tahar el-Bellik.
- Douar Tahar Mohammed ou Abbou.
- Douar Aït Mohammed.
- Douar Qaïd el-Hadj Alilou.
- Douar Aït Merzoug.
- Aït Ali ou Ali.

Aït Harsalla qaïd Aïssa :

- Aït Moussa ou Ahou.
- Aït Hammou ou Daoud.
- Aït Sellou.

Aït Naman : (environ 400 tentes) qaïd Aïssa ou Brahim, qaïd Ahmed ben Mohammed.

- Douar Qaïd ben Ahmed el-Menaïni.
- Aït Amou.
- Aït Ioussef ou Athman.
- Douar Aït Hand.
- Aït Mençour.
- Aït Chàou.
- Aït Bouhou.
- Aït Adir.
- Aït Ioussef ou Hammou.
- Aït Mohammed.
- Aït Omar Iouchcho.
- Aït Aïssa ou Brahim.

Beni Mtir

Aït Naman : (environ 400 tentes) qaïd Aïssa ou Brahim, qaïd Ahmed ben Mohammed.

- Aït Hand ou Hassen.
- Aït Hassi ou Chaïb.
- Aït el-Hassen Ioussef.
- Aït el-Hassen ou Omar.
- Aït Moussa.
- Aït Saïd.

Aït Ièkeddéren : 4 qaïds, environ 130 chevaux, qaïd principal Abd el-Ouahad ben Ioussef.

- Aït Ioussef bou Fchir.
- Aït Omar ou Athman.
- Aït Ali.
- Aït Saïd ou Athman.
- Aït Iahia ou Hassen.
- Aït el-Hadj.
- Qaçba bou Fekran.
- Qaçba el-Hajeb.

Aït bou Rouzzin :

- Aït Qmâchin.
- Aït bou Hofra.
- Aït Omar.
- Aït Alla.
- Aït Chàou.

Aït Aïach : répartis en tirremts qui sont situés sur l'Assif Anzgemir, du col de Tendouf au confluent de l'oued Mlouïa.

Aït Aïach

- Tamalout (frontière des Aït Aïach et des Aït Iahia ou Ioussef).
- Saïda bou Moussa.
- Aït Ahmed.
- Aït ben Ichchou.
- Aqqa el-Aïn.
- Aït Ammar ou Iqqo.
- Aït Sidi Ammar.
- Aït Amrar.
- Sidi Mouley el-Màti.
- Sidi Hennini.
- Aït Ali ou Ioussef.
- Tafarrat.
- Tabenaïssat.
- Aït Bouhou Khenchouch.
- Aït Athman ou Ali.
- Aït Ali ou Ahmed.
- Aït Tourecht.
- Aït ben Ali.
- Tadjit.

Aït Ouafella : fraction détachée des Aït Izdeg.

Aït Ouafella
- Aït Alla :
  - Aït Alla.
  - Iahenchich.
  - Aït Ali ou Moussa.
  - Aït Ammar.
  - Aït Rahou.
- Aït Mbarek :
  - Aït Abi.
  - Aït Moussa.
  - Aït ben Hassein.

Beni Ouaraïn : se divisent en deux groupes :

Beni Ouaraïn Chergiin
- Beni Jlidassen :
  - Beni Bou Nçer.
  - Beni Aziz.
  - Beni Bahr.
  - Beni Mençour.
  - Beni bou Hassen.
  - Tekhiamin.
- Aïn Teida :
  - Tammest.
  - Qamria.
  - Beni Damal.
  - Meichat.
  - Ahel Smio.
  - El-Genenda.
- Ahel el-Thoulout:
  - Aït Hamidit.
  - Aït el-Arbi (sur l'oued Melilo).
  - Beni Khiar (montagne).
  - Aït Hammed —
  - Beni Achouch —
  - Beni Khiar (plaine).
  - Aït ben Abbou —
  - Aït Ouigsar —
  - Aït el-Idout (montagne).
  - Aït Mohammed ou Ioussef.

Beni Ouaraïn Rarbiin

- Oulad Ali Zerarda.
- Beni Merlid.
- Oulad Açou.
- Oulad Ali.
- Beni Zehna.
- Oulad ben Ali.
- Beni Mqout.
- Mrila (fraction des beni Iazra incorporée dans les Beni Ouaraïn).
- Aït Cherrouchen (fraction de la tribu des Aït Cherrouchen émigrée chez les Beni Ouaraïn).
- Aït Rebàa.
- Aït Ammar.
- Beni Qassem.
- Beni bou Zert.

Aït Ioussi : qaïd Omar el-Ioussi.

Aït Ioussi

- Rerraba.
- Aït Helli.
- Aït Messaoud.
- Aït Lalla Mìmouna (Cheurfa).
- Beni Hamda.

Beni Isliim :

Beni Isliim

- Aït Baza.
- Aït bou el-Man.
- Aït Gafir.
- Aït el-Hassen.

Beni Alaham :

Beni Alaham

Idrassen :	El-Merabtin. Mediouna. Aït el-Hadj. Ouglît. Ahel ed-Deir.
Aït Ali ou Meimoun :	Taourirt. Mechqara. Aït Rahou. Beni Msabil.
Aït el-Hassen ou Mìmoun :	Aït el-Khazi. Aït Razzou.

Beni Iazra :

Beni Iazra

- Mternara :
  - Ahel el-Oued.
  - Ahel ed-Dar.
  - Mternara.
- El-Menzel :
  - El-Qelàa.
  - El-Qaçba.
- Beni Sourat :
  - Oulad Mbarek.
  - Oulad Dimerian.
  - Aïn Betha (Beïta).
  - Oulad Mkadir.
  - Dar Haqqoun.
- Terrout :
  - Mellaha.
  - Tarit.

Risran incorporé aux Beni Ouaraïn :

- Risran :
  - Mrila.
  - Hermounou.

Riata : se disent Arabes mais sont des Braber arabisés :

Riata

- Beni Bou Iahmed.
- Beni Bou Qitoun.
- Beni Oujjan.
- Ahel el-Oued.
- Beni Mgaça.
- Mterkat.
- Beni Senan (Djebel Tazekka).
- Ahel Tahar.
- Mgaça.
- Ahel ed-Doula (montagnards demeurés Braber).

Beni Sadden : 4000 chevaux ; 3 qaïds.

Beni Sadden

- Aït Ammar.
- Hamouden.
- Aït Hamadan.

Beni Mgild :

Beni Mgild

- Reklaoun (Aït Feska) :
  - Aït Alla.
  - Aït Hammou ou Bouhou.
  - Aït Feska.
  - Aït Iahya ou Alla.
  - Aït Qessou ou Haddou.
  - Rarbia (Irarbiin).
  - Aït Moussa ou Iahia.
  - Aït Athman.
  - Aït Bouhou ou Ichchou.

- **Beni Mgild**
  - Aït Moulli (Aït Abdi) :
    - Aït Meroul . . . . } habitent l'été les pentes du Ari Haïan.
    - Aït Mohammed ou Hossein. }
    - Aït Ouahi . . . . }
    - Aït Arfa.
    - Aït Omar ou Ali.
    - Aït Bessou.
    - Aït Rahou ou Ali.
    - Aït ben Iaqoub.
    - Aït ben Hossein.
    - Aït bou Atia.
    - Aït Qessou.
    - Aït Iahia ou Ioussef.
    - Aït Mohammed ou Athman.
    - Aït Hossein ou Mohammed.
    - Aït Abdi.
    - Aït Menesfa.
    - Aït Messaoud.
  - Ahel Mlouïa :
    - Aït Gader (Imgader).
    - Aït Ali ou Ranem.
    - Aït Iaqoub ou Ichchou.
    - Aït Brahim.
    - Aït Iahia ou Abi.
    - Aït Lias.
    - Aït Ahmed ou Nasa.
    - Aït Sidi Moussa.
    - Chouaoul.
    - Aït Hammed ou Hammou.
  - Aït bou Giman :
    - Aït Iahia ou Hossein.
    - Aït Moussa ou Ali.
    - Aït Omar ou Hossein.
    - Aït Messaoud.
    - Aït Ouahi ou Hakki.
    - Aït Zid.
    - Aït Hammou ou Hakki.
    - Aït ou Chérif.

Aït Izdeg :

- **Aït Izdeg**
  - Oued Outad :
    - Aït Fergan.
    - Aït Moussa ou Ali.
    - Aït Iahia ou Khlifa.
    - Aït Moummou.

Aït Izdeg	Oued Ziz:	Haute vallée de Ziz. Gers. Tiallalin. El-Kheneg. Oçar es-Souk.

Cours de l'Oued Outad-Aït-Izdeg.

A) Une branche a pour source l'*Arbalou Tattiouen* dans le Ari Aïach (de cette même source sort l'Oued Ziz qui coule vers le Sud) et passe à :

Tattiouen.		Rive droite.
Aït Hahou.		—
Oçabi Flilo.	Aït Moussa ou Ali	—
	Aït Iahia ou Khlifa	—
Berrom (Aït Haddidou).		—

B) L'autre branche sort de l'Aïoun Sidi Aïssa dans le col de *Merzi Doqqi,* au Kef el-Mouch près de la zaouia de Sidi Hamza et passe à :

Teçouit (Aït Cherrouchen).	Rive droite.
Teçouit (Aït S[i] Hamza, merabtin).	—
Acellin (Aït Iahia ou Khlifa).	—
Aït Ouahi (Aït Ouafella).	—
Oçar el-Kebir (Aït Ouafella).	—
Irermjiouin (Aït Fergan).	—
Confluent à Tabennatout (Aït Moummou).	

C) Semmoura (Aït Hahou). Rive gauche.

Teskat (Aït Merrad) loin dans l'Ouest.
Bou Zemlan (Aït Fergan). Rive gauche.
Takit (Aït Tedrat, merabtin). —
Tamousa ou Alit (Aït Moussa ou Ali). —
Oçar el-Kebir (Aït Moussa ou Ali) marché réputé. Rive gauche.
Tachouit (Aït Moummou).
Oçar Si Habib bel Mati (Azib d'un chérif), loin de l'Oued. Rive gauche.
Gérouan (Azib), loin de l'oued. Rive gauche.
Tajellilit — — —
Tamejoult — — —

Aït Hadidou : Quelques Qçour au Nord du Haut-Atlas, les autres sur les pentes Sud et dans la haute vallée de l'Oued Ziz.

Aït Hadidou

- Aït Iaqoub.
- Aït Brahim.
- Aït Amr.
- Ait Iazra.
- Aït Ali ou Iqqo.
- Aït Ouizert.
- Aït Ouzellef.
- Aït Saïd ou Haddou.

Aït Merrad :

Aït Merrad

Amtrous :	Aït Hani. Aït Sidi bou Iaqoub. Aït Sidi Mohand ou Ioussef. Aït Daoud ou Hezi.
Semgat :	Aït Brahim. Aït bou Izem. Aït Ioub. Aït Ouahi. Aït Mesri.

Ferkla :

Ferkla

- Aït Khlifa.
- Aït Azem.
- Aït Iazra.

Thodra :

Thodra

- Aït Qenad.
- Aït Çaleh.

Aït Cherrouchen : Braber arabisés, Cheurfa nomades dont l'habitat s'étend sur la rive droite de la Mlouïa, entre le territoire des Beni Gil et Douiret es-Sebàa.

Aït Cherrouchen

- Aït Haïoun.
- Aït Hammou.
- Aït ben Ouadfid.
- Aït ben Founas.
- Oulad en-Naçer.
- Oulad Ahmed ou ben Achour.
- Ahel Tedmaïa.

Aït Sidi Ali, Cheurfa sédentaires incorporés aux Beni Ouaraïn :

Oulad Sidi Mohammed Sebàa (ou Sebah).

Oulad Sidi Mîmoun.

OUIZERT (Arabes) :

OUIZERT

- Oulad Khaoua :
  - Oulad Daho.
  - Oulad Mençour.
  - El-Hachelfa.
  - Lhoumel.

MISOUR (Arabes) :

MISOUR

- Oulad Abbad :
  - Oulad bou Zian. *1 Qaçba.*
  - Oulad Sliman. —
  - Oulad Çrir. —
  - Oulad Sidi bou Taïeb. *4 Qaçba* (merabtin).
  - Oulad Sidi bou Alem. *1 Qaçba* (cheurfa).
  - Igli. *1 Qaçba.*
  - Oulad bou Hofra (*qaçba isolée*), en amont.

OUTAD OULAD EL-HADJ (Arabes) :

OUTAD OULAD EL-HADJ

- Oulad ben Abd el-Kerim : *3 Qaçbas.*
  - Oulad Ali ben Dahman.
  - Oulad Mbarek.
  - Oulad ba Rahou.
- Oulad Mellouk : *3 Qaçbas.*
  - Kouchma.
  - Oulad en-Nemir.
  - Oulad en-Nfiça,
- Ahel Outad : *1 Qaçba.*
  - Asdouter.
  - Oulad Hammou.
  - Oulad Mohammed es-Çrir.
- Oulad Sidi Abd el-Ouahd (merabtin). *1 Qaçba.*
- Oulad Sidi Mbarek el-Kandisi (de Kenadsa). *1 Qaçba.*
- Oulad Sidi Iaqoub ben Eshal. *1 Qaçba.*
- Qechacha. *1 Qaçba.*

TISSAF. Oasis des Oulad Sidi Aïssa (Arabes) :

- Oulad Sidi Mhammed.
- Ahel Zaouia.
- Ahel Aïouch.

ALMIS Marmoucha (Braber).

- Aït Smah.

TIOUANT (600 feux, Arabes berberisés) :

- Oulad Ouahian.
- Oulad Bahnoun
- Oulad Hammou.
- Oulad S[i] Aïssa.

Tirnest (700 feux, Arabes) :

Oulad el-Hassein.
Keraker.
Oulad ben Gasim.

Reggou (300 feux, Arabes berbérisés) :

Oulad Daoud. } fouqani.
Oulad Aïd.
Oulad Abd el-Moumen. } sefelani.
Oulad Sidi Moussa.
Oulad bou Knif.
Oulad Sidi Abd Allah el-Mahjoub.

Meïtar (Arabes) :

Oulad Sidi bou Iaqoub, 300 fusils.

Feqqous (Arabes) :

El-Euchran, 300 fusils.
Oulad Sidi bou Iaqoub.

El-Arjan (Arabes) :

Oulad Aïd.
Oulad el-Mir.
Oulad Mouha bein Abeïd.
Oulad bou Cherifa.

Rekkam (nomades Arabes) :

Oulad el-Hadj.
El-Bekaïs.
Toual.

Haouara :

Haouara
Agersif : Atemna. Oulad Messaoud. Zergan.
Oulad Hammou ou Moussa.
Oued Msoun. Oulad Sedira.

Renseignements politiques. — Le pays des Braber est Bled es-Siba.

Le Maghzen a lutté de tout temps contre les tribus qui entourent Fès, et celles dont les territoires sont traversés par les grandes voies commerciales : Meknès-Tafilelt, Meknès-Merrakech, Fès-Rbat, Fès-Tafilelt, Fès-Oujda. Sa politique consiste soit à entretenir des postes sur les routes à garder (Çefrou, Azrou, Oçabi ech-Cheurfa, Outad Oulad el-Hadj, Taza) ; soit à fournir des subsides aux

chefs des tribus (Hammou ez-Zaïani, Omar el-Ioussi), ou à certaines fractions des tribus (Aït Ièkeddéren, Bou Rouzzin).

Outre ces précautions militaires et pécuniaires le Maghzen entretient chez les Braber des agents secrets qui le renseignent sur l'état du pays. Ces agents sont, pour la plupart, des marabouts et des cheurfa. Le Sultan se sert de leur influence pour entretenir les Braber dans ce continuel état de guerre intestine qui les rend incapables de toute cohésion, et partant de toute action contre l'empire chérifien.

Les tribus les plus fermées au Maghzen sont : les Riata, les Beni Ouaraïn, les Zaër, les Aït Seri.

La tribu la plus forte et la plus étendue est celle des Beni Ouaraïn qui possède de dix à douze mille fusils. Après elle vient la tribu des Beni Mgild qui en possède de huit à dix mille.

L'administration intérieure des tribus est, à peu de détails près, la même chez les Braber que chez les Berbères du Nord. Chaque douar a son chef, chaque fraction sa djemàa, chaque tribu nomme un ou plusieurs amrars.

Les Beni Mtir, Beni Mgild, Zaïan, Oulad el-Hadj, Aït Ioussi, ont des qaïds berbères investis ou reconnus par le Sultan.

Renseignements religieux. — L'ignorance et l'indifférence religieuses des Braber de l'Atlas est proverbiale. Leurs voisins arabes disent d'eux :

« Ils font leurs ablutions avec du sable et récitent la chehada en tamazirt[1] ! »

Ils n'entendent rien au Coran, ni aux prières ; leur religion se borne aux pratiques du culte extérieur. Ils sont inaccessibles aux doctrines des confréries spiritualistes ou mystiques.

Les jongleries, les prodiges des thaumaturges, les extases des théosophes, les laissent étonnés, mais insouciants. Ils ne comprennent pas l'arabe et toutes ces mômeries ne sont pour eux, suivant l'irrévérencieuse expression d'un Beni Mgild, que « des diableries ! »

Les Braber sont superstitieux. Ils ont une vénération très grande pour leurs marabouts locaux dont le pouvoir spirituel est souvent doublé d'un pouvoir temporel illimité.

Les Derqaoua et les Thouama sont nombreux.

Les Tidjanïa, les Chikhïa ont quelques adeptes.

Les Naceria[2] font beaucoup de propagande dans le Sud-Ouest. De même les Kounta[3] et les Kerzazia[4] dans le Sud-Est.

[1] Plusieurs Braber nous ont parlé de traductions du Coran en tamazirt, nous n'en avons jamais vu aucune ; de même que nous n'avons jamais rencontré un Berbère marocain sachant écrire le Tamazirt.

[2] Disciples de Mohammed ben Nacer ed-Draoui, dont le chef actuel Sidi Mohammed ou Bou Bekr étend son autorité jusque chez les Maures. Il aurait des zaouias à Tichît, à Chengît, à Smara, à Oualata, à Araouan.

[3] Reçoivent leur mot d'ordre de la zaouia de Kounta dans le Touat.

[4] Disciples du chérif Mouley Kerzaz, apôtre du Gourara.

IV. — SOUS

Division : Nous diviserons arbitrairement le bassin de l'oued Sous en deux parties : 1° le Ras el-Oued, en amont de Taroudant; 2° la vallée en aval de Taroudant. Les tribus qui habitent ces régions sont :

Ras el-Oued (Oued Sous de son origine à Taroudant) :

- Oulad bou Reis.
- El-Menaba.
- Tiout.
- Er-Razan.
- Aït bou Bekr.
- Aït Iggas.

Taroudant :

- Roudani.

Les tribus riveraines de l'oued Sous entre Taroudant et la mer sont : les Houara (deux rives), les Mesgina (rive droite), les Ksima (deux rives), les Chtouka (rive gauche).

Houara :

Ces tribus se fractionnent de la façon suivante :

Houara :
- Kfiffat.
- Aït Khoureis (ou Koura).
- Oulad Saïd.
- El-Gerdan.
- Oulad Hassein.
- Oulad Ali.
- Oulad Kerroun.
- El-Hafraïa.
- Oulad Daho.
- Homerin.

Ksima :

Ksima :
- Aït Moussa.
- Bou Soud.
- Aït Baha.
- Aït Melloul.
- El-Mzar.
- El-Qaçba Tahar.
- Imseggen.
- Tarrast.
- Ed-Dechra.
- Bou Serga.

Chitouka :

Chtouka:
- Sandala.
- Assad.
- Ida ou Mennou.
- Ida ou Mhammed.
- Aït Baha.
- Aït Amira.
- Aït Allel.
- Meched.
- Aït Boukko.
- Aït bou Taïeb.
- Aït bou Lefàa.
- Aït ou Mrabet.
- Iznika.
- Aït Millek.
- Aït Itagouan.
- Aït Ahmed.
- Aït Moussa.
- Aït oued Rinn.
- Aït Amr.
- Ida ou Bouzia.
- Ida ou Garrad.
- Aït Iaza.
- Aït Khoureïs.
- Ikouneka.
- Aït Mzar.

Administration. — Le Sous comptait autrefois 70 qaïds environ, autant que de tribus. A la suite des dernières campagnes, ces qaïds ont été emprisonnés ou tués; ceux qui restent ont conservé le titre sans plus avoir aucune autorité.

Actuellement, le Sous est aux mains de trois grands qaïds : le qaïd Taïeb el-Goundafi, résidant à Qaçba Goundafa, dans le col du même nom ; le bacha Hammou, gouverneur de Taroudant ; le qaïd Si Saïd el-Gellouli, résidant à Tiznit. Le qaïd El-Mtougi gouverne le territoire sur lequel s'ouvre le col d'Ameskhout. On m'a nommé 3 qaïds qui gouverneraient dans le Ras el-Oued : qaïd Chebani, qaïd Haïda Nommeïs, qaïd El-Hadj Driss.

Renseignements politiques [1]. — Les Soussi sont très ignorants de leur histoire. Leurs plus lointains souvenirs remontent à la conquête de leur pays par *Mouley er-Rechid* (1670).

[1] Ces notes sur le Sous datent de 1900.

Sous le grand règne de son successeur, *Mouley Ismaïl,* le Sous demeura Bled el-Maghzen, pays soumis (1672-1727).

Il reconquit en partie son indépendance sous les règnes troublés de ses successeurs, *My. Ahmed*, *My. Abd Allah* (frères de My. Ismaïl) et *My. Sidi Mohammed* (fils de My. Abd Allah), qui régna de 1757 à 1790.

My. Sliman (1790-1822) parcourut la vallée de l'oued Sous; on montre encore, auprès de la medersa de Sidi Ahmed ou Hammou, l'emplacement de sa tente.

My. Abd er-Rahman (1822-1859), neveu et successeur de My. Sliman, accaparé par ses guerres au Nord de son empire (Isly, 1844), négligea le Sous.

Sidi Mohammed, son fils, lui succéda (1859-1873); il envoya son fils faire campagne dans le Sous. Ce fils qui devait être son successeur — *My. El-Hassen* — parcourut le pays et vint se heurter, au Sud de Tiznit, au tout-puissant chef de la zaouia de Sidi Ahmed ou Mousa, le chikh Sidi Hossein ou Hachem qui l'arrêta[1].

Devenu Sultan, en 1873, *My. El-Hassen* songea à reprendre sa campagne dans le Sous. Le résultat de sa première expédition avait été peu satisfaisant; les tribus, un instant soumises, s'étaient révoltées aussitôt après son départ.

En 1882, il réalisa son projet et vint jusqu'à Tiznit. Il conquit le pays non sans de grandes difficultés, et Sidi Hossein se déclara son vassal.

Depuis lors, le Sous est Bled el-Maghzen et paye l'impôt. Mais le Tazeroualt s'est révolté en 1896 à l'instigation du fils de Sidi Hossein.

Le Sultan, M . Abd el-Aziz, qui a succédé à son père My. El-Hassen, était trop jeune pour se mettre à la tête de ses troupes; le commandement de l'expédition fut donné au qaïd Si Saïd el-Gellouli, qaïd du Haha.

Le qaïd a franchi l'oued Sous, battu les tribus révoltées sur le territoire des Oulad Daho, Aït Boukko, Oulad Allel, Aït Millek, Ida ou Guerchmout; il a son quartier général, à l'heure actuelle (novembre 1899), à Tiznit, sur le territoire des Aït bou Amran. Ses contingents les plus avancés sont au Sud, vers Aougilmin[2], sur la rive gauche de l'oued Noun, et, à l'Est, vers Ifran, au contact avec les Aït Imejjat. Lors de mon passage, on ne se battait pas; des négociations étaient engagées et les gens du qaïd laissaient entendre que Si Saïd el-Gellouli traînait les choses en longueur dans le but de prolonger la situation, très avantageuse pour ses intérêts, de chef d'une colonne victorieuse, hors de la portée du Maghzen[3].

[1] Le territoire indépendant de Sidi Hossein ou Hachem fut fondé par les descendants du marabout Sidi Ahmed ou Mousa et surtout par Sidi Ali bou Dmia et Sidi Hachem, sous le règne de Mouley Sliman; on le nomme Tazeroualt. Les Soussi racontent que le pays est riche et peuplé. Les villes, dont ils vantent la prospérité, sont : Iler, Ifran, Aougilmin et Zaouia Sidi Ahmed ou Moussa.

[2] Les tribus sur le territoire desquelles est situé Aougilmin, sont : les Zouafid, les Aït Moussa ou Ali, les Aït Boho et les Aït Oussa; il faut de 3 à 5 jours pour aller de Tiznit Aougelmin.

[3] Depuis lors le qaïd el-Gellouli a été relevé de son commandement et a pris part au dernier pèlerinage à la Mecque.

Renseignements religieux. — Tout a été dit sur la situation religieuse dans ce Sud-Ouest marocain. Le Sous, l'Oued Noun, l'Oued Dra, la Seguiet el-Hamra, ont été le berceau du mouvement de renaissance et de réforme qui rénova l'Islam au xvi[e] siècle.

De nos jours ce foyer religieux s'est attiédi, mais il reste encore trois centres dont l'action s'étend sur le monde musulman tout entier :

La zaouia de Sidi Ahmed ou Mousa, dans le Tazeroualt, où le marabout Hoseïn ou Hachem professe les doctrines de Sidi abd el-Qader el-Djilani ;

La zaouia de Tameghout, dans le bassin de l'Oued Dra, où Sidi Mohammed ou Bou Bekr, continue l'enseignement de Mohammed ben Nacer ;

La zaouia de Chengit, où le chîkh Ma el-Aïnin, fils aîné et successeur du chîkh Fadel, prêche les théories des Fadelia. Ses frères ont fondé des zaouias : chîkh Lamin à Smara ; chîkh Saad Bou à Touazik, dans l'Agan ; chîkh Sidi el-Kheir à Dar Salam, dans le Hodh.

II

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES [1]

Les observations astronomiques du Rif ont été réduites par M. P. de Vanssay, ingénieur hydrographe, attaché au Service hydrographique de la Marine;

Celles des Braber ont été réduites par MM. de Villedeuil et E. Hasse, calculateurs au Service géographique de l'Armée.

Ces observations ont été faites au sextant. (N° 2 054 de chez Hurlimann).

L'heure a été transportée au moyen de trois montres de torpilleur. (N°s 97, 98, 99 de chez Fournier.)

Les opérations ont été souvent faites dans de mauvaises conditions, celles du Rif en particulier. Il a fallu opérer de nuit, observer les étoiles à l'horizon artificiel, lire le vernier à la lumière, noter l'heure sans aide...

Quelques-uns des résultats ainsi obtenus sont en contradiction avec les indications de l'itinéraire et les recoupements à la boussole; on les a marqués d'un astérisque dans le tableau des positions géographiques.

NOTE

SUR LA DÉTERMINATION DE L'HEURE DE TANGER AU COURS DU VOYAGE

Les trois chronomètres dont disposait l'observateur ont été comparés régulièrement tous les jours, de telle sorte qu'il a été constamment possible de ramener les observations, invariablement faites sur le chronomètre 99, aux temps qui eussent été notés sur l'un des deux autres chronomètres.

D'autre part, on constate, entre le 3 et le 4 mai, pendant le trajet

[1] Les positions déterminées astronomiquement sont signalées sur la carte par des points rouges.

Berrian-Qçarel-Kébir, un saut dans les comparaisons des chronomètres 97-99, sans doute dû à une chute du porteur. Mais les comparaisons des chronomètres 97 et 98 sont très satisfaisantes, de telle sorte qu'on est en droit de conclure que le 99 a seul subi un saut.

Plus tard, le 17 mai, le chronomètre 97 s'est arrêté et a été remis immédiatement en marche.

Enfin, le 6 septembre, au cours du trajet Berrian-Tanger, le porteur des chronomètres a encore fait une chute qui révèle dans les comparaisons 97-99 et 97-98 un saut certain. Or, si l'on forme les comparaisons 98-99, on trouve :

Le 5 (4 heures, matin)	$18^m,37^s,6$	$8^s,8$ en 22 heures.
Le 6 (2 — —)	$18^m,46^s,6$	
Chute		$6^s,4$ en 31 —
Le 7 (9 — —)	$18^m,52^s,8$	$8,^s0$ en 22 —
Le 8 (7 — —)	$19^m, 0^s,8$	

Il est dès lors bien certain que la chute des chronomètres a été sans effet sur les chronomètres 98 et 99, ou qu'elle n'a produit qu'un effet à peu près insignifiant, car il serait bien invraisemblable qu'elle ait provoqué des sauts identiques sur les deux instruments.

Pour ces diverses raisons, on a été conduit à adopter le chronomètre 98 comme chronomètre étalon, et on a ramené toutes les observations à ce chronomètre.

On sait, par les relevés des carnets, qu'il n'a subi aucun arrêt ; on a admis qu'il n'avait subi aucun saut pendant le voyage, ce qui paraît résulter des comparaisons. Enfin on a également admis, mais cette fois sans moyen de contrôle, même relatif, que sa marche avait été constante pendant la durée du voyage.

Pour déterminer cette marche, on ne disposait que des observations faites à Tanger au départ et à l'arrivée. Au départ, on avait deux groupes de pointés sur les étoiles, faits les 27 et 29 avril, et deux observations du soleil du 1er mai, l'une bord supérieur, l'autre bord inférieur. On a éliminé ces deux dernières observations, à cause de la difficulté particulière que présente l'observation du bord du soleil. La précision de ces dernières observations est bien inférieure à celle des pointés d'étoile.

Des deux groupes de pointés d'étoile on pouvait déduire une marche journalière d'environ — $2^s,5$.

En comparant la correction du chronomètre 98, obtenue à Tanger, au retour, le 8 septembre, avec la moyenne des corrections trouvées en avril, on a pu obtenir une marche moyenne qui s'élève à — $1^s,0414$.

Ce nombre a paru devoir être admis, attendu que la valeur obtenue en mai comporte facilement une incertitude de $\pm$ $1^s,5$. On l'a donc employé pour déterminer l'heure de Tanger, au cours du voyage, et par suite les longitudes.

TABLEAU DES COMPARAISONS (VOYAGE DANS LE RIF)

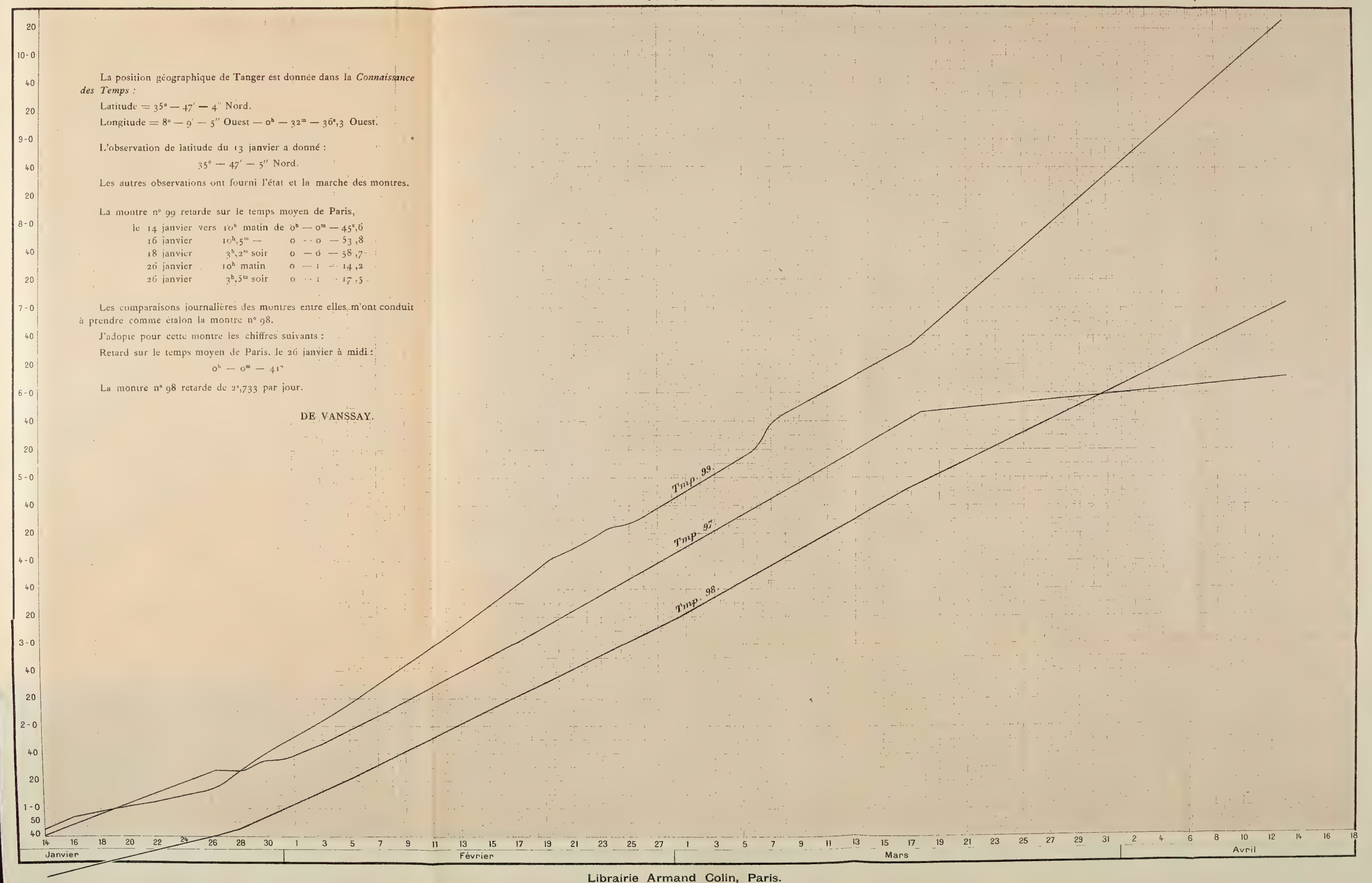
LOCALITÉS	DATES	HEURES des comparaisons.	COMPARAISONS Chronomètres. 98—99	Chronomètres. 98—97	CALCUL des chronomètres. 99—97	OBSERVATIONS
		Matin.				
Tanger.	13 janv.	7 h.	34s,6	26s,6	8s,0	
—	14	«	36 ,4	31 ,2	5 ,2	
—	15	«	38 ,8	33	5 ,8	
—	16	«	40 ,2	35 ,2	5 ,0	
—	17	«	40 ,2	36 ,2	4 ,0	
—	18	«	39 ,6	37 ,6	2 ,0	
—	19	«	39 ,2	39 ,3	0 ,1	
—	20	«	37 ,2	41 ,2	4 ,0	
—	21	«	35	41 ,8	6 ,8	
—	22	«	33 ,8	42 ,8	9 ,0	
—	23	«	34 ,4	42 ,4	8 ,0	
—	24	«	32 ,2	42 ,8	10 ,6	
—	25	«	33 ,4	43 ,6	10 ,2	
—	26	«	34 ,2	42 ,2	8 ,0	
—	27	«	36 ,2	45 ,4	9 ,2	
Berrian.	28	5 h.	42 ,2	43	0 ,8	
Qçar el-Kebir.	29	«	45 ,2	41 ,2	4 ,0	
—	30	7 h.	46 ,4	42 ,4	4 ,0	
Ouezzan.	31	«	52 ,4	37	15 ,4	
—	1er février	8 h.	50 ,2	34 ,8	15 ,4	
—	2	7 h.	50 ,8	33 ,8	17 ,0	
—	3	«	50 ,2	34	16 ,2	
—	4	«	52 ,4	35 ,2	17 ,2	
Seifroul.	5	5 h.	54 ,4	32 ,6	21 ,8	
Village d'Ould ba Mohammed.	6	«	1m,00s,2	28 ,4	31 ,8	
Village de Bou Chta ben Boughdad	7	«	1 ,00 ,4	26 ,8	33 ,6	
Fès.	8	7 h.	1 , 3 ,4	23 ,8	39 ,6	
—	9	8 h.	1 , 4 ,2	24 ,6	39 ,6	
—	10	9 h.	1 , 6 ,6	25 ,2	41 ,4	
—	11	8 h.	1 , 9 ,8	28 ,6	41 ,2	
—	12	9 h.	1 ,12 ,8	31 ,6	41 ,2	
—	13	9 h.	1 ,15 ,6	33 ,8	41 ,8	
—	14	9 h.	1 ,15 ,8	34 ,4	41 ,4	
—	15	9 h.	1 ,17 ,6	35 ,4	42 ,2	
—	16	9 h.	1 ,18 ,2	36 ,2	42 ,0	
—	17	9 h.	1 ,20 ,4	38 ,2	42 ,2	
—	18	9 h. 30	1 ,19 ,6	36 ,2	43 ,4	
—	19	10 h.	1 ,20 ,4	37	43 ,4	
—	20	10 h.	1 ,29 ,2	38 ,6	50 ,6	
—	21	9 h.	1 ,32	41	51 ,0	
—	22	8 h. 30	1 ,33 ,2	42 ,6	50 ,6	
-	23	8 h.	1 ,33 ,6	44	49 ,6	
—	24	8 h.	1 ,32 ,2	42 ,4	49 ,8	
-	25	8 h.	1 ,31 ,2	43 ,6	47 ,6	
—	26	8 h.	45	0	45 ,0	Arrêt du chrono. 98.
—	27	8 h.	43 ,6	0 ,6	43 ,0	
	28	9 h.	44	1 ,6	42 ,4	
—	1er mars	8 h.	46 ,2	4	42 ,2	
—	2	8 h.	45 ,4	4 ,4	41 ,0	
—	3	9 h.	45 ,2	5	40 ,2	
—	4	9 h.	46 ,6	6 ,6	40,0	

LOCALITÉS	DATES	HEURES des comparaisons.	COMPARAISONS Chronomètres. 98–99	Chronomètres. 98–97	CALCUL des chronomètres. 99–97	OBSERVATIONS
		Matin.				
Fès.	5	10 h.	48^s,2	7 ,4	40^s,8	
—	6	7 h.	49 ,2	8 ,4	40 ,8	
—	7	7 h.	59 ,6	5 ,2	54 ,4	
—	8	7 h.	59 ,2	3 ,2	56 ,0	
—	9	7 h.	1^m,00 ,6	4 ,6	56 ,0	
—	10	8 h.	59 ,6	4 ,2	54 ,4	
—	11	8 h.	1 ,00 ,2	4 ,6	55 ,6	
—	12	7 h.	58 ,6	4 ,6	54 ,0	
—	13	7 h.	58 ,4	5 ,6	52 ,8	
—	14	7 h.	56 ,4	6	50 ,4	
—	15	8 h.	55 ,4	6 ,4	49 ,0	
—	16	6 h.	57 ,8	5 ,6	52 ,2	
Oued Inaoun.	17	5 h.	55	4 ,8	50 ,2	
Çoumâa Mgerja.	18	6 h.	58 ,8	4	54 ,8	
—	19	6 h.	1^m, 1^s	— 5	66 ,0	
—	20	6 h.	1 ,15	— 7	82 ,0	
—	21	5 h.	1 ,21 ,4	— 11 ,2	1^m,32 ,6	
Meneila Tsoul.	22	5 h.	1 ,26	11 ,8	1 ,37 ,8	
Beni Ouriarel.	23	5 h.	1 ,31	— 15	1 ,46 ,0	
Chaouia.	24	5 h.	1 ,34 ,4	— 16 ,4	1 ,50 ,8	
Hadria.	25	5 h.	1 ,38 ,6	— 20 ,8	1 ,59 ,4	
Lemtalça.	26	5 h.	1 ,44 ,2	— 25 ,8	2 ,10 ,0	
Qaçba Selouen.	27	5 h.	1 ,48 ,6	— 30 ,6	2 ,19 ,2	
—	28	5 h.	1 ,51 ,4	— 31 ,4	2 ,22 ,8	
Qaçba Djenada.	29	6 h.	1 ,51	— 37 ,4	2 ,28 ,4	
—	30	6 h.	1 ,54 ,2	— 37 ,2	2 ,31 ,4	
—	31	7 h.	1 ,58 ,6	— 42 ,6	2 ,41 ,2	
—	1er avril	5 h.	1 ,59 ,2	— 48 ,2	2 ,47 ,4	
Beni Saïd.	2	2 h.	2 , 2	— 48 ,4	2 ,50 ,4	
Beni Oulichchek.	3	4 h.	2 , 3 ,6	— 55 ,4	2 ,59 ,0	
Beni Ouriarel.	4	4 h.	2 , 4 ,2	— 59 ,2	3 , 3 ,4	
Snada.	5	5 h.	2 , 8 ,2	— 1′ 5 ,2	3 ,13 ,4	
—	6	5 h.	2 ,16	— 1′ 6 ,2	3 ,22 ,2	
Zaouia Taffah.	7	5 h.	2 ,22 ,2	— 1′ 9 ,4	3 ,31 ,6	
Taffraout.	8	3 h.	2 ,26 ,8	— 1′12 ,6	3 ,39 ,4	
Bou Adel.	9	4 h.	2 ,27 ,8	— 1′20 ,2	3 ,48 ,0	
Hiaïna.	10	4 h.	2 ,31	— 1′23 ,6	3 ,54 ,6	
Fichtala.	11	4 h.	2 ,32 ,4	— 1′29 ,4	4 , 1 ,8	
Beni Messara.	12	3 h.	2 ,35 ,8	— 1′32 ,6	4 , 8 ,4	
Ouezzan.	13	5 h.	2 ,35 ,8	— 1′36 ,4	4 ,12 ,2	
—	14	5 h.	2 ,37 ,2	— 1′35 ,4	4 ,12 ,6	
Qçar el Kebir.	15	6 h.	2 ,42	— 1′37 ,4	4 ,19 ,4	
—	16	5 h.	2 ,43 ,6	— 1′35 ,4	4 ,19 ,0	
Berrian.	17	5 h.	2 ,45 ,2	— 1′39 ,6	4 ,24 ,8	
Tanger.	18	7 h.	2 ,47	— 1′44 ,6	4 ,31 ,6	
			97–98	97–99	98–99	A dater de ce jour les comparaisons sont rapportées à la montre 97.
	19	8 h.	1^m,44^s,4	4^m,32^s,4	2^m,48^s,0	
—	20	8 h.	1 ,43	4 ,30 ,6	2 ,47 ,6	
—	21	8 h.	1 ,38 ,8	4 ,28 ,8	2 ,50 ,0	
—	22	8 h.	1 ,36	4 ,27 ,6	2 ,51 ,6	
—	23	9 h.	1 ,33 ,6	4 ,26 ,4	2 ,52 ,8	
—	24	9 h.	1 ,30 ,2	4 ,23 ,4	2 ,53 ,2	
—	25	9 h.	1 ,26 ,2	4 ,21	2 ,54 ,8	
—	26	10 h.	1 ,23 ,6	4 ,18 ,4	2 ,54 ,8	

RÉSULTATS DES OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES (VOYAGE DANS LE RIF)

LOCALITÉS	DATES	HEURES	LONGITUDES En temps.	LONGITUDES En arcs.	LATITUDES	Retard de la montre 99 sur le temps moyen du lieu Tmg – m99	Retard de la montre 99 sur le temps moyen de Paris Tmp – m99.	OBSERVATIONS
Tanger.	13 janv.	midi	0h32^{m}36^{s}3 W	8°9′ 5″ W.	37°47′ 5″ N.			L'astérisque indique qu'il y a divergence entre la position indiquée par le levé à la boussole et la position calculée astronomiquement.
terrasse de l'hôtel Continental	14	9 h. m.				11 h. 28^{m} 9^{s}3	0 h. 0^{m}45^{s}5	
	16	10 h. m.				11 h. 28^{m}17^{s}5	0 h. 0^{m}53^{s}8	
Sortie Est de la ville.	18	3 h. s.				11 h. 28^{m}22^{s}4	0 h. 0^{m}58^{s}7	
	26	10 h. m.				11 h. 28^{m}37^{s}9	0 h. 1^{m}14^{s}2	
	26	3 h. s.				11 h. 28^{m}41^{s}2	0 h. 1^{m}17^{s}5	
Ouezzan.			0 h. 31^{m}31^{s}5	7°52′ 5″ W.	34°47′50″ N.			
	1er févr.	1 h. s.	0 h. 31^{m}27^{s}4			11 h. 30^{m}26^{s}6	0 h. 1^{m}5^{s}4	
	1	9 h. s.						
	1	9 h. s.	0 h. 31^{m}43^{s}3			11 h. 30^{m}11^{s}7	0 h. 1^{m}55^{s}	
	2	10 h. m.	0 h. 31^{m}35^{s}7			11 h. 30^{m}22^{s}3	0 h. 1^{m}58^{s}	
*Qaria Ould ba Mohammed.	5	10 h. s.	0 h. 30^{m}13^{s}7	7°33′25″ W.	34°22′35″ N.	11 h. 32^{m} 4^{s}7	0 h. 2^{m}18^{s}4	
Fès.			0 h. 29^{m}36^{s}	7°24′ W.	34° 4′15″ N.			
Consulat de France.	16	9 h. m.	0 h. 29^{m}36^{s}2			11 h. 33^{m}58^{s}5	0 h. 3^{m}34^{s}7	
	16	2 h. s.	0 h. 29^{m}32^{s}4			11 h. 34^{m} 4^{s}3	0 h. 3^{m}36^{s}7	
	17	8 h. m.	0 h. 29^{m}36^{s}8			11 h. 34^{m} 5^{s}1	0 h. 3^{m}41^{s}9	
	17	midi						
	5 mars	9 h. s.						
	5	9 h. s.	0 h. 29^{m}39^{s}5			11 h. 35^{m}36^{s}5	0 h. 5^{m}10^{s}0	
*Dar Fqih Abbou.	23	8 h. s.			34°26′ 6″ N.			
Qaçba Djenada.	31	9 h. s.	0 h. 21^{m}30^{s}6	5°22′39″ W.	35°16′ 0″ N.	11 h. 47^{m} 9^{s}	0 h. 8^{m}39^{s}6	
*Beni Oulichchek.	2 avril	minuit	0 h. 18^{m} 6^{s}8	4°31′45″ W.	34°39′45″ N.	11 h. 50^{m}50^{s}2	0 h. 8^{m}57^{s}	
Zaouia Taffah.	6	9 h. s.	0 h. 26^{m}14^{s}	6°33′30″ W.	34°53′47″ N.	11 h. 43^{m}13^{s}8		
Djemâ Taffraout.	7	10 h. s.	0 h. 26^{m}28^{s}6	6°37′ 9″ W.	34°38′48″ N.	11 h. 43^{m} 9^{s}	0 h. 9^{m}37^{s}6	
Bou Adel.	8	10 h. s.	0 h. 23^{m}24^{s}7	5°51′10″ W.	34°31′ N.	11 h. 46^{m}23^{s}	0 h. 23^{m}24^{s}7	
Bel Qadi.	9	9 h. s.	0 h. 28^{m}27^{s}1	7° 6′45″ W.	34°30′34″ N.	11 h. 41^{m}28^{s}2	0 h. 9^{m}55^{s}3	
Ouezzan.	12	9 h. s.	0 h. 31^{m}27^{s}7			11 h. 38^{m}52^{s}3	0 h. 10^{m}20^{s}	
	13	9 h. s.	0 h. 31^{m}25^{s}3	7°52′50″ W.	34°47′50″ N.	11 h. 39^{m} 0^{s}5	0 h. 10^{m}25^{s}8	
	13	9 h. s.	0 h. 31^{m}30^{s}0			11 h. 38^{m}55^{s}8	0 h. 10^{m}25^{s}8	

MARCHE DES MONTRES nos 97-98-99 du 14 JANVIER au 16 AVRIL



Librairie Armand Colin, Paris.

TABLEAU DES OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

VOYAGE CHEZ LES BRABER

TANGER

(Hôtel Continental).

Le 27 *avril* 1901.

B = 760^{mm} θ = 16 ε = 0″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Véga.
$10^h 18^m 43^s,2$	18° 54′ 20″
26 0, 4	20 5 0
32 45, 6	21 15 55
57 17, 4	25 29 5

Correction du chronomètre = — $21^m 15^s,0$

Le 29 *avril* 1901.

B = 760,5 θ = 18° ε = —10″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Mars.
$9^h 48^m 28^s,8$	56° 17′ 45″
54 47, 6	55 11 20
58 46, 2	54 28 30

Correction du chronomètre = — $21^m 9^s,7$

Le 1er *mai* 1901.

B = 762 θ = 18° ε = — 40″ [1]

Chronomètre n° 99.	Hauteurs du soleil. (bord inférieur.)
$10^h 9^m 12^s,4$	54° 13′ 40″
13 10	54 56 10
16 20	55 29 35
19 15, 6	56 1 0
22 46, 2	56 36 25
29 8, 4	57 42 20

Correction du chronomètre = — $20^m 58^s,8$

Le 1er mai 1901.

B = 761^{mm} θ = 20° θ = — 35″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs du soleil. (bord supérieur).
$4^h 11^m 40^s,6$	34° 29′ 5″
16 57, 0	33 26 0
20 46, 4	33 40 15
23 39, 6	32 4 15
26 28, 4	31 31 10

Correction du chronomètre = — $21^m 4^s,4$

Le 27 *avril* 1901.

B = 760 θ = 16° ε = 0″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$9^h 40^m 0^s$	34° 41′ 45″

Latitude = 35° 46′ 24″

Le 29 *avril* 1901.

B = $760^{mm},5$ θ = 18° ε = — 10″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$10^h 13^m 0^s$	34° 38′ 15″

Latitude = 35° 47′ 18″

AZIB MOULEY ALI

(Oued Tnin).

Le 6 *mai* 1901.

B = 748^{mm} θ = 12° ε = — 1′40″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$8^h 24^m 50^s$	33° 42′ 40″
34 6	33 39 50
39 21	33 38 30

Latitude = 34° 38′ 27″

Le 6 *mai* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
$8^h 50^m 38^s,6$	50° 47′ 15″
56 33, 8	52 0 30
9 0 54, 2	52 53 30
5 22, 4	53 46 15
9 28, 4	54 35 0

Correction du chronomètre = — $20^m 12^s,8$

EL-HADJ BEN SELAM EN-NAOULI

Le 7 *mai* 1901.

Chronomètre n° 97.	Hauteurs du soleil. (bord inférieur.)
$3^h 12^m 32^s,8$	47° 12′ 10″
17 42	46 10 10
19 55	45 43 5
22 40, 8	45 9 35
27 1, 2	44 16 15

Correction du chronomètre = — $19^m 50^s,0$

[1] La très grande variation des corrections instrumentales provient d'un léger défaut de stabilité du petit miroir.

Le 7 mai 1901.

B = 752 θ = 15° ε = — 1'20"

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la Chèvre.
8^h27^m 28	24° 20' 15"
34 9, 2	23 19 15
42 5	22 3 20
48 32, 4	21 4 20

Correction du chronomètre = — 19^m51^s

Le 7 mai 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
9^h 2^m 44^s	33° 25' 30"
11 39	33 24 20

Latitude = 34° 29' 18"

SI ABD ALLAH BEN TAZIST

Le 13 mai 1901.

B = 713 θ = 15° ε = 0"

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
8^h45^m 43^s	32° 52' 40'

Latitude = 33° 58' 53"

Le 13 mai 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
8^h55^m 21^s, 4	57° 55' 0"
9 0 31, 4	58 55 55
6 37, 4	60 6 55
11 59, 6	61 10 20
16 27, 4	62 1 25

Correction du chronomètre = — 17^m36^s,7

EL-GOUR

Le 18 mai 1901.

B = 692,5 θ = 11° ε = — 20"

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
8^h42^m 0^s, 8	32° 40' 50"

Latitude = 33° 48' 41"

Le 18 mai 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Régulus.
8^h55^m 59^s	51° 45' 0"
9 1 55	50 38 20
5 55, 4	40 51 50
10 48	48 55 45
14 45,	48 9 50

Correction du chronomètre = — 16^m32^s,5

DJEBEL OUARCHAKO

Le 24 mai 1901.

B = 659 θ = 11° ε = — 1'40"

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
11^h29^m 34^s, 4	32° 37' 45"

Latitude = 33° 38' 45"

Le 24 mai 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
12^h22^m 4^s, 4	59° 34' 0"

Correction du chronomètre = — 16^m23^s,8

Le 26 mai 1901.

B = 656,5 θ = 15° ε = — 1' 30"

Chronomètre n° 99.	Hauteurs du soleil. (bord inférieur).
7^h44^m 59^s, 8	29° 43' 20"
46 44, 6	30 17 0
48 41, 8	30 41 30
50 34, 6	31 5 10
52 43, 4	31 31 20
54 40, 0	31 55 20

Correction du chronomètre = — 16^m20^s,0

AIN RTILA

(Beni Mgild.)

Le 29 mai 1901.

B = 632,5 θ = 85° ε = — 1' 30"

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Véga.
9^h12^m 16^s, 4	29° 5' 40"
17 29, 4	30 3 25
21 21, 6	30 45 55
24 52, 4	31 23 20
30 35, 6	32 26 45

Correction du chronomètre = — 15^m36^s,0

Le 29 mai 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
9^h39^m 36^s	32° 20' 25"
44 28	32 20 45

Latitude = 33° 30' 28"

MRARRA

Le 30 mai 1901.

B = 656^{mm} θ = 11° ε = — 1' 40"

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Véga.
8^h57^m 36^s, 4	27° 7' 55"
9 1 12, 2	27 46 25

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Véga.
4 4, 2	28 17 50
7 14, 8	28 52 20
9 43, 6	29 19 40

Correction du chronomètre = — 15ᵐ29ˢ,5

Le 30 *mai* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
8ʰ16ᵐ 30ˢ	32° 14′ 50″

Latitude = 33° 25′ 9″

TIRREMT ED-DRA

Le 1ᵉʳ *juin* 1901.

B = 650ᵐᵐ θ = 18° ε = — 1′ 30″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
8ʰ42ᵐ 15ˢ	32° 15′ 50″

Latitude = 33° 26′ 12′

Le 1ᵉʳ *juin* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Régulus.
8ʰ55ᵐ 38ˢ, 4	40° 48′ 5″
59 28, 2	39 59 58
9 2 47, 2	39 20 20
5 35, 6	38 44 50
8 44, 0	38 8 45

Correction du chronomètre = — 14ᵐ51ˢ,0

SEID SIDI RACHED

Le 7 *juin* 1901.

B = 621ᵐᵐ θ = 16° ε = — 1′ 20″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
9ʰ30ᵐ 16ˢ	32° 17′ 45″

Latitude = 33° 26′ 26″

Le 7 *juin* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Régulus.
9ʰ43ᵐ 5ˢ	25° 55′ 55″

Correction du chronomètre = — 14ᵐ 9ˢ

Le 7 *juin* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Véga.
10ʰ12ᵐ 8ˢ, 6	47° 12′ 45″
18 23, 2	48 25 50
22 37, 0	49 16 30

Correction du chronomètre = — 14ᵐ 10ˢ

TIDRIN

Le 8 *juin* 1901.

B = 606,5 θ = 13° ε = — 2′ 20″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Véga.
8ʰ30ᵐ 44ˢ, 0	29° 1′ 10″
34 53, 4	29 46 10
38 49, 6	30 29 35
42 0, 0	31 4 40
45 4, 6	31 38 30

Correction du chronomètre = — 13ᵐ48ˢ,0

Le 8 *juin* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polair .
9ʰ 3ᵐ 45ˢ	32° 19′ 55″
6 40	32 20 0

Latitude = 33° 28′ 57″

FELEDDI

Le 13 *juin* 1901.

B = 577ᵐᵐ θ = 22° ε = — 2′ 10″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs du soleil. (bord supérieur.)
2ʰ21ᵐ 5ˢ, 0	60° 20′ 15″
23 33, 6	59 49 30
28 10, 6	58 52 20
31 22, 0	58 12 40
35 16, 2	57 24 40

Correction du chronomètre = — 12ᵐ 27ˢ

Le 13 *juin.*

B = 575ᵐᵐ θ = 10° ε = — 2′ 20″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
8ʰ35ᵐ 0	32° 1′ 20″
40 31	32 1 30

Latitude = 33° 10′ 43″

SELKHAT

Le 15 *juin* 1901.

B = 591,5 θ = 8° ε = — 1′ 0″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
8ʰ38ᵐ 6ˢ	31° 56′ 50″
8 44 42	31 57 45
9 12 10, 8	31 59 15

Latitude = 33° 7′ 15″

Le 15 *juin* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Régulus
$8^h 55^m 45^s,2$	28° 57′ 10″
9 0 9, 2	29 1 10
9 5 33, 6	26 53 40

Correction du chronomètre = — $12^m 37^s$

IRIR OUAOUAS

Le 22 *juin* 1901 (matin).

B = 588^{mm} θ = 22° ε = — 1′ 27″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs du soleil. (bord inférieur.)
$9^h 14^m 3^s,0$	49° 24′ 10″
20 5, 8	50 40 2[illegible]
23 7,	51 17 15
25 48,	51 50 55
28 37, 0	52 25 30
32 8, 6	53 10 35
35 45, 8	53 55 20

Correction du chronomètre = — $12^m 2^s,6$

Le 22 *juin* 1901.

B = 588^{m} θ = 9° ε = — 0′ 50″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$8^h 35^m 5^s,4$	31° 56′ 35″
44 29, 8	31 58 25
51 43, 0	31 59

Latitude = 33° 6′ 17″

Le 22 *juin* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Véga.
$8^h 55^m 4^s,5$	45° 5′ 0″
9 7 37, 4	46° 26′ 10″
12 13,	47 20 0
16 29, 6	48 9 20

Correction du chronomètre = — $11^m 59^s$

ARBALOU N'TRISS

Le 25 *juin* 1901.

B = 584^{mm} θ = 11° ε = — 1′ 25″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
$12^h 23^m 54^s,8$	32° 19′ 50″
33 5, 0	30 24 35
38 57, 2	29 10 30
44 5, 2	28 7 0
48 57, 8	27 5 45

Correction du chronomètre = — $11^m 56^s,2$

Le 25 *juin* 1901 (minuit).

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$12^h 56^m 16^s,6$	32° 55′ 30″
1 6 48, 4	32 58 5
1 12 24, 0	33 0 45

Latitude = 33° 1′ 30

QÇABI EL-AHMR

(Tirerman Zouggarin).

Le 26 *juin* 1901.

B = 609,5 θ = 17° ε = — 1′ 30″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$9^h 28^m 20^s,4$	31° 50′ 30″
33 15, 4	31 56 20
40 29, 0	31 57 25

Latitude = 32° 54′ 40″

Le 26 *juin* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Véga.
$9^h 48^m 34^s,8$	57° 23′ 15″
9 54 8, 8	58 29 45
10 1 25, 0	59 54 50
4 24, 4	60 30 0
7 13, 0	61 3 10

Correction du chronomètre = — $11^m 54^s,5$

BOU HAFFES

Le 1er *juillet* 1901.

B = 625 θ = 18° ε = — 1′ 0″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de α Cygne.
$11^h 0^m 41^s,2$	51° 31′ 0″
5 57, 8	52 27 35
12 58, 8	53 42 30
19 20, 6	54 50 0
25 20, 0	55 52 45
32 17, 4	57 6 35

Correction du chronomètre = — $10^m 55^s$

Le 1er *juillet* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$10^h 29^m 9^s,2$	32° 6′ 50″
10 48 43, 6	32 12 5
11 44 34, 2	32 28 20

Latitude = 32° 49′ 11″

CHEIR

Le 3 *juillet* 1901.

B = 626^{mm} θ = 17° ε = −50″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Véga.
$9^h\ 5^m\ 54^s,8$	54° 36′ 0″
11 3,8	55 37 20
15 39,8	56 31 5
19 20,2	57 13 50
24 5,0	58 9 15

Correction du chronomètre = —$10^m 41^s$,4

Le 3 *juillet* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$8^h 57^m\ 50^s,6$	31° 43′ 5″
9 34 0,0	31 50 20
10 1 32,4	31 56 20
10 10 39,4	31 59 25

Latitude = 32° 43′ 45″

ANZGEMIR

Le 6 *juillet* 1901.

B = 629^{mm} θ = 20° ε = 0″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
$11^h 17^m\ 6^s,6$	36° 50′ 0″
20 47,0	36 3 5
28 22,4	34 27 10
32 41,8	33 32 40
36 9,0	32 49 5

Correction du chronomètre = — $9^m\ 57^s$

Le 6 *juillet* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$8^h 58^m\ 39^s,6$	31° 44′ 5″
10 49 40,8	32 11 5
10 58 18,6	32 13 35
11 8 8,4	32 16 0
11 43 12,0	32 27 0

Latitude = 32° 43′ 2″

AIT AMRAR

Le 7 *juillet* 1901.

B = 619,5 θ = 21° ε = −5″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$10^h 57^m\ 10^s$	32° 11′ 40″
11 5 15	32 14 5
11 12 10	32 16 10

Latitude = 32° 40′ 30″

Le 7 *juillet* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs d'Arcturus.
$11^h 26^m\ 29^s,2$	34° 1′ 30″
31 17,6	33 1 10
36 32,4	31 54 20
40 52,2	30 59 50

Correction du chronomètre = — 9^m,56^s 9

QÇABI FLILO

Le 11 *juillet* 1901.

B = 612,5 θ = 16° ε = — 20″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$11^h 34^m\ 8^s,0$	32° 26′ 45″
11 47 9,4	32 30 15

Latitude = 32° 38′ 29″

Le 11 *juillet* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de α Pégase.
$12^h\ 3^m\ 3^s,4$	35° 21′ 40″
10 24,2	36 55 30
15 22,2	37 57 10
19 12,0	38 45 8

Correction du chronomètre = — $8^m 35^s$

BOU AIACH

Le 16 *juillet* 1901.

B = 638,5 θ = 16° ε = —10″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Véga.
$8^h 57^m\ 8^s,2$	62° 54′ 45″
9 2 6,4	63 30 15
5 5,6	64 20 50
9 17,6	65 15 20
12 49,0	65 56 15
16 2,0	66 33 30

Correction du chronomètre = — $10^m 41^s$

Le 16 *juillet* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$10^h 12^m\ 33^s,0$	32° 11′ 52″
33 8,2	32 17 45
49 4,0	32 22 40

Latitude = 32° 43′ 25″

Le 16 *juillet* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
$10^h 57^m\ 5^s,0$	32° 55′ 5″
11 1 52,4	31 54 10
7 12,8	30 47 55
13 22,2	29 30 15
16 23,2	28 53 20

Correction du chronometre = — $10^m\ 41^s$

OUIZERT

Le 17 *juillet* 1901.

(Ciel couvert).

B = 657^{mm} θ = 19° ε = — 0″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de α Couronne.
12^h 9^m 19^s, 0	35° 28′ 15″
12 14 22, 2	34 26 15
12 30 10, 0	31 12 25
12 35 13, 8	30 10 30

Correction du chronomètre = — 5^m 6^s,5

Le 17 *juillet* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
12^h 44^m 0^s, 0	33° 10′ 5″
12 51 20, 0	33 12 25
12 55 11, 2	33 13 55
1 0 23, 2	33 15 42
1 6 1, 2	33 18 0

Latitude = 32° 52′ 3″

MISOUR

Le 19 *juillet* 1901.

B = 667^{mm} θ = 20° ε = — 10″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
9^h 33^m 9^s, 6	46° 45′ 0″
40 6, 4	45 18 25
44 28, 8	44 23 0
48 36, 8	43 30 0
54 3, 6	42 23 2

Correction du chronomètre = — 4^m 22^s

Le 19 *juillet* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
10^h 3^m 28^s, 2	32° 32′ 35″
9 8, 2	32 33 45
14 26, 4	32 35 30
20 4, 6	32 37 35
26 40, 4	32 39 45
31 53, 6	32 41 30

Latitude = 33° 1′ 34″

OUTAD OULAD EL-HADJ

Le 22 *juillet* 1901.

B = 675,5 θ = 22° ε = 0″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Altaïr.
10^h 25^m 42^s, 0	58° 44′ 5″
30 37, 6	59 23 50
34 26, 6	59 55 0
40 28, 6	60 42 38
46 15, 0	61 17 0

Correction du chronomètre = — 2^m 40^s

Le 22 *juillet* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
10^h 54^m 19^s, 2	33° 11′ 15″
10 59 4, 6	33 12 25
11 6 20, 0	33 14 25
11 11 38, 6	33 16 25
11 20 8, 4	33 19 55

Latitude = 33° 20′ 33″

TIRNEST

Le 26 *juillet* 1901.

B = 638 θ = 22° ε = — 50″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
9^h 10^m 12^s, 8	45° 18′ 55″
12 54, 8	44 45 5
15 39, 6	44 10 40
18 20, 2	43 37 55
21 0, 0	43 3 40

Correction du chronomètre = — 2^m 15^s,6

FEQQOUS

Le 29 *juillet* 1901.

B = 673^{mm} θ = 18° ε = — 50″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
8^h 0^m 49^s, 2	56° 52′ 5″
6 57, 6	55 38 35
11 47, 2	54 40 0
15 26, 2	53 55 52
20 36, 0	52 52 15

Correction du chronomètre = — 1^m 11^s,0

Le 29 *juillet* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de α Cygne.
9^h 51^m 49^s, 0	60° 57′ 50″
9 58 4, 2	62 3 15
10 6 53, 8	63 34 20

Correction du chronomètre = — 1^m 10^s,2

Le 29 *juillet* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
9^h 37^m 1^s, 0	33° 19′ 0″
10 14 4, 8	33 29 35
10 18 50, 8	33 31 35

Latitude = 33° 40′ 12″

TAMMEST

Le 2 *août* 1901.

$B = 630^{mm}$ $\theta = 16^{\circ}$ $\varepsilon = -30''$

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$8^h 48^m 5^s,6$	$33^{\circ} 15' 0''$
8 52 19, 0	33 16 0
8 55 37, 8	33 16 35
9 1 2, 0	33 18 18

Latitude $= 33^{\circ} 48' 33''$

Le 2 *août* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
$9^h 20^m 55^s,0$	$37^{\circ} 13' 45''$
9 25 6, 6	36 21 25

Correction du chronomètre $= -1^m 44^s,2$

BENI DAMAL

Le 6 *août* 1901

$B = 640^{mm}$ $\theta = 26^{\circ}$ $\varepsilon = -45''$

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
$8^h 2^m 22^s,0$	$50^{\circ} 1' 48''$
8 6 47, 6	49 7 55
8 56 12, 6	38 53 50
8 59 56, 4	38 7 15
9 6 31, 4	36 44 15

Correction du chronomètre $= -0^m 44^s,1$

Le 6 *août* 1901.

Chronomètre n° 99,	Hauteurs de la polaire.
$8^h 16^m 16^s,2$	$33^{\circ} 14' 45''$
22 59, 2	33 16 30
29 51, 4	33 17 45
33 54, 6	33 19 35
47 49, 0	33 23 25
51 20, 6	33 24 20

Latitude $= 33^{\circ} 52' 17''$

ZAOUIA SIDI MBAREK

Le 7 *août* 1901.

$B = 696^{mm}$ $\theta = 25^{\circ}$ $\varepsilon = -50''$

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
$8^h 19^m 50^s,6$	$45^{\circ} 27' 45''$
24 33, 8	44 29 25
29 41, 4	43 25 30
33 58, 6	42 32 30
38 16, 8	41 39 5

Correction du chronomètre $= -0^m 2^s,2$

Le 7 *août* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$8^h 53^m 35^s,6$	$33^{\circ} 38' 10''$
9 0 39, 0	33 40 0
9 10 4, 0	33 43 10
9 18 6, 0	33 45 15
9 23 9, 0	33 47 45

Latitude $= 35^{\circ} 3' 50''$

GELDAMAN

Le 8 *août* 1901.

$B = 670^{mm}$ $\theta = 26^{\circ}$ $\varepsilon = -35''$

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
$7^h 58^m 32^s,8$	$49^{\circ} 9' 40''$
8 1 55, 4	48 28 35
8 6 3, 6	47 37 38
8 9 32, 0	46 55 25
8 13 11, 4	46 9 55

Correction du chronomètre $= -0^m 44^s,8$

Le 8 *août* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$8^h 24^m 36^s,6$	$33^{\circ} 32' 35''$
30 56, 8	33 34 20
38 31, 0	33 36 35
44 59, 0	33 38 48
50 5, 8	33 41 30

Latitude $= 34^{\circ} 6' 13''$

TAZA

Le 13 *août* 1901.

$B = 696.5$ $\theta = 27^{\circ}$ $\varepsilon = -45''$

Chronomètre n° 99.	Hauteurs d'Arcturus.
$7^h 39^m 17^s,6$	$48^{\circ} 59' 15''$
44 20, 4	47 55 50
48 13, 0	47 7 45
51 28, 4	46 27 8
55 43, 8	45 35 15

Correction du chronomètre $= -0^m 12^s,2$

Le 13 *août* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$8^h 9^m 17^s,0$	$33^{\circ} 40' 40''$
17 54, 8	33 43 30
23 43, 0	33 45 55
29 26, 2	33 46 5
38 22, 4	33 49 30
43 40, 8	33 51 5

Latitude $= 34^{\circ} 12' 45''$

EL-AZRA

Le 18 *août* 1901.

B = 723^{mm} θ = 29° ε = — 45″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
$7^h 36^m 37^s,8$	45°40′ 10″
41 24, 0	44 41 5
46 29, 2	43 37 55
51 22, 6	42 37 30
55 25, 2	41 47 20

Correction du chronomètre = — $1^m 7^s,4$

Le 18 *août* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$8^h 4^m 39^s,2$	33°40′ 20″
12 12, 0	33 42 0
27 5, 2	33 46 45
35 12, 0	33 49 25
39 9, 6	33 50 0

Latitude = 34° 7′ 49″

BOU ZEMLAN

Le 19 *août* 1901.

B = 725,5 θ = 27° ε = — 1′ 0″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
$7^h 49^m 7^s,0$	42°19′ 43″
7 53 45, 6	41 21 40
8 1 24, 6	39 46 15
6 34, 6	38 42 17
11 53, 4	37 35 50

Correction du chronomètre = + $0^m 41^s,4$

Le 19 *août* 1901.

Chronomètre n° 99,	Hauteurs de la polaire.
$8^h 22^m 19^s,0$	33°43′ 55″
27 1, 0	33 45 45
32 18, 8	33 46 55
38 36, 2	33 47 55
44 18, 0	33 50 5

Latitude = 34° 4′ 18″

BENI SOURAT

Le 23 *août* 1901.
(Matin).

B = 670^{mm} θ = 18° ε = — 50″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de α Cygne.
$14^h 30^m 47^s,8$	43°35′55″
48 41, 6	40 27 30
53 17, 4	39 38 52
59 21, 8	38 36 45
15 5 12, 6	37 36 42

Correction du chronomètre = — $0^m 20^s,5$

RISRAN

Le 25 *août* 1901.

B = 657,5 θ = 17° ε = — 50″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$10^h 30^m 20^s,2$	34°15′ 10″
35 31, 0	34 15 35
42 7, 0	34 17 45
54 57, 2	34 22 50
11 3 7, 4	34 24 45

Latitude = 33° 48′ 12″

Le 25 *août* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de α Bélier.
$11^h 22^m 57^s,6$	31°51′ 50″
28 5, 2	32 54 12
32 15, 0	33 45 15
36 24, 8	34 38 25
41 59, 2	35 47 20

Correction du chronomètre = + $0^m 8^s,5$

AIN TEBOUDA

Le 27 *août* 1901.

B = 701,5 θ = 26° ε = — 1′ 0″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
$7^h 15^m 8^s,2$	42°42′ 2″
19 0, 2	41 53 8
23 24, 4	40 59 45
27 1, 6	40 14 55
30 29, 0	39 31 5

Correction du chronomètre = — $0^m 35^s,4$

Le 27 *août* 1901.

B = 701,5 θ = 17° ε = — 50″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$16^h 28^m 40^s,6$	35° 8′ 45″
35 27, 8	35 8 32
40 50, 4	35 7 10

Latitude = 33° 58′ 44″

FÈS

Le 31 *août* 1901.

B = 718^{mm} θ = 29° ε = — 40″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Altaïr.
$7^h 41^m 31^s,2$	57°27′ 35″
45 16, 4	57 59 45
48 15, 0	58 24 32
52 10, 4	58 55 50
55 52, 8	59 24 40

Correction du chronomètre = — $1^m 2^s,2$

Le 31 *août* 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$8^h 18^m 0^s,0$	33° 55′ 45″
21 18, 2	33 56 20
25 46, 2	33 58 35
29 20, 0	33 59 10
34 7, 2	34 1 5
37 50, 0	34 2 35

Latitude = 34° 3′ 56″

QÇAR EL-KEBIR

Le 4 septembre 1901.

B = 751,5 θ = 19° ε = — 40″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$7^h 38^m 27^s,8$	34° 42′ 18″
42 4, 4	34 44 0
49 26, 8	34 46 5
52 30, 6	34 46 55
55 20, 8	34 48 5

Latitude = 34° 59′ 2″

Le 4 septembre 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Arcturus.
$8^h 1^m 37^s,8$	27° 19′ 17″
5 21, 2	26 33 55
12 9, 2	25 10 37
15 23, 0	24 30 57

Correction du chronomètre = — $3^m 51^s,8$

TANGER

(Hôtel Continental).

Le 8 septembre 1901.

B = 750mm θ = 25° ε = — 40″

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de Altaïr.
$9^h 58^m 1^s,0$	57° 30′ 15″
10 2 7, 8	56 58 50
7 25, 2	56 16 45
13 35, 0	55 25 48
17 23, 8	54 53 29

Correction du chronomètre = — $2^m 46^s,0$

Le 8 septembre 1901.

Chronomètre n° 99.	Hauteurs de la polaire.
$10^h 27^m 40^s,2$	36° 27′ 35″
32 41, 4	36 29 45
37 17, 4	36 30 25
40 46, 8	36 31 8
46 10, 4	36 32 55

Latitude = 35° 47′ 37″

TABLEA

LOCALITÉS	DATES		HEURES des comparaisons		COMPARAISONS Chronomètres 97-98.	Chronom 97-9
Tanger	Avril	27	10h	M.	1m 20s,4	4m 1
		28	8	M.	1 15,8	4 1
		29	10	M.	1 13.8	4 1
		30	7	M.	1 8,8	4 2
	Mai	1er	7	M.	1 4,6	4
		1er	4	.	0 59,4	4 2
		2	5	M.	0 59.2	4 4
Azib Mouley Ali	Mai	6	8.5	S.	1 5,6	4 36
		7	5	M.	1 8,4	4 36
El-Hadj ben Selam en-Naouli	Mai	7	3	S.	1 7,2	4 30
		7	8	S.	1 8,6	4 38
Deher en-Naouli	Mai	8	7	M.	1 12.2	4 40
Sidi Abdallah ben Tazist	Mai	13	5	M.	1 20.0	5 2
		13	8	S.	1 16,6	5 10
		14	6	M.	1 21.0	5 14
El-Gour	Mai	18	8	S.	— 0 7,4	4 20
		19	7	M.	— 0 5,6	4 28
Djebel Ouarchako	Mai	24	11	S.	— 0 30.6	4 32
		25	8	M.	— 0 28,2	4 44
		26	8	M.	— 0 32,6	4 42
Aïn Rtila	Mai	29	9	S.	— 0 40,0	4 52
		30	7	M.	— 0 40.2	4 54
Mrarra	Mai	30	9	S.	— 0 43.6	4 50
		31	8	M.	— 0 40.4	4 54
Tirremt ed-Dra	Juin	1er	8.5	S.	— 0 47.4	4 54
		2	7	M.	— 0 45.2	5 4
Seïd Sidi Rached	Juin	7	9	S.	— 1 8.4	5 28
			8	M.	— 1 6,0	5 28
Tidrîn	Juin	8	8,5	S.	— 1 10,4	5 36
		9	5	M.	— 1 9.2	5 36
Feleddi	Juin	13	Midi.		— 1 28,0	5 50
		13	9h	S.	— 1 31,4	5 56
Selkhat	Juin	15	9	S.	— 1 42,4	5 50
Irir Ouaouas	Juin	22	9	M.	— 2 3.0	6 12
		22	8	S.	— 2 9,8	6 10
Arbalou N'Triss	Juin	25	11.5	S.	— 2 14.2	6 32
		26	6.5	M.	— 2 16.4	6 32
Qçabi el-Ahmr	Juin	26	9	S.	— 2 22.8	6 44
		27	7	M.	— 2 19.6	6 46
Bou Haffes	Juillet	1er	10	S.	— 2 23.4	7 24
		2	8	M.	— 2 20,0	7 36

PARAISONS

ES BRABER

CALCUL ... omètres 99-98.	HEURES des observations.	CORRECTION du chronomètre 99 à l'instant de l'observation.	CORRECTION du chronomètre 99.	CORRECTION du chronomètre 98.
2m 55s,6 2 58,2	10h 5m S.	+ 2m 57s,1	— 21m 15s,0	— 24m 12s,1
2 58,2 3 0,4	9 8 S.	+ 2 59,4	— 21 10,0	— 24 9,4
3 2,4	10 3 M.	+ 3 3,6	— 20 58,8	— 24 2,4
3 5,8 3 8,2	4 3 S.	+ 3 5,8	— 21 4,4	— 24 10,2
3 26,0 3 26,2	9 0 S.	+ 3 26,0	— 20 12,8	— 23 38,8
3 28,8 3 29,2	3 3 S.	+ 3 28,9	— 19 50,0	— 23 18,9
3 30,8	8 6 S.	+ 3 29,3	— 19 51,0	— 23 20,3
3 49,2 3 54,4 3 55,4	9 0 S.	+ 3 54,5	— 17 37,0	— 21 31,5
4 28,4 4 31,4	9 0 S.	+ 4 28,7	— 16 32,5	— 20 1,2
5 9,8 5 10,6	12 0 S.	+ 5 9,9	— 16 23,8	— 21 33,7
5 15,8	7 8 M.	+ 5 15,8	— 16 20,0	— 21 35,8
5 33,2 5 34,5	9 3 S.	+ 5 35,2	— 15 36,0	— 21 9,2
5 37,6 5 37,8	9 5 S.	+ 5 37,8	— 15 29,5	— 21 7,3
5 46,8 5 51,6	9 0 S.	+ 5 47,0	— 14 51,0	— 20 38,0
6 33,2 6 35,8	10 0 S.	+ 6 33,4	— 14 10,0	— 20 43,4
6 41,0 6 41,8	8 6 S.	+ 6 41,1	— 13 48,0	— 20 29,1
7 20,0 7 24,0	2 5 S.	+ 7 21,1	— 12 27,0	— 19 48,1
7 37,4	9 0 S.	+ 7 37,4	— 12 37,0	— 20 14,4
8 22,2	9 4 M.	+ 8 22,4	— 12 2,6	— 20 25,0
8 28,8	9 2 S.	+ 8 29,5	— 11 59,0	— 20 28,5
8 48,4 8 55,6	Minuit.	+ 8 48,9	— 11 56,2	— 20 45,1
9 3,2 9 7,2	10 0 S.	+ 9 3,6	— 11 54,5	— 20 58,1
9 49,8 9 52,6	11 25 S.	+ 9 50,2	— 10 55,0	— 20 45,2

LOCALITÉS	DATES		HEURES des comparaisons.		COMPARAISONS Chronomètres 97-98.	Chronom[ètres] 97-99
Icheïr	Juillet	3	8h	S.	— 2m 25s,0	7m 42
		4	8	M.	— 2 22,2	7 49
Anzgemir	Juillet	6	10.5	S.	— 2 36,0	8 4
		7	4	M.	— 2 34,6	8 6
Aït Amrar	Juillet	7	10	S.	— 2 33,8	8 12
		8	5	M.	- 2 31,0	8 17
Qçabi Flilo	Juillet	11	10	S.	— 2 30,6	8 53
		12	7	M.	- 2 26,6	8 59
Bou Aïach	Juillet	16	8,5	S.	— 2 25,2	9 28
Ouizert	Juillet	17	Minuit.		— 2 23.6	9 45
		18	5	M.	— 2 21,2	9 50
Misour	Juillet	19	9	S.	— 2 20,2	10 10
		20	8	M.	— 2 15,6	10 17
Outad Oulad el-Hadj	Juillet	22	10,5	S.	— 2 12,8	10 45
		23	7	M.	— 2 9.2	10 50
Tirnest	Juillet	26	9	S.	— 2 3.4	11 24
		27	7	M.	— 1 59.6	11 30
Feqqous	Juillet	29	10	S.	— 1 58,0	11 48
		30	4	M.	— 1 56,0	11 52
Tammest	Août	2	8	S.	— 1 44.2	12 32
		3	7	M.	— 1 41,4	12 39
Beni Damal	Août	6	9	S.	— 1 38,8	13 12
		7	8	M.	— 1 34,8	13 24
Zaouia Sidi Mbarek	Août	7	9	S.	— 1 36,6	13 27
		8	7	M.	— 1 32,2	13 33
Geldaman	Août	8	9	S.	— 1 34,2	13 37
Taza	Août	13	7	M.	— 1 19,6	14 28
		13	8	S.	— 1 22,0	14 30
El-Azra	Août	18	5	M.	— 1 3,4	15 20
		18	8,5	S.	— 1 2,4	15 25
Bou Zemlam	Août	19	7,5	S.	— 1 1,2	15 35
		20	9	M.	— 0 54,6	15 44
Beni Sourat	Août	24	2	M.	— 0 44,8	16 17
		24	6	M.	— 0 46:6	16 10
Risran	Août	25	10,5	S.	— 0 47,6	16 29
		26	7	M.	— 0 44,4	16 33
Aïn Tebouda	Août	27	7,5	S.	— 0 43,2	16 49
		28	4	M.	— 0 39,6	16 54
Fès	Août	31	7,5	S.	— 0 42.4	17 25
	Sept.	1er	7	M.	— 0 38,4	17 33
Qçar el-Kebir	Sept.	4	8,8	S.	— 0 27,6	18 9
		5	4	M.	— 0 24,2	18 13
Tanger	Sept.	8	10	S.	— 0 16,6	18 49
		9	7	M.	— 0 13,0	18 55

CALCUL …omètres 99-98.	HEURES des observations.	CORRECTION du chronomètre 99 à l'instant de l'observation.	CORRECTION du chronomètre 99.	CORRECTION du chronomètre 98.
10m 7s,2 10 11,4	9h 25m S.	+ 10m 7s,6	— 10m 41s,4	— 20m 49s,0
10 40,2 10 41,4	11 4 S.	+ 10 40,4	— 9 57,0	— 20 37,4
10 46,4 10 48,6	11 5 S.	+ 10 46,9	— 9 56,9	— 20 43,8
11 23,6 11 26,4	Minuit. 2	+ 11 25,1	— 8 35,0	— 20 0,1
11 53,8	*Pour la longitude il faudrait que l'observation fût du 15 juillet.*			
12 9,2 12 11,2	Minuit. 5	+ 12m 9s,4	— 5m 6s,5	— 17m 15s,9
12 30,2 12 33,4	9 75 S.	+ 12 30,4	— 4 22,0	— 16 52,4
12 58,4 13 0,0	10 6 S.	+ 12 58,4	— 2 40,0	— 15 38,4
13 28,0 13 30,0	9 25 S.	+ 13 28,1	— 2 15,6	— 15 43,7
13 46,8	8 2 S.	+ 13 46,2	— 1 11,0	— 14 57,3
13 48,0	10 0 S.	+ 13 46,8	— 1 10,2	— 14 57,0
14 17,0 14 21,0	9 3 S.	+ 14 17,5	— 1 44,2	— 16 1,7
14 51,0 14 59,4	8 4 S.	+ 14 50,5	— 0 44,1	— 15 34,6
15 3,6 15 5,8	8 5 S.	+ 15 3,6	— 0 2,2	— 15 5,8
15 11,6	8 1 S.	+ 15 11,2	— 0 44,8	— 15 56,0
15 47,6 15 52,8	7 8 S.	+ 15 52,7	— 0 12,2	— 16 4,9
16 24,2 16 27,8	7 8 M.	+ 16 24,4	— 1 7,4	— 17 31,8
16 36,8 16 38,8	8 0 S.	+ 18 36,9	+ 0 41,4	— 17 55,5
17 1,8 17 2,8	2 5 M.	+ 17 2,0	— 0 20,5	— 17 22,5
17 17,0 17 19,6	11 55 S.	+ 17 17,3	+ 0 8,5	— 17 8,8
17 32,2 17 34,4	7 6 S.	+ 17 32,2	— 0 35,4	— 18 7,6
18 8,2 18 11,4	7 8 S.	+ 18 8,3	— 1 2,2	— 19 10,5
18 36,6 18 37,6	8 8 S.	+ 18 36,6	— 3 51,8	— 22 28,4
19 6,2 19 8,2	10 2 S.	+ 19 6,2	— 2 46,0	— 21 52,2

RÉSULTATS DES OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

VOYAGE CHEZ LES BRABER

LOCALITÉS	LONGITUDES EST par rapport à Tanger.		LATITUDES	OBSERVATIONS
	en temps.	en arcs.		
Tanger (Hôtel Continental). .	»	»	35°,47′,06″	
* Azib Mouley Ali	0m 23s.6	0°,05′,54″	34 38 27	L'astérisque indique qu'il y a divergence entre la position indiquée par le levé à la boussole et la position calculée astronomiquement.
El-Hadj bou Selam en-Naouli .	0 41,9	0 10 28,5	34 29 18	
* Sidi Abdallah ben Tazist. . .	2 23,6	0 35 54	33 58 53	
* El-Gour.	2 48,7	0 42 10	33 48 41	
Djebel Ouarchako.	2 09,8 2 07,4	0 32 47 0 31 51	33 38 45	
Aïn Rtila.	2 29,2	0 37 18	33 30 28	
Mrarra.	2 30,1	0 37 31	33 25 09	
* Tirremt ed-Dra	2 57,3	0 44 20	33 26 12	
* Seïd Sidi Rached.	2 45,6	0 41 24	33 26 26	
* Tidrin.	2 59,0	0 44 45	33 28 57	
Feleddi.	3 35,0	0 53 45	33 10 43	
Selkhat.	3 06,4	0 46 36	33 07 15	
* Irir Ouaouas.	2 48,9 2 44,9	0 42 14 0 43 14	33 06 17	
Arbalou Ntriss	2 25,1	0 36 17	33 01 30	
Qçabi el-Ahmr.	2 11,2	0 32 48	32 54 40	
Bou Haffès	2 18,8	0 34 42	32 49 11	
Icheïr	2 13,0	0 33 15	32 43 45	
Anzgemir.	2 21,4	0 35 21	32 43 02	
Aït Amrar	2 13,9	0 33 28	32 40 30	
Qcabi Flilo.	2 53,5	0 43 22	32 38 29	
Bou Aïach	»	»	32 43 25	
Ouizert.	5 31,4	1 22 51	32 52 03	
Misour	5 53,1	1 28 16	33 01 34	
Outad Oulad el-Hadj.	7 03,2	1 45 48	33 20 33	
Tirnest.	6 54,3	1 43 35	»	
Feqqous	7 37,8	1 54 27	33 40 12	
Tammest.	6 29,1	1 37 16	33 48 33	
Beni Damal	6 52,0	1 43 00	33 52 17	
Zaouia Sidi Mbarek.	7 19,8	1 49 57	34 03 50	
Geldaman	6 28,6	1 37 09	34 06 13	
Taza.	6 14,5	1 33 37	34 12 45	
El-Azra	4 43,4	1 10 51	34 07 49	
Bou Zemlan	4 17,6	1 04 24	34 04 18	
* Beni Sourat.	4 46,2	1 11 33	»	
Risran	4 57,9	1 14 29	33 48 12	
Tebouda	3 57,2	0 59 18	33 58 44	
Fès	2 50,1	0 42 31	34 03 56	
	LONGITUDE OUEST			
Qçar el-Kébir.	0 32,0	0 08 00	34 59 02	

III

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

Les instruments qui ont servi aux observations météorologiques sont :

Trois baromètres anéroïdes, orométriques, holostériques, modèle du Service géographique (Thomas).

Cinq thermomètres, modèle du Service géographique (Thomas).

Un hypsomètre (Thomas).

La nébulosité est cotée de 0 (ciel pur), à 10 (ciel entièrement couvert).

Les indications anémométriques sont celles de la première échelle des Instructions météorologiques d'Angot.

« Brume 100 mètres » signifiera que la vue est limitée à une zone de cent mètres.

Les altitudes ont été calculées à l'aide des tables de M. R. Radau. Les éléments de ce calcul ont été empruntés au bulletin d'observations météorologiques quotidiennes des hopitaux de Nemours et d'Aïn Sefra, que M. le Dr Bassompierre, médecin en chef de l'hopital militaire d'Oran, a eu l'obligeance de me communiquer.

Pour réduire ce chapitre aux proportions que son intérêt comporte, je n'ai transcrit qu'une seule des observations quotidiennes — sauf pour le dernier mois de voyage.

LOCALITÉS	DATE		HEURE		BAROMÈTRES A	BAROMÈTRES B
Tanger	Janvier	27	7	M.		771
Berrian		28	7	M.		763
Qçar el-Kebir		29	7	M.		764
-		30	7	M.		766
Ouezzan		31	7	M.		732
—	Février	1er	7	M.		738
—		2	7	M.		740
—		3	7	M.		735
—		4	7	M.		731
Seifroul		5	7	M.		749
Village d'Ould ba Mohd		6	7	M.		748
Village de Bou Chta ben Bdi		7	7	M.		746
Fès		8	7	M.		745
—		9	7	M.		738
		10	7	M.		734
—		11	7	M.		734
—		12	7	M.		732
—		13	7	M.		732.5
		14	7	M.		728
—		15	7	M.		727
		16	7	M.		730
—		17	7	M.		734
—		18	7	M.		735
—		19	7	M.		734
-		20	7	M.		733
—		21	7	M.		729
—		22	7	M.		723
		23	7	M.		720.5
—		24	7	M.		725
—		25	8	M.		731
		26	8	M.		728
—		27	8	M.		734
		28	8	M.		730
	Mars	1er	8	M.		736
—		2	8	M.		737
		3	8	M.		738.5
		4	8	M.		741
—		5	8	M.		738
—		6	8	M.		737
—		7	8	M.		735
		8	8	M.		728
		9	8	M.		721
		10	7	M.		724
—		11	7	M.		729
—		12	7	M.		733
—		13	7	M.		730
		14	8	M.		727
		15	8	M.		732
—		16	6	M.		732
Od el-Mouimi (Inaoun)	Mars	17	5	M.		742
Çoumâa Mgerja (Tsoul)		18	6	M.		713
—		19	6	M.		700
—		20	6	M.		710
—		21	5	M.		715
Meneila (Tsoul)		22	5	M.		710

MOYENNE des thermomètres.	CIEL		VENT		OBSERVATIONS
	Nébulosité.	Nuages.	Anémomètre.	Origine.	
+ 15° C	0	0	1	E.	
10°	0	0	1	S. E.	
9°	0	0	1	W.	
9°	10	Cumulus.	1	W.	
12°	10	Nimbus.	1	S.	Pluie.
11°	10	Nimbus.	1	N. W.	Pluie.
5°	4	Alto-cum.	1	S. E.	
7°	4	Alto-cum.	1	N. W.	Pluie.
9°	8	Nimbus.	1	W.	
9°	10	Nimbus.	1	W.	Pluie.
10°	10	Nimbus.	1	W.	Pluie.
12°	9	Nimbus.	1	N. W.	
19°	1	Cirrus.	1	W.	
12°	2	Cirrus.	1	W.	
11°	3	Cumulus.	1	N. E.	
10°	8	Alto-cum.	1	N. N. E.	
13°	10	Cumulus.	3	W.	
13°	10	Brume.	1	W.	Brume 200 mètres.
13°	10	Nimbus.	1	W.	Pluie torrentielle.
13°	10	Stratus.	2	S. W.	
12°	6	Nimbus.	2	N. W.	
9°	0	0	1	N.	
10°	0	0	1	N.	
9°	0	0	1	N.	
14°	4	Cirrus cum.	1	S. W.	
12°	8	Nimbus.	1	W.	Pluie toute la nuit.
12°	10	Stratus.	1	W.	
11°	10	Stratus.	1	W.	Pluie diluvienne.
4°	10	Stratus.	1	W.	Pluie.
4°	10	Stratus.	1	N. W.	Brouillard 100 mètres. Pluie.
10°	8	Nimbus.	1	W.	Pluie.
10°	10	Stratus.	2	W.	
12°	10	Stratus.	2	W.	Pluie.
12°	10	Nimbus.	1	S. W.	
13°	3	Cirrus.	1	S. W.	
14°	8	Alto-cum.	1	S. W.	
11°	6	Alto-cum.	2	N. E.	
13°	2	Cirrus.	3	N. E.	
10°	0	0	2	N.	
12°	0	0	3	S. W.	
12°	10	Alto-strat.	3	W.	Pluie continuelle.
11°	10	Nimbus.	3	S. W.	Giboulées.
7°	9	Stratus.	2	S. W.	Pluie.
6°	10	Nimbus.	2	S. S. W.	Pluie torrentielle et orage.
6°	8	Nimbus.	2	S. W.	Pluie le matin.
6°	10	0	1	N.	
9°	10	Alto-Strat.	2	S. W.	Pluie.
9°	8	Cirro-Strat.	2	S. W.	
7°	6	Cirro-Strat.	2	S. W.	Pluie.
10°	9	Nimbus.	2	S. W.	Pluie diluvienne.
9°	10	Nimbus.	2	S. W.	Pluie.
9°	10	Nimbus.	3	W	Pluie.
7°	10	Nimbus.	3	W.	Pluie.
9°	10	Nimbus.	1	W.	
7°	9	Nimbus.	3	W.	

LOCALITÉS	DATE	HEURE	BAROMÈTRES A	B
El-Arbâa (Branès)	23	5 M.		710
El-Khemis (Chaouia)	24	5 M.		685
Hadria	25			679
Qaïd el-Hadj Omar (Lemtalça)	26	5 M.		730
Qaçba Selouen	27	5 M.		751
—	28	5 M.		750
Qaçba Djenada	29	6 M.		755
—	30	6 M.		752
—	31	7 M.		748
—	Avril 1er	5 M.		756
Qaïd Beni Saïd	2	2 M.		730
Qaïd Beni Oulichchek	3	4 M.		746
Beni Ouriarel	4	4 M.		752
Zaouia Snada	5	5 M.		737
—	6	5 M.		734
Zaouia Taffah	7	5 M.		660
Djemâa Taffraout	8	3 M.		705
Aïn Bou Adel	9	4 M.		706
Qaïd ben el-Qadi (Hiaïna)	10	4 M.		743
El-Qalâa (Fichtala)	11	4 M.		734
Sehb el-Alig	12	3 M.		741
Ouezzan	13	5 M.		731
—	14	5 M.		733
Qçar el-Kebir	15	6 M.		758
—	16	5 M.		754
Berrian	17	5 M.		750
Tanger	18	7 M.		759
Tanger	Mai 2	5 M.		760
Berrian	3	4 M.		751.5
Qçar el-Kebir	4	9 M.		756
—	5	5 M.		755
Cerafah (Rarb)	6	5 M.		738
Oued el-Tnin	7	5 M.		754
Dcher en-Naouli	8	7 M.		754
Dcher es-Sbahi	9	5 M.		756
Azib el-Mekensa	10	6 M.		759
—	11	5 M.		757
Azib bou Qachouch	12	5 M.		742
Si Abd Allah ben Tazist	13	5 M.		713
—	14	6 M.		713
Qaïd Abd el-Qader	15	8 M.		704
Aïn Toto (Doui Menia)	16	7 M.		706
Aït bou Bidman	17	7 M.		700
Aït bou Bidman	Mai 18	7 M.		700
		9 M.		
El-Gour	19	7 M.		690.5
Aït Harsalla	20	6 M.		678
Aïn bou Boudâa	21	8 M.		658
—	22	7 M.		656
—	23	7 M.		656
—	24	7 M.		655
Djebel Ouarchako	25	8 M.		659
—	26	8 M.		656.5
—	27	9 M.		656
—	28	9 M.		663

MOYENNE des thermomètres.	CIEL		VENT		OBSERVATIONS
	Nébulosité.	Nuages.	Anémomètre.	Origine.	
+ 9°	0	0	2	E.	
4°	0	0	2	W.	
5°	6	Nimbus.	2	E.	
6°	3	Cirro-strat.	2	W.	
7°	3	Cirro-strat.	2	S. W.	
6°	10	Nimbus.	2	W.	Pluie.
6°	0	0	1	S. W.	
9°	10	Alto-strat.	1	S. E.	
9°	10	Stratus.	3	W.	
9°	8	Nimbus.	3	W.	
9°	10	Stratus.	2	S. E.	
12°	0	0	3	E. N. E.	
10°		Brume.	2	N.	Brume 100 mètres
12°	10	Stratus.	2	N.	
12°	0	Brume.			Brume 200 mètres.
13°	0	0	2	N.	
20°	0	0	2	N.	
20°	0	0	1	W.	
10°	9	Nimbus.	2	W.	
10°	8	Nimbus.	2	W.	
10°	10	Nimbus.	3	N. W.	Pluie.
8°	0	0	2	N. W.	
12°	0	0	2	N.	
16°	6	Cirrus.	1	N.	
15°	10	Nimbus.	2	N. E.	Pluie.
15°	10	Nimbus.	2	N. E.	Pluie.
15°	4	Cumulus.	4	E	
18°	0	0	1	W.	
7°	6	Alto-cum.	1	W.	
20°	10	Alto-strat.	0	O.	10 h. soir orage et pluie.
16°	10	Nimbus.	1	S.	Brume 200 mètres.
15°	10	Nimbus.	2	S.	Pluie.
10°	8	Cumulus.	2	N. W.	
12°	10	Stratus.	2	S.	
6°	1	Cirrus.	3	S.	
12°	8	Alto-cum.	2	S. W.	
9°	0	0	3	E.	
9°	0	0	2	W.	
12°	0	0	2	W.	
12°	0	0	2	W.	
14°	10	Stratus.	2	W.	
15°	10	Alto-strat.	2	W.	
12°	0	0	1	N.	
14°	10	Alto-strat.	1	N. W.	
20°					
17°	10	Cirro-cum.	2	N. W.	
21°	8	Cirro-strat.	2	N.	Orage à 2 h. soir et pluie.
14°	10	Nimbus.	2	N. W.	Orage à 8 h. m. Pluie. Orage à 8 h. s.
12°	10	Stratus.	1	S.	Pluie jusqu'à 8 h. matin.
18°	8	Cumulus.	1	S.	
15°	8	Alto-cum.	2	N.	
14°	4	Alto-cum.	1	N.	
15°	8	Cirro-strat.	2	E.	Deux orages. Pluie.
11°	10	Stratus.	2	E.	Pluie continue.
12°	8	Cumulus.	3	S.	

LOCALITÉS	DATE	HEURE	BAROMÈTRES A	BAROMÈTRES B
Qaçba el-Hajeb	29	7 M.		662
Aïn Rtila (Beni Mgild)	30	7 M.		632
Mrarra	31	8 M.		657
Aït bou Athou	Juin 1er	8 M.		657
Aït Alla	2	7 M.		649.5
Aït Iahy ou Alla	3	6 M.		651.5
Azrou	4	6 M.		645
—	5	9 M.		645.5
—	6	7 M.		644
Ougmess	7	8 M.		624
Sidi Rached	8	8 M.		621
Tidrin	9	5 M.		610
—	10	7,30 M.		608
Ticht ben Saïd	11	9 M.		604.5
Bou Toujtout	12	6.30 M.		598
Feleddi	13	5,30 M.		582
—	14	1 S.		580
—	15	6,30 M.		582
Selkhat (Aït Iagoub)	16	6 M.		589
Selkhat (Aïn Arbi)	17	6 M.		587
—	18	6,30 M.		585
Selkhat (Aïn Qaïd)	19	8 M.		589
Tesfrout	20	7 M.		586
Aït Ouahi	21	8 M.		596
Irir Ouaouas	22	8.30 M.		587.5
—	23	7 M.		587
Selkharen	24	8 M.		583
Daïa Si Ali ou Mohd	25	8 M.		586
Arbalou Ntriss	26	6.30 M.		583
Qçabi el-Ahmr	27	7 M.		609
Aït Bessou	28	7 M.		616
—	29	8 M.		617
—	30	7 M.		619
Aït Rahou ou Ali	Juillet 1er	7 M.		622
Bou Haffes	2	8 M.		624
—	3	7 M.		623.5
Icheïr	4	8 M.		626.5
Bou Lrini	Juillet 5	8 M.		624.5
Oued Anzgemir (Aït ben Ali)	6	8 M.		625.5
—	7	4 M.		
Oued Anzgemir (Aït Amrar)	8	5 M.		619.5
—	9	8 M.		621
—	10	5 M.		620
Berrom	11	6 M.		618
Qçabi Flilo	12	7 M.		618
Aït Ouafella	13	7.30 M.		623.5
—	14	7 M.		622.5
Zebzat	15	7 M.		616
Bou Aïach	16	7 M.		639
Taourirt	17	5 M.		647
Ouizert	18	5 M.		657
Misour	19	8 M.		666.5
—	20	8 M.		667.5
O. Bou Alem (Od Alem)	21	7 M.		669
Igli	22	4 M.		670

…DES	MOYENNE des thermomètres.	CIEL		VENT		OBSERVATIONS
		Nébulosité.	Nuages.	Anémomètre.	Origine.	
9	+ 12°	0	0	2	E.	
1	11°	0	0	1	E.	
4	14°	0	0	2	E.	
6	16°	0	0	2	S. W.	
4	20°	4	Cumulus.	2	S.	Violent coup de vent du Sud et orage à 6 h. soir.
8	17°	6	Cirrus.	2	S. E.	Orage et pluie à 1 h. soir.
7	21°	10	Nimbus.	2	S. E.	Orage à 1 h. soir, pluie jusqu'a 7 h. soir.
	26°	2	Cirrus.	3	S. E.	Orage de 3 h. à 6 h. soir.
	23°	10	Stratus.	2	S. E.	Orage sans pluie a 4 h. soir.
7	23°	4	Cumulus.	3	S. E.	
6	20°	0	0	2	S. E.	Orage et pluie de 4 h. matin à 7 h. matin.
7	10°	1	Cumulus.	2	S. E.	Orage, pluie de 4 h. soir à 6 h. soir.
2	17°	10	Nimbus.	3	E.	Orage à 3 h. soir. 2 orages à 7 h. soir.
1	29°	10	Cumulus.	3	E.	Orage sans pluie à 7 h. soir.
7	16°	10	Stratus.	2	E.	
0	10°	6	Cumulus.	3	S.	Pluie à 7 h. matin. Pluie et orage de 11 h. soir à 4 h. matin.
	15°	8	Cumulus.	3	N.	
	5°	8	Cumulus.	3	N	
5	3°	2	Cirro-cum.	2	N.	
0	8°	4	Cumulus.	2	E.	Orage, grêle de 2 h. soir à 3 h. soir.
	12°	0	0	2	E.	Orage et pluie a 6 h. soir.
9	20°	0	0	2	S. E.	Orage sans pluie à 2 h. soir.
8	16°	0	0	2	E.	Orage et pluie à 4 h. soir.
2	19°	0	0	2	S. E.	Orage et pluie de 1 h. à 5 h. soir.
8	19°	0	0	2	S. E.	Trois orages de midi à 5 h. soir.
	18°	0	0	2	S. E.	
5	17°	0	0	2	E.	Orage sans pluie à 7 h. soir.
6	19°	2	Cirro-cum.	3	E.	Orage, pluie, grêle de midi à 2 h. soir.
1	15°	2	Cirro-cum.	2	S.	Orage, pluie de 3 h. soir à 6 h. soir.
4	21°	0	0	1	S.	
4	25°	0	0	2	S.	
	27°	0	0	2	S.	
	24°	1	Cirro-strat.	2	S.	
8	20°	0	0	2	S.	
3	23°	0	0	3	N. W.	Orage sans pluie 3 h. soir.
3	21°	0	0	3	N. W.	Orage sans pluie 5 h. soir.
4	24°	0	0	2	N. W.	
2	24°	0	0	2	W.N.W.	Quelques gouttes de pluie de 5 h. soir à 8 h. soir.
9	22°	0	0	2	S. W	
	10°	0	0	2	N. W.	Violent coup de vent à 3 h. soir.
0	10°	0	0	2	N. W.	
	27°	0	0	2	N. W.	
	15°	0	0	2	N. W.	Grand vent à 3 h. soir.
1	22°	0	0	3	N. W.	
1	19°	0	0	2	N. W.	
8	22°	0	0	3	S. S. W.	Orage et pluie 8 h. soir.
	24°	0	0	3	S.	Orage et pluie de 3 h. soir à 5 h. soir.
1	24°	8	Alto-cum.	3	S. S. W.	Orage, pluie de 3 h. soir à 4 h. soir.
8	18°	0	0	2	E.	
3	15°	0	0	3	E.	Orage sans pluie à 10 h. soir.
9	18°	8	Cirro-cum.	2	E.	Orage et pluie à 5 h. soir.
7	24°	2	Nimbus.	2	E.	Orage sans pluie à 3 h. soir.
	21°	2	Alto-strat.	2	E.	Orage sans pluie 4 h. soir.
3	19°	2	Alto-strat.	2	E.	Orage sans pluie 3 heures soir.
8	19°	0	0	2	N.	

LOCALITÉS	DATE	HEURE	BAROMÈTRES	
			A	B
Outad Od el-Hadj	23	7 M.		674.5
—	24	7 M.		675.5
El-Arjan	25	9 M.		672
—	26	7 M.		673.5
Tirnest	27	7 M.		637
Reggou	28	7 M.		644.5
El-Meitar	29	6 M.		675
Feqqous	30	4 M.		678
Za Si Bel Qassem	31	8 M.		649.5
Beni bou Nçer	Août 1er	8 M.		646.5
—	—	11.15 M.		647.5
Gramellal	—	2,35 S.		636
—	—	minuit.		635
—	2	6 M.		635
—	—	11.25 M.		636
Tammest	—	3,40 S.		629
—	—	8 S.		630
—	3	7 M.		629.5
—	—	midi.		630.5
—	4	8 M.		631
Qamriat	—	12.15 M.		631
—	—	2.50 S.		625
—	—	10 S.		625
	5	6 M.		624.5
—	—	midi.	631	626
Meïchat	—	2,40 S.		626
—	—	3,10 S.	636	632
	—	7 S.	637	633
	—	Minuit	637.5	633
		7 S.	637	632.5
Beni Damal		1.5 S.		639
Beni Damal	Août 6	5 S.	644	637
—	—	8 S.	643	640
—	7	8 M.	644	640
Zaouia Si Mbarek		5.40 S.		698
—		8 S.	704	696
	—	7 M.	702	697
	8	8.55 M.		698
Geldaman	—	2.30 S.		671
—	—	7.45 S.	677	670
	—	Minuit	677	670
	9	8 M.	677	670.5
	—	Midi.	678	670
	—	7 S.	678	669
	10	7 M.	674.5	670
	—	Midi.	677	669.5
	—	7 S.	674.5	669
	—	Minuit.	676	669
	11	6 M.	674	668
	—	9.35 M.		671
Mterkat	—	11,45 M.		692.5
—	—	8 S.	700	692.5
—	12	7 M.	692.5	699
—	—	3,45 S.		691.5
Iahouna	—	4,30 S.		696.5

MOYENNE des thermomètres.	CIEL		VENT		OBSERVATIONS
	Nébulosité.	Nuages.	Anémomètre	Origine.	
+ 22°	10	Cirro-strat.	2	N.	
21°	10	Cirro-strat.	2	N.	Orage sans pluie à 4 h. soir.
25°	0	0	2	N. W.	Quelques gouttes de pluie à 7 h. soir.
22°	0	0	2	S. W.	Orage sans pluie 8 h. soir.
22°	8	Cirro-strat.	3	S. W.	
24°	8	Alto-cum.	2	S. W.	Orage, pluie toute la journée et toute la nuit.
15°	8	Stratus.	2	N. E.	
13°	0	0	1	N.	
18°	10	Cirro-strat.	1	N.	
19°	8	Cirro-strat.	2	W.	
					Pluie à 11 h. 55 matin.
12°	10	Cumulus.	2	W.	Orage violent, pluie de 4 h. soir à 8 h. soir.
19°	9	Cumulus.	2	S. W.	
			4	S. W.	Orage violent, grêle à 1 h. 20 soir. Pluie jusqu'à 3 h. soir.
16°	9				
	Brume 300^m		2	N. W.	(Observation astronomique).
28°	8	Nimbus.	2	S. W.	Orage violent, pluie à 2 h. soir.
23°	0	0	2	S. W.	
18°	6	Nimbus.	2	S. E.	Orage, pluie, grêle à 2 h. soir.
22°	4	Nimbus.	2	S. W.	
35°		Orage.	2	N. W.	
					Orage, pluie de 2 h. soir à 2 h. 30 soir.
29°	10	Nimbus.	3	S. W.	
20°	10	Nimbus.	2	S. W.	
24°	0	0	2	S. W.	
					Orage sans pluie.
26°					(Observ. astro.)
28°	10	Cirro-strat.	2	W.	
25°					
25°	0	0	2	N. W.	(Observ. astro.)
					(Observ. astro.)
23°	0	0	2	W.	
22°	0	0	2	N. W.	
35°	0	0	3	N. W.	
27°	0	0	2	N. W.	
23°	0	0	2	N. W.	
36°	0	0	1	N. W.	
28°	2	Cirro-strat.	1	N. W.	
19°	0	0	1	N. W.	
19°	10	Alto-cum.	2	N. N. W.	
25°	0	0	3	N. N. W.	
19°	0	0	2	N. N. W.	

LOCALITÉS	DATE	HEURE	BAROMÈTRES	
			A	B
Jahouna	—	7 S.	704	797
—	—	Minuit.	704	798
—	13	7 M.	703	697.5
—	—	9,15 M.		698.5
Taza	—	10,15 M.		696.5
—	—	1 S.	702.5	696.5
—	—	7,30 S.	705.5	696.5
—	14	9 M.	703.5	697
—	15	5 M.	702	696.5
—	—	6 M.		698
Maoukan	—	8.30 M.		714
—	—	Midi.	719.5	712
—	—	11 S.	721	714
—	16	6 M.	719	713
—	—	Midi.		714.5
—	—	5,6 S.		712
El-Ouelja	—	5,55 S.		713
—	17	8 M.	721	716
—	—	9,45 M.		717
—	—	11 M,		722
R dir Qdir	—	Midi.	728	721
—	—	7 S.	727.5	721.5
—	—	Minuit.	728	722
—	18	5 M.	727	721
—	—	5.55 M.		721.5
El-Azra	Août 18	11,25 M.		724
—	—	Midi.		724
—	—	2 S.		723.5
—	—	3 S.	729	724
—	—	8 S.	729	723
—	—	Minuit.	729	724.5
—	19	7 M.	729	724.5
—	—	2,40 S.		721
Bou Zemlan	—	4,50 S.		723
—	—	7,30 S.	734	725.5
—	20	9 M.	733.5	726.5
—	-	Midi.	734	727
—	—	2 S.		
—	—	4 S.	734	726.5
—	—	6 S.	722.5	226
—	21	6 M.	732	727
—	—	2.45 S.		727.5
Zaouia Tebouda	—	6.20 S.		702.5
—	—	Minuit.	712	704
—	22	7 M.	708.5	703.5
—	—	11.45 M.		705
Mternara	—	4.12 S.		688
—	—	7 S.	695	689
—	—	Minuit.	694	690
—	23	7 M.	695	690
—	—	Midi.	693.5	688
—	—	2 S.		687.8
Beni Sourat	—	3,40 S.		671
—	—	6 S.	675.5	672
—	—	11 S.	677	672.5

…DES	MOYENNE des thermomètres.	CIEL		VENT		OBSERVATIONS
		Nébulosité.	Nuages.	Anémomètre.	Origine.	
	+ 26°	0	0	2	N. N. W.	
	19°	0	0	1	N. N. W.	
	23°	0	0	2	N. N. W.	
6						
	35°	0	0	1	W.N.W.	
	27°					(Observ. astro.)
	25°	0	0	2		
	20°	0	0	2	S. E.	
					S. W.	
4						
	41°	0	0	1	S. W.	
	28°	0	0	3	S. W.	
	24°	0	0	3	E. N. E.	Siroco.
	38°	0	0			
4						
	27°	0	0	3	E. N. E.	
30	42°	3	Cirro-strat.	3	E	
	32°	9	Cirro-strat.	3	E	
	28°	10		3	E	
	23°	0	0	1	E	
31						
	42°	0	0	0	0	
	44°	2	Nimbus.	0	0	
	41°	2	Nimbus.	1	E	
	29°					(Observat. astro.)
	24°	0	0	1	E	
	26°	0	0	2	N. W.	
27						
	27°		0	3	N. W.	
	26°	0	Alto-cum.	1	N. W.	
	33°	84	Alto-cum.	1	N. W.	
	36°					
	34°	4	Nimbus.	2	N. W.	Orage sans pluie.
	28°	8	Alto-cum.	0	0	
35	20°	0	0	2	W.	
	22°	10	Alto-cum.	2	W.	
	22°	10	Alto-cum.	2	W.	
71		9	Orageux.	0	O.	
						Orage, pluie à 5 h. soir.
	26°	10	Stratus.	1	W.	Pluie fine.
	23°	10	Stratus.	1	W.	
	26°	9	Cirro-cum.	2	N.	
	33°					
94						Orage, pluie abondante de 2 h. soir à 6 h. soir.
	21°	10	Nimbus.	1	S. W.	Pluie.
	18°	10	Nimbus.	3	S. W.	

LOCALITÉS	DATE	HEURE	BAROMÈTRES A	B
—	24	2 M.	675	670
—	—	6 M.	674	670
—	—	7 M.		670
Terrout	—	6,15 S.		667
—	—	Minuit.	674	670
—	25	7 S.	672	668.5
Risran	—	1,35 S.		663
—	—	7 S.	662	657
—	—	10,30 S.	661.5	657.5
—	26	7 M.	661	657
—	—	11,50 M.		659
El-Menzel	—	12,20 M.		675
—	—	6 S.	682	675
—	27	4 M.	679	673.5
—	—	5,25 M.		674.5
Zaouia Tebouda	—	10.30 M.		703
—	—	7,30 S.	709	701.5
—	28	4 M.	716	701
—	—	5 M.		701
Fès (consulat de France)	28	9,45 M.		724
—	29	8 M.	722.5	716.5
—	30	7 M.	723	716.5
—	31	7 M.	724.5	719
—	—	7,30 S.	726	718
—	Sept. 1er	7 M.		718.5
—	2	6 M.		717
Bou Qachouch	3	5 M.		734
Selhama	4	4 M.		747
Qçar el-Kebir	5	5 M.		750
Berrian	6	2 M.		743
Tanger	7	9 M.		749
—	8	7 M.		749
—	9	7 M.		750.5
—	10	9 M.		752.8
—	11	7 M.		750.5
Melilia	12	6 M.		752
Nemours	13	6 M.		749
Oran	14	11 M.		750
A bord	15	8 M.		747.7

MOYENNE des thermomètres.	CIEL		VENT		OBSERVATIONS
	Nébulosité.	Nuages.	Anémomètre.	Origine.	
18°	8	Nimbus.	3	S. W.	(Observat. astro.)
26°	8	Cirro-cum.	2	W.	
20°	10	Stratus.	2	W.	Quelques gouttes de pluie à 2 h. soir.
22°	8	Cirro-cum.	2	N. W.	Orage, pluie à 8 h. soir.
18°	10	Stratus.	2	W.	Pluie de 6 h. soir à 7 h. 30 soir.
17°					(Observ. astro.)
18°	4	Cirro-cum.	2	N. N. W.	Pluie toute la nuit.
	6	Alto-cum.	2	N. N. W.	
26°	9	Nimbus.	2	N. N. W.	Pluie toute la nuit.
14°	4	Alto-cum.	2	N. N. W.	
26°	10	Cirro-strat.	2	N. N. W.	
17°	0	0	1	N. N. W.	
25°	0	0	2	W.	Pluie toute la matinée, temps orageux le soir.
25°	8	Nimbus.	2	W.	Orage, pluie de 7 h. soir à 10 h. soir.
23°	2	Cirro.	2	W.	Orage, pluie de 9 h. soir à 10 h. soir.
29°					
24°	10	Nimbus.	2	W.	Orage, pluie, à 5 h. soir.
23°	10	Nimbus.	2	W.	
20°	10	Nimbus.	1	W.	
20°	6	Nimbus.	1	W.	
18°	6	Alto-cum.	1	W.	
16°	10	Stratus.	3	W.	Pluie continue.
24°	3	Cirro-cum.	1	W.	
22°	0	0	2	N. W.	
22°	10	Alto-strat.	1	W.	
24°	9	Alto-strat.	1	W.	
23°	8	Cirro-strat.	2	W.	
23°	10	Cirro-strat.	2	W.	
22°	10	Cirro-strat.	2	W.	
25°	0	0	2	S. W.	
26°	10	Alto-cum.	2	S. W.	

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES (VOYAGE DANS LE SOUS)

DATES		NOMS DES LOCALITÉS	HEURES	BARO-MÈTRE	THERMO-MÈTRE	CIEL	VENT	OBSERVATIONS
Octobre	14	Casablanca.	5h S.	770mm	+ 25° C	10	S.-E. 3	Pluie toute la nuit.
	15	—	10 M.	765	24°	9	E. 1	
	16	Ber Rechid.	4,15 S.	744	23°	10	S.-W. 2	Pluie.
	17	Id.	6 M.	747				Pluie.
	17	El-Khemisset.	5,20 S.	734	22°	9	N. 1	
	18	Id.	6 M.	731				
	18	Nouala près Skhour el-Arbàa	7,30 S.	718	22°	10	N. 1	
	19	Id.	6 M.	716				
	19	Douar 10 kilomètres avant Sidi Athman.	7,05 S.	724	21°	10	N. 1	
	20	Id. .	6 M.	723				
	20	Merrakech	6 S.	729	22°	Strat. 1	N., N.-W. 1	Il existe à Merrakech un bureau d'observations météorologiques. (Commandant Burkardt.)
	21	Id.	2,15 S.	729	23°	Cir. Strat. 3	O.	
	21	Id.	6 S.		25°			
	22	Id.	6 S.	726	26°	Strat. 2	O.	
	23	Id.	6 S.	725	27°	Nimb. 10	N., N.-W. 3	
	24	Id.	6 S.	725	27°	Strat. cumul. 9	N., N.-E. 1	
	25	Id.	6 S.	724	26°	Strat. cumul. 9	E. 2	
	26	Id.	6 S.	724	24°	Nimb. 8	E., S.-E. 2	
	27	Id.	6 S.	721	19°	Cumul. 3	N. 3	Pluie (orage).
	28	Id.	6 S.	725	23°	Nimb. 9	E. 1	Pluie.
	29	Id.	6 S.	728	20°	Strat. 5	S.-W. 2	Pluie toute la nuit.
	30	Id.	6 S.	730	23°	Nimb. 8	S.-E. 2	Id.
	31	Id.	Midi	728				
	31	Tameslouht (chikh Mouley el-Tahar). .	6 S.	717	28°	Nimb. 8	O.	Atlas couvert.
Novembre	1er	Id. . .	6 M.					
			7 S.	716				
	1er	Agergour (khalifa El-Hadj Mohammed).	6 M.		19°	Nimb. 10	O.	Pluie.
			5 S.	675				
	2	Id. .	6 M.	674				
Novembre	2	Agadir el-Bour (chikh S[i] Brahim) . . .	5 S.	687	19°	Strat. 3	N. 3	
	3	Agadir el-Bour (chikh S[i] Brahim) . . .	6 M.	689				
	3	Qaçba qaïd el-Goundafi	7 S.	667	18°	Strat. 4	N. 4	Sommets dans les nuages, sauf de 10 h. à 2 h. soir.
	4	Id.	7 M.	666	17°	Cum. 8	N. 2	
	4	Id.	6 S.	664	18°	Cum. 3	N. 2	
	5	Id.	7 M.	664	17°	O.	N. 1	
	5	Tinesk (chikh Ahmed)	7 S.	673	17°	O.	O.	
	6	Id.	6 M.	672	15°	Alt. cum. 3		
	6	Amzmiz (qaïd El-Hassen ould Hadouch						

9	Id.	7	M.	[illegible]	[illegible]	Strat. 1	N.-E. 2	Pluie toute la nuit.
9	Amarou Chear (chikh Omar)	6	S.	659	18°	Strat. 1	N.-E. 2	
10	Id.	6	M.	660	13°			
10	Argana Nzala (El-Hadj Bii Genouni)	6	S.	703		Nimb. 10	O.	Pluie la nuit.
11	Id.	7	M.	704	16°	O.	S.-E. 3	
11	Loummi (Moham. bou Taleb)	6	S.	667	19°	Cumul. 2	S. 2	
12	Id.	6	M.	669	13°	O.	S., S.-E. 3	
12	Taroudant (intér. de la ville)	6	S.	746	24°	Alt. cum. 1	S., S.-E 2	Brume.
13	Id.	7	M.	746	22°	Cumul. 6	S.-E. 2	Id.
13	Id.	7	S.	746	22°	Alt. cumul. 6	S. 2	Id.
14	Id.	7	M.	749	20°	Alt. cum. 6	S. 1	Id.
14	Id.	6	S.	747	20°	Alt. cum. 10	O.	
15	Id.	6	M.	748	19°			
15	Oulad el-Koura (chikh Mohammed Abd Allah ben Kouri)	10	S.	759	24°	Alt. cum. 8	E., S.-E. 3	Orageux.
16	Oulad el-Koura (chikh Mohammed Abd Allah ben Kouri)	6	M.	757				
16	Aït Melloul (chikh Mbarek Mohammed	6	S.	767	27°	Strat. 8	O.	
17	Id.	6	M.	768	20°	Strat. 1	S.-E. 2	
17	Oulad Allel (chikh El-Mahfoud)	6	M.	764	24°	O.	S.-E. 1	
18	Oulad Allel (chikh El-Mahfoud)	5	M.	760mm	15°	Cir. 1	S. 2	
18	Aït Millek (chikh Ahmed Ifqih)	6	S.	753	23°	Cir. 2	S. 1	
19	Id.	5	M.	751	18°	Alt. Strat. 10	W. 3	Brouillard 100 m., de 4 h. a 9 h. matin.
19	Tiznit (intérieur de la ville)	6	S.	749	24°	Cir. 2	S.-W. 2	
20	Id.	7	M.	749	17°	O.	W. 1	
21	Id.	6	M.	749	11°	Cir. Strat. 10	W. 2	
21	Arbalou (qaïd El-Hadj Hammou)	6	S.	771	22°	Cir. Strat. 10	S.-W. 3	
22	Id.	6	M.	770	11°	Cir. Strat. 2	W. 2	Brume de 7 h. à 10 h. matin.
22	Agadir-Founti (qaïd Mohammed)	6	S.	769	19°	Cir. St. 8	W. 3	
23	Id.	7	M.	767	16°	Alt. St. 10	W. 2	
23	Id.	6	M.	767	13° C	Cir. 2	N. 3	
24	Dar chikh Kerbid (route de Mogador	6	M.	767	13°	Cir. 2	N. 3	
24	Id.	6	S.	758	18°	Nimb. 10	N. 2	
25	Id.	6	M.	759	13°	Cir. 2	N. 3	
25	Dar qaïd Mbarek el-Gellouli (route de Mogador)	6	S.	741	19°	O.	N., N.-W. 2	
26	Dar qaïd Mbarek el-Gellouli (route de Mogador)	6	M.	742	13°	O.	N. 2	
26	Dar Ould el-Hadj Ali el-Qadi (r. de Mogador)	6	S.	745	20°	O.	N.-W. 2	
27	Dar Ould el-Hadj Ali el-Qadi (route de Mogador)	6	M.	745	14°	O.	N. 2	
27	Mogador (hôtel)	7	S.	770	16°	O.	N. 2	
28	Id.	7	M.	771	14°	Cir. 1		
29	Id.	7	M.	769	15°	O.		
29	Id.	7	S.	770	18°	Cir. cum.		
30	Id.	7	M.	770	14°	Alt. St. 108		

IV

GÉOLOGIE

DÉTERMINATION DES ÉCHANTILLONS GÉOLOGIQUES [1]

Recueillis par le Mis de Segonzac

Par E. FICHEUR

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES SCIENCES D'ALGER

NUMÉROS	DATES	PROVENANCE	NATURE DES ÉCHANTILLONS
	Avril		
a	1	Gelaïa.	Jaspe, se rapporte peut-être au permien?
b	2	Si Mohd Ahadri Beni Saïd.	Schiste lustré, avec trois fragments de quartz provenant de terrains précambriens.
c	3	Plaine de Nekour.	Trois échantillons de quartzites micacés, dont l'un traversé d'un filon de quartz, proviennent de terrains jurassiques.
d	3	Id.	Schiste argileux, vraisemblablement de terrain crétacé inférieur.
e	6	Zaouia de Taffah.	Trois échantillons de carbonate de chaux (calcite) plus ou moins rosé.
f	9	Aïn Mediouna.	Gypse.
	Mai		
1	18	El-Gour.	Tufs basaltiques, ciment assemblant les blocs de grès de la ruine.
2	19	Er-Riba.	Basalte scoriacé, éboulis considérables jonchent la plaine.
3	19	Aït Harsalla.	Basalte scoriacé, semblable au précédent.
4	21	Aït Nâman.	Calcaire tufacé, en larges dalles horizontales.
5	»	Djebel Ouarchako.	Silex, assez rares dans cette cuvette.
6	27	Id.	Jaspe ferrugineux, très communs dans ce sol d'argile rouge.
7	30	Grigra (dépression où naît l'oued Grigra).	Quartz gras.
8	30	Id.	Jaspe, énorme rocher isolé.
9	30	Grigra (diaclase profonde pour où l'on descend).	Roche éruptive noire compacte (Mélaphyre ?)

[1] Ces échantillons ont été donnés à l'École Supérieure des Sciences d'Alger.

NUMÉROS	DATES	PROVENANCE	NATURE DES ÉCHANTILLONS
	Juin		
10	30	Aït Ikhlef ou Ali.	Jaspe sur fragment de roche verte.
11	31	Tirremt Taharount.	Basalte compact.
12	1	Ari Boudàa.	Schistes argileux de teinte foncée, analogues aux schistes précambriens des environs d'Alger.
13	1	Plaine de Seb.	Basalte scoriacé, éboulis.
14	2	Tizi Doumlilin.	Ocre jaune, limonite terreuse.
15	2	Id.	Tufs basaltiques.
16-18	2	Id. (Source).	Silex calcédonieux.
19	2	Id.	Jaspe.
21	4	Forêt de Boudàa.	Fragments d'hématite.
22	4	Id.	Silex calcédonieux avec croûte ferrugineuse.
23	6	Ougmess.	Roche noire compacte (Mélaphyre?) encaissée dans l'argile rouge.
24	6	Id. (Tirremt des Aït Feska).	Scorie basaltique (provenant de roches volcaniques récentes).
25	8	Plaine d'Afekfak.	Calcaire gris clair affleurements arasés à fleur de terre.
26	10	El-Medina.	Calcaire gris déchaussés par les pluies et affectant des aspects de ruines.
27	10	Ticht ben Saïd.	Id.
28	12	Collines de Merijat.	Calcaire subcristallin blanc, tables horizontales dans des sables blancs.
29	12	Col de Genfo.	Grès rose à grain fin dans de l'argile rose.
30	12	Col de Genfo (forêt de chênes et cèdres).	Tufs basaltiques.
31	12	Ari Fàzàz.	Roche noire compacte semblable à 23 (Mélaphyre?)
32	12	Id.	Brèche calcaire rouge.
33	12	Id.	Calcédoine (fragment peut-être taillé?)
34	13	Vallée de Feleddi.	Calcaire grisâtre.
35	15	Cuvette de Selkhat.	Calcaire subcristallin, pétri de fragments de petits bivalves indéterminables.
36	15	Id.	Calcaire gris jaunâtre avec débris de fossiles marins.
37	15	Id.	Calcaire bréchoïde marmoréen rosé, pétri de fossiles (Trebratula, Pecten, Lima).
38	16	Collines d'Aïn Arbi.	Calcaire compact rosé.
39	16	Id.	Marbre rose.
40	16	Id.	Calcaire subcristallin à encrines et à brachiopodes (rhynchonella) peut-être lias.
41	16	Id. (ramassé sur le sol).	Croûte ferrugineuse à la surface d'un calcaire.
42	16	Id.	Fragment d'hématite compacte.
43	18	Aïn Qaïd.	Basalte scoriacé.
44	23	Rive Est de la Daïa d' S[i] Ali ou Mohammed.	Basalte scoriacé, semblable au précédent.

NUMÉROS	DATES	PROVENANCE	NATURE DES ÉCHANTILLONS
	Juin		
45	23	Id.	Scorie volcanique.
46	25	Ticht el-Afît (rive Nord de la Daïa).	Scorie volcanique, semblable à la précédente.
47	26	Tirerman Zouggarin, (vallée de la Mlouïa).	Tuf calcaire compact, dépôt récent.
48	26	Aïn bou Châl.	Id.
49	30	Aït Rahou ou Ali.	Calcaire gris blanchâtre.
	Juillet		
50	1	Bou Haffes.	Silex calcédonieux (fragment).
51	1	Oçabi Irarbiin.	Cristal de gypse (fer de lance).
52	1	Reklaoun.	Nodule siliceux.
53	3	Lit de l'Oued Mlouïa.	Granulite rose (belle roche).
54	3	Lit de l'Oued Mlouïa.	Galet alluvionnaire d'un calcaire noir (ramassé dans le fleuve).
55	3	Id.	Quartz gras.
56	3	Icheïr (berge Sud).	Roche éruptive noire compacte (mélaphyre).
57	3	Bou Lrini.	Diorite à petits cristaux (ramassé sur le sol).
58	4	Id.	Calcaire noir avec trace d'ammonite, probablement lias.
59	4	Lit de la Mlouïa.	Roche éruptive noire semblable à 56.
60	4	Id.	Quartz gras avec petits cristaux de quartz.
61	7	Oued Anzgemir.	Calcaire rouge cristallin (marbre).
62	7	Id.	Fragment de syénite micacée.
63	7	Mechra Aqqa N'Jidi.	Roche éruptive blanche décomposée.
64	7	Abrid Ticht Ouchel.	Calcaire rouge marmoréen.
65	8	Ari Aïach.	Calcaire noir craquelé (analogie d'aspect avec les calcaires triasiques).
66	8	Id.	Calcite cristallisée (nulle valeur indicatrice).
67	8	Id.	Limonite compacte.
68	8	Dalles inclinées à 45° paroi Nord.	Calcaire compact gris, probablement lias.
68 *bis*	8	Id.	Calcaire noir (craquelé à la surface).
69	8	Falaise verticale.	Calcaire subcristallin, probablement *lias*.
70	8	Id.	Limonite et calcite cristallisée.
71	8	Id.	Syénite micacée, semblable à 62.
72	8	Paroi Sud verticale des avant-monts.	Calcaire compact rosé, ponctué de grains d'oxyde de fer.
73	8	Sommet du Ari Aïach.	Roche éruptive, syénite micacée assez semblable à la syénite éléolithique des environs de Cherchell (roche tertiaire).
74	11	Pentes Nord du Haut-Atlas.	Calcaire dolomitique avec traces de fossiles (Trigonia), probablement Jurassique supérieur?
75	11	Berrom.	Rhynchonella supérieur?
76	11	Oçabi Flilo	Fragment calcaire (peut-être Jurassique supérieur).

NUMÉROS	DATES	PROVENANCE	NATURE DES ÉCHANTILLONS
	Juillet		
77	11	Qçabi Flilo	Fragment de calcaire dolomitique avec fossile bivalve (Anatina) semblable à des échantillons du calcaire jurassique de Terni (Tlemcen) Jurassique supérieur.
78	11	Ari Aldoun.	Echantillon de galène riche.
79	11	Id.	Laitier de plomb (mine en exploitation).
80	11	Id.	Fer oligiste pailleté sur roche quartzeuse.
81	14	Aderoual.	Calcaire subcristallin avec débris d'encrines (probablement lias).
82	14	Zebzat.	Conglomérat et croûte calcaire (dépôt superficiel).
83	14	Id. (Aït Ouaffella).	Quartzite micacé ferrugineux.
84	14	Id.	Fragment de dolomie empâté dans un tuf calcaire récent.
85	13	Taourirt.	Gypse cristallisé.
86	13	Chebka.	Grès rouge dur à paillettes micacées.
87	13	Oued desséché.	Ostrea syphax, bel exemplaire dans un fragment de calcaire coquillier (Cénomanien).
88	13	Ouizert	Galets de calcaire dur noirâtre (épars sur le sol).
89		Igli.	Conglomérat alluvionnaire à débris de silex bruns. Sol de la vallée de la Mlouïa.
90	16	Tirnest.	Fragment de calcaire gris, flanc des avant-monts, dalles plongeant à 1/1 vers l'Est.
91	30	Feqqous.	Calcaire semblable au précédent.
92	30	Qeddamin.	Carapace calcaire (dépôt de plaine).
93	30	Teniet el-Jir.	Gypse cristallisé, accompagnant l'échantillon suivant :
95	30	Id.	Argiles irisées (Trias).
94	30	Vallée de l'Oued beni bou Nçer.	Calcaire marneux avec fragment d'huître indéterminable, assises horizontales, empilées en pyramides singulièrement régulières.
96	30	Id.	Dolomie rosée.
97	30	Id.	Calcaire compact à fragment d'encrin, probablement lias.
98	31	Zaouia S[i] Bel Qasem.	Calcaire noir marneux, parois de la vallée.
	Août		
99	2	Col de Gramellal.	Calcaire foncé.
100	2	Id.	Argile jaspée rouge.
101	2	Tammest.	Fragment de calcaire dur noirâtre.
102	2	Sommet du col.	Calcaire subcristallin, encrinitique probablement lias.
103		Col de Tammest.	Brèche calcaire, dépôt dans les fentes.
104	2	Id.	Calcaire cristallin et dolomitique probablement lias, parois verticales.
105	8	Zaouia S[i] Mbarek.	Nodule de calcite cristallisée (sans indication).

NUMÉROS	DATES	PROVENANCE	NATURE DES ÉCHANTILLONS
	Août		
106	8	Zaouia S[i] Mbarek.	Marne blanchâtre.
107	12	Iahouna.	Calcaire subcristallin rosé (lias).
108	12	Id.	Tuf calcaire de formation récente.
109	13	Taza.	Tuf calcaire travertineux, échantillon du vieux rempart.
110	15	Oued el-Haddar.	Calcaire subcristallin dur (lias probable).
111	16	El-Ouelja.	Schistes injectés de granulite. Aspect de certaines parties des schistes précambriens.
112	16	Maoukan.	Granulite décomposée, appartient à la série des terrains anciens.
113	17	Rdir Qdir.	Schistes argileux, de type précambrien.
114	17	Id.	Granulite.
115	17	Lit de l'oued Inaoun.	Nodule siliceux noirâtre.
116	17	Id.	Fragment de galet de quartzite ramassé, ferrugineux, probablement crétacé.
117	18	Id.	Roche basaltique.
118	23	Mternara.	Calcaire tufacé-travertin récent.
119	24	Beni Sourat.	Calcaire cristallin et dolomitique, très probablement liasique.
120	24	Aïn Sbou.	Calcite cristallisée.
121	24	Id.	Calcaire marneux en assises horizontales.
122	24	Id.	Pyrite de fer, petit fragment sans valeur.
123		Id.	Quartzite ferrugineux.
124	25	Terrout.	Calcaire compact à grain fin probablement lias.

APERÇU GÉOLOGIQUE

RÉSULTANT DE L'EXAMEN DES ÉCHANTILLONS RECUEILLIS

Comme résultats généraux de la détermination des échantillons rapportés par M. de Segonzac, on peut déduire l'existence d'une série de formations géologiques, intéressantes, surtout par la comparaison avec la partie occidentale de la province d'Oran. On peut grouper ces diverses formations dans l'ordre suivant :

TERRAINS SÉDIMENTAIRES[1]

A. — TERRAINS PRIMAIRES

I. **Schistes précambriens**. — Des schistes argileux, gris bleuâtres, présentent la plus grande analogie avec les schistes anciens, classés provisoirement

[1] Les échantillons de roches sédimentaires sont presque totalement privés de fossiles, ce qui ne permet qu'une détermination approchée.

comme précambriens, dans la légende de la Carte géologique de l'Algérie. Ils paraissent identiques aux schistes précambriens de la Bouzaréa (Alger), et d'une partie du massif de la Grande Kabylie. L'âge de ces schistes est indéterminé ; ils peuvent représenter l'un des termes les plus anciens de la série primaire.

Ils ont été rencontrés dans deux régions :

1° *Ari Boudàa* (éch. 12), dans les crêtes du Djebel Boudàa.

2° Au Nord du *Djebel Tazekka* (prolongement du Djebel Boudàa à l'Est), aux points indiqués *El-Ouelja, Moukan, Rdir Qdir* (éch. 111, 112, 113) ; ils sont accompagnés et injectés sur ces derniers points d'une *granulite,* identique à celle qui accompagne les mêmes schistes en Algérie.

3° Dans le Rif, à *Beni Saïd,* des schistes lustrés traversés de filonnets de quartz proviennent de terrains analogues ; dans la plaine de *Nekour*, des quartzites micacés peuvent être attribués à la même série, ou encore aux schistes des Traras (silurien de l'Ouest d'Oran).

II. Les **quartzites** et les **jaspes**, accompagnés de roches éruptives diorites, mélaphyres, appartiennent probablement à l'étage *permien.*

Ces roches ont été rencontrées assez fréquemment dans le pays des Beni Mgild, à l'*Oued Grigra* (7), au *Djebel Ouarchako* (6), à *Aït Ikhlef ou Ali* (10), au Nord du Djebel Boudàa, puis dans cette même chaîne, à *Tizi Doumlilin* (16-19), à *Ougmess* (23), à *Ari Fàzàz* (31), puis dans l'Oued Mlouïa, à *Icheïr* (56).

Les Grès roses de *Tizi Genfo* (29), dans la chaîne du Fàzàz, accompagnés d'argiles roses, de même que les grès rouges à payettes micacées de *Chebka* (86), pourraient être également rapportés au *Permien.*

B. — TERRAINS SECONDAIRES

III. **Trias.** — Le trias caractérisé par les argiles irisées et gypses, existe certainement à *Teniet-el-Jir* (93-95), dans le Djebel Midran. Le gypse se retrouve à *Taourirt* (85). Des calcaires moins craquelés, semblables aux calcaires triasiques de l'Algérie, se montrent sur le flanc Nord de *Ari Aïach* (68), au voisinage du lias.

La formation triasique doit exister sur ces divers point, comme en Algérie, dans des conditions tectoniques le plus souvent difficiles à expliquer.

IV. **Lias.** — Le lias paraît être largement représenté par des calcaires plus ou moins colorés en rouge, des calcaires marmoréens, des calcaires à encrines et à brachiopodes, c'est-à-dire avec le même facies qu'en Algérie. Les échantillons recueillis présentent la plus grande analogie d'aspect avec les calcaires subcristallins marmoréens, bréchoïdes, de la province d'Oran, où ils sont riches en minerais de fer.

Ces calcaires jouent un rôle important dans la formation de certains axes montagneux. On peut grouper les échantillons de la manière suivante :

1° Chaîne du Fàzàz — au pied de Tizi Genfo, dans les collines de *Mérijat* (28) : puis dans les crêtes, à *Ari Fàzàz* (32) ; dans le versant Sud, dans la cuvette de *Selkhat* (35-37), dans les collines d'*Aïn Arbi* (39-40), avec minerai de fer;

2° Chaîne de l'Ari Aïach — à l'Oued *Anzgemir* (61) ; sur le flanc Nord de l'*Ari Aïach* (68, 69, 72), où les bancs calcaires se montrent fortement redressés et même verticaux;

3° Plus à l'Est, sur les pentes Nord du Haut-Atlas, à *Aderoual* (81), calcaire encrinitique;

4° Dans la vallée de l'Oued *beni bou Nçer* (97), au Nord du Djebel Midran;

5° Au col de *Tammest* (102-104), dans la chaîne du *Djebel bou Iblan*, prolongement de la chaîne du Fàzàz, à *Iahouna* (107);

6° Enfin à *Beni Sourat* (119), et à Terrout (124).

V. Le **Jurassique supérieur** est probablement représenté par des calcaires plus ou moins dolomitiques, avec quelques traces de bivalves, assez semblables aux fossiles que l'on rencontre dans les calcaires du Stérocérien de Terni, près de Tlemcen. Ces calcaires n'ont été signalés que sur les pentes Nord du Haut-Atlas, à Qçabi-Flilo (76).

VI. Le **Crétacé inférieur** peut être représenté par des argiles schisteuses et quartzites du type du Néocomien et de l'Albien de la région littorale de l'Algérie ; aucune trace de fossiles ne vient confirmer cette attribution. Ces argiles schisteuses se trouvent dans le lit de l'*Oued Inaoun* (115).

VII. Le **Crétacé moyen** est indiqué par un magnifique échantillon de *Ostrea Syphax*, caractérisant le *Cénomanien;* cet exemplaire a été recueilli dans un Oued desséché près d'Ouizert ; il provient peut-être des pentes Nord du Haut-Atlas ?

Aucun échantillon de roche ou fossile ne permet de reconnaître de formation géologique plus récente.

ROCHES ÉRUPTIVES

Les roches éruptives, notamment du groupe des basaltes, paraissent largement représentées dans la région des Beni Mgild.

1° Les *granulites* accompagnent les schistes indiqués ci-dessus comme précambriens.

Une belle *granulite rose* (53), a été reconnue dans le lit de la Mlouïa;

2° Les *diorites et mélaphyres* paraissent accompagner les quartzites et jaspes considérés comme permiens;

3° Une *Syénite micacée* analogue à la syénite éléolithique des environs de Cherchell, paraît former une partie de la masse et le sommet de l'Ari Aïach. Cette roche est d'âge tertiaire en Algérie;

4° Les roches *basaltiques* avec scories, tufs, sont très répandues dans la région des Beni Mgild, jusqu'à la vallée de Mlouïa. Les nombreux échantillons signalés dans l'énumération précédente permettent de juger de leur répartition. Il suffit de signaler leur présence dans le *Djebel Boudàa* (Tizi Doumlilin), dans la chaîne du Fàzàz (Tizi Genfo), et vers la daïa de Sidi Ali ou Mohamed.

D'autre part, on peut remarquer l'absence de ces roches parmi les échantillons recueillis dans la partie orientale de l'itinéraire, si ce n'est à l'Oued Inaoun, entre Taza et Fès.

MINERAIS

Quelques échantillons métallifères ont été recueillis, principalement des minerais de fer.

L'*hématite* a été rapportée de la forêt de *Boudàa,* et des collines de *Aïn Arbi,* au Sud de la chaîne du Fàzàz ; ces échantillons paraissent associés à des calcaires liasiques.

La *limonite* provient de l'*Ari Aïach* et de *Tizi Doumlilin,* au voisinage également des calcaires du lias.

Du *fer oligiste* pailleté provient d'*Ari Aldoun*, sur le flanc Nord du Haut-Atlas.

Des fragments de *pyrite de fer* ont été recueillis à *Aïn Sbou.*

Enfin un bel échantillon de *galène* provient d'*Ari Aldoun,* où l'exploitation du minerai a été faite.

V

BOTANIQUE

ÉNUMÉRATION SYSTÉMATIQUE DES ÉCHANTILLONS[1]

RECUEILLIS PAR LE Mis DE SEGONZAC

Par le Dr Ed. BONNET

La collection de plantes recueillie par le Mis de Segonzac pendant son exploration au Maroc, contient 130 espèces, plus quelques échantillons que leur état défectueux n'a pas permis de déterminer spécifiquement; de ces 130 espèces, 103 déjà connues au Maroc figurent dans le *Spicilegium* de J. Ball et 27, soit près d'un cinquième, sont nouvelles pour la flore du Maghrib.

Sous le rapport de la répartition géographique, ces 27 espèces peuvent se classer ainsi qu'il suit : 16 sont plus ou moins répandues dans le bassin méditerranéen :

Asterocarpus Clusii Gay.	Viscum album L.
Arenaria capitata Lam.	Santolina incana Lam.
Cerastium Boissieri Gren.	Helichrysum angustifolium D. C
Linum punctatum Presl.	Taraxacum obovatum D. C.
Potentilla hirta L.	Scrophularia ramosissima Lois,
Cratægus monogyna Jacq.	Rosmarinus officinalis L.
Sorbus torminalis Crantz.	Euphorbia nicæensis All.
Sedum amplexicaule D. C.	Avena fatua L.

Six habitent l'Algérie et quelques-unes se retrouvent également en Tunisie :

Helianthemum Fontanesii B. et R.	Campanula atlantica Coss. et D. R.
Dianthus serrulatus Desf.	Thymus algeriensis B. et R.
Paronychia Cossoniana Gay.	Origanum glandulosum Desf.

Quatre sont spéciales à la Péninsule ibérique :

Adenocarpus hispanicus D. C.	Nepeta Boissieri Willk et Lge.
Calamintha granatensis B. et R.	Buxus balearica Lam.

[1] Ces échantillons ont été donnés au Muséum d'Histoire Naturelle.

Une dernière enfin, l'*Astragalus Boissieri* Fisch. habite les sierras espagnoles, les montagnes de la Sicile et le mont Parnasse.

D'autres espèces, sans avoir la même importance que les précédentes, présentent cependant un certain intérêt parce qu'elles n'étaient connues que dans une ou deux localités du Maroc; je citerai notamment:

Pæonia coriacea Boiss.
Berberis hispanica B. et R.
Helianthemum rubellum Pesl.
» glaucum Pers.
Silene corrugata Ball.
Paronychia nivea D. C.
Galium tunetanum Lam.
Bellis minuta D. C.
Perideræa fuscata Webb.
Carlina involucrata Poir.
Centaurea seusana Chaix var.
» maroccana Coss.
Fraxinus dimorpha Coss. et D. R.
Linaria lurida Ball.
Teucrium Polium L. var. atlanticum Ball.
Rumex thyrsoides Desf.
Fontinalis Duriæi Schimp.

C'est dans la chaîne de l'Atlas, dans le pays des Beni Mgild, des Beni Mtir et dans la vallée de la Melouïa que M. de Segonzac a fait ses meilleures récoltes botaniques, ce qui s'explique par ce fait que la partie orientale du Maroc est la moins connue sous le rapport de la végétation; le nord et la région atlantique, au contraire, ont été visitées par de nombreux botanistes dont quelques-uns, plus favorisés, tels que Hooker, Ball et les deux collecteurs indigènes du Dr Cosson, ont pu s'avancer assez loin dans l'Atlas et explorer le centre de l'empire des chérifs.

Dans l'énumération que je donne ci-après, les espèces sont classées suivant l'ordre du *Spicilegium Floræ maroccanæ* de *John Ball*[1] qui est le travail le plus complet publié jusqu'à ce jour sur la flore marocaine; pour les espèces qui ne figurent pas dans cet ouvrage ou lorsque je n'ai pas adopté la manière de voir de son auteur, j'ai cité le *Compendium floræ atlanticæ* du Dr Cosson, la *Flore de l'Algérie de* MM. Battandier et Trabut, le *Prodromus floræ hispanicæ* de Willkomm et Lange et, quelquefois, des mémoires spéciaux publiés dans des Recueils périodiques connus; j'ai donné la répartition géographique des plantes nouvelles et ajouté quelques observations aux espèces critiques; enfin, le lecteur désireux de se rendre compte de la situation exacte des localités où les récoltes ont été faites, devra se raporter aux itinéraires et à la carte publiés par M. de Segonzac dans le présent ouvrage.

[1] In *Journ. Linn. Soc.* XVI (1878), p. 281-742.

RENONCULACÉES

Adonis æstivalis L.; Ball *Spicileg.* 304; var. **miniata** Gr. et Godr. Fl. Fr. I, 16.

Entre Melilia et Ouezzan.

Nigella hispanica L., var. β **intermedia** Coss. *Compend,* II, 41.

Oued er-Riba (Beni Mtir), Ait Aïssa (Beni Mtir).

Delphinium peregrinum L., var. β **halteratum** Coss. *Compend.* II, 48.

Champs à Taza.

Pæonia coriacea Boiss.; P. corallina Retz, var. δ coriacea Coss. *Compend.* II p. 53.

Rabat el-Bahr (Beni Mgild). Cette belle plante qui ne figure pas dans le *Compendium* de Ball, n'était jusqu'à présent connue, au Maroc, que dans deux localités des montagnes de la province de Demnat, où Ibrahim, collecteur du Dr Cosson, l'a jadis découverte.

BERBÉRIDACÉES

Berberis hispanica. Boiss. et Reut.; Coss. *Compend.* II, 56; B. Cretica Ball, *Spicileg.* 311 (non L.)

Ari Aïach (djebel Aïachi); cette plante dont la décoction, d'après les notes de M. de Segonzac, est employée par les Berbères dans les affections oculaires, n'avait encore été observée qu'au djebel Tezah par Hooker et Ball.

CRUCIFÈRES

Erysimum grandiflorum Desf., Coss. *Compend.* II, 150; E. australe Gay, var. grandiflorum Ball, *Spicileg.* 324.

Djebel Boudàa (Beni Mgild).

Eruca sativa Lam. var. **stenocarpa** Ball, *Spicileg.* 330.

Entre Melilia et Ouezzan.

Biscutella apula L. Ball, *Spicileg.* 332.

Aït Ièkeddéren (Beni Mtir).

Var. **microcarpa** Ball, *l. c.*; entre Melilia et Ouezzan.

CAPPARIDACÉES

Capparis spinosa L., Ball *Spicileg.* 337, var. **ovata** Batt. et Trab., *Fl. Alg.*, I, 82; C. ovata Desf.

Oued Filia (vallée de la Mlouïa).

RÉSÉDACÉES

ASTEROCARPUS CLUSII Gay, Batt et Trab. *Fl. Alg.* I, 82.

Aït Arfa (Feleddi); espèce nouvelle pour le Maroc, connue en Algérie, dans la péninsule Ibérique et dans la partie occidentale du bassin méditerranéen.

CISTACÉES

Helianthemum glaucum Pers., Ball, *Spicileg.* 347.

Ari Tassendil (Fazaz).

H. virgatum Pers., Ball, *Spicileg.* 347.

Col de Derdoura.

H. rubellum Presl, Ball, *Spicileg.* 346.

Ari Tassendil (Imi Khneg).

H. Fontanesii Boiss. et Reut., Batt. et Trab. *Fl. Alg.* I, 101.

Affekfak (Beni Mgild); plante d'Algérie, nouvelle pour le Maroc.

CARYOPHYLLACÉES

DIANTHUS SERRULATUS Desf., Batt. et Trab. *Fl. Alg.* II, 145.

Djebel Bougader (Beni Mgild); espèce commune en Algérie qui n'avait pas encore été observée au Maroc.

D. siculus Presl. Ball, *Spicileg.* 354.

Col de Derdoura, Ticht Ben Saïd (Beni Mgild).

Silene corrugata Ball, *Spicileg.* 359; S. mogadorensis Coss. in *Bull. Soc. bot. Fr.* XXII. 55; S. canariensis Webb an Willd.

Aït Ièkeddéren (Beni Mtir). Aït Aissa (Beni Mtir).

ARENARIA CAPITATA Lam.; Willk. et Lge. *Prodr. Hisp.* III, 626.

Collines de Selkhat; plante nouvelle pour le Maroc, se retrouve dans la France méridionale, les Pyrénées orientales et la péninsule Ibérique.

Cerastium arvense L.; Ball, *Spicileg.* 363.

Ari Tassendil (Imi Khneg).

C. BOISSIERI Gren.; Batt. et Trab. *Fl. Alg.* I, 150.

Djebel Boudàa (Beni Mgild), Aït Arfa (Feleddi); espèce des montagnes de l'Algérie, de l'Espagne, de la Corse et de la Sardaigne, nouvelle pour le Maroc.

PARONYCHIA COSSONIANA Gay; Batt. et Trab. *Fl. Alg.* I. 166.

Pentes du Moyen-Atlas; plante d'Algérie, nouvelle pour le Maroc.

P. nivea D. C.; Batt. et Trab. *Fl. Alg.* I, 166.

Djebel Boudàa (Beni Mgild); cette plante que les indigènes, d'après les notes de M. de Segonzac, emploient comme dépuratif, n'était connue que dans une seule localité marocaine, à Mogador où elle a été recueillie par Balansa (cf. Cosson in *Soc. bot. Fr.* XXII, 58).

TAMARISCINÉES

Tamarix gallica L.; Ball, *Spicileg.* 372.
Vallée de la Mlouïa entre Aït Izdeg et El-Arjan.

LINACÉES

Linum tenue. Desf.; Ball, *Spicileg.*, 379.
Beni Bou Qitoun.

L. PUNCTATUM. Presl; Batt. et Trab., *Fl. Alg.* I, 176.
Col de Derdoura, pays des Beni Mgild; plante de l'Italie méridionale, de la Sicile et de l'Algérie, nouvelle pour le Maroc.

RUTACÉES

Peganum Harmala L.; Ball, *Spicileg.*, 390.
Oued Filia (vallée de la Mlouïa).

ACÉRACÉES

Acer monspessulanum L.; Ball, *Spicileg.* 392.
Djebel Boudaa (Beni Mgild).

ANACARDIACÉES

Pistacia atlantica Desf.; Ball, *Spicileg.* 392.
Cours de la Mlouïa, Aïn Sbou.

P. Lentiscus L.; Ball, *Spicileg.* 393.
Aïn Sbou.

LÉGUMINEUSES

ADENOCARPUS HISPANICUS D. C.; Willk. et Lge, *Prodr. Hisp.* III, 462.
Qçabi Ahmr sur les pentes nord de la vallée de la Mlouïa. Cet arbuste n'est pas absolument nouveau pour la flore du Maroc, Cosson l'ayant mentionné dès 1873, mais sans localité précise, dans une liste de plantes marocaines (*Bull. Soc. bot. Fr.*, XX, 57); d'autre part, Ball n'ayant pas reproduit cette indication dans son *Spicilegium*, on pouvait conserver quelques doutes sur l'existence de l'Adenocarpus hispanicus dans le Maghrib; les échantillons recueillis par M. de Segonzac confirment donc un fait de géographie botanique très intéressant, puisque cette légumineuse était jusqu'alors considérée comme spéciale à la péninsule Ibérique.

Ononis pendula Desf.; Ball, *Spicileg*, 408, var.
Imi Khneg (Ari Tassendil).

Trifolium arvense L. ; Ball, *Spicileg.* 417.

Ticht Ben Saïd (Beni Mgild).

T. campestre Schreb. ; Ball, *Spicileg.* 421.

Aït Ièkeddéren (Beni Mtir).

Anthyllis Vulneraria L. ; Ball, *Spicileg.* 421.

Bou Gader (Beni Mgild) ; var. **rubriflora**. D C. : Aït Arfa (Feleddi); var. **bicolor**. Rchb. : Djebel Boudàa (Beni Mgild).

Hippocrepis scabra D. C. ; Ball, *Spicileg.* 429.

Afekfak (Beni Mgild).

Colutea arborescens L. ; Ball, *Spicileg.* 430.

Ari Aïach.

ASTRAGALUS BOISSIERI Fisch ; Willk. et Lge, *Prodr. Hisp.* III, 280.

Djebel Bougader (Beni Mgild) ; cette plante, nouvelle pour le Maroc, habite la région montagneuse de l'Espagne et se retrouve dans des stations analogues en Sicile et sur le mont Parnasse.

Onobrychis sativa Lam. ; Ball, *Spicileg.* 435.

Beni Mgild.

ROSACÉES

POTENTILLA HIRTA L. ; Willk et Lge, *Prodr. Hisp.* III, 235. (forma prostrata).

Col de Genfo (Beni Mgild) ; plante de l'Algérie et du bassin méditerranéen, nouvelle pour le Maroc.

CRATÆGUS MONOGYNA Jacq, ; Batt. et Trab., *Fl. Alg.* I, 310.

Djebel Boudàa (Beni Mgild) ; arbuste nouveau pour le Maroc, commun dans toute l'Europe et en Algérie.

SORBUS TORMINALIS Crantz ; Batt et Trab., *Fl. Alg.* I, 313.

Rabat el-Bahr (Beni Mgild) ; arbre des forêts de l'Europe et de l'Algérie, nouveau pour le Maroc.

CRASSULACÉES

Sedum album L. var. **micranthum** D. C. ; Ball, *Spicileg.* 453.

Djebel Boudaa (Beni Mgild).

S. AMPLEXICAULE D. C. ; Batt. et Trab., *Fl. Alg.* I, 326.

Ticht ben Saïd (Beni Mgild), Fàzàz (Ari Tassendil) ; espèce du bassin méditerranéen, nouvelle pour le Maroc.

OMBELLIFÈRES

Eryngium triquetum Vahl ; Ball., *Spicileg.* 461.

Aït Moulli (rives de la Mlouïa), djebel Beni Aziz.

E. campestre L. ; Ball, *Spicileg.* 461.

Oued Anzgemir.

E. ilicifolium Lam. ; Ball, *Spicileg.* 462.

Pentes du Moyen-Atlas de Tirnest à Feggous.

Ammi Visnaga. L. ; Ball, *Spicileg.* 468.

Entre Taza, Tebouda et Aïn Sbou.

Daucus muricatus L. ; Ball, *Spicileg.* 475.

Aït Ièkeddéren et djebel Ouarchako (Beni Mtir).

ARALIACÉES

Hedera Helix L. ; Ball, *Spicileg.* 481.

Ari, Aïach.

CAPRIFOLIACÉES

Viburnum Tinus L. ; Ball, *Spicileg.* 481.

Rabat el-Bahr et djebel Boudàa (Beni (Mgild).

RUBIACÉES

Galium Poiretianum Ball, *Spicileg.* 484; Rubia lævis Poir.

Djebel Boudàa (Beni Mgild); M. de Segonzac a consigné, dans ses notes, que la racine de cette plante était utilisée par les indigènes pour la teinture en rouge.

G. corrudifolium Vill. ; Ball, *Spicileg.* 484.

Ticht ben Saïd (Beni Mgild).

G. tunetanum Lam., Ball, *Spicileg.* 486.

Djebel Boudàa (Beni Mgild).

LORANTHACÉES

VISCUM ALBUM L. ; Batt. et Trab., *Fl. Alg.* I, 786.

Col de Feggous où il est assez commun sur le Laurier-rose (*Nerium Oleander* L.); Le Gui, si commun en Europe, mais très rare en Algérie, n'était pas encore connu au Maroc ; son habitat sur le Laurier-rose constitue aussi une intéressante nouveauté[1] ; on sait toutefois, par les recherches de Gaspard (in *Journ. de physiol. expér. et pratique VII* (1827), p. 227) et de Ch. Guérin (in *Bull. Soc. Linn.* de *Normand.*, 5e sér. II (1898), p. 15), que l'implantation expérimentale du Gui commun sur le Laurier-rose, réussit assez facilement.

[1] Dans tout le bassin de l'oued Mlillo on trouve fréquemment du Gui sur les oliviers. — R. S.
Le Gui, dont il est question dans cette note et dont M. de Segonzac n'a malheureusement pas rapporté d'échantillon, appartient très vraisemblablement à une autre espèce, le *Viscum crucialum* Sieb. signalé pour la première fois au Maroc, en 1902, sur les oliviers aux environs de Tétuan (Cf. *Bot. Mag.*, tab. 7828). — Ed. B.

VALÉRIANACÉES

Centranthus Calcitrapa Dufr. ; Ball, *Spicileg*, 490.
Aït Aissa (Beni Mtir) djebel Boudàa (Beni Mgild).
Fedia Cornucopiæ Gærtn. ; Ball, *Spicileg.* 491.
Entre Melilia et Ouezzan.

COMPOSÉES

Bellis annua L. var. **minuta** D. C. ; Ball, *Spicileg.* 494.
Entre Melilia et Ouezzan.
Micropus bombycinus Lag. ; Ball, *Spicileg.* 496.
Oued Anzgemir.
Odontospermum maritimum D. C. ; Ball, *Spicileg.* 502 ; Asteriscus maritimus Mœnch.
Entre Melilia et Ouezzan.
O. aquaticum Neck., Ball, *Spicileg.* 502 ; Asteriscus aquaticus Mœnch.
Entre Taza, Tebouda et Aïn Sbou.
Chrysanthemum Gayanum Ball, *Spicileg.* 509; Pyrethrum Gayanum Coss. et D. R.
Ticht ben Saïd (Beni Mgild).
Pallenis spinosa Coss. ; Ball, *Spicileg.* 503.
Entre O. Aït Izdeg et el-Arjan.
Matricaria fuscata Ball, *Spicileg.* 512 ; Perideræa fuscata Webb.
Aït Ièkeddéren (Beni Mtir).
Artemisia Herba-alba Asso ; Ball, *Spicileg.* 513.
Oued Anzgemir et plateau d'Afekfak (Beni Mgild).
Santolina chamæcyparissus L. var. **incana** Gr. et Godr. ; Batt. et Trab. *Fl. Alg.*, I, 449.
Col de Derdoura.
Helichrysum angustifolium. D. C. ; Willk. et Lge, *Prodr. Hisp.* II, 59.
Col de Feggous.
Calendula arvensis L. var. **micrantha** Ball, *Spicileg.* 516.
Aït Ièkeddéren (Beni Mtir).
C. suffruticosa Vahl ; Ball, *Spicileg.* 517.
Entre Melilia et Ouezzan.
Echinops spinosus D. C. ; Ball, *Spicileg.* 518.
Rive gauche de l'oued Anzgemir.
Carlina racemosa L. ; Ball, *Spicileg.* 519.
Entre Taza, Tebouda et Aïn Sbou.

Carlina involucrata Poir; Ball, *Spicileg.* 519.

Entre Aït Izdeg et el-Arjan (vallée de la Mlouïa).

Carthamus tinctorius L.;Willk. et Lge, *Prodr hisp.* II, 137.

Entre Aït Izdeg et el-Arjan (vallée de la Mlouïa).

Centaurea seusana Chaix ap. Vill. *Pl. Dauph.* III. 52 var. **maroccana** Coss. in *Soc. Dauph.* n° 3998.

Djebel Boudàa (Beni Mgild); cette centaurée n'était connue au Maroc que dans deux localités de la province de Demmat où Ibrahim, collecteur indigène du Dr Cosson, l'avait autrefois découverte.

C. Calcitrapa L.; Ball, *Spicileg.* 529.

Entre Aït Izdeg et el-Arjan (vallée de la Melouïa).

Galactites tomentosa Mœnch; Ball, *Spicileg.* 525.

Djebel Ouarchako (Beni Mtir).

Catananche cœrulea L.; Ball, *Spicileg.* 533.

Afekfak (Beni Mgild), col de Feggous.

Scolymus hispanicus L.; Ball, *Spicileg.* 533.

Entre Aït Izdeg et el-Arjan (vallée de la Mlouïa).

Leontodon Rothii Ball, *Spicileg.* 543; Thrincia hispida Roth.

Aït bou Bidman (plaine des Beni Mtir).

Microrhynchus spinosus Ball, *Spicileg.* 550; Sonchus spinosus D. C.; Zollikoferia spinosa Boiss.

Pentes du Moyen-Atlas entre Tirnest et Feggous.

TARAXACUM OBOVATUM D. C.: Batt. et Trab., *Pl. Alg.* I, 552.

« Oujdem [1] » (Beni Mgild). Espèce d'Europe et d'Algérie, non signalée au Maroc.

CAMPANULACÉES

Jasione corymbosa Poir; Ball, *Spicileg.* 552.

Aït Aïssa et Aït bou Bidman (Beni Mtir).

Campanula dichotoma L.; Ball, *Spicileg.* 553, var.

C. Afra Cav.; Murbeck *Contrib. Fl. Afr.* I. 117.

Imi Khneg (Ari Tassendil).

C. filicaulis D. R. *Atlas fl. Alg.*.tab. 62 fig. 3; Batt. et Trab. *Fl., Alg.* I, 572; C. maroccana Ball, *Spicileg.* 554 teste cl. Coss. in herb.

Plaine de Selkhat, col de Genfo (Beni Mgild).

Fàzàz (Ari Tassendil).

C. ATLANTICA Coss. et D. R. ap. Bal. *Pl. Alg. exsicc.* n° 061; Batt. et Trab. Fl. Alg. I. 573.

[1] Les Braber pensent que cette plante a le don de faire parler la langue tamazirt à ceux qui la mangent. — R. S.

Djebel Beni Aziz. Espèce d'Algérie, nouvelle pour le Maroc.

C. Lœflingii Brot.; Ball, *Spicileg.* 554.

Ari Aïach, Aït Ièkeddéren (Beni Mtir).

ÉRICACÉES

Arbutus Unedo L.; Ball, *Spicileg.* 557.

Entre Melilia et Ouezzan.

PRIMULACÉES

Anagallis linifolia L. var. **collina** Ball, *Spicileg.* 562.

Environs de la qaçba du djebel Zerhoun.

OLÉACÉES

Fraxinus dimorpha Coss. et D. R.; Ball, *Spicileg.* 564.

Aït Arfa (Feleddi); rochers du col de Genfo, Rabat el-Bahr (Beni Mgild).

Olea europæa L.; Ball., *Spicileg.* 566.

Fréquemment cultivé au Maroc et souvent naturalisé.

BORRAGINACÉES

Heliotropium europæum. L.; Ball, *Spicileg.* 569.

Beni Bou Qitoun.

Myosotis sylvatica Hoffm.; Ball, *Spicileg.* 572.

Ari Aïach.

Lithospermum apulum Vahl; Ball, *Spicileg.* 574.

Entre Taza, Tebouda et Aïn Sbou.

Echium plantagineum L.; Ball, *Spicileg.* 575.

Djebel Ouarchako et Aït Ièkeddéren (Beni Mtir).

E. confusum de Coincy, in *Journ. de Bot.* XIV, 298; E. maritimum Guss. et Auct. mult. (non Willd.).

Entre Melilia et Ouezzan.

SCROPHULARIACÉES

Verbascum sinuatum L.; Ball, *Spicileg.* 583.

Entre Aït Izdeg et el-Arjan (vallée de la Mlouïa).

SCROPHULARIA RAMOSISSIMA Lois.; Willk. et Lge, *suppl. Prodr. Hisp.* 172; var.

Ari Aïach. Espèce de la France méridionale, de la Corse, de la Sardaigne et de l'Espagne, nouvelle pour le Maroc.

Linaria heterophylla Desf.; Ball. *Spicileg.* 588.

Ticht ben Saïd (Beni Mgild).

L. viscosa Dum. Cours; Ball, *Spicileg.* 589.

Aït Aïssa (Beni Mtir), djebel Boudàa (Beni Mgild).

Dans la plante recueillie par M. de Segonzac, les fleurs, de la grandeur de celles du *L. vulgaris* Monch, sont d'un jaune pâle avec le palais orangé et l'éperon lilacé.

Linaria lurida Ball *Spicileg.* 592.

Ticht ben Saïd (Beni Mgild); espèce spéciale au Maroc, observée pour la première fois par Hooker et Ball sur le djebel Tagherot.

LABIÉES

Mentha Pulegium L. var. **villosa** Benth.; Ball, *Spicileg.* 610.

Beni bou Qitoun.

ORIGANUM GLANDULOSUM Desf., *Fl. atl.* II, 27; O. hirtum Auct. mult. (non Link); Batt. et Trab., Alg. I, 675. — Var. **elongatum** (vulg. Zater el Anebia).

Djebel Beni Aziz; employé en infusion comme stomachique, par les indigènes, d'après une note de M. de Segonzac. Plante d'Algérie et de Tunisie, nouvelle pour le Maroc.

A part la forme de l'inflorescence qui lui imprime un facies assez spécial, cette plante ne peut se séparer par aucun caractère bien tranché de l'*O. glandulosum* Desf. dont elle n'est vraisemblablement qu'une forme anormale; presque glabre, avec des feuilles subsessiles et plus petites que dans le type, l'Origan des Beni Aziz a des fleurs semblables à celles de l'*O. glandulosum* Desf. mais opposées deux à deux et disposées en longs épis grêles et allongés dont la réunion forme une panicule lâche; cette forme d'inflorescence se retrouve dans une autre espèce de la même section, l'*O. floribundum* Munby (in. *Soc. bot. Fr.* II, 286 et *Fl. Alg. exsicc.* cent. 3 n° 68); mais celui-ci diffère de la plante marocaine par plusieurs caractères, notamment par ses bractées velues égalant le calice, tandis que la variété dont il est ici question a, comme l'*O. glandulosum,* les bractées glabres et plus courtes que le calice; dans ce dernier, du reste, la pubescence est très variable et certains échantillons portent des épis grêles avec tendance à l'allongement.

Thymus Munbyanus Boiss. et Reut.; Ball, *Spicileg.* 612.

Entre Melilia et Ouezzan.

T. ALGERIENSIS Boiss. et Reut.; Batt. et Trab., *Fl. Alg.* I, 674.

Afekfak (Beni Mgild); espèce d'Algérie et de Tunisie nouvelle pour le Maroc.

ROSMARINUS OFFICINALIS L. Batt. et Trab., *Fl. Alg.* I, 689.

Djebel Beni Aziz, col de Feggous, Buissons à Reggou; le Romarin, largement répandu dans la plus grande partie du bassin méditerranéen, n'était pas encore connu au Maroc.

Calamintha alpina Benth.; Ball, *Spicileg.* 614; C. granatensis Batt. et Trab., *Fl. Alg.* I, 681 (non Boiss. et Reut.).

Imi Khneg (Ari Tassendil); Ticht ben Saïd et djebel Bougader (Beni Mgild).

C. GRANATENSIS. Boiss et Reut.; Villk. et Lge, *Prodr. Hisp.* II, 416.

Djebel Boudàa (Beni Mgild); plante des montagnes de l'Espagne et de la Sicile, nouvelle pour le Maroc.

NEPETA BOISSIERI Villk., in *Bot. Zeit.* 1857, p. 219 et ap. Willk. et Lge, *Prodr. Hisp.* II, 432; var. β. **laciniata** Willk., *loc. cit.*

Pentes du Moyen-Atlas; espèce spéciale aux montagnes de l'Espagne, nouvelle pour le Maroc.

Marrubium vulgare L. var. **lanatum** Benth.; Ball, *Spicileg.* 623.

Pentes du Moyen-Atlas, col de Feggous.

Teucrium Polium L. var. **atlanticum** Ball, *Spicileg.* 633.

Aït Aïssa (Beni Mtir).

Ajuga Iva Schreb.; Ball, *Spicileg.* 634.

Pentes du Moyen-Atlas, entre Tirnest et Feggous.

PLOMBAGINACÉES

Armeria plantaginea L. var. **leucantha** Boiss.; Ball, *Spicileg.* 561.

Aït Arfa (Feleddi).

PLANTAGINACÉES

Plantago Lagopus L. var. **lusitanica** Ball, *Spicileg.* 636.

Djebel Ouarchako (Beni Mtir).

POLYGONACÉES

Rumex thyrsoïdes Desf.; Ball, *Spicileg.* 649.

Oued er-Riba (Beni Mtir).

EUPHORBIACÉES

EUPHORBIA NICÆENSIS All.; Batt. et Trab., *Fl. Alg.* I, 802.

Aït Arfa (Feleddi), col de Derdoura.

BUXUS BALEARICA Lam.; Willk. et Lge, *Prodr. Hisp.* III, 511.

Col de Feggous; Ari Aïach; arbuste nouveau pour le Maroc et qui n'était jusqu'alors connu qu'en Espagne et aux Baléares.

CUPULIFÈRES

Quercus Ilex L.; Ball, *Spicileg.* 667.

Djebel Boudàa et Rabat el-Bahr (Beni Mgild).

SALICACÉES

Populus alba L. ; Ball, *Spicileg.* 668.
Cours de la Mlouïa.

CONIFÈRES

Callitris quadrivalvis Vent. ; Ball, *Spicileg.* 670.
Buissons à Reggou.

Cedrus Libani Loud. var. **atlantica** Parl. ; Pinus Cedrus Ball, *Spicileg.* 670.
Djebel Boudàa, Rabat el-Bahr, col d'Hajirt, Djebel Fàzàz (Beni Mgild).

Juniperus thurifera L. ; Ball, *Spicileg.* 671, vulg. Aràr, nom commun à tous les Genévriers.

Feleddi, Fàzàz (Ari Tassendil). « Cet arbre est, avec le Cèdre, le seul qui pousse dans les grès de Feleddi ; il atteint 12 et 15 mètres de circonférence et pousse en boule, quelquefois pourtant il s'élance en hauteur et atteint 10 ou 12 mètres de haut ; il est très tordu par le vent ». (Note jointe par M. de Segonzac aux échantillons).

GNÉTACÉES

Ephedra nebrodensis Tin. ; E. græca C. A. Mey. ; E. procera Fisch. et Mey. ; Ball, *Spicileg.* 669.
Collines de Selkhat.

IRIDACÉES

Iris germanica L. ; Ball, *Spicileg.* 676.
Oued er-Riba (Beni Mtir).

Romulea Bulbocodium Seb. et Maur. (sensu latiori) ; Ball, *Spicileg.* 677.
Afekfak (Beni Mgild), Aït Arfa (Feleddi).

LILIACÉES

Ornithogalum umbellatum L. ; Ball, *Spicileg.* 688.
Djebel Boudàa (Beni Mgild).

CYPÉRACÉES

Carex divisa Huds Ball, *Spicileg.* 704.
Plaine de Selkhat.

GRAMINACÉES

Echinaria capitata Desf. ; Ball, *Spicileg.* 716.
Col de Genfo (Beni Mgild).

AVENA FATUA L. ; Batt. et Trab., *Fl. Alg.* II, 180.

Djebel Ouarchako (Beni Mtir); graminée largement répandue dans le bassin méditerranéen, nouvelle pour le Maroc.

Triticum durum Desf. ; Batt. et Trab., *Fl. Alg.* II, 180; race Blé de Médéah Vilm. *Les meilleurs blés*, 142.

Cultivé dans la vallée de la Mlouïa.

Elymus Caput-Medusæ L. ; Ball, *Spicileg.* 732 ; Hordeum Caput-Medusæ Coss. et D. R.

Djebel Ouarchako (Beni Mtir).

MOUSSES

Fontinalis Duriæi Schimp. ; Cardot, *Monogr. des Fontinalacées* (1892) p. 111. Aïn Sbou.

VI

ENTOMOLOGIE

LISTE DES PRINCIPALES ESPÈCES DE COLÉOPTÈRES

Recueillies par le M[is] de Segonzac

Par L. BEDEL

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE DE FRANCE

La collection de Coléoptères rapportée par le marquis de Segonzac comprend quelques types nouveaux et fournit, pour les espèces déjà connues, une série d'indications géographiques extrêmement précieuses[1].

Il suffira de mentionner ici ceux des Coléoptères qui peuvent, à des titres divers, présenter le plus d'intérêt[2] :

Cicindelidæ.

Cicindela Coquereli var. **Segonzaci**, n. var. : elytris [viridibus] plane immaculatis.

Territoire des Beni Mgild, au Sud de Fès ; un mâle.

Carabidæ.

Ocys harpaloïdes Serv. — Territoire des Beni Mgild.

Acinopus sabulosus Fabr. — Id.

* *Harpalus Lethierryi* Reiche. — Territoires des Beni Mgild et des Riata.

* *Ophonus* (*Pseudophonus*) *griseus* Panz. — Haute vallée de l'oued Mlouïa.

* *Zabrus* (*Polysitus*) *sp.* (=? *puncticeps* Schaum). — Territoire des Beni Mtir, entre Meknès et Fès. — L'insecte marocain est probablement identique au *Z. puncticeps*, décrit sur un seul exemplaire de la collection de Chaudoir, avec la mention « Algérie » sans indication plus précise.

Bradycellus lusitanicus Dej. — Territoire des Beni Mtir.

[1] Cette collection a été donnée au Muséum d'Histoire Naturelle.

[2] Les noms des espèces nouvelles pour le Maroc sont précédés d'un astérisque (*).

Pelobiidæ.

Pelobius tardus Herbst. — Aïn Sbou, au Sud de Fès.

Scarabæidæ.

* *Sisyphus Schæfferi* L. — Territoire des Beni Mgild.

Onthophagus taurus var. *alternatus* Orb. — Haute vallée de l'oued Mlouïa.

O. — *andalusicus* Waltl. — Territoire des Beni Mgild.

* *O.* — *marginalis* Gebl. — Territoire des Beni Mgild ; un individu femelle, de grande taille et à carène du vertex fortement dentée à ses extrémités.

L'*O. marginalis* était considéré comme spécial à l'Orient, où son aire géographique est très vaste et s'étend jusqu'au Nord de la Chine ; sa capture au Maroc est un fait particulièrement remarquable.

O. — *vacca* L. — Territoire des Beni Mgild.

* *O.* — *nebulosus* Reiche. — Haute vallée de l'oued Mlouïa.

* *O.* — *sticticus* Har. — Même provenance ; une série d'individus.

* **Aphodius Segonzaci**, n. sp. — Superne modice convexus, valde nitidus, glaber; corpore pedibusque testaceis, capite, prothorace scutelloque piceo-brunneis, elytris luteo-testaceis, sutura anguste brunnea. Caput planum, subtilissime vix punctulatum, sutura frontali tenuissima, simplici ; clypeo lato, antice subsinuato-truncato. Pronotum valde nitidum, disco subtiliter disperse, ad latera crebrius fortiusque punctatum, lateribus leviter arcuatum, angulis posticis rotundatum, basi arcuatum, subsinuatum, anguste marginatum. Scutellum regulariter triangulare. Elytra tenuiter striata, striis punctatis, intervallis latis, fere planis, subtilissime parce punctulatis. Pedes postici graciles, tibiis apice setis inæqualibus coronatis, tarsis longis ac tenuibus, articulo primo longissimo. — Long. 5 mill.

Territoire des Beni Mgild, un individu (femelle ?).

Cette espèce a la taille et la forme générale de l'*A. castaneus* Illig. et, comme lui, se fait remarquer par le bandeau tracé au bord antérieur du pronotum ; elle s'en distingue d'ailleurs très nettement par son système de coloration, par le brillant de son tégument et l'extrême finesse de sa ponctuation. Elle a peut-être aussi quelque analogie avec l'*A. lineimargo* Reitt., d'Asie-Mineure, autant qu'on peut en juger par la diagnose de ce dernier[1].

A. longispina Küst. — Haute vallée de l'oued Mlouïa.

* *Rhizotrogus vicarius* Bed.[2]. — Territoire des Beni Ouaraïn.

* *R.* — *humilis* Mars. (*similis* Mars.). — Territoire des Beni Mgild.

Cette espèce est répandue dans les régions montagneuses des provinces d'Oran

[1] *Cf.* Reitter, *Bestimm.-Tabell.* XXIV, p. 227.

[2] Bedel, in *Bull. Soc. entom. Fr.* [1902], p. 212.

et d'Alger. Les différences signalées entre *humilis* Mars et *similis* Mars, paraissent individuelles.

* *Homaloplia barbara* Lucas. — Territoire des Beni Mgild.

* *Adoretus Gandolphei* Fairm. — Haute vallée de l'oued Mlouïa.

Phyllopertha lineata Fabr. [type, var. *algirica* Reiche et var. *Oberthuri* Fairm.]. — Territoire des Beni Mgild.

Trichius Fortunatarum Blanch. — Territoire des Beni Mgild.

Melasidæ.

* *Anelastes barbarus* Lucas. — Haute vallée de l'oued Mlouïa ; l'unique individu rapporté par M. de Segonzac est de grande taille (11 mill.) ; la longueur de ses élytres semble indiquer que c'est une femelle.

L'*A. barbarus* varie beaucoup pour la taille (de 6 à 11 mill.) et, suivant le sexe, pour la longueur relative des élytres. Il diffère si peu de l'*A. Druryi* Kirby (*Latreillei* Lec.), son seul congénère, qu'on peut supposer que ce n'est qu'une forme dissociée de ce dernier[1].

* *Anelastidius Feisthameli* var. *algericus* Pic. — Haute vallée de l'oued Mlouïa N'était signalé que d'Espagne, mais existe également en Algérie (environs de Batna et de Bou-Saada).

Dasytidæ.

* *Henicopus physomerus* Fairm. — Territoires des Beni Mtir et des Beni Mgild.

* *Psilothrix illustris* Woll. — Territoire des Beni Mtir.

* *Lobonyx gracilis* Reitt. — Territoire des Beni Mgild.

Haplocnemus subcostatus var. *Bonnairei* Pic. — Territoire des Beni Mgild.

Cleridæ.

Clerus [*Trichodes*] *octopunctatus* Fabr. — Territoire des Beni Mgild.

* *Opetiopalpus bicolor* Lap. — Même provenance; n'était connu que de la péninsule Ibérique.

Tenebrionidæ.

* **Pachychila** (**Neacisba**) **prosternalis**, n. sp. — Brevis, lata, nigra, nitida, fere lævis. Caput vix punctulatum ; epistomo immarginato, inter mandibulas in dentem truncatum producto ; oculis immersis. Pronotum brevissimum, valde transversum, retro abrupte declive, lateribus antice obliquis, postice late rotundatis, margine antico haud interrupto, margine laterali postice valde deflexo et

[1] Le *Druryi* est signalé de Vancouver, de l'Orégon, de la Californie, du Mexique et aussi du Nord de la Perse; le *barbarus* a été trouvé en Tunisie, en Algérie, en Corse, en Provence, etc.

deorsum deleta, margine basali recto. Elytra ampla, convexa, antice late rotundata, ad humeros haud plicata, postice rostrato-producta. Prosternum ultra coxas in mucronem valde productum. — Long. 13 mill.

Territoire des Beni Mgild ; un individu.

Par son pronotum tombant brusquement en arrière, à rebord latéral effacé postérieurement et largement séparé du rebord de la base, ainsi que par ses élytres prolongés en forme de bec à leur extrémité, cette espèce appartient au sous-genre *Neacisba* Reitt., créé récemment pour le *Pachychila dissecta* Kr. [1] Elle diffère de ce dernier par son épistome sans bourrelet en avant, par sa saillie prosternale prolongée en longue pointe au delà des hanches antérieures, par sa taille bien plus grande, sa forme large, etc.

Asida acuticosta Fairm. — Territoire des Beni Mgild.

Hoplarion [*Micrositus*] *decurtatum* Fairm. — Id.

Alleculidæ.

* *Omophlus* (*Heliotaurus*) *maroccanus* Lucas. — Territoire des Riata.

Malgré le nom qu'elle porte, cette espèce n'avait pas encore été trouvée ailleurs qu'en Algérie.

O. — rufithorax Reitt. — Territoire des Beni Mtir.

Hymenalia crassicollis Fairm. (*bispilosa* Desbr.) — Haute vallée de l'oued Mlouïa.

Curculionidæ.

Brachyrrhinus (*Arhammichnus*) *nitidiventris* Fairm. — Territoires des Beni Mgild et des Beni Ouaraïn.

Hypera (*Antidonus*) *fallax* Capiom. (*fallaciosa* Desbr.) — Territoire des Beni Mgild.

* *Gonocleonus Helferi* Chevr. — Montagnes du territoire des Riata.

Pendant longtemps, cette remarquable espèce n'a été connue que de Sicile ; on l'a retrouvée depuis en Algérie, d'abord au djebel Cheliah, dans l'Aurès, et tout récemment au djebel Babor (capitaine Vauloger de Beaupré) ; sa découverte au Maroc recule notablement les limites de son habitat qui se réduit, comme on le voit, à quelques massifs montagneux isolés et très distants les uns des autres.

* *Lixus palpebratus* Bohem. (*acutus* Bohem.) — Territoire des Beni Mtir et haute vallée de l'oued Mlouïa.

* *L. — punctiventris* Bohem. — Territoire des Beni Mgild.

* *L. — scolopax* Bohem. — Id.

Baris quadraticollis var. **semirubra**, n. var. : Nigra, antennis, pedibus elytrisque rubro-castaneis, elytrorum area magna communi, basi incipiente, subtriangulari, maculaque oblonga, sub humero, nigricantibus.

[1] Reitter, 1900, *Bestimm.-Tabell.* XLII, p. 147.

Territoire des Beni Mtir.

L'unique individu rapporté par M. de Segonzac est d'assez petite taille (3 mill.) ; sa coloration est singulière, mais à part cela il ne paraît pas différer du *B. quadraticollis* Bohem.

* *Balaninus venosus* Grav. — Territoire des Beni Mgild.

C'est la première fois que cette espèce, si vulgaire, en Europe, est constatée positivement en Afrique[1].

* *Sphenophorus parumpunctatus* Gyllh. — Territoires des Beni Mgild et des Riata.

Cerambycidæ.

* *Conizonia sp.*? (*fuscicornis* Heyd.). — Territoire des Beni Mgild ; un seul individu, fortement mutilé.

L'insecte marocain répond bien à la description du *C. fuscicornis* Heyd., espèce encore peu connue et dont le *type* paraît être d'Algérie. Il a, comme lui, les antennes bicolores (articles 1-3 noirs, 4-11 roux).

Chrysomelidæ.

* *Chrysomela marginata* L. — Territoire des Beni Mgild.

* *Lyperus mauritanicus* Pic. — Id.

Monolepta erythrocephala Oliv. — Haute vallée de l'oued Mlouïa.

HYMÉNOPTÈRES

RÉCOLTÉS PAR LE M[is] DE SEGONZAC, AU MAROC

Détermination par MM. ERNEST ANDRÉ et ROBERT DU BUYSSON, préparateur au Laboratoire d'Entomologie.

D'après les données que l'on a actuellement, on sait que pour les Hyménoptères la faune du Maroc est à peu de chose près la même que celle de nos colonies d'Algérie et de Tunisie. Beaucoup d'espèces habitent en même temps que le Maroc, l'Espagne et les côtes d'Europe baignées par la Méditerranée. Il sera facile de s'en rendre compte, car nous indiquerons l'aire de dispersion de chacune des espèces rapportées par M. de Segonzac.

[1] Desbrochers des Loges l'a citée d'Algérie, sans indication plus précise, mais ce renseignement est extrêmement douteux.

Formicidæ.

Plagiolepis pygmæa Latreille ☿. — Beni Mgild. — Espèce répandue dans toute l'Europe centrale et méridionale de même que dans toute la région méditerranéenne.

Myrmecocystus viaticus Fabricius ☿. — Vallée de l'oued Mlouïa. — Habite la région méditerranéenne, l'Égypte, l'Abyssinie, le Sénégal, l'Asie occidentale et centrale, etc.

Myrmecocystus altisquamis E. André ☿. — Beni Mgild, vallée de l'oued Beth et Djebel Boudàa. — A été signalé du nord de l'Afrique et de Syrie.

Aphænogaster barbara Linné ☿. — Beni Mgild, vallée de l'oued Beth et Djebel Boudàa. — Se rencontre dans tout le bassin de la Méditerranée.

Aphænogaster arenaria Fabricius ☿. — Beni Mgild, vallée de l'oued Beth. — Se trouve en Algérie, Tunisie, Égypte et Syrie.

Aphænogaster testaceopilosa H. Lucas ☿. — Beni Mgild, vallée de l'oued Beth. — Habite également l'Espagne, la France méridionale, la Tunisie, la Dalmatie, la Sardaigne, etc.

Tetramorium caespitum Linné, race *semilæve* André ☿. — Vallée de l'oued Mlouïa et Djebel Aïachi. — Cette espèce est signalée dans toute l'Europe, mais sa variété *semilæve* André est particulière au nord de l'Afrique et à l'Europe méridionale.

Mutillidæ.

Dasylabris maura Linné, variété *arenaria* Fabricius ♀. — Vallée de l'oued Mlouïa et Djebel Aïachi. — Abonde dans tout le bassin de la Méditerranée en Europe, en Afrique et en Asie.

Chrysididæ.

Chrysis cuprata Dahlbom ♂. — Vallée de l'oued Mlouïa et Djebel Aïachi. — Cette jolie petite espèce était connue de l'Espagne et du Caucase.

Eumenidæ.

Odynerus fastidiosissimus H. de Saussure ♂. — Beni Mgild, vallée de l'oued Beth et Djebel Boudàa. — Est assez répandue dans tout le bassin de la Méditerranée.

Ichneumonidæ.

Acœnites dubitator Gravenhorst ♀. — Beni Mgild, vallée de l'oued Beth et Djebel Boudàa. — Espèce abondante également en Algérie et en Tunisie.

Melliferidæ.

Nomada thersites Schmiedeknecht ♀. — Riata, entre Fès et Oujda. — D'abord décrite de Sarepta, cette abeille parasite a été retrouvée en Algérie.

HÉMIPTÈRES

RÉCOLTÉS PAR LE Mis DE SEGONZAC, AU MAROC

Détermination par M. JOANNY MARTIN, préparateur au Laboratoire d'Entomologie.

Pentatomidæ.

Sciocoris terreus Schrank. — Beni Mgild, vallée de l'oued Beth et Djebel Boudàa.

Cette petite espèce de *Pentatomidæ* est assez fréquente en Europe, mais ne semble pas avoir été encore signalée au Maroc où sa présence est intéressante.

Sciocoris maculatus Fieber. — Capturée dans la vallée de la Mlouïa, habite l'Europe méridionale, l'Algérie et Madère.

Codophila varia Fabricius. — De la Mlouïa, se rencontre en Europe et en Algérie. Sa présence au Maroc est toute naturelle.

Lygæidæ.

Lygæus pandurus Scopoli. — Variété *militaris* Fabricius, a été récoltée près de la Mlouïa, dans les plaines et montagnes des Beni Mtir, Beni Mgild, vallée de l'oued Beth et djebel Boudàa. C'est un *Lygæidæ* extrêmement répandu. On le trouve partout en Europe, en Afrique jusqu'au Cap, aux Indes, en Birmanie et aux Philippines.

Aphanus leucodermus Fieber. — Des Beni Mgild ; espèce répandue en Europe et le Nord de l'Afrique.

Aphanus pineti Herrich-Schæffer. — Des Riata, entre Fès et Oujda. L'exemplaire un peu immature doit se rapporter à cette espèce qui habite l'Europe méridionale et l'Algérie.

Emblethis angustus Montandon. — Mlouïa, se trouve dans la France méridionale, la Corse et l'Algérie.

Pyrrhocoridæ.

Pyrrhocoris ægyptius Linné. — Des Beni Mgild, espèce répandue dans tout le bassin méditerranéen.

Coreidæ.

Pseudophhlœus Walllii Herrich-Schæffer. — Récolté près de la Mlouïa. Se trouve également dans tout le bassin méditerranéen.

Reduviidæ.

Oncocephalus acutangulus Reuter. — *Ruduviidæ* récolté dans les Beni Mtir. On le connaît de Syrie et d'Algérie.

Quelques exemplaires de la famille des Capsidæ ont été recueillis dans les Beni Mtir et dans le bassin de la Mlouïa. Leur mauvais état de conservation (ce sont des insectes très difficiles à préserver) ne permet pas leur détermination.

Cercopidæ.

Triecphora numida Guérin. — Trouvée aux Beni Mgild, est spéciale à l'Algérie.

Triecphora sanguinolenta Linné. — Variété complètement noire, est intéressante à ce point de vue ; c'est le seul exemplaire peut-être connu ou la coloration noire ait envahi aussi complètement la surface du corps de cet homoptère. Il a été récolté chez les Beni Mtir.

VII

NUMISMATIQUE[1]

Ces deniers romains trouvés dans la Qaçba du djebel Zerhoun remontent tous à l'époque de Dioclétien ou de ses collègues. Ils ont été frappés en Italie et en Gaule ; aucun ne provient, comme on s'y attendrait, d'Afrique ou d'Espagne.

Le relevé de ces monnaies est l'œuvre de M. Jules Maurice ; il m'a été obligeamment communiqué par M. René Cagnat, membre de l'Institut.

1. **Gallien**. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée, à droite. ℟ SOLI CONS. AVG. Cheval ailé, à droite. Différent monétaire : $\frac{\text{I}}{\text{B}}$. Atelier de Rome.
2. **Tétricus**. IMP. C. TETRICVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. ℟ AEQVITAS AVGG. L'Équité, debout à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance (Cohen, 8). Frappée de 268 à 273.
3. **Tacite**. IMP. C. M. CL. TACITVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé, à droite. ℟ PROVIDENTIA AVG. La Providence, debout à gauche, tenant une baguette et une corne d'abondance (Cohen, 100). Frappée en 275-276. Différent monétaire : $\frac{\text{.I}}{\text{XXIA}}$. Atelier de Rome.

   Le chiffre XXI, chiffre de valeur traditionnel, est porté sur les deniers de Dioclétien, de même que sur les plus grandes pièces de bronze ; toutes ces pièces sont de l'espèce du denier de Dioclétien. L'atelier de Lyon fonctionne avec trois officines : A-B-Γ, ou I-II-III, ou P-S-F.

4. Même droit. ℟ PROVIDE. AVG. La Providence, à gauche, tenant un globe et une haste transversale (Variété de Cohen, 90). Atelier de Lyon. *Inédite*.

[1] Ces monnaies, et quelques autres récoltées dans ce même voyage mais dont la provenance n'a pu être établie d'une façon précise, sont entre les mains de M. René Cagnat.
On s'est servi, pour les Dioclétien et Maximien Hercule de l'ouvrage de O. Voetter. *Die Diocletianische-tetrarchie Kupfer prägungen*, dans la *Numismatische Zeitschrift*, 1901.

5. **Probus.** IMP. PROBVS AVG. Son buste radié et cuirassé, à droite. ℞. PIAETAS AVG. La Piété voilée, debout à gauche, tenant une patère et un objet. Différent monétaire : $\frac{I}{III}$ Atelier de Lyon. *Inédite.*

6. IMP. C. M. AVR. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié, à gauche, avec le manteau impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. ℞. SOLI INVICTO. Le Soleil radié, à demi nu, dans un quadrige au galop à gauche, et tenant un globe et un fouet (Cohen, 662). Différent monétaire : $\frac{I}{XXIP}$. Atelier de Lyon.

7. **Carus.** IMP. CARVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé, à droite. ℞. VIRTVS AVGG. Mars casqué, debout à gauche, appuyé sur un bouclier et tenant une haste (Cohen, 110). Différent monétaire : $\frac{I}{XXII}$. Atelier de Rome.

8. **Carin.** CARINVS NVBIL. CAES. Son buste radié, drapé et cuirassé, à droite. ℞. SAECVLI FELICITAS. Le prince, debout à droite, en habit militaire, tenant un globe et une haste transversale (Cohen, 115).

9. **Dioclétien.** IMP. C. C. VAL. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé, à droite. ℞. IOVI CONSERVAT. AVGG. Jupiter nu, debout à gauche, avec le manteau sur l'épaule gauche, tenant un foudre et une haste (Cohen, 240). Différent monétaire : $\frac{A}{} \ \frac{B}{}$. Atelier de Lyon. Frappée vers 287.

10. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié et drapé, à droite. ℞. Même revers, sauf que Jupiter tient un foudre et un sceptre (Cohen, 237). Différent monétaire $\frac{I}{XXIA\text{-}B\text{-}\Gamma\text{-}\Delta\text{-}E}$. Atelier de Rome. Frappée vers 285.

L'atelier de Lyon ne fonctionne qu'avec trois officines à cette époque, celui de Rome avec cinq.

11. **Maximien Hercule.** IMP. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé, à droite. ℞. Comme le précédent (Cohen, 355). Différent monétaire : $\frac{I}{XXI\ \Gamma\text{-}E}$. Atelier de Rome. Frappée vers la même époque.

12. **Dioclétien.** IMP, C. C. VAL. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé, à droite. ℞. IOVI CONSERTAT. AVG. Même revers (Cohen 215). Différent monétaire : $\frac{A}{} \ \frac{B}{}$. Atelier de Lyon.

13. IMP. DIOCLETIANVS AVG. ℞. Le même (Cohen, 214). Différent monétaire : $\frac{I}{XXI\ A\text{-}B\text{-}\Gamma\text{-}\Delta\text{-}E}$. Atelier de Rome.

14. IMP. C. C. VAL. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé, à droite. ℞. IOVI CONSER. AVGG. Jupiter nu, debout à gauche, tenant un foudre et s'appuyant sur un sceptre ; à ses pieds, à gauche, un aigle (Cohen, 182). Différent monétaire : $\frac{I}{XXI}$. Atelier de Rome. Différent monétaire : $\frac{A\text{I}}{}$. Atelier de Lyon. Frappée en 287.

15. **Maximien Hercule.** IMP. C. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste, casqué et cuirassé, à droite. ℞. VIRTVTI AVGG. Hercule nu, debout à gauche, se préparant à frapper l'Hydre. Sans exergue. *Inédite.*

16. **Constance I Chlore,** CONSTANTIVS NOB. C. Son buste radié et drapé, à droite.

℞. ORIENS AVGG. Le Soleil radié, à demi nu, debout à gauche, levant la main droite et tenant un fouet (Cohen, 210). Différent monétaire : $\frac{I}{B}$. Atelier de Lyon.

17. **Maximien Hercule.** IMP. C. VAL. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et drapé, à droite. ℞. HERCVLI PACIFERO. Hercule nu, debout à gauche, tenant de la main droite un rameau et la massue et de la gauche la peau du lion (Cohen, 280). Différent monétaire : $\underline{\Gamma I}$. Atelier de Lyon.

18. IMP. C. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé, à droite. ℞. IOVI TVTATORI AVGG. Jupiter nu, debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant une Victoire sur un globe et s'appuyant sur un sceptre ; à ses pieds, à gauche, un aigle (Cohen, 386). Différent monétaire : $\underline{I}$. Atelier de Lyon. Frappée en 289.

19. IMP. C. MAXIMIANVS P. AVG. Son buste radié et cuirassé, à droite. ℞. PAX AVGG. La Paix, debout à gauche, tenant une Victoire sur un globe et un sceptre transversal (Cohen, 455). Différent monétaire : $\frac{I}{III}$ $\underline{I}$. Atelier de Lyon. Frappée en 287.

20. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié, à gauche, avec le manteau impérial, et levant la main droite. ℞. Le même (Cohen, 441). Différent monétaire : $\frac{I}{B}$. Atelier de Lyon. Frappée en 291.

21. Même légende. Son buste radié et cuirassé, à droite. ℞. Le même (Cohen, 438). Différent monétaire : $\frac{I}{B}$. Atelier de Lyon. Frappée en 291.

22. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé, à droite. ℞. Même légende. La Paix tient une branche d'olivier et un sceptre transversal (Cohen, 434). Différent monétaire ; $\underline{I}$. Atelier de Lyon. Frappée en 290.

23. IMP. C. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé, à droite. ℞. Différent monétaire : $\underline{I}$. Atelier de Lyon. Frappée en 290.

24. **Dioclétien.** DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé, à droite, casque enlevé. ℞. PAX AETERN. La Paix marchant à gauche, tenant une branche de laurier et un sceptre (Cohen, 356).

25. **Maximien Hercule.** IMP MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé, à droite. ℞. SALVS AVGG. La Santé, debout à droite, nourrissant un serpent qu'elle tient dans ses bras (Cohen, 515). Différent monétaire : $\frac{}{C}$. Atelier de Lyon. Frappée en 291.

La lettre C est un signe de valeur.

26. IMP. MAXIMIANUS AVG. Mêmes types (Cohen, 516). Différent monétaire : $\frac{I}{}$. Atelier de Lyon. Frappée en 291.

27. Même légende au droit, avec son buste radié à gauche, le manteau impérial et levant la main droite (Cohen, 522). Différent monétaire : $\frac{I}{C}$. Atelier de Lyon.

28. **Dioclétien**. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé, à droite. ℞. IOVI AVGG. Jupiter nu, debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant une Victoire sur un globe et appuyé sur un sceptre ; à ses pieds, à gauche, un aigle (Cohen, 147). Différent monétaire : $\frac{I}{A}$. Atelier de Lyon. Frappée en 291.

29. Même légende ; son buste radié, à gauche, avec le manteau impérial, et tenant un sceptre surmonté d'un aigle (Cohen, 153). Différent monétaire : $\frac{I}{A}$. Atelier de Lyon.

30. **Maximien Hercule**. IMP. MAXIMIANVS AVG. Buste analogue (Cohen, 316). Différent monétaire : $\frac{I}{A}$. Atelier de Lyon.

31. Même légende du revers, mais Jupiter, à demi-nu, assis à gauche, tenant un globe surmonté d'une Victoire, et un sceptre.

32. **Dioclétien**. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé, à droite (Cohen, 169). Différent monétaire : $\frac{I}{A}$. Atelier de Lyon. Frappée en 291.

33. **Maximien Hercule**. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé, à droite (Cohen, 323). Différent monétaire : $\frac{I}{A}$. Atelier de Lyon. Frappée en 291.

34. **Constantin I le Grand**. FL. VAL. CONSTANTINVS NOB. C. Son buste lauré et cuirassé, à droite. ℞. GENIO POP. ROM. Le Génie tourelé, à demi nu, debout à gauche, tenant une patère et une corne d'abondance (Cohen, 196). Différent monétaire : $\frac{SIA}{PTR}$. Atelier de Trèves. Frappée en 306.

35. CONSTANTINVS P. F. AVG. Son buste lauré, drapé et cuirassé, à droite. ℞. SOLI INVICTO COMITI. Le Soleil radié, debout à gauche, levant la main droite et tenant un globe (Cohen, 525). Différent monétaire : $\frac{TIF}{PLC}$. Atelier de Lyon. Frappée de 315 à 320.

36. IMP. CONSTANTINVS AVG. Son buste lauré, drapé et cuirassé, à droite (Cohen, 530). Différent, atelier et dates : les mêmes.

37. CONSTANTINVS AVG. Sa tête laurée, à droite. ℞. SARMATIA DEVICTA. La Victoire marchant à droite, tenant un trophée et une palme, posant le pied sur un captif qui retourne la tête (Cohen, 487). Frappée à l'occasion de la défaite des Sarmates, en 322.

VIII

NOTE CARTOGRAPHIQUE[1]

L'un des principaux objectifs du marquis de Segonzac était de recueillir des données géographiques précises en aussi grand nombre que possible sur les régions inconnues ou déjà pénétrées qu'il allait traverser. Les observations de cet ordre ont donc été, pour ainsi dire, incessantes ; elles se sont poursuivies dans toutes les parties de l'itinéraire, sans que l'activité avec laquelle elles étaient faites se soit ralentie un seul moment. Les instruments employés pour le levé topographique ont été la boussole Peigné, le baromètre anéroïde, l'hypsomètre et la montre ; les distances ont été évaluées au moyen du temps mis à les parcourir et de la vitesse de la marche estimée avec soin. Indépendamment de ces indications qui n'auraient défini que le cheminement du voyageur, des visées à la boussole, et, en de nombreux cas, au sextant, ont rattaché une notable quantité de points remarquables à l'itinéraire et ont ainsi permis d'étendre considérablement de part et d'autre de celui-ci la reconnaissance géographique des pays traversés. Les différentes notations relatives au travail topographique ont été portées sur des carnets de papier quadrillé, de petit format afin d'être plus facilement dissimulés ; la page de droite contient les colonnes suivantes : numéro de l'observation, heure, azimut de la route, pression barométrique, hauteur thermométrique, vitesse de la marche, observations ; la page de gauche est réservée au croquis à vue du terrain, chaque carreau du papier représentant une distance de cinq cents mètres à l'estime. Une base stable a été donnée à ces itinéraires par les observations astronomiques faites par M. de

[1] Les éléments qui ont servi à la construction des cartes : observations astronomiques, détermination des positions géographiques, carnets d'itinéraire, croquis au 1/100.000, profils, clichés photographiques, sont entre les mains de M. de Flotte Roquevaire.

Segonzac aussi fréquemment que le temps et les circonstances le permettaient; on trouvera d'autre part les valeurs de ces positions ; il n'en a pas été fait dans le Sous, en 1899. Ces divers documents représentent un parcours de 3 260 kilomètres environ. Ils ont été dressés à l'échelle du 100.000ᵉ, puis cette première construction a été appliquée sur une projection à l'échelle et assujettie aux positions géographiques déduites des calculs astronomiques. Cette superposition a entraîné le rejet de quelques-unes des positions, observées dans des conditions défavorables ou douteuses et inconciliables avec le levé topographique auquel on a donné la préférence.

Les positions qui forment le canevas astronomique de la carte établie définitivement au 250.000ᵉ, sont :

Ouezzan.	Arbalou n Triss.	Feggous.
Qaçba Djenada.	Qçabi el-Ahmr.	Tammest.
Zaouia Taffah.	Bou Haffès.	Beni Damal.
Djemà Taffraout.	Icheïr.	Zaouia S[i] Mbarek.
Aïn Bou Adel.	Camp sur l'Oued Anzgemir.	Geldaman.
Bel Qadi.		Taza.
Azib Oued Tnin.	Aït Amrar.	El-Azra.
Bou Selam en-Naouli.	Qçabi Flilo.	Bou Zemlan.
Dj. Ouarchako.	Bou Aïach.	Risran.
Aïn Rtila.	Ouizert.	Tebouda.
Mrarra.	Misour.	Fès.
Feleddi.	Outat Oulad el-Hadj.	Qçar el-Kebir.
Selkhat.	Tirnest.	

Entre autres résultats il ressort de ces travaux que les longitudes admises jusqu'ici pour le Moyen-Atlas et la partie centrale du Haut-Atlas sont trop faibles ; le déplacement vers l'Ouest atteint, aux environs de l'Ari Aïach 40′ d'arc, à peu près, par rapport aux données du vicomte de Foucauld (1883-84)[1]. Il faut noter ici que dans les régions occidentales du Maroc, notamment dans le Haut-Atlas, le capitaine Larras[2] a constaté que dans presque tous les cas ses longitudes sont sensiblement supérieures aux valeurs adoptées jusqu'ici, à commencer par Merrakech qui avance vers l'Ouest de 20′ environ[3]. Il y a donc là un problème d'un intérêt tout particulier à résoudre, et il est très désirable que le rattachement soit fait entre les points déterminés par le marquis de Segonzac et le

[1] Vicomte Ch. de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*. Un vol. de texte et un atlas. Paris, 1888, in-4° ; f[lle] 17 de l'Atlas.

[2] *Documents administratifs*.

[3] *La Géographie*. — Bull. de la Soc. de Géog., 1902, 15 février, p. 128-129.

capitaine Larras, pour apporter un élément de contrôle dans cette question si importante.

La somme de nos connaissances géographiques sur les régions visitées par M. de Segonzac, était, antérieurement à ses voyages, fort peu considérable. Le Rif, de par son impénétrabilité, était l'une des provinces les moins connues du Maroc. Les seules données positives que nous en possédions étaient le tracé du littoral méditerranéen[1] levé par les hydrographes français en 1854, et aux extrémités orientale et occidentale du pays les observations de Henri Duveyrier en 1886[2] et du capitaine Thomas[3], en 1889, qui voyagèrent, le premier le long de la côte, entre la frontière algérienne et Melilia, le second entre Fès et Tetouan par Ech-Chaoun, le Chechaouen du vicomte de Foucauld. Mais si ces explorateurs nous avaient rapporté des informations de la plus haute valeur, publiées tardivement pour l'un, restées inédites pour l'autre, sur la zone littorale et le pays des Djebala, l'intérieur du massif restait presque inconnu.

En 1666 le Rif avait été traversé, par Roland Frejus[4], de la baie d'Alhoucemas à Taza sur l'Inaoun, tous deux points de l'itinéraire de M. de Segonzac ; les tentatives postérieures avaient toutes échoué, jusqu'à celle de Georges Forret, en 1899. Les renseignements indigènes formaient la base de nos connaissances naturellement fort vagues. En 1846, E. Renou avait réuni et mis en œuvre les indications des anciens géographes dans la *Description géographique de l'Empire de Maroc*[5] ; en 1848, le capitaine Beaudoin, après avoir centralisé une très grande quantité d'informations indigènes, avait donné dans sa *Carte de l'Empire de Maroc*[6] un tracé du Rif excellent dans ses grandes lignes et qu'en bien des points les documents postérieurs n'ont fait qu'obscurcir. On distingue nettement sur cette carte la caractéristique de la géographie du système montagneux du Nord du Maroc : des chaînes parallèles, épousant la courbure du littoral

[1] Service hydrographique de la Marine. — 1° *Instructions nautiques sur le Maroc, l'Algérie et la Tunisie*. Paris, 1899 ; 2° Carte 1711. — *Du Détroit de Gibraltar aux Iles Zafarines*.

[2] *De Telemsan à Melila* en 1886, par Henri Duveyrier. Bull. de la Soc. de Géog., 1893 ; p. 185-222 ; carte au 360.000e.

[3] Doc. mss.

[4] *Relation d'un voyage fait dans la Mauritanie en Affrique*, par le sieur Roland Frejus, en l'année 1666. Paris MDCLXX, in-12.

[5] Exploration scientifique de l'Algérie, VIII. — *Description géographique de l'Empire de Maroc*, par E. Renou. Paris : MDCCCXLVI ; carte.

[6] *Carte de l'Empire de Maroc*, par le capitaine d'Etat-Major Beaudoin, Paris, 1848 ; 1 : 1.500.000.

de la Méditerranée et entre lesquelles coulent, de part et d'autre d'un massif central, gisant par 6°30′ O. environ, des rivières importantes, tributaires, les unes de la mer Méditerranée comme l'oued Qert, l'oued Nekour et l'oued Riss, ou de l'océan Atlantique, comme l'oued Ouerra, par l'intermédiaire du principal collecteur du versant O., le Sbou.

Récemment, en 1895 et 1900, l'éminent arabisant et berbérisant A. Mouliéras a publié les précieux souvenirs [1] d'un voyageur musulman, Mohammed ben Tayyeb, qui a sillonné en tous sens le Rif et la province des Djebala. Enfin en 1899, Georges Forret, que nous signalions plus haut, a traversé le Rif de l'Algérie à Fès par Melilia, en suivant une route qui se confond en partie avec celle de M. de Segonzac au retour; mais nous ne citons ce voyageur que pour mémoire, ses documents n'étant pas encore publiés, ce que nous ferons d'ailleurs prochainement.

A. Avant de pénétrer dans le Rif, le marquis de Segonzac s'est rendu de Tanger à Fès par Ouezzan. Les routes qui relient ces points sont faciles et bien connues, mais cette facilité même à les parcourir n'a pas été sans nuire à leur intérêt topographique et leur étude a souvent été négligée par les voyageurs. Au contraire les levés de M. Segonzac commencent aux portes de Tanger.

1° *De Tanger à El-Qçar el-Kebir*. — Le premier levé sérieux — de beaucoup supérieur à celui d'Ali-bey [2] — qui a été fait de cette section est celui du lieutenant de Caraman, en 1825, qui conserve sa valeur encore aujourd'hui [3]. Depuis, en 1876, M. Tissot, ministre de France au Maroc, a publié une excellente *Esquisse du royaume de Fès* [4] à laquelle les lieutenants de vaisseau des Portes et François ont fourni en 1878 de bons repères astronomiques [5]. En 1883, 1884 et 1885, le vicomte de Foucauld [6] et le Cᵗ J. Le Vallois [7] ont tracé d'intéressants itinéraires dans cette région, le premier se tenant en dehors de la zone visitée par Tissot. Le

[1] Aug. Mouliéras. *Le Maroc inconnu*, 1re *partie : Exploration du Rif*, Paris, 1895, in-8°. 2 cartes ; 2e *partie : Exploration des Djebala*. Paris, 1899, in-8°, 1 carte.

[2] *Voyages d'Ali Bey el Abbassi*. Paris. MDCCCXIV, 3 vol. in-8°, 1 atlas. — *Carte du Royaume de Maroc construite par Ali Bey el Abbassi* [1 : 2.000.000].

[3] *Notes militaires sur la partie du Maroc parcourue par Adolphe de Caraman. Le Spectateur militaire*, t. XXXVII. Août 1844, p. 525-574. — Carte : Reconnaissance militaire de la route de Tanger à Fez. Août 1825 [1 : 250.000].

[4] *Itinéraire de Tanger à Rbat*, par C. Tissot. Bull. Soc. Géog., Septembre, 1876, p. 225-294 ; carte : *Esquisse topographique d'une partie du royaume de Fez*. 1872-1875. 1 : 1.500.000.

[5] *Itinéraire de Tanger à Fez et à Meknès*, par MM. des Portes et François. Bull. Soc. Géog., Mars 1878, p. 213-228 ; carte, 1 : 1.500.000.

[6] *Op. cit.*

[7] Itin. dressés par R. F. R ; mss.

chemin du marquis de Segonzac, est commun avec celui du lieutenant de Caraman. Les documents de ces voyageurs sont d'accord entre eux pour montrer que le tracé de la côte au sud du Cap Spartel doit être reporté vers l'Ouest de quelques minutes, contrairement aux indications des cartes marines [1].

2° *D'El-Qçar el-Kebir à Fès, par Ouezzan.* — La route suivie jusqu'à Ouezzan est celle qu'a levée en 1886, le comte H. de Castries, dont les travaux topographiques fort importants, qui s'étendent de Mogador à Tanger, sont restés inédits. Entre Ouezzan et le point de passage de l'oued Ouerra il n'existait qu'un travail peu complet par M. P. de Lamartinière [2]. Cette région a été traversée à deux reprises par M. de Segonzac dont le levé offre ainsi de sérieuses garanties d'exactitude. Sur une courte étendue, entre Aïn Gerouach (Aïn Carouacha) et le gué du Ouerra son itinéraire est commun avec celui du lieutenant de Caraman, puis devient nouveau jusqu'à l'oued Sbou qu'il franchit à la Mechra Abadin, proche de celle de l'Hajrat ech-Cherifa, employée par de Foucauld; il se confond ensuite avec celui de ce dernier jusqu'à Fès.

B. Rif. — 1° *De Fès à Melilia.* — La première partie de cette route emprunte la vallée de l'oued Inaoun et coupe les affluents septentrionaux de cette rivière à une dizaine de kilomètres en moyenne, de leur confluent. Colvile [3] en 1880, le comte de Chavagnac [4] l'année suivante, le vicomte de Foucauld en 1883, ont parcouru cette dépression dont l'insécurité ordinaire a rendu difficile l'étude détaillée, bien qu'il s'y attache, pour nous, Français, surtout, un intérêt très particulier : c'est en effet par cette vallée que passe la voie d'accès naturelle de l'Algérie au Maroc, d'Oudjda à Fès. La position principale de cette région est Taza dont le gisement modifié par M. de Segonzac a servi de repère au tracé de l'itinéraire vers le Rif qui s'y relie par des visées. Le marquis de Segonzac entre en pays inconnu à peu de distance au Nord de Taza, entre Meknassa et-tahtania et Meknassa el-fouqania, à l'oued Ouerteza; il y restera jusqu'auprès de Melilia. Après avoir quitté le bassin de l'oued Inaoun pour celui de l'oued Msoun, l'itinéraire traverse par 1005 mètres la première chaîne rifaine, issue du dj. Branès, il remonte ensuite le cours supérieur du Msoun qui

[1] *Carte marine*, n° 1165.

[2] H. M. P. de La Martinière. *Morocco :* London, 1889, in-8°. — Carte 3 (au 200.000e).

[3] Cap. Colvile, *A ride in petticoats and Slippers.* London 1880, in-8°. — Carte [1 : 500.000 env.].

[4] *De Fez à Oudjda*, par le comte Maurice de Chavagnac. Bull. Soc. Géog., 3e trim. 1887 p. 269-351. — Carte. 1 : 800.000.

porte successivement les noms d'oued Aouizein et d'oued Azrou : il coule dans une vallée profonde orientée Nord-Sud, dominée à l'Ouest par le dj. Branès et à l'Est par les pentes du dj. Azrou, chez les Gsennaïa. L'orographie de la région se trouve ainsi simplifiée. En effet, à l'encontre de Renou, le capitaine Beaudoin plaçait les sources de l'oued Inaoun (Yenahoun), sensiblement à la latitude de celles de l'oued Msoun, et faisait suivre à son cours supérieur une direction parallèle à celle de ce dernier, une chaîne de hauteurs séparant les deux rivières. Les deux chemins conduisant de Taza à Tafersit n'étaient ainsi que le dédoublement de la même route suivie de tout temps par les caravanes, celle que prit Roland Frejus en 1666. Un certain nombre de noms de lieux permettent cette identification. Tizerac, des Vladgro, doit être Nezrak, chez les Oulad Djerou ; le village d'El-Merabtin est probablement celui que commandait à cette époque le *Caïd Saïde Etuiry Morabite ;* le nom de l'oued a d'autre part fort peu changé : nous voyons en effet que Roland Frejus se reposa sur les bords de l'*oued-Mçon* avant d'arriver à Souaquin, nom que nous ne retrouvons pas dans les notes de M. de Segonzac.

La ligne de partage entre les affluents de l'oued Mlouïa et les tributaires directs de la mer Méditerranée est placée à l'origine de l'oued Msoun, au sommet de l'Aqbat el-Qadi où s'ouvre un col de 1322 mètres d'altitude entre le dj. Beni Hassen (1800 mètres), à l'Ouest et le dj. Azrou (1500 mètres) à l'Est. Les profils et tours d'horizon photographiques pris de ce point élevé nous montrent ce massif central rifain, signalé par el-Bekri et Léon l'Africain. Comme on le verra plus loin, sa reconnaissance en sera complétée par les observations faites au retour à l'Aqbat Reqeddi. Au Nord de cette arête dorsale du Rif, l'itinéraire de M. de Segonzac dans la vallée de l'Oued Qert confirme le tracé qu'en a donné le capitaine Beaudoin.

A la Qaçba de Selouen commence la zone littorale reconnue par H. Duveyrier en 1886 ; au point de vue topographique les nouvelles observations indiquent, contrairement aux précédentes, la grande étendue de la Sebkha de Bou Erg, l'ancien lac de Puerto Nuevo des hydrographes, que les eaux marines remplissent complètement.

2° *De Melilia à Mouley Bou Chta et à la route d'Ouezzan à Fès.* — La première section longe la côte méditerranéenne jusqu'à la baie d'Alhoucemas ; les levés ne se concilient pas entièrement avec le tracé de la carte marine française n° 1711. A partir d'Alhoucemas, le marquis de Segonzac se porte vers le Sud à travers une région montagneuse inconnue où il coupe les oued Riss et Nekour à peu de distance de leurs sources, et

gravit la face Nord du massif reconnu à l'aller. Il est dominé par deux sommets principaux : le dj. Tiziren, 2 500 mètres chez les Tarzout et le dj. Beni Hassen chez les Gsennaïa. C'est à l'Est de la première de ces cimes que se trouve l'Aqbat Reqeddi par 1 532 mètres, chez les Targist, d'où l'orographie de cette région montagneuse a pu apparaître à M. de Segonzac avec quelque netteté. Il semble bien que le dj. Branès doive y prendre naissance ainsi que des chaînes dont les plans successifs au nombre de trois sont visibles de la vallée de l'oued Ouerra, descendue jusqu'à Seïfroul par M. de Segonzac. Aux environs du dj. Aïn Mediouna il croise l'itinéraire du capitaine Thomas, puis atteint le dj. Mouley Bou Chta et le sanctuaire fameux du même nom qu'aucun Européen n'avait pu visiter jusqu'ici. A Seïfroul le terrain connu reparaît ; à partir de ce point, le marquis de Segonzac suit la route qu'il avait employée à l'aller, entre Ouezzan et Fès, à part quelques variantes sans importance.

C. Région centrale. — Au point de vue de l'état de notre connaissance géographique, le massif du Moyen-Atlas pouvait se diviser en deux parties dont la séparation était à peu près une ligne tirée de Fès à Qaçbat el-Makhzen, l'une occidentale, l'autre orientale.

Celle de l'Ouest a été parcourue par des voyageurs européens, fort peu nombreux, il est vrai, mais ses grandes lignes nous étaient connues. Rohlfs[1] en 1864, le Ct de Breuille[2] en 1888, en sont les principaux, et l'itinéraire du marquis de Segonzac emprunte quelques sections des leurs. De la fraction orientale, pays difficile, situé en dehors des routes commerciales, nous ne connaissions que quelques sommets, cimes élevées et souvent couvertes de neige, qui, de Fès, de Taza, de la vallée de l'oued Mlouïa, avaient été visées et estimées en altitude par plusieurs voyageurs : de Chavagnac et de Foucauld notamment.

Les mêmes explorateurs, Rohlfs, le Ct de Breuille, de Foucauld, auxquels il convient d'ajouter Jakob Schaudt[3], ont sillonné la haute vallée de la Mlouïa, s'allongeant entre le Moyen et le Haut-Atlas. Mais en dehors de deux cols du Tizi n Telroun, passé par Rohlfs et Foucauld, et de l'oued Merzi Deqqi que Schaudt semble avoir descendu jusqu'à El-Outad, le Haut-Atlas restait tout à fait inconnu. Là, cependant, se

[1] Gerhard Rohlfs, *Tagebuch seiner Reise durch Marokko nach Tuat*, 1864 (*Peterm. Mitt.*, 1865, p. 165-170, carte).

[2] *Doc. administratifs.*

[3] Jakob Schaudt, 1° *Wanderungen durch Marokko. Zeitschrift der Gesell. f. Erdkunde zu Berlin*, t. XVIII, p. 290-304, 393-411. — 2° *Documents sur le Nord-Ouest africain. Voyages au Maroc de Jakob Schaudt*, trad. par N. L. Alger, 1900, in-8°, 60 p.

trouve l'un des points principaux de l'orographie du Maroc, le dj. ou Ari Aïach dont la hauteur a été diversement estimée. L'ascension en a été faite par M. de Segonzac dont les observations placent le sommet par 4 250 mètres.

1° *Du Djebel Zerhoun à l'oued Mlouïa.* — L'itinéraire se détache des régions connues au pied Nord du dj. Zerhoun, à l'oued Zeggota ; il n'y rentrera que dans la plaine de Saïs, après la traversée de la montagne. Dirigée vers le Sud la route du marquis de Segonzac coupe à l'Aïn Toto. la grande artère qui fait communiquer les deux capitales du Maroc du Nord, Fès et Meknès, et dont plusieurs levés existent, par des Portes et François, Foucauld, et récemment M. Theobald Fischer [1] et nous-même.

Le pied des montagnes qui circonscrivent au Sud cette plaine de Saïs, a été suivi à plusieurs reprises, par des officiers de la mission militaire française surtout, le C[t] Le Vallois en 1883, 1884-1885, le C[t] de Breuille en 1888, le capitaine Thomas de 1888 à 1891, et un officier espagnol le major Cañizares y Moyano, en 1891 [2] également. Le raccordement entre les routes de ces différents voyageurs et celle de M. de Segonzac est rendu aisé par la détermination exacte de la Qaçbat el-Hajeb par laquelle elles passent toutes.

Au Sud de ce point avaient voyagé seuls Rohlfs et le C[t] de Breuille. Tandis que ce dernier pénétrait dans les montagnes par le versant Est de la vallée de l'oued Beht, le marquis de Segonzac se servit d'un col plus oriental par lequel passe la route de retour vers Meknès du C[t] de Breuille, le tizi Sidi Aïssa, au delà duquel il atteint la vallée supérieure de l'oued Beht, ou oued Grigra, où il rejoint l'itinéraire de Breuille. Les conditions certainement très difficiles dans lesquelles voyageait ce dernier ont rendu ses travaux quelque peu imparfaits et leur utilisation incertaine. Néanmoins tout porte à croire que les deux itinéraires restent communs jusqu'à la Mlouïa. A défaut de précision topographique la toponymie permet cette identification ; nous retrouvons, en effet, un certain nombre des noms de l'itinéraire de Breuille dans les notes du marquis de Segonzac : Hallil, bab Guenifou, Imim Khenig, Sekket ou Aam et Aïn Arab, qui y sont orthographiés plus correctement Allil, bab Genfo, Imi m Kheneg. Selkhat et Arbalou Arbi. A Azrou, sur l'oued Grigra la jonction avec l'itinéraire de Rohlfs s'était également faite, et les deux routes res-

[1] *Wissenschaftliche Ergebnisse einer Reise im Atlas-Vorlande von Marokko*, par *Theobald Fischer* (*Peterm. Mitt. Ergzh. Nr* 133 ; Gotha, 1900). Carte 3.

[2] *Apuntes sobre Marruecos*, par don Eduardo Canizares y Moyano. Madrid, 1895, in-8°. Cartes et plans.

tent communes jusqu'à la daïa de Sidi Mohammed à l'extrémité Est de laquelle s'ouvre l'Imi Imgader (2 500 mètres) traversé par le voyageur allemand dans sa marche vers la Mlouïa. La mission française a franchi un col plus occidental, à une quinzaine de kilomètres du premier, le défilé de Tazemaght, l'Imi Hajirt de M. de Segonzac (2 200 mètres environ). Sur le versant Sud de la bordure de la vallée de la Mlouïa les itinéraires se retrouvent, à Bou el-Ajoul (Boulaïoul de Rohlfs, Bou el-Adzoul de de Breuille). Quelques kilomètres plus loin se trouve le point de séparation de la route de la mission de 1888 ; elle remonte la Mlouïa jusqu'à ses sources, pour tourner au Nord, traverser de nouveau les mêmes chaînes, se raccorder un instant au bord de l'oued Oum er-Rebia à l'itinéraire Thomas[1], puis regagner Meknès par la Qaçba el-Hajeb.

2° *De l'oued Mlouïa à Taza.* — Le marquis de Segonzac, au contraire, se dirige alors à l'Est en suivant le pied Nord du Haut-Atlas. C'est de la Qaçba Aït Amrar sur les bords de l'oued Anzgemir, le principal affluent de la Mlouïa en cette région, qu'il a gravi les montagnes et atteint le sommet de l'Ari Aïach, par 4250 mètres que les voyageurs avaient dû se contenter de viser de la plaine. Malheureusement les circonstances atmosphériques n'ont pas permis d'utiliser complètement cette cime pour l'étude de l'orographie de la région.

La principale piste venant du Sud ,conduit du Tafilelt dans cette plaine de la Haute-Mlouïa par le tizi n Telroun (tizi n Telghemt de de Foucauld), que Rohlfs a franchi pour continuer son voyage vers les Oasis du Sud-Est. A partir de ce point la vallée de la Mlouïa a été reconnue dans ses grandes lignes par le vicomte de Foucauld. Mais,, ayant d'abord suivi le fleuve et la base du Moyen-Atlas, M. de Segonzac monte sur le versant de la montagne et tournant vers le Nord-Ouest prend de flanc les plissements parallèles dominés par le dj. Moussa ou Çalah, sommet du dj. Bou Iblan. La connaissance de ce territoire habité par les Beni Ouaraïn est tout à fait nouvelle pour nous et permet de définir avec sûreté le système du Moyen-Atlas.

A Taza, dans le bassin de l'Inaoun, M. de Segonzac retrouve l'itinéraire du vicomte de Foucauld.

3° *De Taza à Fès.* — Cette route qui côtoie l'Inaoun est l'une des moins bonnes parties de l'œuvre topographique de M. de Foucauld, aussi le levé nouveau prend-il ici une importance considérable, d'autant plus

[1] *Colonne de* 1891 ; mss.

qu'il double les observations faites pendant la première partie du voyage de Fès à Melilia.

De la zaouia Tebouda, une dernière pointe en pays inconnu a été faite vers le cours supérieur de l'oued Sbou, pour résoudre le problème des sources de ce fleuve ; elle a permis également à M. de Segonzac de reconnaître la face Nord du massif du Moyen-Atlas, dont le centre a été ainsi atteint à trois reprises.

D. Le Haut-Atlas occidental et le Sous — Le voyage au Sous a été exécuté à l'automne de 1899 ; il n'y a pas été fait d'observations astronomiques. Cet itinéraire aborde des régions inégalement connues : le Goundafi, que Joaquin Gatell [1] puis Joseph Thomson [2] avaient parcouru en 1864 et en 1888 ; le pays d'Imi n Tanout et le col de Bibaoun ; le Sous visité par le vicomte de Foucauld en 1883-84 ; le Sahel et enfin la route d'Agadir n Ighir à Mogador, point terminal du voyage.

1° *De Merrakech au Goundafi.* — La route du marquis de Segonzac passe par Tameslouht, point important de la contrée auquel on arrive par un chemin bien connu qu'ont suivi Balansa [3], Lenz [4], le comte de Castries [5], et dernièrement le capitaine Larras ; elle se dirige ensuite vers la vallée de l'oued Nefis par les pays de Gergouri et de Sekoutana où elle rejoint l'itinéraire Thomson. Le Nefis est atteint un peu avant Agadir el-Bour ; à partir de là la piste suit les détours de la gorge où coule le fleuve ; jusqu'à Tinesk cette partie de l'itinéraire est nouvelle. A Tinesk se fait la jonction avec Thomson, de nouveau. C'est la première fois qu'un levé offrant de pareilles garanties d'exactitude est fait dans ces régions, ainsi qu'entre le Goundafi et l'Imi n Tanout par le pied septentrional de l'Atlas, bien que ces sections aient été suivies par Lenz, Thomson, Hooker et Ball [6].

2° *Le Haut-Atlas et le col de Bibaoun.* — A Imi n Tanout commence une zone dont la topographie n'a été que bien difficilement fixée et que les

[1] *Viajes por Marruecos El Sus, Uad-Nun y Tekna de don Joaquin Gatell.* (Bol. Soc. géog. Madrid, 1878. — Plans. — Itin. const. par R. F. R. — 1 : 500.000 mss).

[2] Joseph Thomson. *Journey to southern Morocco and the Atlas Mountains* (Proc. R. Geog. Soc., XI, 1889, p. 1-17 ; carte).

[3] *Voyage de Mogador à Maroc.* par B. Balansa (Bull. Soc. Géog. Avril 1868. p. 312-334 ; carte).

[4] *Kurzer Bericht über meine Reise von Tanger nach Timbuktu und Senegambien. Von Dr Oskar Lenz* (Zeitschr. d. Gesellsch. f. Erdk. XVI. p. 272-293 ; carte).

[5] Doc. mss.

[6] *Journal of a tour in Marocco and the Great Atlas by Joseph Dalton Hooker and John Ball.* London, 1878. in-8°, carte.

travaux de M. de Segonzac sont venus heureusement démêler. La cause de cette indécision était la position erronée du col de Bibaouan ou de Bibaoun, position dont dépend une quantité de points secondaires. Par rapport à Taroudant, la ville principale de Sous, la position de ce col, chez Renou, Beaudoin et Lenz, variait du Nord au Nord-Est. Ce n'est qu'en 1888 que Thomson s'aperçut de l'erreur commise et, reconnut que la ligne de partage entre le Tensift et le Sous était, non aux Bibaouan, mais à l'origine de l'oued Aït Moussi, bien au Nord, à un col que M. de Segonzac appela Tizi ou Machou, et que les Bibaouan en réalité au N. O. de Taroudant, ne constituent qu'un simple col de flanc à la hauteur duquel la route du Sous, utilisant la vallée de l'O Aït Moussi, se partage en deux tronçons l'un vers Agadir n Ighir par le col d'Ameskhoud, l'autre vers Taroudant par le col de Bibaouan. Thomson n'avait pas passé ce dernier ; deux ans après, en 1890, M. de Lamartinière[1] le franchit, et revint dans sa carte à la conception première, erronée comme nous l'avons vu. Fort heureusement les observations de M. de Segonzac viennent confirmer celles de Thomson et donner de cette région, si mal représentée sur nos cartes jusqu'à présent, un tracé cette fois exact. Nous sommes entré dans ces détails pour montrer jusqu'à quel point un voyageur bien que précédé sur sa route par de nombreux Européens, peut réunir des observations scientifiques aussi intéressantes et utiles qu'en plein pays inexploré.

3° *Le Sous.* — La rive droite de l'oued Sous ayant été à plusieurs reprises employée par des voyageurs, dont le capitaine Erckmann[2] et le vicomte de Foucauld qui en ont fait un levé satisfaisant, M. de Segonzac se dirigea vers la grande plaine qui constitue la rive gauche du fleuve. Il laisse à gauche l'itinéraire de Lenz, de Taroudant au Tazeroualt, croise celui de la colonne de 1886 [3] à Kefifat, puis atteint le Sahel à l'embouchure de l'oued Sous.

4° *Le Sahel.* — Dans cette région de plaines sablonneuses bordant l'Atlantique au Sud de l'oued Sous, passe la route des districts marocains les plus méridionaux, le Tazeroualt et l'oued Noun, et du Soudan. De nombreux voyageurs l'ont donc traversée : ce sont Davidson[4], 1836, Panet,

[1] H. M. P. de La Martinière, *Mission de Tingitane* ; carte.
[2] *Le Maroc moderne*, par Jules Erckmann, cap. d'artillerie. Paris, 1885, in-8° ; carte et plans.
[3] *Doc. administratifs.*
[4] John Davidson, *Notes taken during Travels in Africa*. London, 1839, in-4°.

1850[1], Bou el-Moghdad, 1851[2], Gatell, 1864[3], Mardochée, 1875[4], Lenz, 1879, le capitaine Erckmann, 1882, R. Jannasch[5], 1886, le Ct de Breuille, 1886 également, Douls[6], 1888. Cette liste est longue, les travaux de ces voyageurs laissaient cependant un vaste champ à leurs successeurs.

Le levé du marquis de Segonzac va jusqu'à Tiznit aux confins du Tazeroualt. L'itinéraire d'aller suit le pied du front occidental de l'Anti-Atlas et passe à proximité d'un pont en ruines déjà indiqué dans les notes de Lenz, et qui est un utile point de repère pour le tracé de la région. Au retour le chemin suivi double celui de l'aller et passe auprès de Sidi-Hossein ed-Deleïmi, de Sidi Bibi, points principaux du pays.

5° *D'Agadir n Ighir à Mogador.* — A quelques variantes insignifiantes près, le marquis de Segonzac a passé par les mêmes points que de Foucauld, et n'a fait que compléter les renseignements topographiques assez sommaires, de ce voyageur.

* * *

Les observations géographiques du marquis de Segonzac portent sur un ensemble de vingt degrés carrés : seize pour le Rif et la région centrale, quatre pour le Sous. La conception du système de l'Atlas qu'on peut déduire de ces observations est présentée sous une forme synthétique dans la carte au 2 000 000e jointe à ce volume.

Ce système est constitué par deux massifs : le massif rifain et le massif atlantique proprement dit, qui sont joints entre eux par des collines d'élévation moyenne formant également ligne de faîte entre l'O. Inaoun (bassin de l'O. Sbou) et l'O. Msoun (bassin de l'O. Mlouïa).

Le massif rifain est composé d'un noyau très tourmenté, de forme allongée, de 1500-1800 mètres d'altitude, placé par 6°15'-6°30' W. P. et

[1] Leopold Panet. *Relation d'un voyage du Sénégal à Soueira (Mogador)* (Revue coloniale, novembre-décembre 1850. Paris, in-8° ; carte).

[2] Bou-el-Moghdad. *Voyage par terre entre le Sénégal et le Maroc* (Revue marit. et col., 1861. Paris, in-8° ; carte).

[3] *Op. cit.* Voir aussi : *Description du Sous*, par J. Gatell (Bull. Soc. Géog., 1877 ; carte). — *L'oued Noun et le Tekna* (*Ibid.*, 1869, carte).

[4] Mardochée (Le Rabbin). *Itinéraire de Mogador au dj. Tabayoudt* (Bull. Soc. Géog., 1875 ; carte).

[5] Dr. R. Jannasch. *Die deutsche Handelsexpedition*. 1886.

[6] C. Douls. *Itinéraires à travers le Sahara occidental et le sud marocain* (Bull. Soc. Géog., 1888 ; carte).

34°45′ N. environ, à une soixantaine de kilomètres au Sud de la baie d'Alhoucemas. C'est le nœud orographique et hydrographique de la région. Un certain nombre de chaînes y prennent naissance : nous les énumérons ci-après.

Comme les observations antérieures l'avaient montré, comme l'exploration de M. de Segonzac est venue le confirmer, ces chaînes sont parallèles entre elles et décrivent autour du rivage Sud de la mer Méditerranée une série de courbes concentriques dont les plis plongent dans la mer, à l'Ouest au détroit de Gibraltar, à l'Est sur la face occidentale du cap des Trois-Fourches et qui sont la contre-partie africaine des lignes tectoniques de l'Andalousie.

Ce sont, en allant du Nord au Sud, par l'Ouest du massif central :

1° Des collines côtières bordant la mer depuis les environs de Tétouan jusqu'au cap occidental de la baie d'Alhoucemas ; elles ont de 400 à 600 mètres chez les Beqqouïa et les Beni Itteuft.

2° La chaîne principale, l'épine dorsale du Rif, qui renferme les plus hauts sommets : le dj. Tiziren (2 500 mètres) et le dj. Alem ou dj. Abd es-Selam ben Mechich (2 300 mètres) chez les Djebala.

3° Une ligne de crêtes issue du dj. Beni Hassen (1 800 mètres), point culminant du noyau central, se continuant par le dj. el-Arez (1 800 mètres) et venant aboutir en tant que chaîne au dj. Setta, sur la route d'Ouezzan à Fès.

4° Formant le versant Nord de la vallée de l'O. Ouerra une chaîne continue, de 900 à 1600 mètres se poursuit dans le territoire des tribus de Fenaça, Meziath el-Ledjaïa etc., pour finir au dj. Aouf entre l'O. Rdat et l'O. Ouerra.

5° De l'autre côté de la vallée de cette dernière rivière, le dj. Cenhaja (1 000-1 400 mètres), venant également du dj. Beni Hassen sépare l'O. Ouerra de l'O. Azrou, tête de l'O. Msoun, affluent de la Mlouïa. Cette chaîne semble s'interrompre au dj. Aïn Mediouna (1 100 mètres), mais il y a tout lieu de croire qu'elle se rattache au dj. Mouley Bou Chta, par les collines du pays d'el-Hiaïna.

6° Le massif se termine au Sud par une dernière chaîne qui borde la vallée de l'O. Inaoun et s'étend par el-Hiaïna, el-Tsoul et Gsennaya dans la direction de l'O. Mlouïa. Elle a été traversée par M. de Segonzac à l'Aïn Dro par 1 000 mètres environ.

En dirigeant cette coupe par l'Est du massif central, nous trouvons :

1° Une avant-chaîne dont le dj. Hammam (1 000 mètres), est le plus haut sommet, se détachant de la face Nord du massif central chez les

Beni Mezdoui et se dirigeant à travers Temçaman vers la côte méditerranéenne, où elle forme le cap Daroufadis; ses vallées sont parcourues par les cours jumeaux des O. Riss et Nekour qui se jettent dans la baie d'Alhoucemas.

2° Les hauteurs appelées dj. Beni Touzin, dj. Melloul, dj. Beni Saïd, de 800 mètres environ, qui se terminent à la pente Negri, près d'Iazan, et dont les contreforts se rattachent aux montagnes de Gelaïa formant la presqu'île de Melilia.

3° Le dj. Beni Hassen, projette vers l'Est une chaîne (dj. Lemtalça, dj. Azrou) de 1 000 à 1 500 mètres qui ferme au Sud le bassin de l'O. Qert et aboutit sur la rive gauche et à l'embouchure de l'O. Mlouïa, par le dj. Qebdana (1 000 mètres).

4° A peu près symétriquement au dj. Cenhaja, se sépare de l'arête principale sur le versant Est de l'O. Azrou un rameau qui, orienté Ouest-Est double le dj. Lemtalça et semble d'après les profils être l'origine du dj. Beni Znaçen et se prolonger vers l'Algérie.

* * *

Des trois parties qui composent le système de l'Atlas proprement dit, le Haut-Atlas au centre, l'Anti-Atlas au Sud, le Moyen-Atlas au Nord, nous ne nous occuperons que de ce dernier, très mal connu jusqu'au voyage de M. de Segonzac, qui l'a traversé de part en part à l'Ouest et à l'Est.

Le massif du Moyen-Atlas est constitué par trois chaînes tombant en terrasses vers la dépression du bassin du Sbou.

Après les collines qui ferment au Sud l'horizon de la haute plaine de Meknès et dont le sommet le plus élevé semble être le dj. Ouarchako (1 212 mètres), se présentent :

1° La chaîne Oulmess Aït Ioussi-Tazekka, la chaîne Oulmess-Riata de de Foucauld.

Commençant par 1 200 mètres environ elle s'élève progressivement et, après la trouée du cours supérieur du Sbou, culmine au dj. Tazekka (2 800 mètres) au Sud-Ouest de Taza : elle s'abaisse ensuite en collines à travers lesquelles l'O. Inaoun se fraie un chemin vers le Nord-Ouest et qui séparent l'O. Inaoun de l'O. Msoun.

2° La deuxième chaîne, de 1 800 à 3 000 mètres, est marquée par le Ari Boudàa qui s'élève au-dessus de la plaine d'Azrou ; elle se prolonge par le Ari Bougader puis au delà du Sbou par le dj. Beni Alaham

(2 500 mètres), et se termine au dj. Ouarirth (2 000 mètres), réuni par les collines d'er-Reneb et de Geldaman à la chaîne Oulmess-Tazekka.

3° Plus ou Sud, et précédée dans son aile occidentale par les collines de Merijat, s'élève la chaîne principale, épaisse, tourmentée qui forme la partie principale de l'ossature du Moyen-Atlas.

A proprement parler ce n'est pas une chaîne unique, mais bien deux chaînes entre lesquelles s'étend une région parsemée de lacs comme la daïa de Sidi Mohammed, ou de bassins desséchés comme la cuvette de Selkhat. Celle du Nord provient de l'Ari Haïan (3 000 mètres) ; elle se poursuit vers le Nord-Est sous le nom de dj. Fazaz et de dj. Bou Iblan, celui-ci couronné par le pic du dj. Moussa ou Çalah qui atteint 4 000 mètres ; elle expire avec les contreforts du dj. Tirèchen, au confluent des O. Mlouïa et Mlillo.

Le rebord Sud de cette chaîne massive borde la vallée de l'O. Mlouïa au-dessus de laquelle elle dresse des altitudes de 3 000 mètres. Il se détache de la partie occidentale un contrefort, le dj. Oulad Abbad qui se dirige vers le Misour. Plus à l'Est, c'est la chaîne qu'a vue de Foucauld, le dj. Almis, le dj. Oulad Ali (2 800 mètres), le dj. Reggou (3 000 mètres) ; au delà encore elle se rapproche des montagnes de la rive droite de la Mlouïa qui se glisse à travers la trouée de Rechida.

*
* *

Ce système s'appuie au massif du Haut-Atlas.

Du haut de l'Ari Aïach, par 4 250 mètres d'élévation, le marquis de Segonzac a aperçu, à travers les brumes, d'autres chaînes plus basses couchées dans le Sud, s'étendant parallèlement à celle qui le portait. Le parallélisme des plissements forme donc sur le versant Sud également le trait saillant du système.

Comment se comportent vers l'Ouest les chaînes du Moyen-Atlas, dans les bassins tributaires de l'océan Atlantique, du Bou Regreg, de l'O. Oum er-Rebia ? Ce sont leurs contreforts occidentaux qu'ont franchi de Foucauld, le Ct Le Vallois, le Ct Thomas, mais il s'étend entre ces itinéraires des blancs que nous ne pouvons combler que par des hypothèses.

Les progrès que nous a fait accomplir l'exploration du marquis de Segonzac dans la connaissance géographique du Maroc sont donc très considérables. A deux blancs de la carte, couvrant une surface étendue,

et correspondant aux régions les plus difficiles : le Rif et le massif central marocain, nous substituons un tracé aussi exact que possible, étayé par des données astronomiques et géologiques.

Les deux tiers des territoires encore inconnus du Maroc ont été cette fois pénétrés et étudiés et nous espérons qu'il ne nous faudra plus attendre les longues années qui se sont écoulées de 1883-84, date à laquelle le vicomte de Foucauld effectuait sa mémorable expédition, à 1901, pour voir dissiper les dernières incertitudes subsistant encore sur l'articulation de l'Atlas : d'une part la zone centrale du Haut-Atlas entre le Glaoua et l'Ari Aïach, et le point de suture avec le Moyen-Atlas ; de l'autre le massif du dj. Siroua entre l'O. Sous et l'O. Dra, réunissant le Haut et l'Anti-Atlas. La reconnaissance générale du système atlantique sera alors un fait accompli.

R. de Flotte Roquevaire.

INDEX GÉOGRAPHIQUE

INDEX GÉOGRAPHIQUE

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

P

Q

V

Z

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

CARTE D'ENSEMBLE DES ITINÉRAIRES DU Mis DE SEGONZAC

Essai de Synthèse Orographique

Échelle de 1 : 2 000 000e

0 20 40 60 80 100 120 KIL

Dessiné par René de FLOTTE ROQUEVAIRE

MER MÉDITERRANÉE

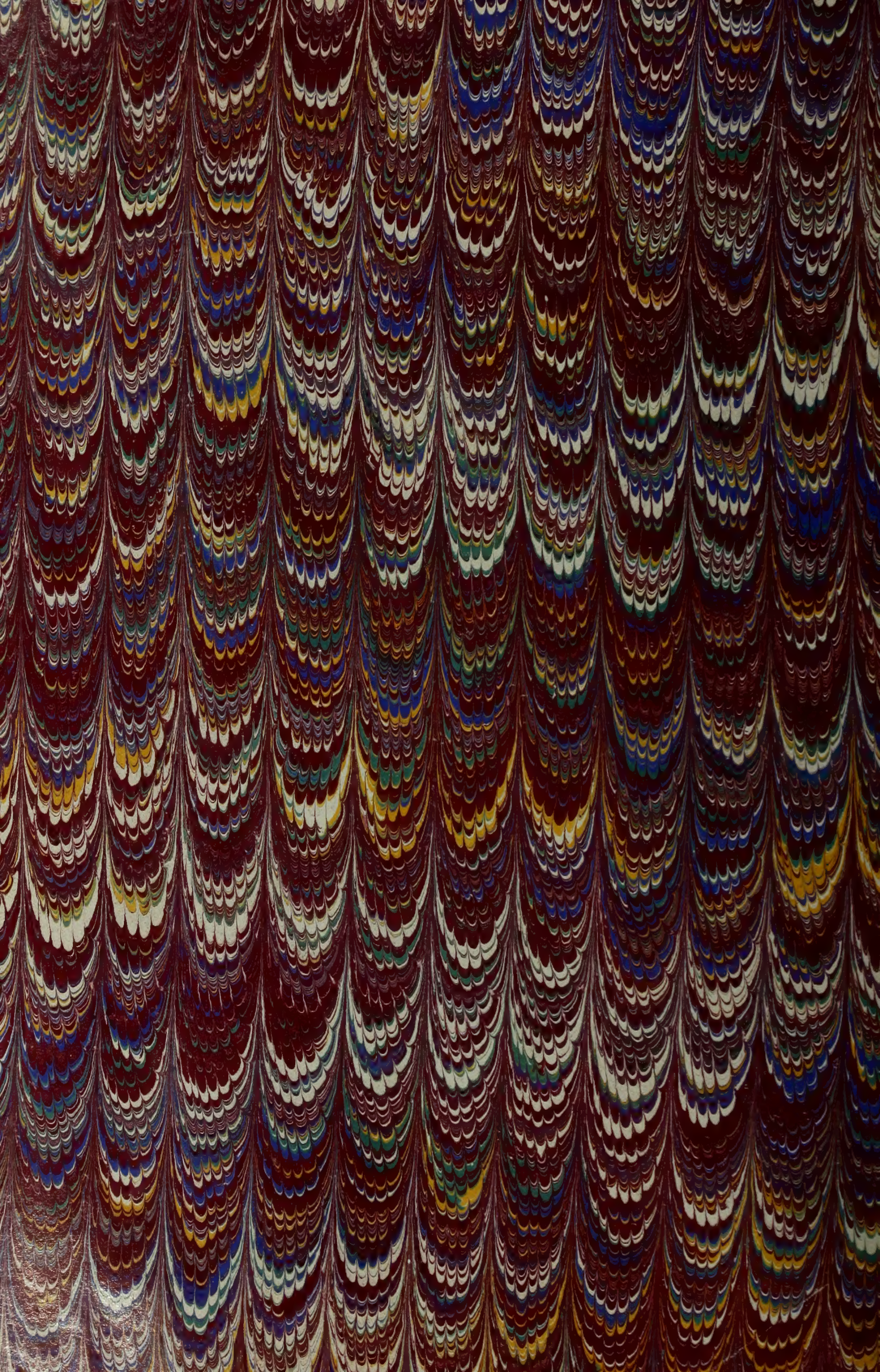
OCÉAN ATLANTIQUE

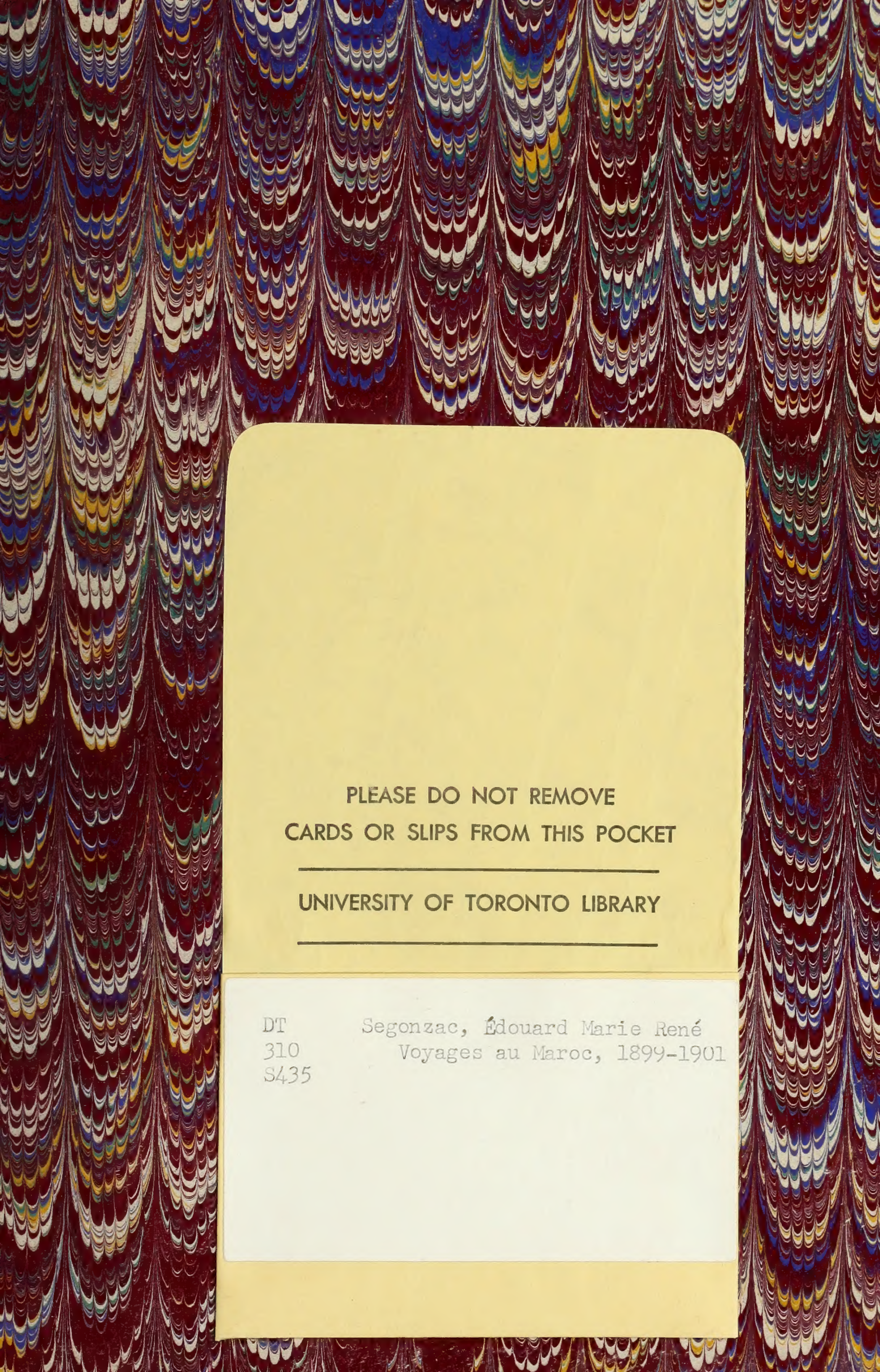
Gravé par A. Simon, 12, rue Nicole, Paris

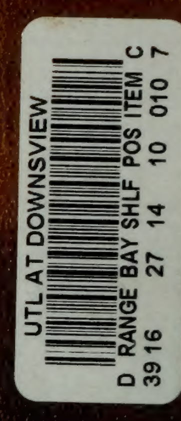
LIBRAIRIE ARMAND COLIN _ PARIS.

Imp. Monrocq, Paris








UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 27 14 10 010 7